



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



1002128489

HE
NS.
US
ES

Columbia University
in the City of New York

THE LIBRARIES



DICTIONNAIRE
DES PASSIONS,
DES VERTUS,
ET DES VICES,

OU

*RECUEIL des meilleurs Morceaux
de Morale - pratique , tirés des
Auteurs anciens & modernes , étran-
gers & nationaux.*

Par l'Auteur des trois Siècles de la Littérature.

Vilius argentum est auro , virtutibus aurum. HORAT.

TOME SECOND.



A PARIS;

Chez LAPORTE , Libraire , rue des Noyers.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

170
Sa 13

v. 2



DICTIONNAIRE *DES PASSIONS,* DES VERTUS ET DES VICES.



LABORIEUX. *Voyez* TRAVAIL.
LACHETÉ, POLTRONNERIE.



A lâcheté fait qu'on n'ose s'exposer au danger ; la poltronnerie fait qu'on n'ose avancer. Le lâche ne se défend pas ; le poltron n'attaque point. Les hommes lâches ne sçauroient résister à un parti ; les poltrons ne sçauroient donner aucun secours. Ceux-ci craignent le danger, & diffèrent des premiers en ce qu'ils s'exposent au danger, malgré la crainte ; au lieu que les lâches n'ont pas même le courage de voir le danger. La lâcheté est un vice, & la poltronnerie n'est qu'une foiblesse causée par la surprise du danger, & par l'amour que tout individu a pour sa conservation. * * *

LAMENTATION. *Voyez* DESESPoir.
DOULEUR. AFFLICTION.

D. des Pas. T. II.

A

LANGUEUR.

La langueur est cet état d'inaction où se trouve l'ame, lorsqu'elle n'a ni les moyens ni l'espérance de satisfaire un desir qui la remplit. Les ames froides sont plus sujettes que les autres à cet état d'abattement. Les jeunes gens, & les hommes d'un sang vif & bouillant éprouvent rarement les atteintes de la langueur. S'ils n'ont pas les moyens de satisfaire leur passion, ils y renoncent aussi-tôt qu'ils s'en apperçoivent, & lui en font succéder une autre. Leur ame est toujours dans l'activité; ou c'est le dépit de n'avoir pu se satisfaire, qui la tient en haleine; ou c'est un nouvel objet qui excite ses desirs. * * *

LASCIVITÉ.

La lascivité est une espèce de mollesse, fille de l'oïveté, de l'aisance & du luxe; de-là vient que l'auteur de l'*Andrienne* (Térence) appelle les plaisirs des grands, *lascivia nobilium*.

La lascivité est, à proprement parler, un vice qui blesse la pureté des mœurs. Le *Brame inspiré* va nous tracer d'une main légère son caractère & ses effets.

Couchée mollement, dit-il, sous un berceau de fleurs, elle mendie les regards des enfans des hommes; elle leur tend des pièges & des amorces dangereuses.

[L E Ç]

Son air est délicat, sa complexion faible ; sa parure est un négligé touchant ; la volupté est dans ses yeux , & la séduction dans son ame.

Fuis ses charmes , ferme l'oreille à l'enchantement de ses discours ; si tes yeux rencontrent la langueur des siens ; si sa voix douce passe jusqu'à ton cœur ; si, dans ce moment, elle jette ses bras autour de ton cou , te voilà son esclave ; elle t'enchaîne à jamais.

La honte , la maladie , la misère & le repentir marchent à sa suite.

Affoibli par la débauche , endormi par la mollesse , énérvé par l'inaction , tu tomberas dans la langueur ; le cercle de tes jours sera étroit , celui de tes peines étendu ; le premier sera sans gloire ; l'autre n'excitera ni larmes ni pitié.

LASSITUDE.

La lassitude vient du dégoût , ou de l'excès de travail. Quand une occupation cesse de nous plaire , ou qu'un travail a épuisé nos forces , c'est alors que la lassitude se fait sentir. ***

LEÇONS.

On appelle *leçon* une action qui instruit. Ceux qui sont chargés de donner des leçons aux enfans , doivent s'y prendre d'une manière propre à les leur rendre agréables. On ne goûte guères que ce qui plaît. *Esape*

A ij

étoit un grand maître dans l'art de donner des leçons. ***

Il ne faut chercher à plaire, ni en vers ni en prose, que pour arriver à instruire.

Quelque bien intentionnés que soient des parens, la mauvaise humeur dont ils accompagnent assez souvent leurs leçons, la liberté qu'ils ont de dire tout ce qu'ils veulent, rendent leurs discours suspects à leurs enfans. Ceux-ci ne se corrigent bien efficacement que par la société, que par le monde, ou le moindre signe d'approbation. Un souris à peine aperçu fait plus d'effet sur eux, que les discours les plus longs & les plus vifs de leurs parens, ou de leurs maîtres. **M. L. Terrasson.*

On n'instruit pas les hommes, en ne leur disant que ce qu'ils savent; mais on les instruit beaucoup, en leur faisant trouver en eux-mêmes ce qui y étoit enseveli sous les préjugés de la coutume & de l'erreur. **Id.*

LEGER. Voyez INCONSTANT.

LEGERETÉ.

La légèreté est le caractère des hommes qui ne tiennent fortement ni à leurs principes ni à leurs habitudes, & que l'intérêt du moment décide. ***

LEGISLATEURS.

On entend par le mot *législateurs*, ceux

qui ont le pouvoir de donner , ou d'abroger des loix. *Moïse* fut le premier législateur des Hébreux ; *Mercur* *Trismégiste* , des Egyptiens ; *Solon* , des Athéniens ; *Lycurgue* , des Lacédémoniens ; *Anacharsis* , des Scythes ; *Numa Pompilius* , des Romains. ***

Ceux qui ont donné des loix aux hommes, sont plus dignes d'admiration que les plus grands conquérans. Néanmoins leur mémoire n'est pas passée jusqu'à nous avec le même éclat que celle des *Cyrus* & des *Alexandres* ; il s'en faut bien. C'est que notre esprit étant peu capable de connoître la véritable grandeur , en attache faussement l'idée aux actions qui font du bruit. Il ne sçauroit discerner le grand d'avec l'éclatant ; & ainsi la vie d'un homme , qui s'occupe à remédier aux maux intérieurs de l'Etat par de bonnes loix , est un objet qui ne frappe guère ; c'est parce qu'un tel ouvrage se fait doucement. Mais si l'on subjugué des villes & des provinces , si l'on fait périr des millions d'hommes , si l'on en réduit dix fois autant à l'aumône , on s'acquiert un nom tellement illustre , que la postérité la plus reculée n'en parle qu'avec des transports d'admiration. * *Pens. div.*

LETTRES , GENS DE LETTRES.

Les lettres servent à récréer l'esprit , ou à l'orner , ou à le rendre plus habile dans les affaires. Elles perfectionnent la nature ,

A iij

& sont perfectionnées par l'expérience : les talens naturels, de même que les plantes, ont besoin de culture ; mais les lettres apprennent les choses d'une manière trop vague, si elles ne sont déterminées par l'expérience. Les personnes mal-adroites méprisent les lettres ; les simples les admirent ; les sages en font usage. Ce qu'on ne sçauroit tirer des lettres seules, c'est la prudence qui n'est pas en elles & qu'on n'acquiert que par de sages réflexions. La lecture instruit ; la dispute & la conférence réveillent & donnent de la vivacité. En écrivant, on devient exact, & on retient mieux ce qu'on lit : il faut beaucoup d'adresse à celui qui lit peu, pour cacher son ignorance. L'étude de l'Histoire rend un homme prudent, la poésie spirituel, les mathématiques subtil, la philosophie naturelle profond ; la morale règle les mœurs, la dialectique & la rhétorique rendent habile à disputer. * *M. L. des Fontaines.*

Dans quelque position que vous mettiez un homme vraiment sçavant, un homme dont les connoissances supérieures sont dirigées par le goût, il sçaura se faire un bonheur indépendant des caprices de la fortune, de l'inconstance des flots irrités, & de l'injustice de ses rivaux. Qu'il soit renfermé dans la plus affreuse prison, son ame jouira toujours d'une douce tranquillité. Les rayons des astres qui nous éclairent, ne pénètrent point dans les profondeurs de son cachot ; mais son génie franchissant d'un vol rapide

l'espace immense qui l'en sépare , il entendra les concerts harmonieux de leur marche , & les dirigera même dans leur course irrégulière.

Ne craignez point qu'étant seul, l'ennui le dévore. Du souterrain qui le renferme, il jouit du spectacle le plus varié : il voit le jeu des passions, les ressorts secrets qui nous font agir, les vicissitudes des choses humaines, les révolutions des empires; il converse avec les hommes de tous les siècles & de toutes les contrées. C'est ainsi que, portant par-tout avec lui ses lumières, c'est-à-dire ses biens, son bonheur ne sçauroit être altéré dans quelque circonstance fâcheuse qu'il puisse se trouver. * *Variét. phil. & littér.*

Les lettres sont l'aliment de la jeunesse, & l'amusement de la vieillesse; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, & sont une ressource, une consolation dans l'adversité; elles sont les délices du cabinet, sans embarrasser ailleurs: la nuit, elles nous tiennent compagnie; aux champs & dans nos voyages, elles nous suivent. * *Cicéron*, trad. par M. d'Olivet.

Que deviennent les plaisirs de la table, les spectacles, le commerce des femmes, mis en comparaison avec les douceurs que l'étude nous offre? Pour les personnes sensées & bien élevées, c'est un goût qui croît avec l'âge. Ainsi le vers de *Solon* (a), où

(a) *Amiot* l'a rendu ainsi:

Je deviens vieux en apprenant toujours.

A iv

il dit qu'en vieillissant il apprend toujours ; lui fait honneur. Aucun plaisir qui flate l'esprit , ne peut surpasser celui-là. * *Id.*

Quelqu'un ayant demandé à *Aristippe* la différence qu'il mettoit entre un homme éclairé & un ignorant ? « Envoyez, répondit-il, l'un & l'autre chez des inconnus, » & vous l'apprendrez. » * *Diogene Laërce.*

L'exemple de ce philosophe peut servir de preuve à sa réponse. Il fut jetté par une tempête sur le rivage de Rhodes. Il se rendit dans la ville , avec ses compagnons ; & étant entré dans une école , il y parla si bien , qu'on le combla de présens ; de sorte qu'il fournissoit ce qui étoit nécessaire à l'entretien de ses compagnons de naufrage. Ceux-ci ayant voulu retourner dans leur patrie , demanderent à *Aristippe* ce qu'il vouloit mander à ses proches. Il les chargea de cette commission : « Recommandez- » leur de ma part d'enseigner de bonne » heure les enfans à se munir de biens » & de provisions qui puissent braver la » la tempête. » En effet, il n'y a de vrais biens que ceux que les revers ne peuvent nous enlever. * *Vitruve.*

Théophraste , exhortant les hommes à compter plutôt sur leurs talens & leurs lumières que sur leurs biens , disoit « que , » de tous les mortels , le sçavant avoit seul » la prérogative de n'être point étranger, » au milieu des étrangers ; de ne point manquer d'amis , lorsqu'il les perdoit , & de » pouvoir mépriser les revers de la fortune. » * *Id.*

Denis le jeune ayant été chassé du trône qu'il avoit usurpé, quelqu'un lui demanda à quoi lui avoient servi la lecture de *Platon*, & l'étude de la philosophie : « J'ai appris, » dit-il, à supporter avec tranquillité le » changement que je viens d'éprouver. »
* *Plutarque.*

Il est certain que la culture sérieuse des sciences adoucit & apprivoise le tempérament : elle fait éclore & entretient dans notre ame ces sentimens purs & délicats, dans lesquels consistent le vrai bonheur & la vraie vertu. Il est rare, & même très-rare qu'un homme, qui a du goût & du sçavoir, quelles que soient d'ailleurs ses foiblesses, ne soit au moins honnête-homme : ce pli, qu'il a pris pour la spéculation, doit naturellement le rendre, d'un côté, moins ambitieux & moins intéressé, & de l'autre, plus attentif à ses devoirs & aux bienfaisances reçues. Il sentira avec plus de vivacité, ces différences qui distinguent les caractères & les mœurs. L'étude, loin d'émousser son goût pour ces choses, lui donne un nouveau degré de sensibilité. * *M. Hume.*

L'amour des lettres rend insensible à la cupidité & à l'ambition, console de beaucoup de privations, & souvent empêche de les connoître, ou de les sentir. Avec de telles dispositions, les gens d'étude doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. Il arrive encore que l'esprit inspire à celui qui en est doué une secrète satisfaction, qui ne tend qu'à le rendre agréa-

ble aux autres , séduisant pour lui-même ; inutile à sa fortune , & heureusement assez indifférent sur cet article. * *M. Duclos*.

Je voudrois , pour l'honneur des lettres , & pour le bonheur de ceux qui les cultivent , qu'ils fussent persuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'est qu'ils peuvent se deshonnorer eux-mêmes par les choses injurieuses qu'ils font , disent , ou écrivent contre leurs rivaux ; qu'ils peuvent tout au plus s'en faire des ennemis , & les engager à une représaille honteuse ; mais qu'ils ne sçauroient donner atteinte à une réputation consignée dans le public. On ne fait & l'on ne détruit que la sienne propre , & toujours par soi-même. La jalousie marque toujours l'infériorité dans celui qui la ressent. Quelque supériorité qu'on eût , à beaucoup d'égards , sur un rival , dès qu'on en conçoit de la jalousie , il faut qu'on lui soit inférieur par quelque endroit....

Il est inutile de prouver aux gens de lettres , que la rivalité qui produit autre chose que l'émulation , est honteuse ; cela n'a pas besoin de preuves. Mais ils devraient sentir que leur désunion va directement contre leur intérêt général & particulier , & ils ne paroissent pas s'en appercevoir.

Des ouvrages travaillés avec soin ; des critiques sensées , sévères , mais justes & honnêtes , où l'on marque les beautés , en relevant les défauts , pour donner des vues nouvelles ; voilà ce qu'on a droit d'atten-

de des gens des lettres. Leurs discussions ne doivent avoir que la vérité pour objet ; objet qui n'a jamais causé ni fiel ni aigreur , & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au lieu que leurs querelles sont aussi dangereuses pour eux , que scandaleuses pour les sages. * *Id.*

Il ne faut pas considérer les belles-lettres comme notre fin , mais comme des moyens qui peuvent nous y conduire : elles n'ont pas pour objet immédiat la vertu ; mais elles y préparent , & elles sont , à son égard , ce que les premiers élémens de la grammaire sont à l'égard des belles-lettres même , c'est-à-dire des instrumens très-utiles , si l'on en sçait faire un bon usage : or l'usage qu'on en doit faire , est de se servir de tout ce qui se rencontre de maximes , d'exemples & d'histoires remarquables , pour s'exciter à l'amour de la vertu & à l'horreur du vice. * *M. Rollin.*

Tu veux que je te marque le point où sont aujourd'hui les lettres dans (a) l'Attique. Ma chere *Phila* , je ne te le dis qu'avec douleur : je crois voir tous les symptômes d'une prochaine décadence.

Tu sçais qu'une généreuse liberté est l'ame des arts. Le génie languit dans l'esclavage.

(a) L'*Attique* veut dire ici *la France*. Une habitante de l'ancienne Athènes est supposée écrire à une de ses amies. Les lecteurs intelligens feront aisément d'eux-mêmes les autres applications.

C'est un républicain qui ne veut être soumis qu'à la raison ; tu ne saurois imaginer jusqu'où l'on porte ici le joug & les entraves.

L'honneur est encore un ressort essentiel aux lettres. Les Muses, filles de *Jupiter*, ont la fierté de leur origine ; & le plus sûr avant-coureur de leur fuite, c'est le mépris qu'on a pour elles. Je ne puis t'exprimer jusqu'à quel point on le pousse aujourd'hui. Il faut qu'un auteur cache ce titre avec soin ; pour celui de *poète*, il est deshonorant. Un grand seigneur en parle précitément comme du dernier de ses esclaves. Que dis-je ? Des hommes dont tout le mérite consiste dans un coffre fort rempli du nécessaire des malheureux, regardent un bel esprit comme une partie de leur équipage. On les entend dire avec un ris stupide : *Mes chiens, mes chevaux, mon poète.*

Il faut en convenir : les auteurs contribuent eux-mêmes à ce malheur. Eux qui devraient faire sentir qu'un indigent qui pense, est autant supérieur à un riche qui végete, que celui-ci est au-dessus de l'être le plus vil ; ils sont les premiers, par leurs basses adulations, à couvrir d'opprobres une profession divine. Au lieu de ne faire l'hommage de leurs écrits, qu'à des hommes respectables par leurs lumières & par leurs mœurs, ils rempent dans des Epîtres dédicatoires, devant des hommes bornés, des hommes faits pour remper devant eux, des hommes qui en méritent à peine le nom.

Je sçais qu'il est des génies élevés que l'injuste fortune n'a pas favorisés. Mais une noble pauvreté n'est-elle pas préférable aux foibles & rares présens qu'on leur fait avec dédain ?

Un ancien demande si le ventre d'un poète contient plus que celui d'un lion : je le crois ; au moins a-t-on droit de le soupçonner, en voyant les bassesses que quelques-uns d'eux font pour le remplir.

Ce n'est pas tout. Ils se déchirent, ils se méprisent ; ils aiment mieux devenir le jouet du vulgaire , par leurs débats , que de s'en faire respecter & craindre par leur union. Leur art même ne leur est pas sacré. Ils sont les plus ardens à faire *chorus* avec les fots, pour le rendre ridicule ; à orner les traits qui lui sont injurieux ; à réchauffer de vieux propos tout-à-fait dignes des siècles d'ignorance, qui les ont produits.

Je passe cette timide condescendance à des esprits trop foibles pour s'y opposer. Mais peut-on entendre une des lumieres de nos jours avancer qu'un poète est le grotesque du genre humain. Quoi ! *Ramfire*, *Sophocle*, le chantre de la nouvelle Troye, le cygne d'*Albion*, qui a essayé sur l'homme ses chants, seront les grotesques du genre humain ? Que le genre humain seroit heureux, s'il en produisoit souvent de semblables !

Les grands hommes dorment quelquefois ; & peut-être l'aimable interprete des Perses a-t-il laissé échapper ce trait, dans l'assou-

C'est un républicain qui ne veut être soumis qu'à la raison ; tu ne saurois imaginer jusqu'où l'on porte ici le joug & les entraves.

L'honneur est encore un ressort essentiel aux lettres. Les Muses, filles de *Jupiter*, ont la fierté de leur origine ; & le plus sûr avant-coureur de leur fuite, c'est le mépris qu'on a pour elles. Je ne puis t'exprimer jusqu'à quel point on le pousse aujourd'hui. Il faut qu'un auteur cache ce titre avec soin ; pour celui de *poète*, il est deshonorant. Un grand seigneur en parle précitément comme du dernier de ses esclaves. Que dis-je ? Des hommes dont tout le mérite consiste dans un coffre fort rempli du nécessaire des malheureux, regardent un bel esprit comme une partie de leur équipage. On les entend dire avec un ris stupide : *Mes chiens, mes chevaux, mon poète.*

Il faut en convenir : les auteurs contribuent eux-mêmes à ce malheur. Eux qui devraient faire sentir qu'un indigent qui pense, est autant supérieur à un riche qui végete, que celui-ci est au-dessus de l'être le plus vil ; ils sont les premiers, par leurs basses adulations, à couvrir d'opprobres une profession divine. Au lieu de ne faire l'hommage de leurs écrits, qu'à des hommes respectables par leurs lumières & par leurs mœurs, ils rempent dans des Epîtres dédicatoires, devant des hommes bornés, des hommes faits pour remper devant eux, des hommes qui en méritent à peine le nom.

Je sçais qu'il est des génies élevés que l'injuste fortune n'a pas favorisés. Mais une noble pauvreté n'est-elle pas préférable aux foibles & rares présens qu'on leur fait avec dédain ?

Un ancien demande si le ventre d'un poète contient plus que celui d'un lion : je le crois ; au moins a-t-on droit de le soupçonner, en voyant les bassesses que quelques-uns d'eux font pour le remplir.

Ce n'est pas tout. Ils se déchirent, ils se méprisent ; ils aiment mieux devenir le jouet du vulgaire , par leurs débats , que de s'en faire respecter & craindre par leur union. Leur art même ne leur est pas sacré. Ils sont les plus ardens à faire *chorus* avec les fots, pour le rendre ridicule ; à orner les traits qui lui sont injurieux ; à réchauffer de vieux propos tout-à-fait dignes des siècles d'ignorance, qui les ont produits.

Je passe cette timide condescendance à des esprits trop foibles pour s'y opposer. Mais peut-on entendre une des lumieres de nos jours avancer qu'un poète est le grotesque du genre humain. Quoi ! *Ramfire*, *Sophocle*, le chantre de la nouvelle Troye, le cygne d'*Albion*, qui a essayé sur l'homme ses chants, seront les grotesques du genre humain ? Que le genre humain seroit heureux , s'il en produisoit souvent de semblables !

Les grands hommes dorment quelquefois ; & peut-être l'aimable interprete des Perses a-t-il laissé échapper ce trait, dans l'assou-

pisement qui a fait naître l'allégorie des choses immondes.

Enfin , plus je réfléchis , & plus je crains qu'Athènes ne perde incessamment la gloire des lettres. * *Lettres d'Aspasie.*

Que ceux dont l'ame engourdie fut toujours resserrée dans les bornes étroites de l'ignorance , ne prétendent point avoir part à l'exquise volupté que procurent à l'esprit des réflexions approfondies sur les différens objets des sciences. Les hommes , malheureusement nés avec cette antipathie pour les lettres & les beaux arts , sont condamnés à voir couler leurs jours dans les dégoûts & dans une nonchalance mille fois plus accablante que l'application la plus suivie :

Car je ne trouve point de fatigue si rude ;
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude.

* *Boileau.*

Le grand roi qui disoit que « si le sçavoir » se vendoit , ses trésors seroient bientôt » épuisés , » n'ignoroit pas combien sont délicieux les momens qui s'écoulent dans une étude utile & nécessaire.

C'est, sans doute, ce qu'avoit aussi éprouvé *Robert* (a) : ce monarque , théologien , phi-

(a) *Robert*, roi de Naples. Il honora tous les sçavans de son tems , mais sur-tout *Pétrarque* , d'une protection particulière. Il mourut, en 1342, regretté de tous ses sujets dont il avoit fait le bonheur.

lofophe , orateur , phyficien , métaphyficien & poète , puisqu'il avouoit que s'il lui falloit opter entre la perte de fon royaume , ou celle de fes connoiffances , il fàcrifieroit fa couronne , plutôt que fe voir privé de ces derniers tréfors. * *M. L. de Londres.*

Les plaifirs font l'écueil le plus dange-reux pour l'homme de lettres. Il n'eft quel-quefois que trop ordinaire de le voir livré à des penchans honteux , fe plonger dans une volupté criminelle ; c'eft en vain qu'il croit affranchir fes talens des périls qu'il y rencontre à chaque instant. Qu'il jette les yeux fur lui-même , il verra fon génie fe flétrir & fe perdre. Il n'a plus cette force heureufe qui communiquoit à fon pinceau tant de noblefse & d'énergie. Il eft privé de cette activité brillante , qui mettoit une fi grande variété dans fes touches. Sa mémoire , qui lui retraçoit un abrégé de toutes fes lectures , n'eft plus qu'un nuage épais où les idées fe confondent & difparoiffent. Son imagination , qui lui faisoit parcourir d'un coup d'œil les différentes parties de l'univers , eft paresfeufe , tardive , & ne marche qu'à pas lents. Enfin les atteintes de la débauche lui ont ôté cette chaleur précieufe , d'où réfulte le jeu brillant des fibres. Le feu facré s'éteint , mais fans ef-poir de le rallumer. * *M. l'abbé de la Porte.*

LEZINE.

La lézine eft une efpece d'avarice minu-

tieuse, qui, pour le plus petit intérêt, blesse les bienfaisances, les usages, & brave le ridicule. L'avarice est ambitieuse; elle blesse l'ordre général: la lésine a de petits objets, soit d'épargne, soit de profit. La première est toujours un vice, l'autre toujours un ridicule. ***

LIBERALITÉ.

La libéralité est une disposition à faire part aux autres de ses propres biens. Elle doit, comme toutes les qualités qui ont leur source dans la bienveillance, être subordonnée à la justice, pour devenir une vertu. La libéralité ne peut être exercée que par les particuliers, parce qu'ils ont des biens qui leur sont propres; elle est injuste & dangereuse dans les souverains. Le roi de Prusse, n'étant encore que Prince Royal, avoit récompensé généreusement une actrice célèbre. Il la récompensa beaucoup moins, lorsqu'il fut roi; & il dit, à cette occasion, ces paroles remarquables: «Autre-» fois je donnois mon argent, & je donne » aujourd'hui celui de mes sujets. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Si, être maître des cœurs, c'est être véritablement riche, qui est plus riche que l'homme libéral? Il n'est occupé qu'à faire le bonheur de ses semblables; pourroient-ils lui refuser leur bienveillance?

On demande si l'on doit être libéral, même à l'égard des méchans? Oui, sans doute,

doute, parce que le méchant même, dès qu'il est indigent & malheureux, a, en cette qualité, des droits sur les largeesses d'un bon cœur.

Les dons de l'Être suprême ne se répandent-ils point sur toutes les créatures ? Ne pénètrent-ils pas intimement leur substance ? L'astre qui nous éclaire , ne fait-il pas sentir dans toutes les contrées son influence bénigne ?

Une ame vraiment grande & libérale est comme un feu qui continuellement étend sa sphère ; elle se porte par-tout où il y a des besoins. * *M. L. de Londres.*

La libéralité conduite par la prudence , est le moyen le plus assuré d'acquérir l'amour & l'estime de tout le monde. Cette estime, je l'avoue, est fondée en partie sur l'amour-propre qui nous porte à consacrer tout ce que nous regardons comme un bien pour nous ; & il est vrai que cet amour-propre a souvent trompé les hommes , en leur faisant donner le nom de *vertu* à des qualités simplement utiles , & peu louables au fond. Mais quant à la libéralité éclairée, dont je parle ici , le philosophe joint son suffrage à ceux du reste des hommes ; & même il connoît bien mieux qu'ils ne le peuvent faire tout le prix de cette vertu , parce qu'il en juge plutôt par la noblesse de ses principes & la pureté de ses motifs, que par les bons effets qu'elle produit. Le philosophe , & j'entens le philosophe Chrétien , voit toutes les vertus , où le vulgaire n'en voit qu'une.*

D. des Pas. T. II.

B

Il faut, à qui en veut retirer fruit, semer de la main, non pas verser du sac : il faut épandre le grain, non pas le répandre. *

Si la libéralité d'un prince est sans discrétion & sans mesure, je l'aime mieux avare. * *Montagne.*

On lit dans des Mémoires estimés, que le duc de *Montmorency*, passant par Bourges, pour se rendre dans son gouvernement de Languedoc, y vit le duc d'*Anguien*, son neveu, [depuis le grand *Condé*,] qui étudioit chez les Jésuites de cette ville : le duc donna au jeune prince une bourse de cent pistoles pour les menus plaisirs. A son retour, il le vit encore, & lui demanda ce qu'il avoit fait de ces cent pistoles. Le duc d'*Anguien* lui présenta sa bourse toute pleine. Alors le duc de *Montmorency*, prenant la bourse, la jetta par les fenêtres, & dit au jeune prince : « Apprenez, » monsieur, qu'un aussi grand seigneur que » vous ne doit point garder d'argent ; vous » deviez le jouer, ou en faire des aumônes » & des libéralités. »

Quand les grands sont libéraux, ils doivent faire leurs libéralités avec discernement, & ne pas accabler de leurs dons ceux qui sont déjà fort riches. ***

On fit ce distique sur les trop grandes libéralités de *François I*, à l'égard de ses favoris.

Sire, si vous donnez, pour tous, à trois ou quatre,
Il faut donc que, pour tous, vous les fassiez combattre.

On ne sçauroit trop inspirer aux grands des sentimens de générosité..... Qu'on leur fasse comprendre qu'ils n'ont des richesses, que pour en faire des heureux , & qu'ils doivent être comme ces immenses réservoirs dont les eaux sont uniquement destinées à embellir & à fertiliser nos jardins.

Qu'ils se gardent cependant de se livrer à des libéralités déplacées. *Antoine* faisant le don d'une ville à un cuisinier , parce qu'il avoit apprêté un repas du goût de *Cléopâtre* , n'est pas moins ridicule (a) par ce don , qu'il l'auroit été par une sordide avarice. Que les grands sçachent prendre le milieu entre ces deux excès. Qu'ils soient libéraux , mais avec discernement. Qu'aucune espece de malheureux n'échappe à leur clairvoyante générosité , & que , dans la concurrence , ils préfèrent toujours ceux dont l'aisance contribue plus particulièrement à l'avantage de la société.

Que de gentilshommes , dont les ancêtres prodiguerent leur sang pour la patrie , mènent une vie pauvre & languissante , au milieu des ruines de leurs châteaux antiques ! Que de commerçans , dont les peres furent les ressources de l'État , dans des tems malheureux , n'ont que l'indigence pour perspec-

(a) *Henri VIII* , roi d'Angleterre , se donna le même ridicule : il éleva un domestique à une dignité considérable , parce qu'il lui avoit fait rôti à propos un marcassin.

tive , dans les malheurs où les plongent les suites funestes de la guerre ! Ames généreuses , quel vaste champ pour vos libéralités !

Rappelons ici le bel exemple que donna en ce genre à la France un célèbre magistrat. Un Juif étant mort sans laisser d'héritiers , *Henri III* fit présent de vingt mille écus de cette aubaine à *Geofroy Camus de Pontcarré*. Que pense-t-on qu'il en fit ? Il les donna à trois négocians associés , qu'un incendie venoit de ruiner. Qu'on parcoure les fastes du monde , y trouvera-t-on beaucoup des traits de cette nature ? * *M. L. de Londres.*

Quand on est vraiment libéral , on l'est sans faste & d'une manière qui est encore au-dessus du bienfait. Il paroît que *Voiture* sçavoit obliger ainsi. *Balzac* lui ayant envoyé demander quatre cens écus à emprunter , il livra aussi-tôt la somme ; & prenant la promesse de *Balzac* , il y écrivit , en la lui renvoyant : « Je reconnois devoir à » *M. Balzac* huit cens écus , pour le plaisir » qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre » cens. » Il existe un (a) philosophe qui , par ses talens & sa manière d'obliger , mérite d'être mis à côté de *Voiture*. ***

LIBERTÉ.

La liberté est la faculté de vouloir , ou de ne pas vouloir. Ce terme s'emploie aussi pour celui d'*indépendance* ; & dans ce sens , la li-

(a) M. H***.

berté est un des plus grands biens de l'humanité.

Dans l'état naturel, l'homme étoit libre, parce qu'il n'obéissoit qu'à la raison. Il crut & il dut croire qu'il ne le seroit pas moins dans la société, en obéissant aux loix qu'il se donneroit lui-même. La liberté naturelle est incompatible avec l'état social, qui ne peut ni commencer ni subsister sans quelque convention ; & toute convention est une loi. La liberté naturelle laisse à la volonté toute son inconstance. La liberté civile la fixe & oblige l'homme à vouloir toujours ce qu'il a voulu une fois. C'est par un acte de liberté naturelle que les hommes se sont unis & se sont assujettis à de certaines loix. C'est dans la continuation de cette volonté que consiste la liberté civile, qui, à tout autre égard, laisse dans son entier la liberté naturelle. ***

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens ; d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. * *J. J. Rousseau.*

La Providence a fait l'homme libre, afin qu'il fit, non le mal, mais le bien par choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué ; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans

rien changer au système du monde ; sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal , c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente ; de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit ; de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La Puissance divine pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature , & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire. * *Id.*

Toute ame qui s'élève , est véritablement libre. Ce n'est que dans la dépendance des sens , & dans l'assujettissement aux passions , que se rencontre l'esclavage ; mais nous rejettons notre propre liberté , pour nous en former un phantôme. Il semble que la seule constitution des gouvernemens doive déterminer notre bonheur. Les uns vantent les monarchies , les autres les républiques , comme la domination la plus heureuse ; & il n'y a personne qui sçache disposer de son cœur , de manière à se trouver libre dans tous les pays. C'est ainsi que les choses extérieures agissent plus fortement sur nous , que notre ame même. Si chaque homme pensoit qu'il a une souveraineté en propre , que toutes les révolutions ne sçauroient lui ravir , & qu'il peut exercer à chaque instant , il se croiroit indépendant , même au milieu du despotisme.

Que peut , en effet , la rigueur des loix , contre un cœur plein de religion & de

probité? Que peuvent des murs, contre un esprit qui pénètre au-delà des cieux? Que peuvent des fers contre la pensée qui, dans un clin d'œil, se promène d'un pôle à l'autre? Que peut la mort même contre une substance spirituelle, qui ne sçauroit périr? Ce point de vue fixe un philosophe, & le rend aussi heureux chez les nations barbares, que chez les peuples policés; au milieu des déserts, comme au milieu des villes; dans les cloîtres, comme dans les cours. Notre ame n'ayant rien de corporel, cherche continuellement à se dégager des objets terrestres; & lorsqu'on l'y assujettit, on perd sa liberté. * *M. Caraccioli.*

LIBERTINAGE.

Le libertinage est l'abus de la liberté, c'est-à-dire qu'on n'en use que pour pécher contre les bonnes mœurs, se livrer à ses passions & donner dans toute sorte de travers.

On entend par *libertins*, & ceux qui n'ont pas de bonnes mœurs, & ceux qui froignent la religion. C'est en ce sens que madame *Lambert* dit à son fils: « La plupart » des jeunes gens croient aujourd'hui se » distinguer, en prenant un air de liberti- » nage, qui les décrie auprès des per- » sonnes raisonnables. C'est un air qui ne » prouve pas la supériorité d'esprit, mais » le dérèglement du cœur. On n'attaque » point la religion, quand on n'a point

B iv

» intérêt de l'attaquer. » On doit éviter avec soin tout commerce avec les libertins , si on ne veut partager bientôt leur dérèglement ; car tel est le pouvoir du vice : il se communique plus aisément que la vertu.***

LICENCE.

Ce mot a plusieurs acceptions dans notre langue. Il désigne , en morale , un relâchement contre les mœurs. On ne doit jamais se permettre des licences contre les grands principes de la morale , qui sont écrits dans tous les cœurs , & que les gens de bien ont toujours respectés. * * *

LICITE.

On appelle *licite* tout ce qui n'est point défendu par les loix. Celui qui fait une chose licite , ne commet point de mal , & conséquemment ne peut être puni ; cependant , *non omne quod licet honestum est* ; & celui qui fait quelque chose de licite , mais qui est contraire à quelque bienséance , perd du côté de la confiance & de la considération : cela est même quelquefois capable de le faire exclure de certains honneurs. * *M. Boucher d'Argis.*

LITTERATURE. Voyez ERUDITION.

LOI NATURELLE.

On définit la loi naturelle , une loi que

Dieu impose à tous les hommes, & qu'ils peuvent découvrir par les lumieres de leur raison, en considérant attentivement leur nature & leur état. ***

On peut réduire la loi naturelle à trois devoirs principaux, l'amour de Dieu, l'amour de soi-même, & l'amour du prochain. Du premier de ces trois amours, naît la piété; du second, la sagesse; le troisieme engendre toutes les vertus sociales. Nous devons aimer Dieu comme notre créateur & notre conservateur. Nous devons nous aimer nous-mêmes, parce que Dieu veut que chacun travaille à sa conservation & à sa perfection, pour acquérir tout le bonheur dont il est capable. Nous devons aimer nos semblables, parce que nous avons un besoin indispensable les uns des autres, & que, sans cet amour, il n'y auroit point de société.

Ces trois amours ont le caractère que doivent avoir des principes de loix. Ils sont vrais, puisqu'ils sont pris dans la nature de l'homme; ils sont justes, puisqu'ils contribuent à son bonheur; ils sont nécessaires, puisque sans eux la société ne pourroit subsister; ils sont simples, puisqu'ils sont à la portée de tout le monde; enfin ils sont suffisans, puisqu'ils embrassent tous les objets de nos devoirs, & qu'ils nous font connoître toutes les relations de l'homme.

** M. S. de Castres.*

Les loix naturelles ne dépendent point d'une institution arbitraire; elles dépendent

de l'institution divine, fondée, d'un côté, sur la nature & la constitution de l'homme ; de l'autre, sur la sagesse de Dieu, qui ne sçauroit vouloir une fin, sans vouloir, en même tems, les moyens qui seuls peuvent y conduire.

Un autre caractère des loix naturelles, c'est qu'elles sont universelles, c'est-à-dire qu'elles obligent tous les hommes sans exception ; car non-seulement tous les hommes sont également soumis à l'empire de Dieu ; mais encore les loix naturelles ayant leur fondement dans la constitution & l'état des hommes, & leur étant notifiées par la raison, il est bien manifeste qu'elles conviennent essentiellement à tous, & les obligent tous sans distinction. C'est ce qui distingue les loix naturelles des loix positives ; car une loi positive ne regarde que certaines personnes, ou certaines sociétés en particulier.

Les loix naturelles sont immuables, & n'admettent aucune dispense. C'est encore là un caractère propre de ces loix, qui les distingue de toutes les loix positives, soit divines, soit humaines. Cette immutabilité des loix naturelles n'a rien qui répugne à l'indépendance, au souverain pouvoir, ou à la liberté de l'Être tout parfait. * *M. de Jaucourt.*

Quelle est la véritable loi ? C'est la droite raison, invariable, éternelle, conforme à la nature, & répandue dans tous les hommes. Elle leur commande le bien ; elle leur

défend le mal , mais de maniere que ses commandemens & ses défenses , qui ne s'adressent pas en vain à d'honnêtes gens , ne font nulle impression sur les méchans. On ne peut ni l'abolir , ni en retrancher , ni faire des loix contraires à celle-là. Personne n'en peut être dispensé ni par le sénat ni par le peuple. Elle n'a besoin que d'elle-même pour se rendre claire & intelligible. Elle n'est point autre à Rome , autre à Athènes ; autre aujourd'hui , & autre demain. Universelle & immuable , elle oblige toutes les nations , & dans tous les tems. . . . Quiconque ne s'y soumettra point , ennemi de ses propres intérêts , oubliant ce que sa condition d'homme lui prescrit , il trouvera en cela même la plus affreuse punition , quand il éviteroit d'ailleurs tout ce qui est regardé comme supplice. * *Cicéron.*

La loi n'est point une invention de l'esprit humain , ni un établissement arbitraire que les peuples aient fait , mais l'expression de la Raison éternelle qui gouverne l'univers. L'outrage que *Tarquin* fit à *Lucrèce* , n'en étoit pas moins un crime , quoiqu'il n'y eût point encore à Rome de loi écrite contre ces sortes de violences. *Tarquin* pécha contre la loi éternelle , qui existoit de tout tems , & non pas seulement depuis l'instant qu'elle a été écrite. Son origine est aussi ancienne que l'Esprit divin ; car la véritable , la primitive , & la principale loi n'est autre chose que la souveraine raison du grand *Jupiter*.

* *Id.*

La loi est universelle, éternelle, immuable ; elle ne varie point selon les lieux & les tems ; elle n'est pas différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois. La même loi immortelle régle toutes les nations , parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a enfanté & publié cette loi. * *Id.*

On a beau dire que toutes les passions sont factices , hors celles qui constituent le besoin physique ; nous portons tous au dedans de nous-mêmes l'amour du bien , les germes de la vertu & l'horreur du mal. Les caracteres de la vertu sont écrits dans notre cœur par l'Auteur de la nature : les fortes passions les cachent , à la vérité , pour quelque tems ; mais elles ne sçauroient les effacer entièrement. La loi naturelle se fait sentir , lors même qu'on fait ses efforts pour l'étouffer. *** *Voyez Conscience. Morale universelle.*

Jamais un parricide , un calomniateur ,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
» Qu'il est beau ! qu'il est doux d'accabler l'innocence !

» De déchirer le sein qui nous donna naissance !
» Dieu juste ! Dieu parfait ! Que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on diroit , mortels , n'en doutez pas ,
S'il n'étoit une loi terrible , universelle ,
Que respecte le crime , en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons nous fait notre ame ? avons nous fait nos sens ?

L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
 Ont la même nature & la même origine :
 L'artisan les façonne, & ne les peut former.
 Ainsi l'Être éternel, qui nous daigne animer,
 Jetta dans tous les cœurs une même semence.
 Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
 Il peut la revêtir d'imposture & d'erreur ;
 Il ne peut la changer, son juge est dans son cœur.

* *M. de Voltaire.*

Ce qui prouve que les loix naturelles viennent de Dieu, comme d'honorer ses parens, d'aimer son bienfaiteur, de soulager les malheureux, c'est que leur infraction n'est jamais sans remords & sans châtiement. Cette liaison nécessaire de la loi avec la peine de l'infraction, ne peut être de l'homme. * *Socrate.*

Il est écrit dans le cœur même des méchans que nuire à son bienfaiteur, est un crime énorme. * *Id.*

LOISIR.

Le loisir est le tems vuide que nos devoirs nous laissent, & dont nous pouvons disposer d'une maniere agréable & honnête. Si notre éducation avoit été bien faite, & qu'on nous eût inspiré un goût vif de la vertu, l'histoire de nos loirs seroit la portion de notre vie, qui nous seroit le plus d'honneur après notre mort. * *Pens. div.*

Le vrai loisir n'est pas un état oisif, mais occupé. Ce n'est pas celui que les enfans aiment, mais celui qui convient aux gens,

sages; qui rend les hommes libres, & non esclaves; que les gens sçavans desirent; qui n'a point pour objet le libertinage, mais le repos; qui n'émousse point, mais qui aiguise les ressorts de l'esprit humain; enfin qui, loin d'étouffer les semences de la vertu, les vivifie. *

Senèque demande si le sage peut s'éloigner des affaires pour se livrer au loisir? Il fait voir que les chefs même des Stoïciens ont été de cet avis; que l'honnêteté a toujours approuvé un loisir, qui a pour objet l'étude de la sagesse & la contemplation de la nature.

Il finit par prononcer que le sage, dans le loisir même, peut procurer les plus grands avantages à la république, & propose pour modele de ce genre de vie *Zénon* & *Chrysippe*, philosophes plus utiles à la société dans le calme paisible du repos, que les hommes les plus livrés aux fatigues & au tumulte du gouvernement.

L'on ne rentre point inutilement en soi-même. Quand on ne feroit dans les sentiers de la vertu que ce pas, il seroit décisif; lui seul produiroit les plus heureux changemens. *

Est-il, en effet, rien de plus sage que de se renfermer dans le commerce des plus gens de bien, de choisir parmi eux un modele, de régler sur lui toutes les actions de sa vie? Quelle situation plus propre à ce plan, qu'un profond loisir? C'est-là qu'on peut jouir, sans distraction, des biens dont

la seule idée séduit. Le monde corrompt ; la solitude fortifie la raison la moins affermie. Il coule dans son sein , d'une source pure , cette égalité de vie que nous coupons sans cesse par mille desseins opposés.*

LOIX.

Il y a trois sortes de loix, ou de règles morales , qui ont toutes trois leurs fonctions , la loi divine , la loi civile , la loi qu'on pourroit appeller d'*opinion* , ou de *réputation*. En référant ses actions à la premiere de ces loix , on juge si elles sont des péchés , ou de bonnes actions ; en les référant à la seconde , on connoît si elles sont criminelles , ou innocentes ; & à la troisieme , si elles sont des vertus ou des vices.

J'entends par loi divine , la loi que Dieu nous a prescrite pour règle de nos actions , & qu'il nous a fait connoître par les lumieres de la nature , & par la voie de la révélation. Que Dieu nous ait donné une telle loi , il semble qu'on n'en puisse pas douter ; 1^o Il a le droit de le faire ; nous sommes ses créatures. 2^o Il a la bonté & la sagesse requise pour diriger nos actoins à ce qui est meilleur. 3^o Il a le pouvoir de nous y engager par des récompenses & par des punitions d'un poids infini , & d'une durée éternelle. Cette loi de Dieu est la seule *pierre de touche* , par laquelle on puisse juger de la bonté & de la méchanceté morale de nos actions , & sçavoir si elles nous

attireront de la part du Tout-puissant, ou la félicité, ou la misère.

Les loix civiles sont les loix que la société a établies pour régler les actions des citoyens. Personne ne méprise ces loix ; car la jouissance & la privation de la vie, de la liberté & des biens, est attachée, ou à l'observation, ou au mépris qu'on fait de ces loix.

Il y a, en troisieme lieu, la loi d'opinion, ou de réputation ; on suppose partout que les mots de *vertu* & de *vice* signifient des actions bonnes, ou mauvaises, dans leur nature. Tant qu'ils ont cette signification, la vertu convient avec ce que la loi de Dieu ordonne, & le vice avec ce qu'elle défend. Mais il est constant que, par ces expressions, chaque nation n'exprime autre chose que les actions qu'elle répute, ou honnêtes, ou honteuses. Ainsi, dans quelque pays qu'on se trouve, la règle pour juger si une action y est regardée comme une vertu, ou comme un vice, c'est l'approbation, ou le blâme dont elle est suivie ; car toutes les sociétés des hommes, & chacune en particulier, sont convenues tacitement que certaines actions seroient estimées ou méprisées, selon le jugement, les maximes & les coutumes du pays.

On doit du respect & de la soumission aux loix, soit naturelles, soit positives. Elles tendent les unes & les autres à maintenir l'ordre dans la société, &, par conséquent, à rendre les hommes heureux.***

Qui

Qui n'admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'appriivoiser les lions, les tigres & les autres bêtes farouches, & de les faire servir aux usages de la vie? Or c'est ce que fait l'ordre des Etats; car les hommes pleins de cupidité, sont pires que des tigres & des lions : chacun d'eux voudroit dévorer les autres. Cependant, par le moyen des loix, on apprivoise tellement ces bêtes féroces, que l'on en tire tous les services humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité. Les loix sont donc nécessaires & respectables, puisque c'est d'elles que nous tirons notre sûreté & notre liberté.

C'est l'excès du désordre qui donna la première idée des loix. On les doit au besoin, souvent au crime, jamais à la prévoyance. Mais, quoique les peuples les plus sauvages soient les plus criminels, les plus polis ne sont pas pour cela les plus vertueux. Les mœurs simples & sévères ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés, & qui n'ont point encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. Chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs; chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les loix, & quelquefois y suppléent : la fausse politesse les fait oublier. L'état le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle commence à se faire remarquer, les mœurs sont déjà altérées; &

D. des Pas. T. II.

C

si elle devient ridicule, c'est le dernier degré de corruption. * *M. Duclos.*

Les loix civiles, réglant la conduite d'un particulier par rapport aux autres, tendent au bien général, autant que les loix politiques, qui regardent la conduite des particuliers, par rapport à la société. Il importe peu de sçavoir lequel de ces deux droits a été établi le premier, cependant il est probable que le droit politique a précédé le civil. Les premières sociétés se multiplierent au point d'avoir besoin de loix. Les hommes, qui avoient peu de biens, pouvoient aisément s'emparer des terres incultes. Quelle apparence qu'ils aimassent mieux disputer un champ à son possesseur ?

Les loix pénales participent de ces deux droits. L'homme en société n'a jamais été le vengeur des offenses qu'il a reçues. Il a toujours été le défenseur de son bien-être ; & il l'est encore, lorsqu'il ne peut réclamer le secours de la société à laquelle il a cédé ce droit ; & il l'a cédé, parce que la société ne pourroit subsister, si cette défense étoit abandonnée à la volonté de chaque particulier. Si les sauvages sont dans cet état de guerre de chacun contre chacun, ils sont les plus infortunés des hommes : il ne leur falloit qu'une étincelle de raison pour en sortir. L'exemple de tant de nations de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique même, prouve que l'homme n'étoit pas fait pour la vie anarchique, qui est la véritable

enfance, ou plutôt la corruption totale des individus de l'espece. * *Le P. Castet.*

LOUANGES.

Il faut que la louange ait pour nous bien des charmes , puisque , malgré ce qu'il nous en coûte pour saisir ce phantôme , nous le poursuivons toujours avec tant d'ardeur....

Il est bien humiliant pour l'homme , que la vertu n'ait point par elle-même assez d'empire sur son cœur, pour l'assujettir à ses loix , & qu'il faille que la louange lui serve , en quelque sorte , de véhicule dans la route de ses devoirs.

Où sont les ames assez grandes pour se contenter de faire de belles actions , sans desirer les éloges qu'on en regarde comme la récompense ?

Mériter des louanges , & être réellement modeste , voilà le grand homme. * *M. L. de Londres.*

Si rien n'est plus flatteur qu'une louange assortie aux circonstances , & qui semble naître sans apprêts , le grand *Condé* dut être bien sensible à ce que lui dit *Louis XIV*, lorsqu'il l'alla saluer , après la bataille de Sénéf. Le roi se trouva sur le grand escalier , lorsque ce prince , qu'une attaque de goutte empêchoit de monter aussi facilement qu'il l'auroit souhaité , s'écria : « Sire , » je demande pardon à Votre Majesté , si » je la fais attendre. » Mon cousin , » lui répondit le roi , ne vous pressez pas ;

Cij

» on ne sçauroit marcher bien vite , quand
 » on est aussi chargé de lauriers que vous
 » l'êtes (a). » * *Id.*

Les louanges directes sont regardées comme également fâcheuses à donner & à recevoir ; & en effet , tout éloge qui fait rougir celui à qui il s'adresse , est honteux pour celui qui le prononce. *

C'est une chose assez rare que de sçavoir manier la louange , & de la donner avec agrément & avec justice. Le misanthrope ne sçait pas louer : son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur , en louant trop , se décrédite & n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir ; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout , parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne sçavent placer ni l'estime ni le mépris. L'envieux ne loue personne , de peur de se faire des égaux. Un honnête-homme loue à propos : il a plus de plaisir à rendre justice , qu'à augmenter sa réputation , en diminuant celle des autres. Les personnes attentives & délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile ,

(a) *Henri IV* sçavoit louer avec la même délicatesse. Parlant un jour du maréchal de *Biron* aux députés du parlement de Paris , il leur dit : « Mes-
 » sieurs , voilà un homme que je présente éga-
 » lement à mes amis & à mes ennemis. »

louez par rapport aux autres , & non par rapport à vous. * *Mad. Lambert.*

La plûpart de ceux qui louent , sont aussi vains que ceux qui blâment : ils cachent dans leur cœur autant de bassesse , que les autres de malignité. On loue les personnes , & on ne doit louer que les actions. *

Il n'est jamais permis de donner de fausses louanges , non parce que ces louanges pourroient inspirer de l'orgueil , mais parce qu'il n'est jamais permis de parler contre la vérité. Au contraire , on peut , & même on doit souvent donner des louanges véritables , quoiqu'elles puissent flater l'orgueil & la vanité de ceux à qui on les donne , lorsqu'à la faveur de ces louanges , on fait passer des avis salutaires , une correction utile. * *M. L. Trublet.*

Les louanges qu'on ne mérite pas , montrent ce qu'on devoit être , & sont un reproche tacite , mais bien sensible , qu'on manque des qualités qu'on devoit posséder. *

La louange nous fait souvent demeurer au-dessous de nous-mêmes , en nous persuadant que nous sommes déjà au-dessus des autres , & nous retient dans une médiocrité vicieuse , qui nous empêche d'arriver à la perfection. *

Il est peu d'ames d'assez bonne trempe , pour résister au poison de la louange ; quoique , à dire le vrai , il soit bien honteux de se laisser corrompre avec une monnoie dont les plus pauvres sont riches , & dont les

moins gens de bien sont les plus libéraux.

Il n'y a point de louanges qui doivent moins obliger que celles que les gens de lettres se donnent les uns aux autres. C'est une nation qui ne parle jamais de personne avec indifférence. Il faut toujours, ou qu'elle loue, ou qu'elle blâme : si elle blâme, ce n'est guère sans passion ; si elle loue, ce n'est guère sans intérêt.

Les gens de lettres sont si connus pour avides de gloire, qu'on a toujours sujet de croire qu'ils ne travaillent à celle des autres, que pour obliger les autres à travailler à la leur.

La première louange qu'on donna, fut le premier signe de corruption. * *M. S. de Castres.*

Ceux qui, ne trouvant rien de plus beau ni de meilleur dans la vie, que de s'y faire un grand nom, donnent tous leurs soins à se faire connoître, & à s'attirer les louanges du public ; ceux-là, dis-je, vivent & subsistent d'odeur. Les applaudissemens qu'on donne au génie, à l'esprit, au goût, à la bravoure, à l'adresse, en un mot, à tous les dons extraordinaires de la nature & de l'art, ne peuvent être mieux comparés qu'à ces atomes imperceptibles qui émanent sans cesse d'un corps odoriférant. Ces louanges chatouillent l'imagination ; elles flatent l'esprit ; elles réjouissent le cœur. Oui, ce que vous dites d'obligeant à ce grand homme, en quelque genre qu'il excelle ; ce que vous lui dites d'obligeant sur son mérite, c'est

une fleur que vous lui présentez. Il la reçoit, en écoutant avec plaisir ; il la sent, par de fréquens retours sur soi-même ; il s'embaume, & il se laisse transporter à la douceur de l'impression. Mais cette odeur, toute agréable qu'elle est, ne laisse pas de produire son mauvais effet. Elle remue, elle ébranle trop le cerveau ; & par-là elle l'affoiblit. Un homme souvent applaudi, pour peu qu'il écoute la voix flateuse & insinuante de l'amour-propre, ne tarde guère à renchérir sur l'idée que le public a de lui ; & s'étant mis une fois au plus haut prix, au dernier degré, il gâte sa réputation par son orgueil ; & les indices qu'il donne qu'il fait trop de cas de soi, le rendent méprisable à ceux même qui l'avoient le plus estimé. * *Portefeuille d'un littér.*

Rien ne peint mieux au naturel le goût que nous trouvons dans les éloges qui nous sont le moins dûs, que ces paroles d'un prélat Italien dont quelqu'un louoit la libéralité, quoique son avarice fût extrême : *M'adula, disoit-il, m'a mi piace. Il me flate ; mais il me plaît.*

Tu mens ; mais dis toujours, disoit aussi fort ingénument un orateur à qui l'on offroit un encens qu'il sentoît avoir peu mérité. * *M. L. de Londres.*

Les louanges donnent du courage, & augmentent l'envie de bien faire. On ne doit jamais louer que ce qui est digne d'éloge, & ce qui mérite d'être encouragé ;

Civ

c'est ainsi que se conduit l'homme judicieux & sage : jamais l'intérêt ne lui arrache les louanges ; & jamais il n'en refuse à la vertu.

* *Essai de Mor.*

La louange est la réflexion de la vertu.

Les princes reçoivent, pour l'ordinaire, beaucoup plus de louanges pendant leur vie, qu'après leur mort. La plupart des gens de lettres ont un sort contraire : tant qu'ils respirent, on les critique, ou on les oublie, selon qu'ils se distinguent ou qu'ils demeurent confondus dans la foule ; mais on les célèbre presque tous, dès qu'ils ne sont plus.

* *M. d'Alembert.*

Les louanges ne distinguent point les princes : on n'en donne pas plus aux bons qu'aux autres ; mais la postérité distingue les louanges qu'on a données à différens princes : elle confirme les unes, & déclare les autres de viles flateries. * *M. de Fontenelle.*

La louange est peu suspecte, lorsqu'elle parle d'un rival, ou d'un ennemi.

Les grands doivent se défier des louanges qu'on leur donne ; il en est d'eux comme des femmes ; on leur dit rarement la vérité ; on les flatte toujours. * * *

L U X E.

Le luxe, disent certaines gens, fait la splendeur des Etats ; mais peut-on nier que les bonnes mœurs ne soient essentielles à la durée des empires, & que le luxe ne soit

diamétralement opposé aux bonnes mœurs ? Que le luxe soit un signe certain des richesses ; qu'il serve , si l'on veut , à les multiplier : que faudra-t-il conclure de ce paradoxe si digne de nos jours ? & que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? * *J. J. Rousseau.*

Pour faire taire ceux qui ne conviennent pas que le luxe doit être banni de tout gouvernement bien policé , il suffiroit de le bien définir. Qu'est-ce donc que le luxe ? C'est une dépense superflue , une excessive somptuosité qui s'étend sur tout ce qui peut flater notre goût , notre délicatesse & notre orgueil : cette définition est exacte. Quel est l'homme ami du bien public , qui , l'ayant admise , se donnera pour être le panégyriste du luxe ?

Peut-on nier qu'un Etat où les deux tiers & demi des citoyens vivent dans une extrême misère , pour nourrir le faste d'un petit nombre d'hommes , qu'on appelle *heureux* , ne soit à la veille de sa chute ? Or telle est l'image de toute monarchie & de toute république où le luxe domine.

Le luxe , dit-on ; entretient les manufactures , fait fleurir le commerce , & devient par-là une ressource nécessaire pour le peuple de nos cités. J'en conviens ; mais , répond un (a) homme des plus éloquens de notre siècle , « le luxe nourrit cent pau-

(a) *J. J. Rousseau* , de Genève.

» vres dans nos villes & en fait périr cent
» mille dans nos campagnes. »

Qu'on aille dans quelques-unes de nos villes commerçantes, on y trouvera une population innombrable, qui, pour vivre dans l'indigence, a déserté les champs fertiles qui l'ont vu naître. A quoi est donc occupée cette multitude de malheureux ? Depuis le lever de l'aurore jusqu'au crépuscule du soir, on emploie son travail & ses sueurs à fabriquer quelques-uns des plus vains & des plus futiles ornemens de l'opulence. * *M. L. de Londres.*

Les reines de Perse se distinguoient par une magnificence extraordinaire dans leurs vêtemens. Nous lisons qu'elles avoient des provinces uniquement destinées à leur parure. L'une des provinces de l'empire s'appelloit *la ceinture de la reine* ; celle-ci, *la coëffure* ; l'autre *les brassulets*, &c. Que de reines de Perse les spectacles & les boulevards ne semblent-ils pas nous présenter tous les jours ?

Quand donc ce sexe, qui n'ambitionne que l'empire de la beauté, pensera-t-il à ne la faire consister que dans les vertus qui en sont l'unique parure, & non dans le pompeux étalage de ces brillans & de ces pierreries qui n'ont de prix qu'autant qu'une vaine opinion leur en donne ? * *Ibid.*

Une jeune personne, fort parée, & toute brillante de pierreries, se plaignoit de la chaleur excessive. « Vous portez sur vous,

» lui dit plaifamment *Thomas Morus* , des
 » maifons toutes entieres , des vignes , de
 » grands héritages ; je ne m'étonne pas que
 » vous fuccombiez fous le faix. * *Ib.*

Le fafte entraîne la ruine ; la ruine eft
 prefque toujours fuivie de la corruption des
 mœurs. Mais , pour éviter le luxe , il ne
 faut pas être avare. Songez que l'avarice
 profite peu & deshonne beaucoup. * *Mad.*
Lambert. Voyez *Faſte.*

LUXURE.

La luxure eft la paſſion immodérée des
 hommes pour les femmes , ou des femmes
 pour les hommes. La religion Chrétienne
 met la luxure au rang des péchés capitaux ;
 c'eſt , en effet , un vice qui en traîne beau-
 coup d'autres à fa fuite. La luxure promet
 dans la jouiſſance beaucoup de plaifir , &
 peu de décence & de retenue ; elle eft
 moins un vice acquis , qu'un défaut natu-
 rel. * * *





MAGISTRATS.

O N entend par *magistrats* ceux qui, par état, sont obligés de rendre la justice. La droiture n'est pas la seule qualité qu'on exige dans un magistrat. Avec un grand fonds d'équité, il peut faire beaucoup de mal, s'il n'est fort instruit. Il doit avoir une profonde connoissance des loix, & une grande étude des hommes, pour n'être point exposé à être trompé, ni à se tromper lui-même. M. *Daguesseau* dit qu'il n'y a point de différence entre un juge méchant & un juge ignorant. En effet, si l'un est plus inexcusable, l'autre est plus incorrigible. D'ailleurs il importe fort peu à ceux qui sont deshonorés, ou ruinés, que ce soit par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé. * * *

Le magistrat qui est digne de sa place, doit avoir l'esprit juste, exact, pénétrant, exercé, pour percer jusqu'à la vérité à travers les nuages dont l'injustice & la chicane cherchent à l'obscurcir; pour arracher à l'imposture le masque de l'innocence; pour discerner l'innocence, malgré l'embaras, la frayeur, ou la mal-adresse, qui semblent déposer contr'elle; pour distinguer l'assurance de l'innocent d'avec l'audace du coupable; pour connoître également & concilier l'équité naturelle & la loi posi-

tive ; pour faire céder l'une à l'autre , suivant l'intérêt de la société , & , par conséquent , de la justice même. * *M. Duclos.*

Il est bien grand de décider des fortunes des hommes , sur son tribunal : il est bien petit de vouloir avoir des malheureux dans son anti-chambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter la grand'-messe ; pourquoi faut-il que j'aie à supplier mon juge de remplir les fonctions de sa charge ? * *M. de Voltaire.*

L'esprit est , sans difficulté , le plus riche présent de la nature : on peut tout avec lui , on ne peut rien sans son secours ; mais il a ses bornes. La science les étend , l'ignorance les resserre. L'étude est , à son égard , ce que la culture est à l'égard de la terre : le progrès de l'un , comme la fertilité de l'autre , dépendent des soins qu'on en prend ; elle donne , en peu de tems , l'expérience de plusieurs années. Sage , sans en attendre le nombre , & vieux dans sa jeunesse , le magistrat y puise cette succession de lumières , cette tradition de bon sens à laquelle semble être attaché le caractère de certitude , si nécessaire dans la dispensation de la justice.

Réduit à ne pouvoir se passer d'étude dans les choses les plus bornées , comment l'espritourniroit-il seul aux diverses connoissances qu'exigent les fonctions du magistrat ? Et quelle foule d'objets ne s'offre point chaque jour à ses jugemens ? Les arts & les sciences , les droits du Souverain , & ceux

du peuple , les finances & le commerce ; la vie & la fortune des hommes , tout , jusqu'à la religion même , a besoin de leur appui.

Je sçais que les lumieres de certains juges peuvent suppléer à celles qui manquent aux autres ; mais où trouver des juges ignorans , qui soient dociles ? Et quand la docilité , qui est le partage de la sagesse , pourroit s'allier avec l'ignorance ; quel est le magistrat qui , se rendant compte à lui-même de son état , ne rougira pas de ne régler ses décisions que sur celles des autres , sur-tout quand son incapacité l'empêche de se déterminer par lui-même ? En adoptant ainsi au hazard des idées étrangères , ne doit-il pas craindre d'épouser des erreurs , & peut-être les passions de ceux qu'il suit aveuglément ?

On veut se persuader qu'on pense plus sûrement , en ne pensant pas tout seul : c'est sous les noms honorables d'estime pour l'habileté de ses anciens , de modestie pour soi-même , qu'on cherche à masquer sa paresse & son ignorance ; que servent tous ces prétextes ? La conscience ne se tranquillise point par l'exemple , quand on ignore pourquoi on le suit. **Recueil de Disc.*

Chaque corps de l'Etat a une gloire qui lui est propre ; celle des magistrats dépend sur-tout de leur sçavoir : l'ignorance est pour eux la tache la plus honteuse ; elle fait leur malheur & celui des autres. Les Grecs , si jaloux de la supériorité de leurs talens ,

ne crurent pas en obscurcir l'éclat, en allant puiser la science des loix en Egypte, alors la plus fameuse école du monde. La réputation de juges sçavans leur fut encore plus chère, que celle de peuples assez éclairés pour n'avoir besoin d'aucun secours étranger.

Les Romains, ces maîtres du monde, dont les noms célèbres présentent à l'esprit, sous une même idée, les titres réunis de *magistrats*, de *conquérans*, & de *sçavans*, sembloient avoir puisé dans les mêmes sources & l'éclat de leurs victoires, & la sagesse de leurs loix, l'art de subjuguier les peuples & de les gouverner.

Plus heureux que ces nations si renommées, nous trouvons dans notre patrie ce qu'ils alloient chercher dans des contrées éloignées : peut-être n'y en a-t-il point où la science soit plus estimée & plus facile à acquérir que dans la nôtre. Combien d'établissmens, insignes monumens de la grandeur de nos rois, où la jurisprudence ancienne & moderne est mise dans tout son jour, où l'on dévoile tout ce que la nature a de plus caché; où l'éloquence s'offre sous l'appareil le plus pompeux, & le langage dans sa pureté la plus exacte; où l'on expose à nos yeux les exemples les plus fameux de tous les tems, qui sont consacrés à la postérité ! * *Ibid.*

MAGNANIMITÉ.

La magnanimité est assez définie par son

nom ; néanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil , & la voie la plus noble pour recevoir des louanges. * *La Rochefoucault.*

La magnanimité ne connoît point la jalousie ; elle méprise les injures , & ne s'attache qu'aux grandes choses. C'est la vertu de peu des gens ; & l'on est rarement grand homme , quand on ne l'a pas. Elle rend celui qui la possède maître de lui-même , pour le rendre maître des autres. Quelque motif qui la fasse naître , ceux qui en sont pourvus , sont toujours estimables. * *M. S. de Castres.*

Il est des cœurs si grands , si généreux ,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

* *M. de Voltaire.*

La magnanimité est le véritable apanage d'un Souverain. C'est elle qui lui donne de grandes vues & de nobles sentimens ; c'est elle qui l'élève au-dessus des passions , qui le rend supérieur à la haine & le fait triompher du cruel plaisir de la vengeance. Un prince magnanime n'a point de joie plus pure que celle de pardonner ; & c'est principalement à cette joie qu'on reconnoît sa magnanimité. Ce n'est pas sur la reconnaissance du peuple qu'il mesure ses soins & sa bonté : il agit par des vues plus désintéressées & plus nobles.... Il pense que c'est à la bonté à surmonter l'ingratitude , & non à l'ingratitude à étouffer la bonté.

II

Il aime à faire valoir les services qu'on lui rend & à les récompenser. Il n'a garde d'imiter ces princes dont parle l'histoire, dont l'ame rétrécie & bornée par la jalousie, qui croyoient se deshonorer en avouant qu'on les avoit bien servis. Il met sa grandeur à être sincère & reconnoissant ; à estimer un bienfait selon son véritable prix ; à déclarer qu'il a reçu un signalé service d'un grand général, si la chose est vraie, & à suppléer par les témoignages d'estime & d'amitié, ce qui manque nécessairement à toute récompense d'un autre genre. **Inst. d'un prince. Voyez Grandeur d'ame.*

MAGNIFICENCE.

La magnificence est l'étalage des richesses & de l'opulence. Il n'est point de simple bourgeois, qui ne se pique aujourd'hui de magnificence ; elle ne devrait cependant être le partage que du trône & de la grande autorité.

Il est constant que la grandeur des princes a besoin d'une magnificence qui comprenne tout ce qui est nécessaire à leur sûreté & à leur autorité, & qui s'étende même jusqu'à la splendeur & à l'éclat. La plupart des hommes ne connoissent rien de grand que ce qui l'est à leurs yeux ; & il importe au bien public que le roi attire de tous côtés le respect & l'admiration de ses sujets ; mais qu'il importe à l'Etat que tel seigneur, qui dévore le bien du commerçant & de l'artisan, étale aux yeux de ceux même

D. des Pas. T. II.

D

qu'il ruine, un faste & une magnificence
qui ne servent qu'à en imposer à tous ?
* *Inst. d'un prince.*

MAITRES. CHEFS DE FAMILLE.

On entend ici par *maîtres* ceux qui ont
des gens à leurs gages pour les servir.

Toute maison bien ordonnée est l'image
de l'ame du maître. Les lambris dorés, le
luxé & la magnificence n'annoncent que la
vanité de celui qui les étale ; au lieu que
par-tout où vous verrez régner la règle sans
tristesse , la paix sans esclavage , l'abon-
dance sans profusion, dites avec confiance :
C'est un être heureux qui commande ici.
* *J. J. Rousseau.*

Un pere de famille, qui se plaît dans sa
maison , a , pour prix des soins continuels
qu'il s'y donne , la continuelle jouissance
des plus doux sentimens de la nature. Seul ,
entre tous les mortels , il est maître de
sa propre félicité , parce qu'il est heureux
comme Dieu même , sans rien desirer de
plus que ce dont il jouit. . . . S'il ne s'en-
richit pas par de nouvelles possessions , il
s'enrichit en possédant mieux. Il ne jouis-
soit que du revenu de ses terres ; il jouit
encore de ses terres même , en présidant à
leur culture & les parcourant sans cesse. . . .
Il n'étoit maître qu'à prix d'argent ; il le
devient par l'empire sacré de l'estime &
des bienfaits. Que la fortune le dépouille
de ses richesses , elle ne sçauroit lui ôter les
cœurs qu'il s'est attachés ; elle n'ôtera point

des enfans à leur pere. Toute la différence est qu'il les nourrissoit hier, & qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille & de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête-homme qui sçait en connoître le prix; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme. * *Id.*

Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens.... Mais la servitude & l'honnêteté sont elles si compatibles, qu'on doive espérer trouver des domestiques honnêtes gens? Non; pour les avoir, il ne faut pas les chercher; il faut les faire; & il n'y a qu'un homme de bien qui sçache l'art d'en former d'autres. * *Id.*

Le grand art d'un maître, pour rendre ses domestiques tels qu'il les veut, est de se montrer à eux tel qu'il est. Les domestiques ne lui voyant rien faire qui ne soit droit, juste, équitable, ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état; leur obéissance n'a ni mauvaise humeur ni mutinerie; ils respectent leur maître; ils le servent par attachement; ils s'emprennent avec zèle à faire prospérer sa maison, bien persuadés que leur fortune la plus assurée est attachée à la sienne....

C'est une police bien sublime , que celle qui sçait transformer ainsi le métier de ces ames vénales , en une fonction de zèle , d'intégrité , de courage , aussi noble , ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains. * *Id.*

Ce sont moins les familiarités des maîtres , que leurs défauts , qui les font mépriser chez eux ; & l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux , que foible ; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices ; & tous ceux qu'ils découvrent en lui , sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sçauroient respecter. * *Id.*

Le jugement des domestiques me paroît être l'épreuve la plus sûre & la plus difficile de la vertu des maîtres. On a dit qu'il n'y avoit pas de héros pour son valet de chambre ; cela peut être ; mais l'homme juste a l'estime de son valet. * *Id.*

Dans les maisons bien réglées , les domestiques de différent sexe ont très-peu de communication ensemble ; & cet article est très-important pour le bien & la tranquillité des maîtres. . . . Les liaisons trop intimes entre les deux sexes , ne produisent jamais que du mal. . . . L'accord des hommes entr'eux , ni des femmes entr'elles , n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent , à la longue , les familles les plus opu-

lentes. Des maîtres sensés doivent donc veiller à la sagesse & à la modestie des femmes , non-seulement par des raisons de bonnes mœurs & d'honnêteté , mais encore par un intérêt bien entendu. * *Id.*

Presque tous les maîtres disent que tous les valets sont frippons , & des ennemis domestiques : si les valets devenoient les maîtres , ils diroient la même chose. C'est que bien souvent c'est la fortune , & non pas les sentimens , qui les distingue. * *Réfl. mor.*

Senèque écrivant à son ami *Lucile* : C'est avec plaisir , lui dit-il , que j'apprends de ceux qui viennent de chez vous , que vous vivez familièrement avec vos domestiques. C'est une preuve de votre prudence & de vos lumieres. Mais quoi , dira-t-on , ce sont des domestiques , des esclaves ! Je crois , répond *Senèque* , qu'il vaudroit mieux dire : Ce sont des hommes , des commensaux , des amis , à qui il ne manque rien que le bien & la naissance.

Accoutumez-vous , dit madame *Lambert* à sa fille , dans les sages avis quelle lui donne , accoutumez-vous à avoir de la bonté pour vos domestiques. Un ancien dit [*Senèque*] qu'il faut les regarder comme des amis malheureux. Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux. Ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine. Rien n'est si bas que d'être haut à qui nous est soumis.

Soyez partisan de l'ordre , & tempérez
D iij

le sérieux, qui vous convient comme maître, par la douceur & l'affabilité envers ceux qui vous servent : souvenez-vous toujours que, comme hommes, ils sont vos égaux, & qu'il n'y a point de proportion entre le loyer, même le plus fort, & la dure nécessité dans laquelle se trouve celui qui rend à son semblable des offices de serviteur. Donnez un bon exemple à vos domestiques & pensez bien, mon fils, qu'un maître s'humilie de la façon la plus honteuse & se met beaucoup au-dessous de ses domestiques, quand ils sont ou les témoins, ou les ministres de ses crimes, & qu'ils ne trouvent pas en lui les qualités qui seules rendent un maître digne du respect, & lui attachent le cœur de ses gens.

Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous leur montrez de l'humeur & de la colère, quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut point avec eux une familiarité basse ; mais vous leur devez du secours, des conseils & des bienfaits proportionnés à votre état & à leur besoin. * *Mad. Lambert.*

MAL. MALHEUREUX.

L'homme n'a guères de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même ; & ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à

nous rendre si malheureux. La nature nous fait payer cher le mépris que nous faisons de ses leçons. * *J. J. Rousseau.*

C'est l'abus de nos facultés, qui nous rend malheureux. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. [*Voyez Bonheur. Plaisir. Vie.*] Le mal moral est incontestablement notre ouvrage ; & le mal physique ne seroit rien, sans nos vices qui nous l'on rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver, que la nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se déränge , & un avertissement d'y pourvoir ? La mort.... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remède aux maux que vous vous faites : la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies, ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort : quand il la sent, ses misères la lui rendent desirable ; dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sçait pas supporter un peu de souffrance, doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes : au mal

qu'on sent, on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère : plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur, durant toute sa vie , en murmurant contre la nature , des maux qu'on s'est fait en l'offensant. * *Id.*

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur , c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais , ou que tu souffres ; & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre ; & je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ; & ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature ; il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque , ayant peu réfléchi , n'a ni souvenir ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme ; & tout est bien. * *Id.*

On aime à murmurer. Il y a du plaisir à se plaindre ; mais il y en a plus à vivre. On se plaint à ne jeter la vue que sur le mal, & à l'exagérer. Lisez les histoires, nous dit-on ; ce n'est qu'un tissu de crimes & de malheurs. D'accord ; mais les histoires ne sont que les tableaux des grands événemens. On ne conserve que la mémoire des tempêtes : on ne prend point garde au calme. On ne songe pas que , depuis cent ans, il n'y a eu aucune fédition dans Pékin , dans

Rome , dans Venise , dans Paris , dans Londres : qu'en général , il y a plus d'années tranquilles dans toutes les grandes villes , que d'années orageuses : qu'il y a plus de jours innocens & sereins , que de jours marqués par de grands crimes , ou par de grands désastres. * *M. de Voltaire.*

De tous les maux naturels , je ne vois de sérieux que la mort des personnes qui nous sont chères , & la nôtre. Ce sont-là les deux seuls cas qui exigent quelque fermeté d'ame. Pour tous les autres , il ne faut qu'une vertu très-commune ; ou il n'en faut point du tout. *

On prétend qu'on est moins malheureux quand on ne l'est pas seul ; mais , selon *Zoroastre* , ce n'est pas par malignité , c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné , comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux seroit une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux foibles qui , s'appuyant l'un sur l'autre , se fortifient contre l'orage. * *M. de Voltaire.*

Les malheureux peuvent être distingués en deux classes ; l'une de ceux qui succombent en quelque sorte sous le poids de leurs miseres , & qui y deviennent quelquefois moins sensibles ; par cette raison même qu'ils n'y résistent point , à-peu-près comme un arbre est moins blessé par le vent , lorsqu'il cède à l'impétuosité de son souffle. L'autre classe est de ceux qui se roidissent

contre le malheur, & qui parviennent aussi de cette manière à en diminuer le sentiment, ne fût-ce que par cette raison que l'effort qu'ils font pour résister, occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reste moins pour sentir ce qui doit l'affliger. * *Pens. div.*

MALHEURS, REVERS.

Les malheurs sont de fâcheux événements. Ils sont, pour l'ordinaire, *la pierre de touche* des grandes ames. Il n'appartient qu'à elles de sçavoir les supporter. C'est dans les malheurs que les hommes foibles disparaissent, & qu'on n'apperçoit que le héros. ***

Rien ne mûrit tant la tête que le malheur. Un homme de vingt-cinq ans, qui a éprouvé beaucoup de disgrâces, est plus formé ordinairement qu'un homme de cinquante, qui n'a jamais essuyé de revers.

Les plus grands plaisirs de l'amour-propre ne nous consolent point des chagrins de sentiment.

La joie est si peu naturelle aux hommes, qu'ils ne peuvent la goûter que par enthousiasme : dès qu'ils sont de sang froid, le plaisir cesse, pour faire souvent place à l'indifférence. On soutient avec un intérêt continu la représentation d'une tragédie, la lecture d'un poëme, ou d'un roman, qui ne sont, pour l'ordinaire, que des tissus des mal-

heurs. L'auteur a soin seulement, pour reposer ses auditeurs, ou ses lecteurs, de glisser quelquefois sur l'idée du plaisir, ou de le faire entrevoir; mais jamais il n'y appuie. Il sçait, par sa propre expérience, que les hommes sont incapables de soutenir long-tems des images riantes; elles leur sont trop étrangères; ils ne s'y retrouvent point.

* *Pens. & Réfl. mor.*

Le premier des malheurs est de faire des malheureux. Les malheurs abbatent & humilient les caractères foibles; mais ils aigrissent les caractères fiers, & les rendent plus hautains.

Les malheurs sont l'apanage ordinaire de l'humanité. Il y en a pour tous les états de la vie; personne ne peut s'y soustraire ni se flater de s'en mettre à l'abri: il est peut-être même plus sage de préparer son ame à l'adversité, que de s'occuper à la prévenir. On voit des gens des plus estimables sur la liste de ces noms sacrés, que l'envie a persécutés, que leur mérite a perdus, & qui ont laissé aux remords de leurs persécuteurs le soin de leur propre vengeance.

Les malheurs développent souvent en nous des sentimens, des lumières, des forces que nous ne connoissons pas, faute d'en avoir eu besoin. *Ergotele* chanté par *Pin-dare*, n'eût point triomphé sans l'injuste exil qui l'éloigna de sa patrie; sa gloire se seroit flétrie dans la maison de son pere, comme une fleur sur sa tige. L'infortune

fait sur les grandes ames ce que la rosée fait sur les fleurs , si je puis me servir de cette comparaison ; elle anime leurs parfums ; elle tire de leur sein les odeurs qui embaument l'air. *Socrate* se disoit l'*accoucheur* des pensées : je crois que le malheur l'est des vertus. Ce sage a été lui-même un bel exemple de l'injustice des hommes à condamner celui qu'ils devoient le plus respecter. Après cela , qui peut répondre de sa destinée ? Il ne tiendrait qu'à cinq ou six coquins de faire pendre le plus honnête homme , en attestant qu'il a fait un vol , auquel il n'a pu penser. Enfin nous n'avons à nous que notre courage , qui , forcé de céder à des obstacles insurmontables , peut plier sans être vaincu.

Cette pensée poétique de *Senèque* est fort belle : « La vraie grandeur est d'avoir en » même tems la foiblesse de l'homme , & la » force de Dieu. » *

Nous regardons les revers & les malheurs des autres , comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes , & comme on regarde du port les tempêtes qui agitent & engloutissent les vaisseaux qui sont sur la mer. Nous devrions du moins faire de sérieuses réflexions & nous préparer à notre tour à essuyer des revers. * *Ibid.*

Les miseres & les malheurs , qui suivent la vie humaine depuis le commencement jusqu'à la fin , sont des sujets dignes de compassion. Quelque chose que nous souffrions comme mal , ou que nous possédions

comme bien , tout cela est de si peu de durée , que , comme nous ne devons pas nous affliger du premier jusqu'à l'excès , nous ne devons pas non plus nous trop réjouir de l'autre. Un soupir , ou une larme suffit pour le premier ; & c'est trop d'un sourire pour l'autre. * Voyez *Adversités*.

MALICE, MECHANCETÉ.

Le malicieux l'est par caprice : il est obstiné ; s'il nuit, c'est de rage : pour l'appaiser, il faut lui céder. Le méchant l'est par tempérament ; il est dangereux : quand il nuit, il suit son inclination ; pour en être à couvert , le meilleur parti est de le fuir. Les femmes sont toujours plus malicieuses que les hommes ; mais les hommes sont quelquefois plus méchans que les femmes. * *M. L. Girard. Voyez Méchanceté.*

MANIERES.

Les manieres consistent dans les gestes , les mouvemens du corps , & le maintien : elles sont le fruit de l'éducation , & se développent de plus en plus par le commerce du monde. Elles diffèrent des airs , en ce que ceux-ci préviennent , & qu'elles engagent. L'air dit quelque chose de fin ; les manieres disent quelque chose de plus solide. On compose son air , & l'on étudie ses manieres.

Les manieres diffèrent des façons en ce

que celles-ci sont plus recherchées. Les premières sont l'expression des mœurs de la nation , les autres sont une charge de manières. Les façons sont des manières attachées à quelques individus seulement ; & les manières deviennent des façons , quand elles sont affectées. ***

M A R I A G E.

Le mariage est la société de l'homme & de la femme : le but de cette union est d'avoir des enfans , pour en faire des citoyens. ***

Si l'on voit aujourd'hui tant de mariages malheureux , à qui doit-on s'en prendre qu'à vous , peres & meres ? Dieu vous a donné une juste autorité sur vos enfans : vous ne l'avez reçue que pour travailler à les rendre heureux. Leur bouillante jeunesse & l'effervescence de leurs passions demandent d'être tempérées par le calme de votre âge mûr. Voilà les bornes de cette autorité : elle est moins propre à former des nœuds entre des personnes que l'amour & la vertu avoient déjà unies , qu'à rompre ceux qu'une folle passion a commencés.

Quand c'est moins l'amour du bonheur que l'amour effréné du plaisir ; quand c'est le desir d'unir les corps , & non les cœurs , qui sollicite vos enfans à s'engager sous les loix de l'hymen , usez alors de toute votre autorité ; dépouillez-vous de cette condescendance que les larmes & les prières vous vous arrachent quelquefois , & revêtez-vous

de cette fermeté , d'ame qui ne plie qu'à l'aspect de la vérité & du bonheur de vos enfans. Un plaisir passager leur cache , sous des roses qui vont se faner , des épines que le tems rendra plus fortes & plus piquantes. C'est à votre intelligence , à votre amour pour eux , d'appercevoir ces épines qu'ils ne voient pas , & de les garantir de leurs blessures par une sage prévoyance.

Mais leur amour est-il fondé sur l'assortiment d'âge & de caractère ? Porte-t-il l'empreinte d'une passion commencée par l'agrément du corps , augmentée par les qualités de l'ame , confirmée par l'estime réciproque ? Vous n'avez plus à délibérer : il ne vous reste qu'à consentir. Votre autorité se réduit à l'approbation d'une société que la nature a déjà faite ; elle finit où le bonheur de vos enfans commence.

Il n'est pas aisé , direz-vous peut-être , de discerner le vrai d'avec le faux , dans ces circonstances délicates : il est des nuances dans les passions , comme dans les couleurs , qui échappent à la vue la plus pénétrante ; & de toutes les passions , l'amour est celle qui en a le plus.

Je conviens de cette difficulté ; mais elle n'est pas insurmontable. On en vient à bout avec un certain degré d'attention sur la nature de cette passion , & avec du zèle pour la félicité des enfans. Voulez-vous apprendre à connoître la passion que vous devez condamner d'avec celle qui mérite votre approbation ? Transportez-vous dans l'île de

Calypso : voyez l'enfant de *Vénus* allumer le feu de la discorde dans le séjour de la paix. Voyez le jeune *Télémaque* & la nymphe *Eucharis* en proie au trouble & à la violence d'une passion effrénée. L'ardeur du desir brûle leurs ames , & la honte les consume. La jalousie de *Calypso* fait trembler *Eucharis* ; la présence de *Mentor* devient importune à *Télémaque*. Ce n'est plus le fils d'*Ulysse*, qui écoutoit avec docilité les avis de son sage conducteur ; c'est un séditieux qui se révolte contre tout ce qui s'oppose à sa passion. Telle est celle que vous devez combattre. Soyez autant de *Mentor* en pareil cas ; usez de votre autorité , & séparez même avec violence les deux objets qui attisent par leurs yeux le feu qui brûle leurs cœurs.

Passiez ensuite dans l'Hespérie : voyez les sentimens respectueux de ce même *Télémaque* pour la fille d'*Idoménée*. Ce n'est point ce feu dévorant qu'il sentoît dans l'isle de *Calypso* ; c'est la douce chaleur du printemps , qui échauffe la nature sans l'altérer. Il ne craint plus ni la présence , ni les leçons de *Mentor* : il va au-devant de lui , & ne craint point de le faire confident des sentimens qu'il a conçus pour *Anthiope*. La vertu en est le principe & l'hyménée le but. *Mentor* , loin de s'opposer à cette passion , l'approuva & ne fit qu'en différer l'accomplissement.

C'est en réfléchissant sur la nature de ces deux passions de *Télémaque* , que vous réglerez

glerez votre jugement : c'est sur la ressemblance que l'inclination de vos enfans aura avec l'une ou avec l'autre , que vous vous déterminerez à refuser ou à consentir. * *M. Sabatier de Castres.*

Dans le choix d'une femme , la considération de la figure est la première qui frappe ; & c'est la dernière qu'on doit faire , sans cependant la compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. Elle s'use promptement par la possession : au bout de six semaines , elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange , son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange , comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ?

C'est aux époux à s'assortir. Le penchant mutuel doit être leur premier lien : leurs yeux , leur cœur doivent être leurs premiers guides ; car , comme leur premier devoir , étant unis , est de s'aimer , & qu'aimer ou n'aimer pas , ne dépend pas de nous-mêmes , ce devoir en emporte nécessairement un autre , qui est de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C'est-là le droit de la nature : ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles , ont eu plus d'égard à l'ordre apparent , qu'au bonheur du mariage & aux mœurs des citoyens. * *J. J. Rousseau.*

D. des Pas. T. II.

E

Il en est du mariage , comme d'un char-
rue à laquelle sont attelés le mari & la fem-
me ; tant qu'ils tirent tous deux de con-
cert , la charrue va bien. Mais si la femme
se met quelque phantaisie dans la cervelle ,
le mari se chagrine ; la femme alors tire
d'un côté , & le mari de l'autre ; & tout
va mal. * *Dancourt.*

Le pape *Alexandre VII* demanda un
jour à *Léon Allatius* , bibliothécaire du
Vatican , pourquoi il n'embrassoit point le
sacerdoce ? « C'est , lui répondit-il , afin
» d'être toujours prêt à me marier. » ...
» Mais pourquoi donc , reprit le pape , ne
» vous mariez-vous pas ? » C'est , repli-
» qua *Allatius* , afin d'avoir toujours pleine
» liberté de me faire prêtre. »

Il passa ainsi toute sa vie à délibérer entre
une paroisse & une femme. Il se repentit
peut-être en mourant de n'avoir choisi ni
l'une ni l'autre ; mais il se seroit peut-être
repenti trente ou quarante ans de suite d'a-
voir choisi ou l'une ou l'autre. * * *

S'il y a tant de mariages mal assortis , si
les dissensions & les querelles ne cessent de
troubler les familles , c'est que , dans presque
toutes les unions on ne consulte que l'am-
bition , l'orgueil ou l'intérêt ; c'est qu'au
lieu de se déterminer en faveur du caractère
& de la vertu , on ne se détermine qu'en
faveur de la beauté & des richesses. Faut-il
s'étonner après cela , que la plupart des

époux répètent ces vers d'un de nos poètes :

Malgré Rome & ses adhérens,
 Ne comptons que six sacremens :
 Croire qu'il en est davantage
 C'est n'avoir pas le sens commun ;
 Car chacun sçait que mariage
 Et pénitence ne font qu'un. ***

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux ; mais la cause commune de tous les hommes , que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel , il intervient un engagement tacite de tout le genre humain , de respecter ce lien sacré , d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est , ce me semble , une raison très-forte contre les mariages clandestins , qui , n'offrant nul signe de cette union , exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public est , en quelque sorte , garant d'une convention passée en sa présence ; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre pèche ; premierement , parce qu'il la fait pécher , & & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre : il pèche encore directement lui-même , parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage , sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines. * *J. J. Rousseau* :

Il n'est permis à personne de violer sa

E ij

foi ; & tout mari infidele , qui prive sa femme du seul prix des austeres devoirs de son sexe , est un homme injuste & barbare. Mais la femme infidele fait plus ; elle dissout la famille , & brise tous les liens de la nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui , elle trahit les uns & les autres ; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde , c'est celui d'un malheureux pere , qui , sans confiance en sa femme , n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur ; qui doute , en embrassant son enfant , s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre , le gage de son deshonneur , le ravisseur des biens de ses propres enfans. Qu'est-ce alors que la famille , si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre , en les forçant de seindre de s'entr'aimer ? * *Id.*

Il n'importe pas seulement que la femme soit fidele , mais qu'elle soit jugée telle par son mari , par ses proches , par tout le monde ; il importe qu'elle soit modeste , attentive , réservée , & qu'elle porte aux yeux d'autrui , comme en sa propre conscience , le témoignage de sa vertu : s'il importe qu'un pere aime ses enfans , il importe qu'il estime leur mere. * *Id.*

On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement , à ce qu'ils prétendent ; & ce sacrement n'a pas la force des moïn-



térielle, nos pensées devroient l'être aussi, & que, lorsque mon esprit se porte au-delà des mers & des cieux, il faudroit, dans ce transport, quelque chose de corporel; & rien n'est plus absurde. Voyez *Ame. Sageſſe.*

MAXIMES ET SENTENCES MORALES.

La plus belle, la plus ſage, & la plus utile de toutes les maximes eſt de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fût fait. La pratique de cette maxime fait l'honnête-homme & le bon citoyen.

Sois utile, autant que tes forces le permettront, à tes parens & à la ſociété. Celui qui n'eſt bon à rien, ne mérite pas de vivre.
* *Confucius.*

Veux-tu devenir bientôt homme de bien ? Evite les méchans, fréquente les bons, & ne demeure jamais oisif. * *Id.*

C'eſt pardonner deux fois, que de pardonner promptement. * *Cicéron.*

Quand on conſeille la vertu aux autres, on augmente les raiſons qu'on a de la pratiquer. * *Id.*

Quand on mépriſe ſa réputation, on mépriſe ſa vertu. * *Id.*

C'eſt iſulter que de reprendre devant tout le monde. * *Séneque.*

Ne te lie jamais d'amitié avec un homme que tu ſçauras n'être pas plus homme de bien que toi. * *Confucius.*

Veux-tu apprendre à bien mourir ? Apprends auparavant à bien vivre. * *Id.*

L'homme de bien pèche quelquefois : la foiblesse est naturelle à tous les hommes ; mais il sçait si bien veiller sur soi , qu'il ne tombe jamais deux fois dans la même faute. * *Id.*

Qui donne pour recevoir , ne donne rien. *Séneque.*

Un plaisir qu'on fait à tout le monde n'oblige personne. * *Id.*

Il faut faire de bonne grace , ce qu'on doit faire nécessairement. * *Id.*

L'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt. * *M. de Voltaire.*

Jamais l'amour n'a fait tant verser de larmes que la nature. * *Id.*

Il n'y a guères que les ames vertueuses de sensibles. * *Id.*

Il faut fermer son cœur à ses tyrans , & Pouvriir à ceux qu'on aime. * *Id.*

Les succès suffisent pour la réputation , mais non pas pour la gloire. * *Id.*

C'est s'abaisser que de recevoir. * *Id.*

Ne jugeons jamais les hommes que par leurs faits. * *Id.*

C'est être un sot que de se glorifier de son titre ; & c'est être un faussaire de s'arrogér un titre qu'on n'a pas. * *Id.*

Ce n'est pas la pauvreté qui est intolérable , c'est le mépris. * *Id.*

La nature doit l'emporter sur l'amour. * *Id.*

Un homme qui a tort , & qui veut deshonorer celui qui a raison , se deshonore soi-même. * *Id.*

La foiblesse humaine entre dans tous les cœurs. * *Id.*

Les mêmes circonstances produisent ordinairement les mêmes effets. * *Id.*

Les grands objets de l'ambition ne connoissent point la honte. * *Id.*

L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées. * *Id.*

Un long malheur abaisse la fierté.



Il ne faut , & mon cœur le confesse ,
Désespérer jamais de la jeunesse.



Est riche assez qui sçait toujours jouir.



A l'infidélité l'indulgence encourage.



La parole donnée , y manquer est un crime.



Rarement de sa faute on aime le témoin.



Nous seuls rendons nos jours heureux ou malheureux.



L'opprobre avilit l'ame , & flétrit le courage.



Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.



Honorer la vertu, c'est assez se venger.



La vertu s'avilit à se justifier.



Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.



On ne peut desirer ce qu'on ne connoît pas.



On périt quelquefois par trop de fermeté.



Ils est beaucoup d'emplois ; mais les talens sont
rares.



Coutume, opinion, reines de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.



A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.

**M. de Voltaire.*



Le sage est ménager du tems & des paroles.



L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour le mensonge.



Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.



Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.



D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on fause.



Entre la chair & la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait.



Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus.

** La Fontaine.*



Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.



Pour paroître honnête-homme, en un mot, il faut
l'être.



Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible.



Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.



L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

** Despréaux.*



Les rois sont les maîtres du monde.

Les Dieux sont les maîtres des rois.

** Rousseau.*



..... C'est imiter les Dieux

Que de remplir son cœur du soin des malheureux.



Le ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur.



Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.



La rigueur n'a jamais produit le repentir ;

Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.

** Crébillon.*



L'homme craint moins le malheur que la honte.

Il sçait souffrir & non s'humilier.

*Par ****



Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.



Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourmens.

** M. Thomas.*



On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;

Les Dieux, sa maîtresse, & son roi,

** La Fontaine.*



Qui ne craint point la mort, ne craint point les menaces.



A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.



Le trop de confiance attire le danger.



Qui vit haï de tous , ne fçauroit long-tems vivre.



L'honneur est aux grands cœurs bien plus cher que
la vie.



Protéger hautement les vertus malheureuses ,
C'est le moindre devoir des ames vertueuses.



Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement.

* *Corneille.*



Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.



Le crime d'une mere est un pesant fardeau.



Toujours les scélérats ont recours au parjure.

* *Racine.*



En se réunissant , les ames s'agrandissent.

Tout mortel isolé n'existe qu'à demi.

* *M. L. de Lille.*



Qui foule aux pieds l'orgueil , le luxe & l'abon-
dance ;

Qui vit content de peu , connoît l'indépendance.



Outrager est d'un fou , flater est d'un esclave.

** M. de Bernis.*

On est grand par soi-même, & non par ses aïeux ;
Chez moi le plus grand homme est le plus vertueux.

Le malheur retrécit l'esprit des gens sensibles.

Je ne connois qu'un vrai bien sur la terre ;
C'est le plaisir de faire des heureux.

** M. Sabatier de Castres.*

Un bienfait n'avilit que des cœurs nés ingrats.

** M. de la Harpe.*

Si vaincre est d'un héros , pardonner est d'un Dieu.

Qui ne peut se dompter ; qui ne peut pardonner ,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

Un grand doit protéger l'innocente vertu.

** Le Roi de Prusse.*

MECHANCETÉ.

La méchanceté est une disposition du tempérament, qui nous porte à nuire à nos semblables. Ceux qui ont le malheur d'avoir un pareil penchant , doivent de bonne heure
faire

faire tous leurs efforts pour l'étouffer , ou du moins y résister. On passe un fleuve à sa source : est-on éloigné d'elle ? Il entraîne tout ce qui s'oppose à son cours. ***

Les méchans sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre ; & il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. S'il n'y avoit que du bien , & point de mal , alors cette terre seroit une autre terre ; l'enchaînement des événemens seroit un autre ordre de sagesse ; & cet ordre , qui seroit parfait , ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Être suprême , de qui le mal ne peut approcher. * *M. de Voltaire.*

Malherbe avoit un grand mépris pour les hommes en général. Après avoir fait le récit du péché de *Cain* , & de la mort de son frere *Abel* , il disoit : « Voilà un » beau début ! Ils n'étoient que trois ou » quatre au monde , & l'un d'eux va tuer » son frere. » ***

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner , parce qu'elles ne peuvent jamais rendre à la société autant que la méchanceté lui fait perdre , puisqu'elle en sape les fondemens , & qu'elle est par-là , sinon l'assemblage , du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art ; elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre , & souvent elle leur donne de la considération. * *M. Duclos.*

D. des Pas. T. II.

F

MEDIOCRITÉ.

On entend ici par le mot *médiocrité*, le milieu qui se trouve entre les deux extrêmes. Peu d'hommes connoissent ce sage milieu : leurs actions tiennent toujours de l'un ou de l'autre extrême. Ils ne sont ni sages ni méchans à demi. L'ignorant est présomptueux ; le modeste feint de ne rien sçavoir : le poltron fait le vaillant ; il affecte de s'armer ; le brave tient cela au-dessous de lui ; le riche ne donne point, & le pauvre est prodigue : la belle affecte la négligence, & la laide meurt d'envie de se parer & de se faire voir ; le prince se familiarise, & l'homme de rien prend des airs de divinité ; l'éloquent garde le silence, & le sot veut toujours parler ; l'adroit craint d'entreprendre, & le grossier ne trouve rien de difficile ; enfin tous vont toujours aux extrémités dans le chemin de cette vie. Prennons-en un honnête & sûr, quoique moins fréquenté, qui est la prudence & l'heureuse médiocrité. Elle n'est pas moins désirable pour les passions, que pour les biens de la fortune. Elle peut seule nous mener au bonheur. * * * Voyez *Modération*.

MEDISANCE.

Médire, c'est révéler les vices ou les défauts des autres, dans le dessein de leur nuire. La médifance est le plus lâche de tous les vi-

es; elle attaque les absens hors d'état de se défendre. Les payens même ont dit qu'elle étoit criminelle, & lorsqu'on la débite, & lorsqu'on ajoûte foi à celui qui la débite. ***

La médifance est bien à craindre, quand elle s'explique par de bons mots, parce qu'on se plaît à les rédire, & qu'on relève toujours quelque chose de bien pensé. * *M. le chev. de Méré.*

On rapporta au *Tasse* qu'un homme, qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux. « Laissez-le faire, répondit *le Tasse*; il vaut mieux qu'il dise du mal » de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit. » *

Paute condamne les rapporteurs & les médifans à être pendus par la langue, & ceux qui les écoutent à l'être par les oreilles.*

Il n'y a rien qui nous paroisse plus léger que la médifance, rien qu'on ne hazarde plutôt, rien qui soit reçu avec plus de satisfaction, rien qui se répande plus universellement.*

A peine y a-t-il un seul homme qui ne soit coupable, à quelque égard, de ce vice; quoiqu'il faut avouer, en même tems, que, de quelque maniere que nous en usions les uns envers les autres, nous nous accordons tous à blâmer les médifans & les calomnieux. On peut dire, en général, que ce défaut naît d'une espece de haine qu'on porte au genre humain, de l'envie qu'on a de s'acquérir de l'estime, de passer pour spirituels, de paroître sçavoir tous les se-

Fij

crets des autres , ou de complaire à ceux qui ont ce malheureux penchant , & avec lesquels on est en société.

Celui qui prend plaisir à entendre dire du mal des autres , fait voir par-là qu'il a le véritable goût de ce qui est scandaleux , & , par conséquent , qu'il a en lui-même les semences du vice dont il s'agit. S'il est charmé à l'ouïe du mal qu'on dit des autres , il trouvera le même plaisir à le débiter ; & il sera d'autant plus disposé à faire cette démarche , qu'il s'imaginera naturellement que tous ceux avec lesquels il converse , goûtent la même satisfaction que lui.

Il faudroit donc que chacun travaillât à bannir de son esprit cette criminelle curiosité qui s'entretient & s'enflamme toujours à l'ouïe des secrets qui tendent à flétrir la réputation des autres. * *Réfl. sur les vices & les vertus.*

MEFIANCE , DEFIANCE.

La méfiance est une crainte habituelle d'être trompé. La défiance est un doute que les qualités , qui nous seroient utiles , soient réellement dans les hommes , ou dans les choses , ou dans nous-mêmes. La méfiance est l'instinct du caractère timide & pervers. La défiance est l'effet de l'expérience & de la réflexion. Le méfiant juge des hommes par lui-même , & les craint ; le défiant en pense mal & en attend peu. On naît méfiant ; & pour être défiant , il suffit de pen-

ser , d'observer , & d'avoir vécu. On se méfie du caractère & des intentions d'un homme ; on se défie de son esprit & de ses talens. * *Pensf. div.*

MELANCOLIE.

La mélancolie est le sentiment habituel de notre imperfection. Elle est opposée à la gaieté , qui naît du contentement de nous-mêmes : elle est le plus souvent l'effet de la foiblesse de l'ame & des organes ; elle l'est aussi d'une certaine perfection qu'on ne trouve ni en soi , ni dans les autres , ni dans les objets de ses plaisirs , ni dans la nature. Elle se plaît dans la méditation qui exerce assez les facultés de l'ame , pour lui donner un sentiment doux de son existence , & qui , en même tems , la dérobe au trouble des passions , aux sensations vives qui la plongeroient dans l'épuisement. La mélancolie n'est point l'ennemie de la volupté : elle se prête aux illusions de l'amour , & nous laisse favoriser les plaisirs délicats de l'ame & des sens. L'amitié lui est nécessaire ; elle s'attache à ce qu'elle aime , comme le lierre à l'ormeau. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Il y a une *mélancolie religieuse* à laquelle bien des personnes sont sujettes. C'est une tristesse née de la fausse idée que la religion proscriit les plaisirs innocens , & qu'elle n'ordonne aux hommes , pour les sauver ;

que le jeûne , les larmes & les contritions du cœur.

Cette tristesse est tout ensemble une maladie du corps & de l'esprit , qui procède du dérangement de la machine , de craintes chimériques & superstitieuses , de scrupules mal fondés , & de fausses idées qu'on se fait de la religion.

Ceux qui sont attaqués de cette cruelle maladie , regardent la gaieté comme le partage des réprouvés ; les plaisirs innocens , comme des outrages faits à la Divinité ; & les douceurs de la vie les plus légitimes , comme une pompe mondaine , diamétralement opposée au salut éternel.

L'on voit néanmoins tant de personnes d'un mérite éminent , pénétrées de ces erreurs , qu'elles sont dignes de la plus grande compassion , & du soin charitable que doivent prendre les gens également vertueux & éclairés , pour les guérir d'opinions contraires à la vérité , à la raison , à l'état de l'homme , à sa nature , & au bonheur de son existence.

La santé même , qui nous est si chère , consiste à exécuter les fonctions pour lesquelles nous sommes faits , avec facilité , avec constance & avec plaisir ; c'est détruire cette facilité , cette constance , cette alacrité , que d'exténuer son corps par une conduite qui le mine. La vertu ne doit pas être employée à extirper les affections , mais à les régler. La contemplation de l'Être suprême & la

pratique des devoirs dont nous sommes capables, conduisent si peu à bannir la joie de notre ame, qu'elles sont des sources intarissables de contentement & de sérénité. En un mot, ceux qui se forment de la religion une idée différente, ressemblent aux espions que *Moïse* envoya pour découvrir la Terre promise, & qui, par leurs faux rapports, découragerent le peuple d'y entrer. Ceux, au contraire, qui font voir la joie & la tranquillité qui naissent de la vertu, ressemblent aux espions qui rapportèrent des fruits délicieux, pour engager le peuple à venir habiter le pays charmant qui les produisoit. * *Id.*

MEMOIRE.

La mémoire est la faculté de retenir l'impression que les objets font sur nous ; ou, comme le dit fort bien M. *Helvétius*, la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie. En effet, le principe, qui sent en nous, doit être nécessairement le principe qui se ressouvient ; puisque *se ressouvenir*, n'est proprement que sentir ; & voici comme cet auteur le prouve.

» Lorsque, par une suite de mes idées,
 » ou par l'ébranlement que certains sons
 » causent dans l'organe de mon oreille, je
 » me rappelle l'image d'un chêne ; alors
 » mes organes intérieurs doivent nécessairement
 » se trouver à-peu-près dans la
 » même situation où ils étoient à la vue

F iv

» de ce chêne. Or cette situation des or-
 » ganes doit incontestablement produire
 » une sensation : il est donc évident que
 » se ressouvenir, c'est sentir. »

On doit cultiver sa mémoire, comme son esprit, si on ne veut s'exposer à la perdre, ou du moins à la voir diminuer. Toutes nos facultés demandent de l'exercice, mais la mémoire plus qu'aucune autre. Son étendue dépend de l'usage journalier qu'on en fait. Car, comme dit M. *Locke*, la mémoire est une table d'airain remplie de caractères que le tems efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.* *M. S. de Castres.*

MENAGEMENTS. Voyez EGARDS.
 CIRCONSCRIPTION.

MENSONGE.

Le mensonge est une déclaration extérieure de nos pensées & de nos mouvemens intérieurs, contraire à ces pensées & à ces mouvemens. Tout mensonge est un démenti qu'on donne à la vérité, & à Dieu même ; car, quand nous avons effectivement une disposition & une pensée, Dieu voit que nous avons cette pensée & cette disposition ; &, comme la connoissance de Dieu est sa parole, il dit que nous avons cette pensée & cette disposition. Celui donc qui, par des signes extérieurs, dit qu'il n'a point cette pensée, ou cette disposition, dit le

contraire de Dieu, & donne un démenti à la vérité. Ainsi on ne peut douter que tout mensonge ne soit mauvais, puisque c'est un désaveu volontaire de la vérité de Dieu, & qu'il est impossible que la vérité approuve qu'on la désavoue.

De plus, on doit la vérité aux hommes, dès qu'on leur parle ; car le commerce de la parole enferme une promesse tacite de la vérité & de la sincérité, la parole ne nous étant donnée que pour cela. Ce n'est pas une convention d'un particulier avec un autre particulier ; c'est une convention commune de tous les hommes entr'eux, & une espece de droit des gens, ou plutôt un droit & une loi de la nature. Cette loi, & cette convention commune sont violées par celui qui ment ; & plus la liaison que les hommes ont entr'eux est étroite, plus le viollement de cette loi est contraire à la sainteté & à la justice. Un Chrétien sur-tout doit éviter d'user de tromperie & de duplicité envers ses freres ; car la tromperie ayant pour but de procurer son avantage, au préjudice de celui qu'on trompe, on sépare par-là son bien de celui du prochain. Un membre ne trompe pas un autre membre ; l'œil ne trompe point la main, ni la main le pied. Ils cooperent tous à procurer l'avantage & le bien commun du corps. De plus, il n'y a point de sainteté véritable sans vérité ; or il n'y a point de vérité dans celui qui trompe les autres ; car tout trompeur est trompé, & il marche dans une voie d'illusion & d'er-

reur. Son dessein est de nuire aux autres par le mensonge , & de ne pas se nuire à lui-même. Cependant il se nuit beaucoup plus qu'aux autres , en se privant de la charité & de la vérité , c'est-à-dire de la vie de l'ame que tout mensonge ou diminue , ou détruit : il est donc trompé. * *M. Nicole.*

Il est des occasions où il est permis de cacher la vérité , mais non pas de la désavouer & de la démentir.... Cependant il est bon de s'accoutumer à dire la vérité en toutes choses , de peur de contracter une mauvaise habitude ; car il arrive de-là qu'on tombe insensiblement , par de petits mensonges que bien souvent l'amour-propre nous fait regarder comme des fautes legeres , dans des plus grands déréglemens. * *Id.*

Les hommes sont d'autant plus intéressés à ne point faire des mensonges , que , quand une fois on les a surpris à mentir , on a beaucoup de peine à les croire , quand ils disent la vérité. * * *

|| En vérité , mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes , & nous ne tenons les uns aux autres , que par la parole : si nous connoissions l'horreur & le poids du mensonge , nous le poursuivrions à feu , plus justement que d'autres crimes. * *Montaigne.*

MEPRIS.

L'amour excessif de l'estime fait que nous avons pour notre prochain ce mépris qui

se nomme *insolence*, *hauteur*, ou *fiercé*, [*Voyez ces mots.*] selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs, ou nos égaux. Nous cherchons à abaisser davantage ceux qui sont au-dessous de nous, croyant nous élever à mesure qu'ils descendent plus bas ; ou à faire tort à nos égaux, pour nous ôter du pair avec eux ; ou même à ravalier nos supérieurs, parce qu'ils nous font ombre par leur grandeur. Notre orgueil se trahit visiblement en ceci ; car, si les hommes nous sont un objet de mépris, pourquoi ambitionnons-nous leur estime ? Ou si leur estime est digne de faire la plus forte passion de nos ames, comment pouvons-nous les mépriser ? Ne seroit-ce pas que le mépris du prochain est plutôt affecté que véritable ? Nous entrevoyons sa grandeur, puisque son estime nous paroît d'un si grand prix ; mais nous faisons tous nos efforts pour la cacher, pour nous faire honneur à nous-mêmes.

De-là naissent les médisances, les calomnies, les louanges empoisonnées, la satire, la malignité & l'envie. Il est vrai que celle-ci se cache avec un soin extrême, parce qu'elle est un aveu forcé que nous faisons du mérite ou du bonheur des autres, & un hommage forcé que nous leur rendons.

De tous les sentimens d'orgueil, le mépris du prochain est le plus dangereux, parce que c'est celui qui va le plus directement contre le bien de la société, qui est la fin

à laquelle se rapporte l'amour de l'estime :

* *Jacques Abadie.*

Le mépris, qui s'annonce avec hauteur, n'est ni indifférence ni dedain ; c'est le langage de la jalousie, de la haine, & de l'estime voilée par la haine ; car la haine prouve souvent plus de motifs d'estime, que l'aveu même de l'estime sincère. * *M. Duclos.*

Les actions, qui dégradent & avilissent les hommes, nous inspirent du mépris. La lâcheté, la poltronnerie, le vol, les noirceurs, les bassesses sont autant d'actions qui excitent le mépris, parce qu'elles dégradent l'humanité, blessent la grandeur d'âme, & qu'elles sont contraires aux loix les plus respectées. * *M. B. H. D. C. D. C.*

MERITE.

Le mérite est une qualité qui donne droit de prétendre à l'approbation, à l'estime & à la bienveillance de nos supérieurs, ou de nos égaux, & aux avantages qui en sont une suite. * *Pens. div.*

On estime les gens de mérite, mais pas assez ceux que l'injustice de la fortune a placés dans un état médiocre. Les grands les louent quelquefois ; mais ils n'ont pas plus d'égards pour eux, que pour les gens sans mérite. La naissance, le crédit & l'argent, voilà les seules choses qui déterminent toutes les démarches des hommes. ***

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

La vanité, la honte, & sur-tout le tempérament font souvent la valeur des hommes, & la vertu des femmes.

La marque d'un mérite extraordinaire, est de voir que ceux qui l'envient le plus, sont contraints de le louer.

La nature fait le mérite, & la fortune le met en œuvre. * *La Rochefoucault.*

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes-gens, & notre étoile celle du public.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sçait faire. * *Id.*

Les hommes de mérite, de quelque nation qu'ils soient, n'en forment qu'une entr'eux. Ils sont exempts d'une vanité nationale & puérile ; ils la laissent au vulgaire, à ceux qui, n'ayant point de gloire personnelle, sont réduits à se prévaloir de celle de leurs compatriotes. * *M. Duclos.*

Un grand mérite doit faire pardonner de grandes fautes.

Il arrive quelquefois que les étrangers nous apprennent le mérite de nos propres concitoyens que nous négligeons peut-être, parce que leur modestie leur nuit de près.

Le mérite, qui se cache, est le plus solide, parce qu'il est d'ordinaire le plus désintéressé : ainsi on doit faire un grand cas des personnes qui se contentent du témoignage de leur conscience. Un prince doit animer

& soutenir le mérite de toute espece , & le récompenser.

Quel nouveau siècle pour une nation , où le mérite seroit l'unique moyen de parvenir ! où tout seroit refusé à la brigue & à l'ambition ! où les richesses ne pourroient rien acheter qui ne fût de même nature qu'elles ! où les sollicitations n'auroient aucun effet ! où les hommes seroient choisis pour les places , & non les places usurpées par les hommes ! Mais une félicité si parfaite ne convient pas à cette vie , où il est nécessaire que le mérite soit éprouvé : c'est beaucoup qu'un prince s'applique à le découvrir & à le récompenser. * *M. Neuvillé.*

Thémistocle, ce fameux général Athénien, interrogé lequel des deux il aimeroit mieux , ou de donner sa fille à un homme de mérite qui n'auroit pas de bien , ou de la donner à un homme riche qui n'auroit pas de mérite ? Il répondit qu'*il préféreroit un homme sans bien , à un bien sans homme.* ***

On peut avoir un grand mérite sans le montrer tout : c'est la science qu'il faut le plus mettre en usage. Ce n'est point proprement le mérite qui nuit par lui-même ; c'est l'éclat , c'est l'appareil du mérite ; & , comme il y a une hypocrisie qui feint les vertus & qui dissimule les vices , il faudroit en avoir une autre qui feignît des petit défauts , qui dissimulât la valeur , & fît taire la renommée. *Saluste*, l'homme du monde

le plus diligent, feignoit d'être paresseux, au rapport de *Tacite*. *

Allez chercher le mérite jusqu'au bout du monde. D'ordinaire, il demeure caché & reculé. La vertu ne perce point la foule ; elle n'a ni avidité ni empressement ; elle se laisse oublier.

La véritable élévation est de n'estimer que la vertu, de sçavoir se passer de la fortune quand elle nous fuit, & de ne pas nous enivrer d'elle quand elle nous est favorable ; de la partager avec les malheureux, & de ne les mépriser jamais ; de se rendre digne de tout, sans vouloir rien de disproportionné à ce que nous sommes. * *S. de C.*

On peut distinguer trois sortes de mérites ; le mérite estimable, le mérite aimable, & le mérite agréable. Le mérite estimable est celui de la supériorité des lumières, ou des talens, & de la parfaite probité. Le mérite aimable est celui des sentimens, de la douceur dans le caractère, de l'égalité dans l'humeur, & sur-tout de la politesse. Le mérite agréable est celui de la gaieté, & du talent de l'inspirer aux autres. * *M. L. Trublet.*

METAPHYSIQUE.

La métaphysique est la connoissance des choses spirituelles ; elle tient la clef de la morale ; c'est elle qui en ouvre le sanctuaire, & qui apprend à distinguer la réalité du phantôme, & la vérité de l'illusion. Disons plus ;

l'unique emploi de la métaphysique doit être d'éclairer la morale : sans cela, la science des choses intellectuelles, à quelque degré qu'on la portât, seroit comme la géométrie la plus sublime, qu'on n'appliqueroit à aucune science pratique ; un amusement frivole, peu digne d'occuper un homme qui pense. La science de diriger nos esprits & nos cœurs, est la seule qui nous soit essentielle. Toutes celles qui ne tendent point à ce but, peuvent être des occupations utiles ou charmantes : l'art qui nous apprend à être heureux & vertueux, est l'unique nécessaire.

MIGNARDISE.

La mignardise est une délicatesse puérile qui s'exerce sur des choses, & en des occasions qui n'en méritent point. C'est, dit *la Bruyere*, *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur ; qui dit qu'elle pâlit à la vue d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanouir aux tubéreuses. Je conseillerois à *Emilie* de dédaigner ces petites affectations, qui n'augmentent point ses charmes, ne contribuent point à son bonheur, & qui bientôt ne lui rapporteront que du ridicule.
* *La Bruyere.*

MINAUDERIE.

On appelle *minauderie* toutes les petites manières

manieres qu'on emploie pour se rendre agréable ; & aux yeux des personnes de bon sens , elles operent un effet tout contraire. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes , parce que leur principale passion est celle de chercher tous les moyens de plaire. Elles y réussissent mal en employant les minauderies. Rien ne plaît que le vrai , & rien n'est vrai que le naturel. * * *

MISANTHROPIE.

La misanthropie est une maladie de l'ame , qui fait que nous avons du dégoût pour les hommes & de l'aversion pour leur commerce. La misanthropie est un symptome de mélancolie ; car , dans cette maladie , il est ordinaire d'aimer les endroits écartés , le silence , & la solitude. Le misanthrope est mécontent de tous les hommes en général , & peu satisfait de lui-même. Il fait continuellement des réflexions sur les miseres de l'humanité , sur les désagréments de la société ; & ces réflexions sont autant d'obstacles à sa guérison. * * * Voyez *Mélancolie*.

MODE.

Ce terme est pris généralement pour toute invention , pour tout usage introduit dans la société par la fantaisie des hommes. Le pays des modes est le pays de la frivolité ; car la variété des modes n'est que le fruit du raffinement & d'une présomption impuissante.

D. des Paf. T. II. G

fante, qui, hors d'état de produire le grand & le beau, se tourne du côté du merveilleux & de la bagatelle. * * *

Le sage doit-il se soumettre à la mode? Oui, quand elle est généralement établie. S'il ne s'y conformoit pas, il se donneroit alors un ridicule, presque toujours inséparable de la singularité.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre :
A son bizarre goût il faut s'accommoder ;
Mais sous ses folles loix, étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à la suivre ,
Ni le dernier à la quitter.

** M. Pavillon.*

MODERATION.

La modération est la vertu qui nous fait éviter les excès. C'est elle qui nous rend heureux, en bornant nos desirs. C'est elle qui nous instruit, en réglant nos études ; car cette avidité de tout sçavoir, de tout connoître, est le plus grand obstacle à la science : elle fait des demi-sçavans, qui deviennent insupportables à la société par leur suffisance. L'universalité des talens & des connoissances est donnée à très-peu de personnes ; & rien n'annonce plus la médiocrité que la prétention d'être universel.
** D. P.*

La modération est la vertu la plus nécessaire & la plus utile de toutes. Les jeunes gens, presque toujours agités de quelque

passion , ne la connoissent guère ; elle est plutôt le partage de l'âge mûr & de la vieillesse. La raison , l'habitude de réfléchir , & de combattre nos passions , peuvent nous la donner. *Socrate* en est une preuve : il étoit né violent & emporté ; & la philosophie le rendit le plus doux & le plus modéré de tous les hommes. * *D. P.*

Il n'y a qu'à louer , ou respecter un homme glorieux , qu'à flater un orgueilleux , qu'à vanter l'or à un avare , on lui fait faire ce que l'on veut : il est dominé par sa passion. Il n'en est pas de même d'un homme modéré & patient ; il n'est pas aisé à gouverner ; il a du pouvoir sur soi & est maître de ses desirs. Tout cela fait voir combien la modération est nécessaire. *Platon* , connoissant cette nécessité , disoit à un de ses esclaves : « Je te battois , si je n'étois pas en » colere. » *

Heureux qui peut modérer ses desirs & ses affections ! Il n'est alarmé ni par les mugissemens d'une mer courroucée , ni par le lever ou le coucher des constellations orageuses. Que ses vignes soient maltraitées par la grêle ; que ses espérances soient trompées par une moisson infidèle , il n'en est point troublé. Que les pluies , la sécheresse , la rigueur des hivers portent la stérilité dans ses vergers , ces sortes de malheurs ne le jettent point dans le désespoir. * *Horace.*

MODESTIE.

La modestie est la vertu des ames bien
G ij

nées ; c'est un sentiment d'humilité, qui nous éclaire sur nos défauts , & nous empêche de nous enorgueillir de nos vertus ou de nos talens. ***

La modestie est un ornement pour les personnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs , pour celles qui ont un mérite connu & distingué , & pour celles à qui leur métier permet tout sans conséquence ; mais elle est pour toutes les autres personnes une vertu indispensable , & d'état , sans laquelle elles ne sçauroient paroître décemment , ni éviter le ridicule. * *M. L. Girard.*

La modestie dissipe un certain charme & les ténèbres que l'orgueil répand dans l'esprit de l'homme , qui l'empêchent de se connoître tel qu'il est. Cette illusion grossit l'idée qu'il a de son propre mérite , & affoiblit celle qu'il devrait avoir de ses défauts.

La modestie est une espece de vernis qui relève nos talens naturels , & qui leur donne du lustre. Il est certain qu'un grand mérite touche bien davantage , quand il est accompagné de sentimens modestes. Au contraire , quelque mérite qu'aient les hommes , on se révolte contre eux , quand ils s'en font trop accroire. * *M. de Bellegarde.*

Une personne modeste agit uniment & sans façon , ne cherche point à se faire valoir , ne mendie point les applaudissemens. Quand on lui en donne pour des choses qui ne le méritent pas , elle n'en est que médiocrement touchée ; quand on les lui re-

fulse injustement, elle ne se fâche pas. Elle n'a point une haute idée de son mérite, & rend justice avec plaisir au mérite des autres; elle les loue sans répugnance, quand ils ont fait quelque chose de louable, & entend, sans envie, les éloges qu'on leur donne. Il n'y a qu'une âme bien faite qui soit capable de ces sentimens. * *Id.*

Ce n'est pas assez, pour acquérir l'estime & l'affection des hommes, que d'avoir de rares talens & d'éminentes qualités, il ne faut point s'en applaudir, ni les étaler pompeusement. Si vous laissez entrevoir le peu d'estime que vous avez pour les autres, & la haute opinion que vous avez de vous-même; si vous voulez prendre un trop grand ascendant, vous révolterez tout le monde contre vous, parce que l'on sent un secret dépit contre ceux qui nous effacent; & l'on n'épargne rien pour se dédommager d'une supériorité si gênante. * *Id.*

C'est un manège que de sçavoir déguiser quelquefois les bonnes qualités qu'on a: il y a plus d'esprit qu'on ne pense à cacher son esprit; c'est le moyen de n'être jamais la dupe des autres. * *Id.*

La modestie est un voile fort commode, pour dérober aux personnes les plus éclairées, les choses que nous voulons tenir secrètes. Les gens modestes ressemblent en quelque maniere à de certains fleuves qui roulent leurs eaux sous terre; ils se cachent aux yeux du monde. Les hommes modestes ont la même adresse pour cacher leurs bon-

nes qualités, que les personnes vaines ont pour les étaler. * *Id.*

Dans les femmes la modestie a de grands avantages ; elle augmente la beauté , & sert de voile à la laideur ; elle en est même le supplément. *

Un homme véritablement modeste , quelque mérite qu'il ait , se persuade qu'il est dignement récompensé , dès qu'il a de quoi remplir dignement ses besoins. *

Une modestie raisonnable donne du relief à l'éloquence & à tous les grands talens qu'un homme possède ; elle rehausse l'éclat de toutes les vertus qu'elle accompagne. Elle produit le même effet que les ombres dans les tableaux ; elle relève & arrondit chaque figure , & rend les couleurs plus belles & plus douces , quoiqu'elle en diminue la vivacité. * *Portef. litt.*

La modestie , qui vient d'une ignorance de son propre mérite , est bien aimable & même bien estimable , sur-tout quand cette ignorance ne vient que d'un défaut de réflexion sur soi-même , de ce qu'on ne songe point à se comparer à autrui , à s'apprécier. Telle étoit la modestie de *la Fontaine* par rapport à ses ouvrages. *M. L. T.*

Il y a une modestie vicieuse ; c'est celle qui rend un homme honteux de sa personne , de sa naissance , de sa profession , de sa pauvreté , ou de telles autres infortunes qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir , & auxquelles il ne sçauroit remédier. Si quelqu'un devient ridicule par-là ,

il l'est beaucoup plus, s'il a honte de l'état où la Providence l'a mis. Il devrait plutôt en prendre occasion de faire éclater une noble ardeur, & de pallier ces défauts qui ne dépendent pas de lui, par l'acquisition de ces bonnes qualités, qui sont, en quelque maniere, en son pouvoir. Qu'il imite *César*, qui, parce qu'il étoit chauve, avoit grand soin de s'orner la tête de lauriers. * *Portef. littér.*

Il n'y a rien de plus aimable que la vraie modestie, ni de plus digne de mépris que la fausse. L'une garde la vertu; l'autre la trahit. La vraie modestie a honte de faire quoi que ce soit qui répugne aux principes de la droite raison. La fausse modestie a honte de tout ce qui est opposé à l'humeur de la compagnie. La première évite tout ce qui est criminel; & la seconde tout ce qui n'est pas à la mode. Celle-ci n'est qu'un instinct général & indéterminé; celle-là n'est que le même instinct limité & borné par les règles de la prudence & de la religion. *

Un homme véritablement modeste, l'est aussi-bien lorsqu'il se trouve seul, qu'en compagnie; & il rougit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui. Ce beau rouge de la nature, qui n'est point artificiel, est la vraie modestie; c'est le meilleur cosmétique qui soit au monde. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Giv

M Œ U R S.

Qu'est-ce que les bonnes mœurs ? C'est une conduite réglée sur la connoissance & l'amour de la vertu : je dis la connoissance & l'amour ; car , faute de connoître la vertu , on n'a que les mœurs du peuple ; & faute de l'aimer , on n'a que les mœurs des grands , c'est-à-dire qu'on n'en a point. Il faut la connoître pour l'aimer ; & quand on l'aime , on la pratique infailliblement :

* *M. Toussaint.*

Femmes , voulez-vous inspirer l'amour des bonnes mœurs à vos filles ? Sans leur dire incessamment : Soyez sages , donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse , & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même , dans les relations de leur âge , dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien , l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnoître , à l'aimer , & à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies , femmes ou maîtresses , cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison ; faites-leur sentir que l'empire de leur sexe , & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite , à ses mœurs ; mais encore à celles des hommes ; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles & bas-

tes , & qu'on ne sçait servir sa maîtresse , que comme on sçait servir la vertu. Soyez sûres qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez que de l'éloignement pour leurs maximes , qu'aversion pour leurs sentimens , que dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble , celle de régner sur des ames grandes & fortes , celle des femmes de Sparte , qui étoit de commander à des hommes. * *J. J. Rousseau.*

Je vois qu'on ne sçauroit employer un langage plus honnête , que celui de notre siècle ; & voilà ce qui me frappe. Mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompues , & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien , parce qu'à force de donner des noms déçens à nos vices , nous avons appris à n'en plus rougir ? * *Id.*

Dans le grand monde la vertu n'est rien... Les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver ; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise ; & voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible , tandis que l'adultere d'une femme porte le doux nom de *galanterie*. On se dédommage ouvertement, étant mariée , de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. * *Id.*

Jè ne connois pas de mal si grand que

l'abus de la raison ; cependant il n'y a point de vice si commun. Les deux sexes, tous les âges, tous les états en sont infectés : à peine trouve-t-on une seule personne qui ne soit plus sensible à la réputation d'avoir de l'esprit & du discernement, qu'à celle d'avoir de la probité & de la vertu. C'est de cette malheureuse envie d'être habile plutôt qu'honnête homme, spirituel plutôt que sage, que naissent la plupart des vices qu'on voit aujourd'hui dans le monde. Nous sommes redevables de ces fausses idées aux livres de nos prétendus beaux esprits ; ce sont eux qui ont corrompu les mœurs, en prétendant instruire les hommes. * *Le Socrate moderne.*

Les mœurs, en parlant d'un particulier, & de la vie privée, ne signifient autre chose que la pratique des vertus morales, ou le dérèglement de la conduite, suivant que ce terme est pris en bien ou en mal ; mais relativement à une nation, cela s'entend de ses coutumes, de ses usages, non pas de ceux qui, indifférens par eux-mêmes, sont du ressort d'une mode arbitraire, mais des usages qui influent sur la manière de penser, de sentir & d'agir, ou qui en dépendent. * *M. Duclos.*

Mœurs des François de la Capitale.

C'est dans Paris qu'il faut considérer le François, parce qu'il y est plus François qu'ailleurs....

Les occupations sont différentes à Paris, & dans la province : l'oisiveté même ne s'y ressemble pas ; l'une est une langueur, un engourdissement, une existence matérielle ; l'autre est une activité sans dessein, un mouvement sans objet. On sent plus à Paris, qu'on ne pense ; on agit plus qu'on ne projette ; on projette plus qu'on ne résout. On n'estime que les talens & les arts de goût : à peine a-t-on l'idée des arts nécessaires ; on en jouit sans les connoître.

Les liens du sang n'y décident de rien pour l'amitié ; ils n'imposent que des devoirs de décence. Dans la province, ils exigent des services ; ce n'est pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris : on s'y hait souvent davantage ; mais on y est plus parent.

Il régné à Paris une certaine indifférence générale, qui multiplie les goûts passagers, qui tient lieu de liaison, qui fait que personne n'est de trop dans la société ; que personne n'y est nécessaire : tout le monde se convient ; personne ne se manque. L'extrême dissipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas assez d'intérêt les uns aux autres, pour être difficile ou constant dans les liaisons.

On se recherche peu ; on se rencontre avec plaisir ; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on se perd sans regret, ou même sans y faire attention.

Les mœurs sont à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles con-

fondent & égalisent dans la société les rangs qui sont distingués & subordonnés dans l'état. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité , parce que tous les citoyens ont besoin les uns des autres ; l'intérêt les rapproche.

Les plaisirs produisent le même effet à Paris : tous ceux qui se plaisent , se conviennent , avec cette différence que l'égalité , qui est un bien , quand elle part d'un principe de gouvernement , est un très-grand mal , quand elle ne vient que des mœurs , parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption. * *M. Duclos.*

MOLLESSE.

La mollesse est cet état d'indolence & de tranquillité où nous plonge la volupté.... Un homme qui s'y abandonne , devient incapable de ces grandes actions qui sont les héros & les grands hommes. Content de trouver le bonheur dans le fond de son cœur , il ne le cherche pas dans l'opinion des autres , & renonce à la gloire pour le plaisir.

Cette façon de penser , qu'inspire la mollesse , seroit raisonnable , si l'homme n'étoit né que pour lui , s'il n'avoit pas des devoirs à remplir , ou enfin si le plaisir pouvoit durer toujours. Mais la volupté cesse de l'être pour celui qui s'y livre tout entier : les sens , qui sont les organes du plaisir , se fatiguent par

un trop long exercice, & ressentent bientôt la douleur. Telle est la sagesse de la Providence, qui veille sans cesse à l'harmonie de l'univers : celui qui s'écarte de ses devoirs, en reçoit à l'instant la peine, par les mêmes choses qui sembloient devoir assurer son bonheur. * *M. Neuville.*

L'expérience confirme que la mollesse, ou le trop d'indulgence pour soi, & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

La mollesse est la délicatesse d'une vie efféminée. Fille du luxe & de l'abondance, elle se fait de faux besoins que l'habitude lui rend nécessaires ; & , renforçant ainsi les liens qui nous attachent à la vie, elle en rend la perte encore plus douloureuse. Ce vice a l'inconvénient de redoubler tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir donner de solides plaisirs. Nourris dans ses bras, plongés dans ses honteux délices, nous regardons les mœurs de quelques peuples de l'antiquité comme une belle fable ; & ces peuples regarderoient les nôtres, comme un songe monstrueux. Nous ne sommes point la race de ces robustes Gaulois, qui s'étoient endurcis aux pénibles travaux de la campagne. Ils passaient leurs jours à cultiver la terre, sous les yeux d'une mère vigilante, & rapportoient eux-mêmes leurs moissons, lorsque le soleil, finissant sa course, tournoit l'ombre des montagnes du côté du lever, délioit le joug des bœufs fati-

gués, & ramenoit le repos aux laboureurs.

Mais que n'altèrent point les tems impitoyables !
 Nos peres , plus gâtés que n'étoient nos aïeux ,
 Ont eu pour successeurs des enfans méprisables ,
 Qui seront remplacés par d'indignes neveux.

* *Horace.*

MONDE.

Le monde est un théâtre ; les hommes sont les comédiens ; les hazards composent la pièce ; la fortune distribue les rôles ; les théologiens gouvernent les ressorts , & les philosophes sont les spectateurs. Les riches occupent les loges , les puissans l'amphithéâtre , & le parterre est pour les malheureux. Les femmes portent les rafraîchissemens à l'entour , & les disgraciés de la fortune mouchent les chandelles. Les folies composent le concert , & le tems tire le rideau. La pièce a pour titre , *Mundus vult decipi , ergo decipiatur*. L'ouverture de la comédie commence par des larmes & des soupirs. Dans le premier acte , se présentent les projets chimériques des hommes ; les uns frappent des mains , pour marquer leurs applaudissemens ; & les sages sifflent la pièce. En y entrant , on paye à la porte une monnoie qu'on nomme *peine* , & on reçoit en échange un billet marqué *inquiétude* , pour pouvoir prendre place. La variété des objets qui s'y présentent , divertit pour un peu de tems les spectateurs ; mais le dénouement

des intrigues bien ou mal concertées , fait rire les philosophes. On y voit paroître des géans qui tout d'un coup deviennent pygmées , & des nains qui grandissent imperceptiblement , & arrivent à une hauteur extraordinaire. On y voit encore des hommes qui semblent prendre toutes les mesures & les précautions imaginables pour marquer le vrai chemin qui mène au but qu'ils se proposent , pendant que , d'un autre côté , des étourdis , des sans-soucis atteignent le port des félicités mondaines. Enfin telle est la comédie de ce monde ; & celui qui veut s'en divertir à loisir , n'a qu'à se mettre dans quelque petit coin , d'où il puisse commodément en être spectateur , & où il ne soit point aperçu , afin de pouvoir avec sûreté s'en moquer , comme elle le mérite. *

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique ,
Où chacun fait ses rôles différens.
Là , sur la scène , en habit dramatique ,
Brillent prélats , ministres , conquérans.
Pour nous , vil peuple , assis aux derniers rangs ,
Troupe futile & des grands rebutée ,
Par nous d'en-bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons , utiles spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée ,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

* *Rouffeau.*

MOQUERIE , PLAISANTERIE.

La moquerie se prend toujours en mau-

vaïse part ; & la plaïsanterie n'est pas toujours offensante. La moquerie est une dérision qui marque le mépris qu'on a pour quelqu'un , & c'est une des manieres dont il se fait le mieux entendre : l'injure même est plus pardonnable ; car elle ne désigne ordinairement que la colere , qui n'est pas incompatible avec l'estime. La plaïsanterie , bornée à un badinage fin & délicat , peut s'employer avec ses amis & les gens polis ; autrement elle devient blâmable & dangereuse. Tout ce qui intéresse la réputation , ne doit point s'appeller *plaïsanterie* ; comme tout ce qui est d'un badinage innocent , ne doit point passer pour moquerie. * *M. le chev. de Jaucourt.*

M O R A L E.

La morale est la science qui nous prescrit une sage conduite , & les moyens d'y conformer nos actions.

S'il sied bien à des créatures raisonnables d'appliquer leurs facultés aux choses auxquelles elles sont destinées , la morale est la propre science des hommes , parce que c'est une connoissance généralement proportionnée à leur capacité naturelle , & d'où dépend leur plus grand intérêt. Elle porte donc avec elle les preuves de son prix ; & si quelqu'un a besoin qu'on raisonne beaucoup pour l'en convaincre , c'est un esprit trop gâté pour être ramené par le raisonnement. * *Pens. div.*

Quand même on ne pourroit pas prouver
l'immortalité

l'immortalité de l'ame , & les châtimens qui sont réservés aux crimes dans une autre vie , on n'en feroit pas moins sentir la nécessité de la morale , pour être heureux. Tout ce qui est contre la vertu & contre les loix établies pour le bien de la société , reçoit dans ce monde-ci la peine dûe à toute infraction de la loi : le mépris , l'infamie , les remords & les repentirs sont indubitablement le châtiment du crime. * *M. Neuvillé. Voyez Vertu. Vices.*

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde ; parcourez toutes les histoires : parmi tant de cultes inhumains & bizarres , parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caractères , vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté , par-tout les mêmes notions du bien & du mal. Le vice , armé d'une autorité sacrée , descendoit en vain du séjour éternel ; l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de *Jupiter* , on admiroit la continence de *Xénocrate* : la chaste *Lucrèce* adoroit l'impudique *Vénus* . . . La sainte voix de la nature , plus forte que celle des dieux , se faisoit respecter sur la terre , & sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. * *J. J. Rousseau. [Voyez Loi naturelle. Conscience.]*

Toutes les sectes sont différentes , parce qu'elles viennent des hommes : la morale est par-tout la même , parce qu'elle vient de Dieu. * *M. de Voltaire.*

D. des Pas. T. II.

H

Le même auteur dit en parlant de la morale :

D'un bout du monde à l'autre elle parle ; elle crie :
Adore un Dieu ; sois juste , & chéris ta patrie.

Cé que les Chinois ont le plus connu , le plus cultivé , le plus perfectionné , c'est la morale & les loix. Le respect des enfans pour les peres , est le fondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'est jamais affoiblie. Un fils ne peut plaider contre son pere , qu'avec le consentement de tous les parens , des amis & des magistrats. Les Mandarins lettrés y sont regardés comme les peres des villes & des provinces , & le roi comme le pere de l'empire. Cette idée enracinée dans les cœurs , forme une famille de cet état immense. **Id.*

De toutes les connoissances humaines , la science de bien vivre est assurément la plus importante , & la seule nécessaire. Avec elle on sçait tout ; & sans elle , on ne sçait rien qu'il soit dangereux d'ignorer. Toutes les autres sciences ne sont que de vrais amusemens. L'étude de la morale est , de toutes les études , celle qui est la plus digne de l'homme. Chez les payens , un maître qui n'eût rien enseigné sur les obligations que la nature & la société nous imposent , n'eût pas mérité le nom de *philosophe*. Aussi ne s'appliquoient-ils à rien traiter avec plus d'étendue que cette partie de la philosophie ,

qu'on appelle *la morale* ; & c'est celle que nous négligeons le plus dans nos collèges. *Socrate* borna là toute son étude. Méprisant les recherches curieuses & les spéculations abstraites , il se renferma dans l'examen des règles de la vie. Discerner le bien & le mal , en fixer les limites , déguster les hommes du vice , leur faire aimer la vertu , ce fut tout son sçavoir & l'objet de tous ses discours. Cette étude importante ne devoit-elle pas être , à plus forte raison , la première occupation de ceux à qui l'Evangile offre une félicité souveraine , & qui connoissent la nécessité de faire leur premier devoir de rechercher la justice , qui peut les y conduire ?

Quelque science qu'on embrasse , on s'efforce ordinairement de l'apprendre à fond ; & les progrès qu'on y fait , ne sont communément arrêtés que par l'incapacité naturelle , ou par le défaut de secours. La vie se consume dans l'étude & dans l'application des principes & des règles. Mais sur la science des mœurs , on se contente des vues les plus superficielles ; on se croit toujours assez instruit , pour se pouvoir conduire : cependant on ne se persuade qu'on connoît assez ses devoirs , qu'à proportion qu'on les aime moins. **M. L. Desfontaines.*

Nous pouvons tomber dans une infinité de méprises sur nos devoirs & sur les principes même qui en sont le fondement ; & ces méprises naissent de nos penchans , de nos erreurs , de notre ignorance , des illu-

illusions de l'amour-propre, & des sophismes de notre cœur. Un premier écart entraîne dans un long égarement ; on se forme une fausse conscience ; on entre dans un labyrinthe d'engagemens dont nos lumieres tardives ne peuvent souvent nous tirer : triste effet de notre présomption , lorsque nous nous flatons de ne rien ignorer sur la morale.

Il est vrai cependant, que Dieu a gravé dans tous nos cœurs nos obligations essentielles. La conscience nous les dicte , quand nous l'interrogeons , quand nous sommes attentifs à ses réponses secretes & disposés à les suivre fidèlement. Chacun sent qu'il doit vivre avec modération pour lui-même, avec justice pour les autres , avec piété pour Dieu. Mais qu'il y a loin de ces premiers principes à leurs dernieres conséquences ! Pour en découvrir l'ordre, l'enchaînement & l'application aux diverses circonstances , il faut des réflexions, une attention continue, une méditation profonde ; il faut enfin étudier son cœur. Il y a des profondeurs & des règles secretes , qu'on ne vient à bout de pénétrer , que par des recherches assidues. C'est une source inépuisable de desirs dérégles , qui séduisent , qui offrent les objets sous des aspects équivoques , qui suggerent des doutes flatteurs. Alors , pour se décider, il y a certaines précisions difficiles aux plus éclairés , & impossibles aux esprits dissipés , prévenus ou gâtés ; précisions néanmoins , qui séparent l'innocence du crime.

Tout cela prouve combien l'étude des mœurs est nécessaire à ceux qui veulent se bien conduire. * *Id.*

MORT. MORTELS.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes ? L'ignorant, qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, & craint peu de la perdre ; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix, qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-sçavoir & la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage, qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver. * *J. J. Rousseau.*

Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu ; elle n'est rien aux yeux de la raison : elle ne doit rien être aux nôtres ; & quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. * *Id.*

H iij

Celui qui connoît les misères de la vie ;
méprise les douleurs de la mort.

Ceux qui ne sçavent pas mourir , nous
font voir qu'ils n'ont jamais sçu vivre.

Il n'appartient qu'au méchant de craindre
la mort ; c'est le premier tourment que Dieu
lui prépare. * *Seneque*.

Il n'y a que ceux qui ne craignent point
la mort , qui sçachent jouir de la vie. Le
moyen de guerir de cette crainte , c'est de
vivre sans reproche.

Il n'importe combien de tems on a vécu ;
la mort de l'homme de bien est toujours
devancée d'une longue vie. * *Id.*

Le jour de la mort est le juge de tous
les autres jours ; c'est l'instant de recueillir
le fruit de nos études. Une belle mort jette
un éclat immortel sur tout le cours de la
vie , comme une mort infâme la deshonne
à jamais. On ne peut juger de la pièce qu'on
n'ait vu jouer le dernier acte.

On demandoit à *Epaminondas* , lequel il
estimoit le plus de *Chabrias* , d'*Hippocrate* ,
ou de lui-même ? Il répondit : « Avant de
» résoudre cette question , il faut nous voir
» mourir tous trois. » La raison est qu'on
peut feindre jusqu'à ce dernier moment.
* *Charron*.

Le meilleur usage de la vie est d'appren-
dre à mourir.... On craint la mort , comme
le pire de tous les maux. Pourquoi ne pas
l'attendre doucement , patiemment , comme
une chose inévitable , naturelle , raisonna-
ble ? * *Id.*

Comment sçavoir si la mort est un mal ? Personne ne s'en est plaint. Les prédicateurs nous en font d'horribles peintures ; c'est le remords, le crime, qu'ils nous représentent, & non la mort. Encore une fois, pourquoi la craindre ? On ne sçait ce que c'est. Aussi un sage disoit que « craindre la mort, c'est » feindre sçavoir ce que tout le monde » ignore. »

On est bien malheureux, quand on trouble sa vie par la crainte de la mort, & sa mort par l'amour de la vie.

Quelles plaintes ! Quels murmures insolens contre la nature, si nous ne devions jamais mourir ! Qu'on maudiroit son sort, s'il ne devoit point finir ! D'un autre côté, quels étranges abus, s'il n'y avoit pas quelque amertume attachée à ce dernier instant ! On y courroit ; & le plus léger chagrin nous armeroit contre nous-mêmes. * *Id.*

Quoi de plus naturel que la mort ? Se fâcher de mourir, c'est se fâcher d'être homme. Aussi un philosophe répondit froidement à quelqu'un qui lui apprenoit avec une grande précaution la mort de son fils : » Je sçavois bien que je l'avois engendré » mortel. » Quoi de plus fol que de se tourmenter pour un mal inévitable ? Va-t-on frapper à une porte qui ne s'ouvre jamais ? Qu'y a-t-il de plus inexorable que la mort ? On remédie aux maux incertains, & l'on se soumet aux maux irremédiables. * *Id.*

• C'est peu de ne pas craindre la mort, il est des occasions où il faut sçavoir la mé-

H iv

priser. Qui ne craint pas de mourir, est tout-puissant. Il est le maître de sa vie & de celle d'autrui. L'empereur *Vespasien* manda à *Priscus*, sénateur Romain, de ne point se trouver au sénat, ou, s'il s'y trouvoit, de ne pas dire son avis. Il répondit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver, & de dire ce que sa conscience lui commanderoit. Etant menacé d'être puni de mort, s'il parloit : « Vous ai-je dit que j'étois immortel, » repliqua-t-il ? Vous ferez ce que vous » voudrez, & moi ce que je devrai. »

La religion même a tiré son plus grand lustre & ses plus fortes armes du mépris de la vie. * *Id.*

Si la fréquente pensée de la mort ne nous rend pas plus gens de bien, au moins elle nous doit rendre plus modérés, moins avares, & moins ambitieux.

Tout est fortuit dans la vie, même la naissance : il n'y a que la mort qui soit certaine ; & cependant nous agissons comme si c'étoit la seule chose incertaine.

Le mépris d'une mort assurée sans le Christianisme, ne mérite ni l'admiration ni la gloire qu'on lui donne ; &, en vérité, à y regarder de près, c'est plutôt extravagance que grandeur & fermeté d'ame. * *La Rochefoucault.*

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Nous craignons toutes choses, comme mortels ; & nous les desirons toutes, comme si nous étions immortels. * *Id.*

Quand il faut rendre son corps aux éléments, & ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle *mourir* ; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. * *M. de Voltaire.*

Qui pourroit redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint ; le malheureux l'appelle ;
Le brave la défie & marche au-devant d'elle :
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regret.

* *Id.*

La vengeance triomphe de la mort ; l'amour la méprise ; l'honneur la recherche ; la douleur la souhaite comme un refuge ; la peur la devance , & la vertu la reçoit avec joie. ***

C'est avec prudence que la nature nous a caché l'instant de notre mort. Quoique nous voyions bien , en général , que nous devons mourir , & que les exemples journaliers & universels en soient une preuve suffisante, nous ne sçaurions cependant appliquer cette fatalité à aucun instant de l'avenir : à mesure que nous avançons dans notre carrière , il semble qu'elle s'étende sous nos pas & que le terme se recule de nos yeux. * *M. de S. Evremont.*

Connoître la mort sans la craindre, c'est le plus haut degré de perfection, où l'esprit humain soit capable de parvenir ; c'est le plus haut point de félicité dont il soit sus-

ceptible de jouir dans cette vallée de miseres; & il n'y a que le vrai Chrétien qui soit capable d'avoir cette fermeté. Je dis connoître la mort sans la craindre; & c'est dans l'union de ces deux choses, que se trouve cet effort de génie, si digne d'émulation, & cette perfection de félicité, si capable d'embraser nos recherches & nos desirs; car, braver la mort sans la connoître; fermer les yeux à ce qu'elle a de hideux, pour la combattre avec succès; bien loin que ce soit une disposition éminente, c'est un dérèglement d'esprit; bien loin que ce soit le plus haut point du bonheur, c'est le comble de la misère. On a vu des philosophes s'affranchir des frayeurs de la mort; mais ils ne la connoissoient point. Ils se la figuroient, ou anéantissant l'homme, ou le faisant comparoître devant des tribunaux chimériques, ou suivie de quelque félicité imaginaire. . . . Mais le Chrétien seul peut connoître la mort, sans la craindre, lui seul peut mourir sans regret, sans remords, sans crainte. La religion le tranquillise: il espere un bonheur éternel, parce qu'il a vécu & qu'il meurt en homme de bien, en homme qui desire de voir son Dieu & de le posséder à jamais. * *Saurin, pasteur à la Haye.*

Un philosophe du siècle, quelque force d'ame qu'il ait, quelque persuadé qu'il soit de l'anéantissement de son ame, sera agité de mille craintes à l'article de la mort. L'orgueil pourra l'empêcher de les faire connoître à ceux qui l'entoureront, dans ce der-

nier instant; mais sa conscience ne sera pas moins inquiétée. Il faut mourir Chrétien, pour mourir tranquillement; ou du moins il faut avoir une religion qui nous promette des récompenses après cette vie. Le néant est affreux, même aux méchans. * *Id.*

Les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent l'obscurité: c'est une foiblesse de la craindre, si on la regarde seulement comme le tribut dû à la nature. L'appareil de la mort effraie plus que la mort même. * *Bacon.*

Tant de miliasses d'hommes enterrés avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie. * *Montaigne.*

Le remède vulgaire c'est de ne pas y penser [à la mort;] mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement: il lui faut faire brider l'âne par la queue; ce n'est pas de merveille, s'il est si souvent pris au piège. * *Id.*

La meilleure de toutes les raisons pour se résoudre à la mort, c'est qu'on ne sauroit l'éviter. La philosophie nous donne la force d'en dissimuler le ressentiment, & ne l'ôte pas: la religion y apporte de la confiance pour les bons, & de la crainte pour les méchans. * *M. de S. Evremont.*

Ceux qui disent qu'ils craignent la mort, parce qu'ils craignent l'éternité, feroient mieux de s'occuper de l'éternité, que de s'occuper de la mort.

Il est souvent aussi glorieux de vivre dans

les malheurs, que de mourir pour les éviter.

* *M. de S. Réal.*

Celui qui a dit qu'il n'y a eu que la première mort, non plus que la première nuit, qui ait mérité de l'étonnement & de la tristesse, a dit une vérité sur laquelle il faudroit faire plus de réflexion que nous ne faisons. *

Le mépris de la mort n'est pas toujours une marque d'une ame véritablement grande ; mais c'est toujours une foiblesse de la craindre. *

Ne te fâches point de la mort de ton ami, si le vent de son sort l'a fait ancrer plutôt que toi au port du tombeau. Tu vogues sans cesse sur cette mer où sa vie a fait naufrage. Le moindre vent d'infortune, qui enflera tes voiles, te fera bientôt prendre terre aussi-bien qu'à lui. S'il étoit plus vieux que toi, son âge demandoit la préséance : s'il étoit plus jeune, l'exemple de son trépas doit te disposer à l'arrivée de ces funestes accidens. La mort ne compte point les jours, les mois & les années ; sa faulx scie tout, sans faire différence ni des âges ni des conditions. * *Senèque.*

Démofthène interrogé par le tyran *Épémétès*, pourquoi il pleuroit tant la mort d'un philosophe son compagnon, vu que c'étoit une chose étrange de voir pleurer les sages ?
 » Apprends, lui dit-il, que je ne pleure
 » point la mort de ce philosophe, mais
 » que je pleure de ce que tu es en vie ; car
 » je te dirai que, nous autres philosophes,

» nous nous attristons plus pour la vie des
» méchans, que pour la mort des bons. »

* *Plutarque.*

Anne de Montmorenci, connétable de France, avoit servi divers rois dans les charges les plus importantes. Il fut enfin blessé mortellement dans un combat; &, comme on l'exhortoit à mourir en bon Chrétien, & à faire paroître, en mourant, le même courage qu'il avoit montré durant sa vie, il répondit, « qu'après avoir employé quatre-vingts ans à bien vivre, il n'étoit pas embarrassé d'employer un quart d'heure à bien mourir. » * *Anecd. Franç.*

La mort étant inévitable, & nous menaçant à chaque instant, qu'y a-t-il de plus sage que de s'y préparer par des réflexions qui fassent évanouir ce qu'elle a d'effrayant?

Qu'est-elle après tout, quand on l'examine de près? Considérée en elle-même, c'est le terme de notre vie, c'est-à-dire d'un enchaînement de foiblesses, d'erreurs, d'inquiétudes, d'espérances qui nous agitent, de craintes qui nous devorent; de plaisirs rapides & trompeurs, de douleurs réelles & constantes. Est-ce une disgrâce pour la plupart des hommes, de quitter ce cercle de travaux qui les oppriment? Le sommeil qui les suspend; le sommeil, cette image de la mort, est ce que nous avons de plus doux.

Seroient-ce les suites de la mort, qui nous effrayeroient? Si, comme la Folie l'assure, le néant nous attend, que peut avoir d'af-

freux cet état où l'on ne souffre , & où l'on ne craint rien ? Etions-nous malheureux avant que de naître ? Nous revenons au même point ; aussi peu infortunés de perdre l'existence , que de ne l'avoir pas toujours eue.

Si , comme je m'en flate , j'ai droit d'espérer une vie nouvelle , la vue de l'instant qui doit me l'ouvrir , est une source de consolations dans mon cœur. Balancerai-je à me jeter avec confiance dans le sein bien-faisant du Pere de la nature ?

On croit que l'idée de la mort répand des nuages sur nos plaisirs : elle effraie , sans doute , les plaisirs coupables ; & ceux-là n'en méritent pas le nom. Mais elle est un aiguillon pour n'en négliger aucun dont l'innocence s'accommode avec la vertu. C'est une voix qui nous avertit sans cesse de nous hâter de cueillir des fleurs prêtes à se dérober à nos mains. * *Lettres d'Aspasie.*

MORTIFICATION.

Ce mot a deux sens différens dans la morale. Il se dit des austérités que les personnes de piété exercent sur elles-mêmes , soit en expiation des fautes qu'elles ont commises , soit en préservatif de celles qu'elles pourroient commettre.

Il se dit aussi d'une impression désagréable , excitée dans notre ame par le reproche d'une mauvaise action , par la honte qui en est ordinairement la suite , par le défaut de succès dans une entreprise , par les contradictions , par les contre-tems , &c. ***



NAISSANCE, NOBLESSE, NOBLES.

ON entend ici par le mot de *noblesse*, une extraction illustre & noble ; c'est un heureux présent de la fortune, qu'on doit considérer & respecter dans les personnes qui en jouissent, non-seulement par un principe de reconnoissance envers ceux qui ont rendu de grands services à l'Etat, mais aussi pour encourager leurs descendans à suivre leurs exemples. On doit prendre les intérêts des gens de naissance, parce qu'il est utile à la république qu'il y ait des hommes dignes de leurs ancêtres : les droits de la naissance doivent encore être révéérés, parce qu'elle est le soutien du trône. Si l'on abat les colonnes, que deviendra l'édifice qu'elles soutenoient ? De plus, la naissance paroît être un rempart entre le peuple & le prince, & un rempart qui les défend contre les entreprises mutuelles de l'un sur l'autre. Enfin la naissance donne, avec raison, des privilèges distinctifs, & un grand ascendant sur les membres d'un Etat ; qui sont d'une extraction moins élevée. Aussi ceux qui jouissent de ce bonheur, n'ont qu'à ne rien gâter par leur conduite, pour être sûrs d'obtenir légitimement de justes préférences sur les autres citoyens.

Mais ceux que la naissance démêle heureusement d'avec le peuple, & qu'elle ex-

pose davantage à la louange, ou à la censure, ne sont-ils pas obligés, en conséquence, de soutenir dignement leur nom ? Quand on se pare des armes de ses peres, ne doit-on pas songer à hériter des vertus qu'ils peuvent avoir eues ? Autrement, ceux qui vantent leurs ancêtres, sans imiter leurs belles actions, disposent les autres hommes à faire des comparaisons qui tournent au désavantage de telles personnes qui deshonnorent leur nom. Le peuple est si porté à respecter les gens de naissance, qu'il ne tient qu'à eux d'entretenir ce favorable préjugé. En voyant le jour, ils entrent en possession des honneurs : les grands emplois, les dignités, le maniment des affaires, le commandement des armées tombent naturellement dans leurs mains. De quoi peuvent-ils se plaindre que d'eux-mêmes, quand l'envie & la malignité les attaquent ? Sans doute, qu'alors ils ne sont pas faits pour leur place, quoique la place semblât faite pour eux.

On reprochoit à *Cicéron* d'être un homme nouveau ; la réponse est toute simple : « J'ai » me mieux, répondit-il, briller par mon » propre mérite, que par un nom hérité » de mes ancêtres ; » & il est beau de commencer sa noblesse par les exemples de vertu qu'on laisse à sa postérité. *Satius est enim me meis rebus florere, quam majorum opinionione niti, & ita vivere, ut ego sim potius meæ nobilitatis initium & virtutis exemplum.* * *M. le chev. de Jaucourt.*

A le bien prendre, la noblesse est un don
du

du hazard , une qualité d'autrui. Qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien.

Ceux qui n'ont pour eux que cette noblesse , la font valoir & en parlent toujours. Toute leur gloire est dans les tombeaux de leurs ancêtres..... Que sert à un aveugle que ses peres aient eu la vue bonne ?..... Être issu de gens qui ont bien mérité du public , est une obligation de les imiter.... La noblesse achetée est humiliante , & n'en impose qu'aux fots. * *Charron.*

Ceux qui sont assez fots pour s'estimer seulement par leur noblesse , méprisent , en quelque façon , ce qui les a rendus nobles , puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres , qui a fait la noblesse de leur sang. * *La Rochefocault.*

L'illusion de la plupart des nobles est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel.

Plus la noblesse , que l'on tire de ses aïeux seulement , est ancienne , moins elle est bonne , plus elle est suspecte & incertaine. Le fils d'un maréchal de France , qui a obtenu cette charge par son grand mérite , doit être plus noble que ses descendants. Cette source de noblesse est encore vive dans les veines du fils & soutenue par l'exemple du pere ; elle s'affoiblit & s'altère en s'éloignant.

On s'étonne tous les jours de voir des personnes de la lie du peuple s'élever & s'ennoblir , & l'on en parle avec mépris ;

D. des Pas. T. II.

I

pose davantage à la louange, ou à la censure, ne sont-ils pas obligés, en conséquence, de soutenir dignement leur nom ? Quand on se pare des armes de ses peres, ne doit-on pas songer à hériter des vertus qu'ils peuvent avoir eues ? Autrement, ceux qui vantent leurs ancêtres, sans imiter leurs belles actions, disposent les autres hommes à faire des comparaisons qui tournent au désavantage de telles personnes qui deshonnorent leur nom. Le peuple est si porté à respecter les gens de naissance, qu'il ne tient qu'à eux d'entretenir ce favorable préjugé. En voyant le jour, ils entrent en possession des honneurs : les grands emplois, les dignités, le maniment des affaires, le commandement des armées tombent naturellement dans leurs mains. De quoi peuvent-ils se plaindre que d'eux-mêmes, quand l'envie & la malignité les attaquent ? Sans doute, qu'alors ils ne sont pas faits pour leur place, quoique la place semblât faite pour eux.

On reprochoit à *Cicéron* d'être un homme nouveau ; la réponse est toute simple : « J'ai » me mieux, répondit-il, briller par mon » propre mérite, que par un nom hérité » de mes ancêtres ; » & il est beau de commencer sa noblesse par les exemples de vertu qu'on laisse à sa postérité. *Satius est enim me meis rebus florere, quam majorum opinionone niti, & ita vivere, ut ego sim potius mea nobilitatis initium & virtutis exemplum.* * *M. le chev. de Jaucourt.*

A le bien prendre, la noblesse est un don
du

du hazard , une qualité d'autrui. Qu'y a-t-il de plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien.

Ceux qui n'ont pour eux que cette noblesse , la font valoir & en parlent toujours. Toute leur gloire est dans les tombeaux de leurs ancêtres..... Que sert à un aveugle que ses peres ayent eu la vue bonne ?..... Être issu de gens qui ont bien mérité du public , est une obligation de les imiter.... La noblesse achetée est humiliante , & n'en impose qu'aux fots. * *Charron.*

Ceux qui sont assez fots pour s'estimer seulement par leur noblesse , méprisent , en quelque façon , ce qui les a rendus nobles , puisque ce n'est que la vertu de leurs ancêtres , qui a fait la noblesse de leur sang. * *La Rochefoucault.*

L'illusion de la plupart des nobles est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel.

Plus la noblesse , que l'on tire de ses aïeux seulement , est ancienne , moins elle est bonne , plus elle est suspecte & incertaine. Le fils d'un maréchal de France , qui a obtenu cette charge par son grand mérite , doit être plus noble que ses descendants. Cette source de noblesse est encore vive dans les veines du fils & soutenue par l'exemple du pere ; elle s'affoiblit & s'altère en s'éloignant.

On s'étonne tous les jours de voir des personnes de la lie du peuple s'élever & s'ennoblir , & l'on en parle avec mépris ;

D. des Pas. T. II.

I

comme si les grandes familles du monde n'avoient pas eu un commencement semblable , à les rechercher jusques dans le fond de leur origine. *

Plus on est élevé , plus on est dans l'obligation de dédommager ses inférieurs , par sa douceur & ses bonnes manieres. Les petits sont , pour ainsi dire , les piedestaux de la grandeur ; & sans eux , elle ne peut pas se soutenir : aussi l'orgueil des nobles est-il toujours ridicule ; & par-tout l'insolence se rend odieuse. * *M. Champion.*

Cet orme , l'ornement des parcs & des jardins , dont la tête audacieuse va se perdre au sein des orages , vaut-il , au jugement des *Cyrus* , des *Abdolonyme* & des *Phocion* , ou la vigne fatiguée de la pesanteur de ses grappes , ou l'humble pêcheur abattu sous la multitude de ses fruits ?

Colosses bouffis de vanité , stériles & orgueilleuses productions de notre mere commune , qui n'avez , comme l'orme , que de la hauteur & une riche parure , osez-vous bien mépriser ces artisans utiles , ces laboureurs essentiels , dont les bras travaillent de concert à nourrir & à entretenir les sociétés ? * *Id.*

Parlez-moi d'une noblesse dont les titres soient consacrés dans les fastes de la reconnaissance & enrégistrés dans tous les cœurs , dont les monumens respirent encore , pour ainsi dire , dans les héritiers d'une vertu mâle & toujours simple ; dont les plus beaux droits consistent à donner l'exemple , à payer

gloire, & sera votre honte, si vous dégénérez: ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La naissance, dit *la Bruyere*, fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne: vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui. * *Mad. Lambert.*

Il n'est rien de plus noble que la qualité d'honnête-homme; ce titre est beaucoup plus glorieux que ceux que la fortune peut donner. * *La même.*

Tous les hommes vertueux sont d'une même race; tous ont une même mere.

L'illusion de la plupart des nobles est de croire que la noblesse est en eux un caractère naturel.

Les grands seigneurs, qui ont joint un grand mérite à une naissance illustre, ont beaucoup plus d'intérêt que le peuple à se plaindre de l'estime qu'on fait de la noblesse toute nue: ils y perdent plus que personne, s'ils aiment la gloire; car, quelque pure que soit leur vertu, quelque légitimes que soient les témoignages qu'on lui rend, la mauvaise coutume qu'on a de louer indifféremment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages sont toujours suspects de flatterie parmi les hommes envieux & malins. *M. de S. Réal.*

Non je ne puis souffrir qu'un fat dont la mollesse
N'a rien, pour s'appuyer, qu'une vaine noblesse,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.

* *Boileau.*

I iij

On ne voit que trop de ces importants qui se targuent du nom qu'ils deshonnorent, pour mépriser ce qu'ils appellent l'*espece roturiere*. Probité, qualités du cœur, talens acquis ou naturels, rien n'est digne de leurs regards ; où ne se trouve pas la naissance, ils ne voient que des esclaves destinés à plier sous le joug qu'il leur plaît d'imposer. Ces hommes si fiers à l'égard de leurs semblables, ont-ils du moins quelques vertus ? Il seroit trop bourgeois d'en avoir. Rendent-ils quelques services à la société ? Non : vils poids sur la terre, ils la surchargent ; ils vivent noblement, c'est-à-dire qu'ils végètent & qu'ils s'engraissent de la substance des malheureux.

Voyez-les dans leurs terres ; la mémoire de leurs peres y est encore chérie : ils n'y parurent jamais que pour répandre des grâces ; mais ces hommes impitoyables s'y font devancer par la terreur, & ne s'y nourrissent que de vexations & d'iniquités. Si le vassal opprimé s'y plaint des exactions dont il est l'objet infortuné, sa voix est étouffée par les puissantes protections que ses oppresseurs ont sçu se faire ; & ses plaintes même ne contribuent qu'à aggraver ses maux.

Telle est souvent la conduite de ces nobles, qui n'ont d'autre mérite que le nom dont ils héritent. Le seul bien de l'humanité m'a engagé à tracer ce tableau. Ceux sur-tout qui ont vécu dans les provinces éloignées de la capitale, ne m'accuseront pas

de l'avoir trop chargé. Puisse-t-il faire assez d'impression sur ceux que nos souverains rendent dépositaires de leur autorité, pour les déterminer à veiller de près sur ces petits tyrans, & réprimer leurs excès ! * *M. L. de Londres.*

Modérons par un trait d'humanité l'indignation qu'on doit concevoir pour des hommes de ce caractère. Il y a quelques années que les gardes - chasse d'un gentilhomme du Berri, qui vit encore, lui amenèrent un payfan qu'ils avoient pris chassant sur ses terres : « Qu'a donc fait ce mal-
» heureux, leur demanda le gentilhomme,
» puisque vous me l'amenez ainsi lié &
» garrotté ? » Eh ! monsieur, lui répon-
» dirent les gardes - chasse, nous l'avons
» saisi lorsqu'il tuoit votre gibier. »
» Voilà vraiment une belle raison, reprit-
» il, pour maltraiter un homme que l'ex-
» trême misère où il se trouve, a porté à
» m'enlever quelque gibier ? Qu'on lui
» rende la liberté, & qu'on lui fournisse
» abondamment tout ce dont il peut avoir
» besoin. Qu'ai-je fait à Dieu, ajoûta-t-il
» en versant des larmes, pour avoir le
» superflu, tandis que ce malheureux man-
» que du nécessaire ? » * *Ibid.*

NAIVÉTÉ.

Il y a de la différence entre *une* naïveté, & *la* naïveté. Ce qu'on appelle une *naïveté*, est une pensée, un trait d'imagina-
I iv

tion , un sentiment qui nous échappe malgré nous , & qui peut quelquefois nous faire tort à nous-mêmes. C'est l'expression de la vivacité , de l'imprudence , de l'ignorance des usages du monde. Telle est la réponse de la femme à son mari agonisant , qui , pour la consoler de sa perte , lui désignoit un autre époux : « Prends un tel ; il te con- » vient , crois-moi. » Hélas ! dit la » femme , j'y songeois. » Voyez *Ingénuité*.

La naïveté est le langage du beau génie & de la simplicité pleine des lumières ; elle fait les charmes du discours , & est le chef-d'œuvre de l'art dans ceux à qui elle n'est pas naturelle. Voyez *Sincérité*.

Une naïveté sied bien à un enfant , à un villageois , parce qu'elle porte le caractère de la candeur & de l'ingénuité ; mais la naïveté dans les pensées & dans le style , fait une impression qui nous enchante , à proportion qu'elle est la peinture la plus simple d'une idée dont le fond est fin & délicat. * *M. le chev. de Jaucourt*.

NATURALISTES.

On entend aujourd'hui par ce nom ceux qui ne veulent point admettre l'existence de Dieu , & qui soutiennent qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'univers. Cette substance est la matière qui , selon eux , modifiée d'une telle façon est susceptible non-seulement de sensibilité , mais encore de pensée. *** Voyez *Athéisme*.

NATUREL.

Le tempérament , le caractère , l'humeur , les inclinations que l'homme tient de la naissance , est ce qu'on appelle son *naturel*. Il peut être vicieux ou vertueux , cruel & farouche , doux & humain.

L'éducation , l'exemple , l'habitude peuvent , à la vérité , rectifier le naturel dont le penchant est rapide au mal , ou gâter celui qui tend le plus heureusement au bien ; mais quelque grande que soit leur puissance , un naturel contraint se trahit dans les occasions imprévues : on vient à bout de le vaincre quelquefois ; jamais on l'étouffe. La violence qu'on lui fait , le rend plus impétueux dans ses retours ou dans ses emportemens. Il est cependant un art de former l'ame , comme de façonner le corps ; c'est de proportionner les exercices aux forces , & de donner du relâche aux efforts. Il y a deux tems à observer ; le moment de la bonne volonté pour se fortifier , & le moment de la répugnance pour se roidir. De ces deux extrémités résulte une certaine aisance propre à maintenir le naturel dans un juste tempérament. Nos sentimens ne tiennent pas moins au naturel que nos actions à l'habitude. La superstition surmonte seule les penchans de la nature , & l'ascendant de l'habitude. * *M. Adisson.*

Le bon naturel semble naître avec nous ; c'est un des fruits d'un heureux tempéra-

ment que l'éducation peut cultiver avec gloire, mais qu'elle ne donne pas. Il met la vertu dans son plus grand jour, & diminue en quelque maniere la laideur du vice ; sans ce bon naturel, du moins sans quelque chose qui en revêt l'apparence, on ne sçauroit avoir aucune société durable dans le monde. De-là vient que, pour en tenir lieu, on s'est vu réduit à forger une humanité artificielle, qu'on exprime par le mot de *politesse*, ou de *bonne éducation* ; car la politesse n'est autre chose que le signe d'un bon naturel, ou, si l'on veut l'affabilité, la complaisance, & la douceur du tempérament réduite en art. * *Id. Ibid.*

Le bon naturel est une heureuse disposition de l'âme, qui nous rend supportables les défauts des hommes, qui nous porte à les leur pardonner, & qui fait que nous rendons, avec plaisir, justice à leurs vertus. Cet heureux présent de la nature est, dans la société, plus desirable que l'esprit. Dans les femmes, il est souvent préféré à la beauté ; celle-ci du moins ne plaît guères aux âmes délicates & sensibles, si elle n'est accompagnée du bon naturel. * *M. S. de Castres.*

Xénophon, dans son prince imaginaire, fait pour servir de modèle aux véritables, ne cesse de louer le bon naturel de son héros. Il seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité, que tous les princes eussent un pareil caractère. Ils puniroient quelquefois, pardonneraient souvent, & ne se vengeroient jamais. La bonté, la bienfaisance,

la générosité feroient leur partage. La vérité ne les offenserait pas; ils l'écouteront sans peine; ou du moins on ne seroit point disgracié pour la leur avoir dite. *César* avoit un bon naturel : sa bonté éclatoit également envers ses amis & ses ennemis; il se faisoit un plaisir de soulager les malheureux, & de répandre ses bienfaits sur les opprimés. Ses propres domestiques se louoient de son caractère, & ne pouvoient s'empêcher d'admirer son indulgence; & c'est ce qui le rendra toujours cher aux âmes sensibles.

César devoit toutes ces vertus à son bon naturel, à ce qu'il disoit lui-même. Heureux donc les princes que la nature a enrichis d'un don si précieux ! Plus heureux encore les peuples qui vivent sous de tels princes !

NECESSITÉ.

La nécessité est, en général, ce qui rend le contraire d'une chose impossible. Les hommes sages savent tirer parti de la nécessité; les fous en font souvent un sujet de désespoir. * * *

NOBLESSE. Voyez **NAISSANCE.**

NONCHALANCE.

La nonchalance est une foiblesse d'organisation, une paresse, ou un mépris des

choses, qui laisse l'homme en repos dans des cas où les autres s'agitent & se tourmentent. La paresse est un défaut acquis ; mais on naît nonchalant. Une bonne éducation peut corriger , ou du moins diminuer la nonchalance. Le tems propre à faire cette correction , c'est lorsque le corps des enfans commence à se fortifier. La nonchalance introduit peu-à-peu le désordre des affaires, le mépris des vertus , & a des suites très-fâcheuses. Elle est ordinairement accompagnée de la volupté ; mais cette volupté n'est pas agissante, ni vive. Elle ne court point après le plaisir ; mais elle l'accepte volontiers. * * *

NOUVEAUTÉ.

' La nouveauté est un changement utile, ou nuisible.

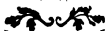
La nouveauté est d'une influence aussi puissante qu'étendue. Il y a long-tems que les philosophes ont observé qu'elle est la source de l'admiration , qui diminue à mesure que les objets nous deviennent plus familiers , & qui s'éteint d'abord que nous en avons une parfaite connoissance.

Mais je ne sçache pas qu'on ait remarqué communément que toutes les autres passions dépendent, en grande partie, du même attribut. Qu'est-ce autre chose que la nouveauté qui enflamme le desir, qui augmente la joie , qui provoque la colere , qui excite l'envie, qui inspire l'horreur ? De-là vient

que l'amour languit, dès qu'il possède son objet, & que l'amitié même a besoin de l'absence pour s'entretenir. De-là vient qu'on s'accoutume à voir des monstres, sans en témoigner aucun rebut, & à regarder la beauté la plus charmante, sans éprouver aucun transport.

Cette agitation des esprits animaux, en quoi consiste la passion, est l'effet ordinaire de la surprise ; & pendant qu'elle dure, elle amplifie les qualités agréables ou désagréables de son objet. Mais aussi-tôt que l'émotion cesse avec le goût de la nouveauté, tout paroît sous un autre jour, & nous affecte moins qu'on auroit dû s'y attendre naturellement, pour nous avoir trop frappé d'abord.

Il ne sera pas inutile de rechercher jusqu'où l'amour de la nouveauté est un effet inévitable de la nature, & à quels égards il est proportionné à l'état où nous sommes ici-bas. Il me paroît impossible qu'une créature raisonnable se contente de ses acquisitions, quelque vastes qu'elles puissent être, sans tâcher d'aller plus loin, parce qu'après avoir atteint au plus haut degré où elle aspireroit, son esprit a l'idée d'une infinité de choses dignes d'elle, & dont la connoissance ne sçauroit lui être indifférente. De même qu'un homme, qui a grimpé sur le haut d'une montagne élevée au milieu d'une vaste plaine, peut beaucoup plus étendre sa vue & les bornes de ses desirs.





OBÉISSANCE.

L'OBÉISSANCE est la soumission qui nous fait exécuter les ordres de nos supérieurs. Un citoyen doit de l'obéissance aux loix, un sujet à son souverain, un enfant à son pere, & tout le monde à ses supérieurs. ***

OBLIGATION, DEVOIR.

L'obligation dit beaucoup plus que le devoir; celui-ci tient de la conscience: la vertu nous ordonne de nous en acquitter; au lieu que l'obligation tient de la pratique, de l'usage: le monde exige que nous la remplissions. Il est du devoir d'un chanoine d'assister à l'office, pour y remplir les fonctions de son état; mais il est dans l'obligation d'y assister en surplis. *** *Voyez Devoirs.*

OBSCENITÉ.

L'obscénité consiste dans ce qui est contraire à la pudeur. Elle marque la corruption du cœur. L'obscénité dans la conversation, est la ressource des ignorans, des fots, des libertins & des gens sans éducation. ***

OBSTINATION.

L'obstination est une volonté permanente

de faire quelque chose de déraisonnable ; c'est un vice qui tient au caractère & à l'ignorance. On est obstiné, quand on fait une chose , malgré l'opposition d'un conseil , d'un avertissement raisonnable. On cesseroit de l'être , si l'on vouloit réfléchir, examiner , analyser. *** Voyez *Opiniâtreté*.

OCCASION.

L'occasion est l'arrivée de quelque chose de nouveau , soit que cela se présente , ou qu'on le cherche.

Ceux qui se vantent de sçavoir faire naître les occasions , montrent assez qu'ils ne sçavent pas ce que c'est qu'occasion ; car , si c'est l'esprit qui en est l'ouvrier , ce n'est plus l'occasion , mais une adresse ; & quoiqu'on la confonde quelquefois avec l'industrie , elle en est pourtant toute différente. *

Les gens trop vifs la perdent par leur précipitation , parce qu'à peine en voient-ils l'ombre , qu'ils courent après pour l'attraper. Ceux qui sont lents , la manquent aussi ; car , comme , de sa nature , elle court toujours ; ils ne sont pas capables de la connoître au moment qu'elle passe devant eux , ni de la prendre au même instant qu'ils la connoissent.

Il faut avoir de l'entendement pour prévoir , & de la patience pour attendre ce que l'on prévoit. Si les choses ne se faisoient que par la fortune , ou par la volonté , nous n'aurions pas grand' peine à les conduire ,

parce que le fort , ou notre choix , nous serviroit de guide ; mais , comme c'est une nécessité d'accorder ensemble la fortune , l'art & la volonté , il faut de la patience & du jugement pour les faire agir de concert.

Nous pouvons bien nous servir de l'art & de la volonté , quand il nous plaît , mais non pas de la fortune , à laquelle il faut absolument complaire , en attendant , ou en épiant le tems de sa belle humeur , sans jamais exiger d'elle ce que nous voyons qu'elle nous refuse opiniâtement , ni nous retirer , quand elle nous donne lieu d'espérer ce que nous désirons.

L'occasion est comme la rose : si on ne la prend dans le moment qu'il le faut , elle se perd , ou comme les fruits qu'il faut cueillir dans le tems , ou n'y plus songer. *

ODIEUX.

C'est tout ce qui est digne de haine. Les méchans sont odieux , même les uns aux autres. Si un homme se rend le délateur d'un autre , celui-ci fût-il coupable , le délateur fera toujours un rôle odieux aux yeux des honnêtes gens. ***

ÆCONOMIE.

Nous prenons ici ce mot dans un sens vulgaire , c'est-à-dire pour le soin & l'habileté nécessaire pour éviter les dépenses superflues ,

superflues , & pour faire à peu de frais celles qui sont nécessaires.

L'œconomie a toujours été regardée comme une vertu , & dans le paganisme , & parmi les Chrétiens ; il s'est même vu des héros qui l'ont constamment pratiquée. Cependant, il faut l'avouer, cette vertu est trop modeste , ou , si l'on veut , trop obscure pour être essentielle à l'héroïsme ; peu de héros sont capables d'atteindre jusques-là. L'œconomie s'accorde beaucoup mieux avec la politique ; elle en est la base , l'appui ; & l'on peut dire , en un mot , qu'elle en est inséparable. En effet , le ministre est proprement l'œconome public : aussi M. de Sully , ce grand ministre , cet œconome si sage & si zélé , a-t-il intitulé ses Mémoires , *Œconomies royales* , &c.

L'œconomie s'allie encore parfaitement avec la piété ; elle en est la compagne fidele : c'est - là qu'une ame Chrétienne trouve des ressources assurées pour tant de bonnes œuvres que la charité prescrit.

Quoi qu'il en soit , il n'est peut-être pas de peuple aujourd'hui moins amateur , ni moins au fait de l'œconomie , que les François ; & , en conséquence , il n'en est guère de plus agité & de plus exposé aux chagrins & aux miseres de la vie. Au reste , l'indifférence , ou plutôt le mépris que nous avons pour cette vertu , nous est inspiré , dans l'enfance , par une mauvaise éducation , & sur-tout par les mauvais exemples que nous voyons sans cesse. On entend

D. des Pas. T. II.

K

louer perpétuellement la somptuosité des repas & des fêtes, la magnificence des habits, des appartemens, des meubles. Tout cela est représenté non-seulement comme le but & la récompense du travail & des talens, mais sur-tout comme le fruit du goût & du génie, comme la marque d'une ame noble & d'un esprit élevé.

D'ailleurs, quiconque a un certain air d'élégance & de propreté dans tout ce qui l'environne; quiconque sçait faire les honneurs de sa table & de sa maison, passe à coup sûr pour un homme de mérite & pour un galant homme, quand même il manqueroit essentiellement dans le reste.

Au milieu de ces éloges prodigués au luxe & à la dépense, comment plaider la cause de l'œconomie? Aussi ne s'avise-t-on pas aujourd'hui, dans un discours étudié, de recommander le travail, l'épargne, la frugalité, comme des qualités estimables & utiles. Il est inouï qu'on exhorte les jeunes gens à renoncer à la bonne chère, à la parure, à sçavoir se priver des vaines superfluités, à s'accoutumer de bonne heure au simple nécessaire. De telles exhortations paroïtroient basses & mal-sonnantes; elles sont néanmoins bien conformes aux maximes de la sagesse; & peut-être seroient-elles plus efficaces que toute autre morale, pour rendre les hommes réglés & vertueux. Malheureusement elles ne sont point à la mode parmi nous; on s'en éloigne même tous les jours de plus en plus: par-tout on insinue

le contraire ; la mollesse & les commodités de la vie. L'éducation devroit nous apprendre à devenir des citoyens utiles , sobres , désintéressés , bienfaisans. Qu'elle nous éloigne aujourd'hui de ce grand but ! Elle nous apprend à multiplier nos besoins ; & par-là elle nous rend plus avides , plus à charge à nous-mêmes , plus durs & plus inutiles aux autres.

Qu'un jeune homme ait plus de talent que de fortune , on lui dira tout au plus , d'une manière vague , qu'il doit songer tout de bon à son avancement , qu'il doit être fidele à ses devoirs , éviter les mauvaises compagnies , la débauche , &c ; mais on ne lui dira pas ce qu'il faudroit pourtant lui dire & lui répéter sans cesse , que , pour s'assurer le nécessaire & pour s'avancer par des voies légitimes , pour devenir honnête-homme & citoyen vertueux , utile à soi & à sa patrie , il faut être courageux & patient , travailler sans relâche , éviter la dépense , mépriser également la peine & le plaisir , & se mettre enfin au-dessus des préjugés qui favorisent le luxe , la dissipation & la mollesse.

On connoît assez l'efficacité de ces moyens. Cependant , comme on attache mal-à-propos certaine idée de bassesse à tout ce qui sent l'épargne & l'économie , on n'oseroit donner de semblables conseils : on croiroit prêcher l'avarice ; sur quoi je remarque , en passant , que , de tous les vices combatus dans

la morale, il n'en est pas de moins déterminé que celui-ci.

On nous dépeint souvent les avarés, comme des gens sans honneur & sans humanité; gens qui ne vivent que pour s'enrichir, & qui sacrifient tout à la passion d'accumuler, enfin comme des insensés, qui, au milieu de l'abondance, écartent loin d'eux toutes les douceurs de la vie, & qui se refusent jusqu'au rigide nécessaire. Mais peu de gens se reconnoissent à cette peinture affreuse; & s'il falloit toutes ces circonstances pour constituer l'homme avare, il n'en seroit presque point sur la terre. Il suffit, pour mériter cette odieuse qualification, d'avoir un violent desir des richesses, & d'être peu scrupuleux sur les moyens d'en acquérir. L'avarice n'est point essentiellement unie à la lézine; peut-être même n'est-elle pas incompatible avec le faste & la prodigalité. Voyez *Avarice*.

Cependant par un défaut de justesse, qui n'est que trop ordinaire, on traite communément d'*avare* l'homme sobre, attentif & laborieux, qui, par son travail & ses épargnes, s'élève insensiblement au-dessus de ses semblables. Mais plût au ciel que nous eussions bien des avarés de cette espèce! La société s'en trouveroit beaucoup mieux, & l'on n'essuieroit pas tant d'injustices de la part des hommes. En général, ces hommes resserrés, si l'on veut, mais plutôt ménagers qu'avares, sont presque toujours

d'un bon commerce : ils deviennent même quelquefois compatissans ; & si on ne les trouve pas généreux , on les trouve au moins assez équitables. Ils se plaisent même à rendre service à ceux qu'ils connoissent pour avoir de l'exaëtitude & de la probité. Avec eux enfin on ne perd jamais , au lieu qu'on perd presque toujours avec les prodigues & les dissipateurs. Ces ménagers , en un mot , sont dans le systême d'une honnête épargne , à laquelle nous prodiguons mal-à-propos le nom d'*avarice*.

Les anciens Romains , plus éclairés que nous sur cette matiere , étoient bien éloignés d'en user de la sorte. Loin de regarder la *parcimonie* , qui veut dire *épargne* , comme une pratique basse ou vicieuse , erreur trop commune parmi les François , ils l'identifioient , au contraire , avec la probité la plus entiere : ils jugeoient ces vertueuses habitudes tellement inséparables , que l'expression connue de *vir frugi* , signifioit tout-à-la-fois chez eux , l'*homme sobre & ménager* , l'*honnête-homme* , & l'*homme de bien*.

L'Esprit saint nous présente la même idée. Il fait en mille endroits l'éloge de l'économie ; & par-tout il la distingue de l'avarice. Il en marque la différence d'une manière bien sensible , quand il dit , d'un côté , qu'il n'est rien de plus méchant que l'avarice , ni rien de plus criminel que d'aimer l'argent , *Ecclésiast. IX. 10* , & que de l'autre , il nous exhorte au travail , à

l'épargne, à la sobriété, comme aux seuls moyens d'enrichissement ; lorsqu'il nous représente l'aifance & le superflu, comme des biens desirables pour faire de bonnes œuvres & des heureux ; biens qui ne peuvent être que le fruit du travail & de l'épargne. *Prov.* VI. 6 ; XVIII. 9 ; XX. 4.

Malgré les diverses exhortations d'œconomie qu'on trouve dans les Livres saints, le goût des vains plaisirs & des folles dépenses est chez nous la passion dominante ; ou plutôt c'est une espèce de manie, qui possède les grands & les petits, les riches & les pauvres, & à laquelle nous sacrifions souvent une bonne partie du nécessaire.

Au reste, il ne faudroit avoir aucune expérience du monde, pour proposer sérieusement l'entière abolition du luxe & des superfluités ; aussi n'est-ce pas là mon intention. Le commun des hommes est trop foible, trop esclave de la coutume & de l'opinion, pour résister au torrent du mauvais exemple. Mais, s'il est impossible de convertir la multitude, il n'est peut-être pas difficile de persuader les gens en place, gens éclairés & judicieux, à qui l'on peut représenter l'abus de mille dépenses inutiles au fond, & dont la suppression ne gêneroit pas la liberté publique ; dépenses qui d'ailleurs n'ont proprement aucun but vertueux, & qu'on pourroit employer avec plus de sagesse & d'utilité....

La véritable œconomie, également inconnue au prodigue & à l'avare, tient un

juste milieu entre les extrêmes opposés ; & c'est au défaut de cette vertu si déprimée, qu'on doit attribuer la plupart des maux qui couvrent la face de la terre. Le goût trop ordinaire des amusemens, des superfluités & des délices, entraîne la mollesse, l'oïveté, la dépense, & souvent la disette, mais toujours au moins la soif des richesses, qui deviennent d'autant plus nécessaires, qu'on s'assujettit à plus des besoins ; ce qui produit ensuite les artifices & les détours, la rapacité, la violence, & tant d'autres excès qui viennent de la même source.

Je prêche donc hautement l'épargne publique & particulière ; mais c'est une épargne sage & désintéressée, qui donne du courage contre la peine, de la fermeté contre le plaisir, & qui est enfin la meilleure ressource de la bienfaisance & de la générosité. C'est cette honnête *parcimonie*, si chère autrefois à *Plin* le Jeune, & qui le mettoit en état, comme il le dit lui-même, de faire, dans une fortune médiocre, de grandes libéralités publiques & particulières.

Rien ne devoit être plus recommandé aux jeunes gens, que cette habitude vertueuse, laquelle deviendroit pour eux un préservatif contre les vices. C'est en quoi l'éducation des anciens étoit plus conséquente & plus raisonnable que la nôtre. Ils accoutumoient les enfans de bonne heure aux pratiques du ménage, tant par leur propre exemple, que par le pécule qu'ils leur

accordoient, & que ceux-ci, quoique jeunes & dépendans, faisoient valoir à leur profit. Cette legere administration leur donnoit un commencement d'application & de sollicitude, qui devenoit utile pour le reste de la vie.

Que nous pensons là-dessus différemment des anciens ! On n'oseroit aujourd'hui tourner les jeunes gens à l'œconomie ; & ce seroit, comme l'on pense, n'avoir pas de sentimens que de leur en inspirer l'estime & le goût ; erreur bien commune dans notre siècle, mais erreur funeste, qui nuit infiniment à nos mœurs. * *M. Faiguet.*

L'œconomie est l'art de ménager ses biens. Cette vertu, car ç'en est une, tient le milieu entre la prodigalité & l'avarice. * * *

Celui qui ne voudra pas voir diminuer ses biens, doit être œconome : celui qui voudra les augmenter, ne doit dépenser que la moitié de son revenu, & mettre l'autre à part. * *Bacon.*

Quand un homme n'a pas de grands biens, il peut être chiche sans mériter d'être blâmé. Être bon œconome a toujours passé pour une marque de prudence ; & celui qui a le bonheur d'avoir cette qualité, ne sçauroit se passer d'être, en quelque maniere, chiche ; sans quoi, adieu l'œconomie.

Il est vrai que le nom de *chiche* peut être pris en mauvaise part, & que celui de *bon ménager* n'est nullement odieux ; mais, d'un autre côté, si l'œconomie est une vertu, il faut convenir qu'il n'y en a point qui ap-

proche de plus près de l'avarice. * *Oxenfiern.*

Il est rare de voir des enfans qui soient œconomes. L'œconomie n'est guère la vertu de la jeunesse ; elle est ordinairement réservée pour l'âge , & ne se trouve guère que chez les gens qui sont sur le retour , & chez les femmes.

Comme les œconomes aiment peu à donner , on les taxe d'être moins sociables & moins aimables que les autres hommes.
* *Id.*

OFFENSE, AFFRONT.

Il y a de la différence entre un affront & une offense. L'affront se fait par celui qui le peut faire , & le soutient après l'avoir fait ; mais l'offense peut venir de toutes sortes de gens , sans qu'il y ait toujours affront. L'offense est une attaque faite avec insolence , qu'on repousse ordinairement avec vivacité. L'affront est un trait de reproche , ou de mépris lancé devant des témoins , qui pique & mortifie ceux qui ont des sentimens & de l'honneur. Les gens bien élevés n'offensent jamais personne ; & les gens sages ne font des affronts qu'à ceux qu'ils ont intérêt de corriger. ***

C'est faute de cœur que de ne sçavoir mépriser l'offense. L'homme de bien n'est sujet à l'injure. Il est inviolable : une chose inviolable n'est pas seulement celle qu'on ne peut frapper , mais qui , étant frappée ,

ne reçoit ni plaie ni blessure. C'est le plus fort rempart contre les accidens , que cette résolution que nous ne pouvons recevoir que de nous-mêmes. *Anitus & Melitus* me peuvent bien faire mourir, disoit *Socrate* ; mais ils ne me sçauroient mal-faire. * *Charron*.

Il n'y a presque pas un Chrétien qui puisse faire sa priere du matin, sans appeller sur lui-même la colere & la vengeance de Dieu. S'il se souvient encore de l'offense qu'il a reçue, quand il prononce ces mots : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons nos offenses à tous ceux qui nous ont offensés ; » c'est comme s'il disoit, J'ai la haine au fond du cœur ; je brûle d'exercer mon ressentiment. Dieu, que j'ai offensé, je consens que tu en uses envers moi, comme j'en userois envers mon ennemi, s'il étoit en ma puissance.

La philosophie s'accorde avec la religion, pour inviter au pardon de l'offense. Les Stoïciens, les Platoniciens, ne vouloient pas qu'on se vengeât. [Voyez *Vengeance*.] Pour vivre heureux, il faudroit n'offenser personne, & ne s'offenser de rien. Mais cela est bien difficile ; l'un suppose trop d'attention, & l'autre trop d'insensibilité. * *Penf. div.*

OFFICE, SERVICE, BIENFAIT.

Séneque distingue assez bien les idées

accessaires attachées à ces trois termes , office , service & bienfait , *officium* , *ministerium* , *beneficium*. Nous recevons, dit-il, un bienfait de celui qui pourroit nous négliger, sans en être blâmé ; nous recevons de bons offices de ceux qui auroient eu tort de nous les refuser , quoique nous ne puissions pas les obliger à nous les rendre ; mais tout ce qu'on fait pour notre utilité , ne sera qu'un simple service , lorsqu'on est réduit à la nécessité indispensable de s'en acquitter : on a pourtant raison de dire que l'affection avec laquelle on s'acquitte de ce qu'on doit , mérite d'être comptée pour quelque chose.

Les hommes généreux font des bienfaits : les hommes obligeans aiment à rendre service ; & les honnêtes citoyens se font un devoir de rendre de bons offices à leurs voisins , à leurs connoissances , & même aux étrangers. Les bienfaits font souvent des ingrats ; les services brouillent quelquefois des amis ; & les offices ne tirent presque jamais à conséquence. ***

OFFICIEUX.

Les hommes officieux sont ceux qui ont un penchant à la bienfaisance , & qui prennent plaisir à se rendre utiles aux autres. Les gens de ce caractère sont chers à la société. ***

OISIVETÉ.

L'oïveté est un manque d'occupation

utile & honnête ; c'est un désœuvrement condamnable, qui fait du tort à la société, parce qu'il la prive du bien qu'on pourroit faire, si l'on étoit occupé.

Il y a des occupations honnêtes, & des récréations nécessaires ; mais toute oisiveté est condamnable. Elle est la source de presque tous les désordres. ***

L'esprit étant d'une nature agissante, ne peut demeurer dans l'inaction ; mais s'il n'est occupé de quelque chose de bon, il s'applique inévitablement au mal ; car, quoiqu'il y ait des choses indifférentes, elles deviennent mauvaises, lorsqu'elles occupent seules l'esprit. Ne pas faire le bien, c'est presque toujours faire le mal. ***

Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier, que l'Etat paye pour ne rien faire, ne diffère guères à mes yeux d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou foible, tout citoyen oisif est un frippon. *J. J. Rousseau.

Il y a des créatures de Dieu, qu'on appelle *des hommes*, dont toute la vie est occupée, & toute l'attention est réunie à scier du marbre ; c'est très-peu de chose.

Il y en a beaucoup d'autres qui s'en étonnent , mais qui sont entièrement inutiles , & qui passent les jours à ne rien faire ; c'est bien moins que de scier du marbre. * *La Bruyère.*

La pratique de l'oïiveté est une chose contraire aux devoirs de l'homme & du citoyen, dont l'obligation générale est d'être bon à quelque chose , & , en particulier, de se rendre utile à la société dont il est membre. Rien ne peut dispenser personne de ce devoir , parce qu'il est imposé par la nature. *

Les Egyptiens , les Lacédémoniens , & quelques autres peuples de l'antiquité , pour prévenir les suites funestes que l'oïiveté traîne toujours après elle , firent des loix contre les gens oïifs. Là , depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun étoit obligé d'aller déclarer au magistrat de quoi il vivoit , & à quoi il s'occupoit. Il seroit à souhaiter que ces sages loix s'établissent parmi nous , & qu'il ne fût permis à personne de vivre sans quelque honnête occupation d'esprit ou de corps. Ce seroit rendre un grand service à la plupart des grands , qui périssent d'ennui les trois parties du jour , & faire un bien infini à l'humanité. Les voleurs & les scélérats , que la justice est obligée de condamner à mort , ne sont pas ordinairement des artisans ni des laboureurs ; ce sont des gens oïifs que l'amour de la fainéantise & de la débauche a portés à toute sorte de crimes. Ces réflexions ne

servent qu'à confirmer la vérité de cette maxime , qui dit que *l'oisiveté est la mère de tous les vices.* * *M. S. de Castres.*

OPINIÂTRETÉ, OBSTINATION.

Ces deux mots présentent à l'esprit un fort & déraisonnable attachement à ce qu'on a une fois conçu , ou résolu d'exécuter.

L'opiniâtreté est un entêtement aveugle pour un sujet injuste , ou de peu d'importance : elle part communément d'un caractère rétif, d'un esprit sot ou méchant , ou méchant & sot tout ensemble ; qui croiroit sa gloire ternie , s'il revenoit sur ses pas , lorsqu'on l'avertit qu'il s'égare. Ce défaut est l'effet d'une fermeté mal-entendue , qui confirme un homme opiniâtre dans ses volontés , & qui , lui faisant trouver de la honte à avouer son tort , l'empêche de se rétracter.

L'obstination consiste aussi dans un trop grand attachement à son sens , sans aucune raison solide. Cependant ce défaut semble provenir plus particulièrement d'une espèce de mutinerie affectée , qui rend un homme intraitable , & fait qu'il ne veut jamais céder. L'effet particulier de l'opiniâtreté & de l'obstination tend directement à ne point se rendre aux idées des autres , malgré toutes les lumières contraires ; avec cette différence que l'opiniâtreté refuse ordinairement d'écouter la raison , par une opposition qui lui est comme naturelle & de tem-

pérament ; au lieu que l'obstiné ne s'en défend souvent que par une volonté de pur caprice, & de propos délibéré. * *J. Abadie.* Voyez *Obstination*.

La petitesse de l'esprit, l'ignorance & la présomption font l'opiniâtreté, parce que les opiniâtres ne veulent croire que ce qu'ils conçoivent, & qu'ils ne conçoivent que fort peu de chose. * *La Rochefoucault.*

On ne se soucie pas tant d'avoir raison, que l'on se soucie de faire croire qu'on a raison ; c'est ce qui fait que l'on soutient son opinion avec opiniâtreté, après même qu'on a connu qu'elle est fausse.

Presque tous les opiniâtres sont ignorans. Ils ne démordent jamais de leur sentiment, parce que, leur esprit étant aveuglé, ils ne voient rien de mieux pensé que ce qu'ils ont mal pensé. Vous ne les trouvez jamais en bon sens, parce qu'ils n'en ont point ; on ne gagne rien sur eux par la raison, parce qu'ils ne sont pas capables d'en recevoir aucune. * *Amelot de la Houffaye.*

Rien n'est plus insupportable aux gens d'esprit, qu'un homme opiniâtre qui dispute avec eux. * *Id.* Voyez *Caractères*.

L'opiniâtreté est une qualité de bêtes, de femmes, de fots, & d'enfans. Sçavoir mollir & se prêter en certaines occasions, même lorsqu'on n'a pas tort, est une marque de prudence. L'habile pilote baisse ses voiles, lorsque le vent souffle avec beaucoup de véhémence ; au lieu que le fou va à pleines voiles à sa ruine. L'ignorance & l'opi-

niâtreté se tiennent par la main, & le sot croit toujours qu'il y va de son honneur à soutenir la fausse opinion ; & il aime mieux quelquefois perdre l'amitié des gens dont il a besoin , que de démordre de son sentiment. * *Oxenstiern.*

Les esprits capables d'envisager plusieurs choses à la fois , sont raisonnables ; ceux qui n'en voient qu'une , sont entêtés & opiniâtres, quoiqu'ils se croient fermes & constants. * *Id. Voyez Entêté.*

OPINION.

L'opinion est l'idée bonne ou mauvaise , que nous avons des choses. On entend aussi par *opinion* , les préjugés & les pensées fausses qu'on adopte, sans les avoir examinées. * * *

Nous nous laissons gouverner en tout par l'opinion , & les choses ne sont , par rapport à nous , que ce que nous croyons qu'elles soient. *

La mesure du bonheur , ou du malheur de l'homme , c'est l'idée qu'il en a. On est heureux quand on croit l'être. *

Il y a des maux naturels ; il y en a , & c'est le plus grand nombre , qui ne consistent que dans l'opinion. Les maux de la nature sont ceux qui , sans que nous pensions à eux , excitent chez nous le sentiment de la douleur. Les maux de l'opinion sont ceux qui ne l'excitent que quand nous y pensons. *

On

On peut dire encore que les maux de la nature sont ceux qui non-seulement se font sentir, sans que nous pensions à eux, mais qui nous font même penser à eux, parce que nous les sentons, & que les maux de l'opinion sont ceux que nous ne sentons que quand nous pensons à eux, & que parce que nous y pensons.

Sur cette règle, on jugera que la faim & la soif sont des maux de la nature, & que la mort d'un pere, ou d'un ami, sont des maux de l'opinion. On peut inférer de-là que les maux de la nature ne sont que les maux du corps, & que les maux de l'opinion ne sont que les maux de l'esprit; car il n'y a que les maux du corps, qui ne dépendent point de nos pensées; & il n'y a que les maux de l'esprit, qui en dépendent.

Il faut, pour être heureux, penser sainement. Le malheur vient de l'opinion : on doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la religion; mais on doit penser bien différemment du peuple, sur ce qui s'appelle *morale*. J'appelle peuple, tout ce qui pense baslement & communément; la cour en est remplie.*

L'opinion est la plus puissante de toutes les causes qui déterminent l'homme, & la source la plus féconde de ses erreurs & de ses illusions : tout le monde en convient, & personne ne s'en défait.

Le célèbre *Pope* a chanté les charmes
D. des Pas. T. II. L

de l'opinion ; voici la traduction qu'en a faite M. l'abbé *du Resnel*.

Tant que nous respirons , l'opinion flatteuse ,
 A charmer nos ennuis toujours ingénieuse ,
 Dore par ses rayons les nuages charmans
 Qui versent sur nos jours de trompeurs agrémens.
 Satisfait de ses goûts , content de sa science ,
 Chacun a pour soi-même un œil de complaisance.
 Feuilletant nuit & jour des volumes poudreux ,
 Dans un réduit obscur le sçavant est heureux ;
 L'ignorant , affranchi d'un travail si pénible ,
 Dans un lâche repos trouve un plaisir sensible.
 Regardant l'avenir avec tranquillité ,
 Le riche de son bien fait sa félicité.
 Rassuré par les soins que prend la Providence ,
 Le pauvre vit content , malgré son indigence.
 Vois l'aveugle danser ; se plaint-il que ses yeux
 Soient pour jamais fermés à la clarté des cieux ?
 Vois le boiteux qui chante ; en est-il moins tran-
 quille ,
 Quoiqu'à former des pas son pied soit moins agile ?
 Dans les vapeurs du vin le mendiant est roi ;
 Et le sot , en tout tems , vit satisfait de soi.
 Le chymiste , ébloui de l'or qu'il voit en songe ,
 Prend pour réalité ce qui n'est que mensonge ;
 Et même , en déplorant son destin rigoureux ,
 Dans le sein de sa Muse un poète est heureux.

Opinion considérée comme sentiment.
 Voyez *Pensée*.

OPPRESSION, OPPRIMÉS.

L'oppression est une tyrannie que la haine ou l'intérêt nous porte à exercer sur autrui ; il entre toujours de l'injustice dans l'oppression , & c'est ce qui rend odieux le caractère de l'oppressé. ***

Si notre foiblesse nous livre entre les mains de l'oppressé , quelle ressource nous reste-t-il ? notre innocence & notre vertu. S'affliger de ce qu'on est maltraité injustement , c'est presque s'affliger de n'être point coupable ; se plaindre qu'on n'obtient pas les égards qu'on a mérités par sa vertu , c'est avilir la vertu , puisque c'est désirer une récompense indigne d'elle. Quoi ! est-il d'autre véritable mal que le crime , & d'autre véritable bien que l'innocence ? Et n'est-ce point un Dieu sage & bienfaisant qui gouverne l'univers , & qui envoie des maux à l'homme vertueux , pour épurer sa vertu & lui faire acquérir du mérite ? * *M. la Croix.*

Si l'envie ou la malignité ternissent notre réputation , & que nous ne puissions pas dissiper les préjugés qu'elles ont fait naître ; que le témoignage de notre conscience nous suffise. Que peuvent nous ôter les vains discours & le mépris des hommes ? Notre vertu sera-t-elle moins pure & moins réelle , parce qu'elle ne sera pas reconnue ? Il est beau de mériter l'estime publique ; mais il ne l'est pas de l'obtenir : la beauté

Lij

consiste dans l'ordre ; & l'ordre pour tout homme consiste à être vertueux , & non à être reconnu pour tel. **Id.* Voyez *Adversité*.

OPULENCE.

L'opulence est cet état d'abondance que procurent les grands biens. L'opulence est souvent suivie de la mollesse : celle-ci énerve , enivre ou distrait l'esprit de manière à le rendre incapable de toute application.

L'homme qui nage dans l'opulence , rarement cherche la vérité ; il prend la flatterie pour elle , & s'en trouve mieux. Que lui importe de mériter l'estime , puisqu'il acquiert de la considération ? Pourquoi raisonne-t-il sur le bonheur , dès qu'il peut acheter du plaisir ? Les sciences sont pour lui ce qu'est sa livrée ; il paye des gens qui la portent.

Quand est-ce que les hommes reviendront de leurs erreurs ? Quand est-ce qu'ils arracheront le bandeau qui couvre leurs yeux , & qui les empêche de voir le mérite , ou du moins d'en faire cas ? Que nous sommes aveuglés ! Tous nos livres parlent du mépris que nous devons avoir pour des gens qui n'ont que de l'or , & qui sont aussi matériels que ce métal ; tous nos discours roulent sur la considération que nous devons aux talens , aux hommes utiles à la société , aux gens vertueux ; & nous ne cessons de prodiguer nos hommages à l'argille , & nous les refusons à ce qui mérite toute notre re-

connoissance , & qui est seul digne de notre admiration. ***

ORGUEIL, ORGUEILLEUX.

L'orgueil naît de l'idée trop avantageuse que nous nous sommes formée de notre prétendu mérite. Il ne faut donc , pour remédier à l'orgueil que s'apprécier soi-même avec justesse & précision. Mais qu'il est difficile de se peser exactement , quand on tient soi-même la balance ! * *M. Toussaint.*

Les orgueilleux rarement sont vains. L'estime des hommes est à leurs yeux d'un trop vil prix pour s'en faire un but. Ils sont ordinairement singuliers & originaux dans leur conduite , parce que les règles & les bien-séances qui dirigent les hommes , n'étant pas de leur invention , ils ne les suivent pas. La vérité n'insinue guères ses rayons dans un tel esprit ; il se nourrit de mensonges & de rêveries agréables. Semblable , en quelque sorte , au somnambule , il se précipite souvent dans les abîmes les plus profonds , sans s'en appercevoir. L'orgueil enfante presque tous les travers dans les sciences , & presque tous les dérèglemens dans les mœurs. L'insolence est une de ses productions. Il est cependant des orgueilleux , qu'une certaine éducation empêche d'être insolens ; mais qu'il seroit curieux de pouvoir lire dans la tête d'un de ces personnages ! Il n'est peut-être aucun homme qui ne s'y trouvât habillé de la façon la plus

étrange & la plus mortifiante pour son amour-propre. Tout orgueilleux est traître ; & quand l'insolence lui échappe , il se trahit lui-même. Comment ne seroit-il pas insolent , puisqu'il est nécessairement subfannateur & méprisant ?.... L'estime de soi-même est essentiellement fondée sur le mépris des autres , & le mépris des autres sur l'estime de soi-même. Ce n'est pas qu'il n'y ait un certain mépris des hommes que doit avoir tout bon esprit ; mais ce mépris est un mépris de pitié , qui tombe bien plus sur le général que sur le particulier ; qui s'enveloppe & se comprend soi-même dans sa compassion , & qui n'exclut pas la tendresse pour l'humanité. * *La Psycanthropie , ou le Spectacle des esprits.*

Si nous n'avions pas d'orgueil , nous ne nous plaindriions pas de celui des autres. * *La Rochefoucault.*

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remontrances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes ; & nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger , que pour leur persuader que nous en sommes exempts. * *Id.*

L'orgueil ne veut pas devoir , & l'amour-propre ne veut pas payer. * *Id.*

Le même orgueil , qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts , nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas. * *Id.*

Il est rare que les orgueilleux rendent justice au mérite ; ils croient que leurs pré-

tendues bonnes qualités les mettent au-dessus de tout, & les dispensent, comme si tout leur étoit dû, de rendre justice au mérite d'autrui. Cette présomption est une espece d'yvresse qui les empêche de se connoître; ils ne se voient pas; ils ne se sentent pas. Semblables à ceux qui ont bu trop de vin, & qui voient tous les objets doubles, les orgueilleux grossissent leurs bonnes qualités & les multiplient. * *M. de Bellegarde.*

On aimeroit mieux par orgueil jeter au fort à qui auroit raison, que de céder, ou de reconnoître soi-même son injustice. *

L'orgueil est l'amour de l'excellence, &, par conséquent, l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'estime, des louanges, & de l'amour des hommes; car on excelle par tout cela. Il n'est pas nécessaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, & qu'on est digne de leur être préféré; il suffit de le désirer. Il y en a qui connoissent leur bassesse, & qui ne laissent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur & pour tout ce qui pourroit les réhausser dans l'esprit des hommes. Ainsi l'orgueil ne consiste pas seulement dans une vaine complaisance pour les qualités qu'on croit avoir; il consiste aussi dans le desir de les avoir, & même dans le dépit que l'on sent d'en être privé. * *M. Nicole.*

On ne considère guères, parmi les hommes, d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas;

mais le fonds de ce vice est de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on en soit privé. C'est une sottise vanité, si l'on imagine les avoir, lorsqu'on en est dépourvu; mais c'est toujours orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en estiment, & d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela, non-seulement de l'erreur & de l'ignorance, mais de l'injustice & du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaisé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens & ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur d'avoir certaines qualités & certains talens, que de ne les point avoir; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un sujet d'élevation & d'orgueil. Ainsi la plupart des talens rabaisent. en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains & plus orgueilleux. Il paroît par tout cela, que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes même ne sçauroient le souffrir, quand il est manifesté.

* *Id.*

L'orgueilleux s'élève du bien qu'il fait; il s'élève du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse, le contente. * *Id.*

Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, & de n'y point appercevoir de défauts.

Le seul défaut de ces vues suffit pour séduire le cœur , parce que l'orgueil , qui y réside , l'occupe bientôt tout entier , à moins qu'il ne soit reprimé. * *Id.*

L'orgueil est cet état où l'homme , réfléchissant sur les perfections dont il se croit orné , ou sur les avantages dont il jouit , se sent satisfait de lui-même....

Les qualités qui nous donnent de l'orgueil , lorsqu'elles nous sont personnelles , nous en donnent encore , quoique dans un moindre degré , lorsque nous les remarquons dans nos amis , ou dans les personnes qui nous appartiennent : l'homme fier saisit avidement les occasions de prôner la beauté , l'adresse , le mérite , le crédit & les honneurs dont jouissent ses parens. Ce sont-là autant d'appuis de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Fiers de nos richesses , nous voudrions que tous ceux qui sont en relation avec nous , fussent riches comme nous , & nous avons honte de la pauvreté de nos parens & de nos amis. * *M. Hume.*

Si un orgueilleux se donnoit la peine de consulter son propre cœur , il trouveroit que , si les autres étoient aussi bien instruits de ses foiblesses que lui-même , il n'auroit jamais l'impudence de prétendre à l'estime du public.

L'orgueil naît donc du manque de réflexion & du peu de connoissance qu'on a de soi-même. Plus on se connoît , & plus on a d'humilité. L'un suit naturellement

de l'autre , & ils s'accompagnent toujours.

* *Portef. litt.*

Il y a deux sortes d'orgueil ; un orgueil simple , vrai & naïf , qui se montre à découvert , & qui va droit à son but. On pense avantageusement de soi-même , & on en parle , comme on en pense. On dit sans façon , qu'on a de l'esprit & des talens ; & on le dit plutôt , parce qu'on le croit , que pour le faire croire.

L'autre sorte d'orgueil est un orgueil faux , menteur , dissimulé , qui n'empêche pas toujours qu'on ne sente son insuffisance ; un orgueil qui nous fait desirer ardemment l'estime des autres , & prendre , en conséquence , toutes les mesures possibles , pour qu'ils ne nous connoissent pas tels que nous sommes ; convaincus intimement , malgré toutes les illusions de l'amour-propre , que nous ne pouvons échapper à leur mépris qu'en les trompant.

Cet orgueil , s'il vient à être découvert , est extrêmement odieux. On tolere ; on nous passe en quelque sorte le premier , s'il est fondé ; & s'il ne l'est pas , il n'est que ridicule. C'est un fanatisme qui fait pitié , une folie dont on rit , & même qu'on se plait quelquefois à flater , pour en tirer des scènes plus plaisantes. J'ai connu de ces orgueilleux fous , des especes de don Quichote en leur genre ; on les méprise sans les haïr. Quant aux orgueilleux de mauvaise foi , ils sont également haïs & méprisés , dès qu'ils sont connus ; & ils le sont bientôt , parce

que tous les hommes sont orgueilleux plus ou moins. Il y a des vices qu'on apperçoit d'autant plus aisément, qu'on en est soi-même plus éloigné. Il n'en est pas ainsi de l'orgueil. Plus on en a, & plutôt on le découvre par-tout où il est. L'orgueil est le plus grand & le plus fin ennemi de l'orgueil.

Il ne faut pas confondre cet orgueil simple & naïf dont je viens de parler, avec un orgueil grossier & rebutant par sa grossièreté. Au reste, cet orgueil grossier seroit encore moins odieux, que cet orgueil raffiné, cet orgueil de mauvaise foi, qui garde, à la vérité, quelques ménagemens, mais qui met dans les actions & dans les discours un faux infiniment choquant, dès qu'il est apperçu.

L'orgueilleux, du caractère que j'ai ici en vue, toujours attentif à persuader les autres d'un mérite qu'il sçait très-bien lui manquer, n'a garde de parler & d'agir naturellement. Si vous vous entretenez avec lui sur quelque matière, si vous lui demandez son sentiment sur un ouvrage qui vient de paroître, n'attendez pas qu'il vous expose ses propres pensées, qu'il vous rende compte naïvement de son impression. Il craint de se livrer. Il blâme, ou il approuve, selon qu'il croit se faire honneur, en blâmant ou en approuvant. Il n'a de sentiment décidé sur rien. Il parle moins pour dire ce qu'il pense, que pour faire croire qu'il pense bien. En un mot, il veut vous donner une idée avantageuse de lui-même : voilà sa règle ;

& pour la suivre, il parlera différemment selon les occasions.

Sa méthode ordinaire est d'apporter des raisons pour & contre, moins pour combattre les unes & approuver les autres, que pour faire voir qu'il les sçait toutes.

Il a fait provision de principes généraux qu'il débite gravement, sans en venir à l'application qu'il suppose aisée à faire, & dont il sçait bien pourtant qu'il ne se tiendrait pas. Si enfin vous l'avez amené à s'expliquer plus précisément, à embrasser un sentiment particulier; quelque faux qu'il soit, selon lui-même, il le soutiendra, mais presque toujours par des généralités. * *M. L. Trublet.*

Quoique ce soit un orgueil plus grossier de se louer soi-même, que de paroître recevoir avec plaisir les louanges qu'on nous donne, il y a cependant des orgueilleux qui affectent de ne pouvoir souffrir qu'on les loue, & qui se louent beaucoup eux-mêmes; c'est qu'ils se louent sans s'en apercevoir. Quand on les loue, ils sont sur leurs gardes & paroissent modestes. Vient-ils à parler d'eux-mêmes? Ils s'oublient, ou plutôt ils oublient toute bien-séance, & paroissent extravagans. Il y a deux manieres toutes contraires de les amener à ce point; les flater, leur applaudir, feindre de donner dans leur sens, ou bien les contredire. La première est assez ennuyeuse: l'autre a du moins cela d'agréable, qu'on dit ce que l'on pense; mais on a encore le

plaisir d'humilier un orgueilleux , & de jouir de son dépit. Les effets d'un orgueil piqué, sont quelquefois si plaisans, qu'on a toutes les peines du monde à s'empêcher d'en rire ; & souvent la scène finit, parce que les assistans & le contradicteur même ne peuvent plus tenir leur sérieux. Cette manière d'amener un orgueilleux à se louer avec excès, est encore la plus sûre ; & il en est peu auprès de qui elle ne réussisse. C'est un ridicule bien visible que celui d'enchérir sur les louanges qu'on nous donne ; & il est plus facile de l'éviter. Mais on croit avoir droit de repousser le mépris ; & il est difficile de le repousser sans colere : or un homme en colere ne sçait plus ce qu'il dit. Enfin n'éprouvons-nous pas tous les jours, dans les choses les plus indifférentes, que la contradiction nous porte naturellement à l'exagération. * *Id.*

OSTENTATION.

L'ostentation est un sentiment de vanité, qui nous porte à faire parade de nos qualités, ou de nos talens, ou de nos actions. Si cette vaine gloire se trouve mal fondée, elle nous rend le jouet de notre folie, & nous couvre de ridicule. Un homme bien élevé ne fait ostentation d'aucun de ses biens, pas même d'aucune de ses vertus. ***
Voyez Vanité.





PARDON.

LE pardon est l'oubli d'une injure , ou d'une faute quelconque. Les hommes sont si sujets à faire des fautes , qu'ils doivent se pardonner mutuellement. C'est d'ailleurs souvent le plus court moyen de les faire rentrer en eux-mêmes & de les corriger. La haine & la vengeance n'entrent jamais dans les ames nobles & généreuses. * * *

Parménides pardonna à *Héraclite* une offense si notable qu'on blâma publiquement sa bonté ; mais il ferma la bouche aux médifans par ces paroles , « qu'il n'appartenoit qu'à lui seul de pardonner les » grandes offenses. *

Laurent, prince Palatin , reprenant l'empereur *Sigismond* de ce qu'au lieu de faire mourir ses ennemis qu'il avoit vaincus , il les combloit de faveurs : « Les ennemis , » lui répondit l'empereur , qui sont morts , » ne peuvent plus nuire : vous avez raison » de dire qu'il faut tuer les autres ; c'est » précisément ce que je fais , quand je comble de graces un vaincu. Je tue en lui » l'ennemi , & j'en fais un héros qui m'aime. » *

Louis XII, roi de France , ayant succédé à *Charles VIII* , marqua d'une croix le nom de tous ceux qui , pendant le règne

précédent , lui avoient rendu de mauvais offices. On n'en fut pas plutôt instruit à la cour , que tous ceux qui se sentirent coupables , s'en éloignerent. Mais le roi les fit revenir , & leur dit : « Pourquoi vous absentez-vous ? La croix dont j'ai marqué vos noms ne signifie pas le gibet ; elle marque , comme celle de notre Sauveur , l'oubli & le pardon des injures. »

PARESSE , FAINEANTISE.

La paresse est un moindre vice que la faineantise. Celle-là semble avoir sa source dans le tempérament , & celle-ci dans le caractère de l'ame. La première s'applique à l'action de l'esprit , comme à celle du corps ; la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action. Le paresseux craint la peine & la fatigue ; il est lent dans ses opérations , & fait traîner l'ouvrage. Le faineant aime à être désœuvré ; il hait l'occupation , & fuit le travail. **M. L. Girard.*

PARESSE , PARESSEUX.

De toutes les passions , celle qui nous est la plus inconnue à nous-mêmes , c'est la paresse ; elle est la plus ardente & la plus maligne de toutes , quoique sa violence soit insensible , & que les dommages qu'elle cause , soient très-cachés. Si nous considérons attentivement son pouvoir , nous verrons qu'elle se rend , en toute rencontre , maîtresse de nos sentimens , de nos intérêts & de nos plaisirs. C'est la *remore* qui a

la force d'arrêter les vaisseaux ; c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires , que les écueils , & que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'ame , qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites , & les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion , il faut dire que la paresse est comme la béatitude de l'ame , qui la console de toutes ses pertes , & qui lui tient lieu de tous les biens.

* *La Rochefoucault.*

C'est se tromper , de croire qu'il n'y ait que les violentes passions , comme l'ambition & l'amour , qui puissent triompher des autres. La paresse , toute languissante (*a*) qu'elle est , ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse ; elle usurpe sur tous les desseins & sur toutes les actions de la vie : elle y détruit & y consume insensiblement les passions & les vertus. * *Id.*

De tous les défauts , celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord , c'est de la paresse. Nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles , & que , sans détruire entièrement les autres ; elle en suspend seulement les fonctions. * *Id.*

Beaucoup des gens , qui ne sont point paresseux , s'accusent de l'être , pour donner une plus grande idée de leur esprit , & faire

(*a*) Elle va lentement ; mais comme elle va toujours , elle va plus loin , dit *Amelot de la Houffaye.*
croire

croire que leurs sermons , leurs harangues , leurs livres , leur ont coûté peu de tems. *Balzac , Voiture , & d'autres modernes* étoient de ces paresseux-là. * *Amelot de la Houffaye.*

Si l'oïfiveté est la mere de tous les vices , on peut dire que la paresse est ennemie de toutes les vertus. Un homme paresseux sacrifie tout à son indolence. Fuyons ce vice ennemi des talens & de la gloire ; la religion & notre propre intérêt nous y engagent.***

Tout roule ; tout s'agite dans le monde ; tous les corps terrestres & célestes sont occupés : par quelle raison demeurerions-nous dans une lâche oïfiveté ? Il n'y a de paresseux que parmi les hommes. * *Portef. litt. & mor.*

La paresse , toute engourdie qu'elle est , fait plus de ravage chez nous , que toutes les autres passions ensemble. Elle va lentement ; mais comme elle va toujours , elle va aussi plus loin. * *Ibid.*

Platon dit que le travail est autant préférable à la paresse , que le poli d'un métal l'est à la rouille.*

F A B L E.

La Cigale & la Fourmi.

Au tems que l'ardent moissonneur ;
La faucille à la main , jette le bled par terre ,
La fourmi , prévoyante & bonne ménagere ,

Dit à la cigale : Ma sœur ,
D. des Pas. T. II.

M

Imitons la gent raisonnable :

Faisons aussi notre moisson.

L'hiver vient à grands pas : pour ce tems misé-
rable ,

Remplissons nos greniers dans la belle saison.

Demain, répondit la chanteuse ,

Demain ; car je suis aujourd'hui

En humeur de chanter, pour charmer mon ennui.

Le lendemain la troupe moissonneuse ,

Craignant pour sa moisson, parla de la serrer.

Allons, dit la fourmi, travaillons ; le tems presse.

Demain. Le tems se perd. Demain, par mon
adresse ,

Je sçaurai bien le réparer.

Mais ce demain, qui peut t'en assurer?....

Laisse-moi chanter à mon aise :

Pendant un si beau jour, veux-tu que je me taise ?

La cigale chanta ; puis elle s'endormit.

Mais voilà que , pendant la nuit ,

Le moissonneur met tout en grange.

L'hiver vient ; le beau tems s'enfuit :

Plus de moisson , plus de vendange ;

Et pour avoir toujours remis au lendemain ,

La cigale mourut de faim.

Voilà votre portrait , jeunesse trop volage !

Quand on vous dit : Fuyez un repos libertin ,

Travaillez à vous rendre sage.

Demain, répondez-vous ; demain ; toujours de-
main.

De la cigale imitant le langage ,

Craignez un jour d'en avoir le destin.

* *Le P. André , J.*

PARLEURS.

Parler beaucoup & bien, c'est le talent du bel esprit : parler peu & bien, c'est le caractère du sage : parler beaucoup & mal, c'est le vice du fat : parler peu & mal, c'est le défaut du sot. * *M. L. Terrasson.*

Quelques dispositions qu'un homme ait reçues de la nature pour parler juste, elles lui demeureront souvent inutiles, & lui deviendront quelquefois préjudiciables, s'il n'y joint pas de lui-même l'attention de parler peu. * *Id.*

L'homme de sens parle peu, par la disposition de son génie ; & l'homme d'esprit parle peu, par le soin qu'il a de sa réputation.

Un jeune homme, qui se pique d'avoir de l'esprit, remplit sa prétention, en parlant beaucoup. Mais un homme, qui a réellement de l'esprit, en emploie une petite partie à parler, & une plus grande à se taire.

Il y a deux éducations ; l'une qu'on reçoit des maîtres dans son enfance, & l'autre qu'on se donne à soi-même dans l'adolescence. Celle-ci est la plus importante, & ne peut se prendre qu'en écoutant & en examinant ; deux secours dont se privent malheureusement les jeunes gens qui parlent beaucoup. * *Id.*

Un jeune homme n'ira jamais des mauvais discours aux bons, qu'en passant par le silence.

Mij

Les jeunes gens apprendront toujours bien plus de choses , en écoutant les habiles qui parlent de leur propre mouvement , qu'en les gênant par des interrogations mal faites.

L'horloge, qui ne sonne que quand on l'interroge, devrait s'appeller *horloge à réponse*, & non à *répétition* ; & elle est le modèle d'un habile homme , qui ne se fait point valoir lui-même , mais qui parle juste, quand les autres souhaitent de l'entendre. * *Id.*

Le caquet met les personnes qui ont un peu d'esprit au niveau de celles qui n'en ont point.

Zénon disoit de certains grands parleurs de son tems , « que leurs oreilles étoient » tombées sur leurs langues. »

Un barbier , grand parleur , demandoit un jour à un philosophe , comment il vouloit qu'il lui fit la barbe ? *Sans mot dire*, lui répondit-il. *

PARURE.

Il est indigne d'un homme de mérite de s'amuser à éblouir les yeux par la magnificence de ses habits ; sa parure est honnête, simple, sans affectation, & l'emblème de son esprit. Il sçait que l'or & la broderie ne peuvent rien ajoûter à l'idée qu'on a de son mérite , & qu'il donne du lustre à l'habit le plus simple, pendant que le plus riche ne sçauroit lui en donner aucun. Il s'attire d'abord les regards de tout le monde, comme si la lumière qui tombe sur lui , for-

moit plus d'éclat que celle qui environne tous les autres.

Mais s'il est quelques ames assez fortes pour mépriser les vaines parures, elles sont en bien petit nombre. Ceux même qui déclament contre le faste, se laissent éblouir par lui, & font un plus grand accueil aux hommes, selon qu'ils sont plus ou moins richement parés. On voit l'habit, & presque jamais l'homme. *M. Sedaine* a fait une Epître charmante à ce sujet. Elle est trop connue, pour être rapportée ici. Voyez *Luxe*.

PASSIONS.

Les passions sont les vices & profondes affections de notre ame; elles prennent leur source dans le tempérament & l'amour-propre, & roulent toujours sur le plaisir ou la douleur.

On compte parmi les passions, l'amour, l'ambition, l'avarice, l'envie, la vengeance & la colere. Ces deux dernières passions sont les effets de la haine, qui est elle-même une passion. Voyez *Ambition. Avarice*, &c.

Les passions sont d'autant plus vives, que l'imagination est plus enflammée. A cet égard, la force de nos passions dépend autant de notre tempérament que de la nature des objets. * *M. Hume*.

Le principal effet des passions est de nous dérober la connoissance de nous-mêmes. Cette connoissance néanmoins est la source de nos vertus, comme l'ignorance de ce

que nous sommes, est la cause de nos foiblesses.

L'homme prend ses passions pour soi-même. Il prend le dérèglement de son cœur pour son cœur ; il ne peut comprendre qu'il y ait de la distinction entre lui-même & ses mauvais penchans ; c'est l'affliger que de vouloir le guérir : il remerciéroit un médecin qui le guériroit de la fièvre ; mais il ne peut souffrir une religion qui veut le délivrer de ses passions. Ce malheur de l'homme vient de ce que les biens présens font sur lui une continuelle impression, qui lui cache l'intérêt dont il seroit pour lui d'obéir à la religion, & de se conserver pour les biens qu'elle lui promet.

Chaque homme a une passion dominante, & c'est toujours la plus difficile à corriger.

* *Oxenstiern.*

Un homme peut s'applaudir & se glorifier, lorsqu'il a dompté ses passions favorites, & réprimé ses mouvemens ; c'est ici son ouvrage : il a seul part à ce travail ; & il peut, à juste titre, s'en donner toute la gloire. Sçavoir quitter sa maîtresse, ou modérer son ambition, sont des ouvrages qui peuvent justement nous rendre contents de nous-mêmes. * *M. de S. Réal.*

Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mene où l'on veut. Une femme fera de l'homme du monde le plus impérieux, tout ce qu'il lui plaira, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté, & peu d'amour. * *Recueil de Mor. & de Phil.*

Si, par ce mot de *passions*, on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires & louables, suivant leurs objets; mais, comme on entend communément par ce mot les mouvemens violens qui emportent l'ame, & qu'elle a beaucoup de peine à retenir, l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle? Et doit-on s'étonner que la morale Chrétienne nous ordonne de résister à nos passions, puisque la morale payenne l'a ordonné tant de fois?

* *Ibid.*

Faites réflexion aux funestes suites des passions : vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes défabusés, sans en être guéris. Supposez, ma fille, s'il est possible, les maux que l'amour fait faire : il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'ame & dans les sens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il étonne la vertu ; il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, & ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions ; elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. * *Mad. Lambert.*

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature, dont les règles sont infail-
libles : & l'homme le plus simple, qui a de
de la passion, persuade mieux que le plus
éloquent qui n'en a point. * *La Rochefoucault.*

M iv

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions ; en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre ; & à mesure que les grandes s'éteignent en nous , les petites s'y allument davantage , de même qu'un sens se fortifie par la perte d'un autre. * *Id.*

L'absence diminue les médiocres passions & augmente les grandes , comme le vent éteint les bougies & allume le feu. * *Id.*

Nous naissons tous avec des passions ; la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité : ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions ; le hazard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets , sans en détruire la nature. *M. L. C. de Bernis.*

Que les passions sont funestes ! Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau ; elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne peut voguer. La bile rend colere & malade ; mais sans la bile , l'homme ne peut vivre. Tout est dangereux ici-bas , & tout est nécessaire. * *M. de Voltaire.*

Les passions ont fait la matière d'une multitude de livres , & le sujet de disputes interminables , tant parmi les anciens , que parmi les modernes. Chacun s'est étudié à les définir , au lieu de travailler à les modifier. On a ignoré que les passions étoient nécessaires , ou l'on a agi comme si elles étoient incorrigibles. Les uns , en conséquence , ont essayé de les déraciner , & les

autres n'ont pas sçu qu'il y avoit moyen de les tempérer; mais l'ame, qui s'exalte, tient le milieu, & parce qu'elle sent le besoin qu'elle a des passions, & parce qu'elle connoît la possibilité de les réduire. Il ne s'agit que d'ôter le plus ou le moins; car, si, par exemple, la peur, qui nous rend pusillanimes, vient à diminuer, elle se change en prudence; & si l'ambition, que la sagesse condamne, baisse de quelques degrés, elle devient émulation. Les passions sont aussi utiles lorsqu'on les modifie, qu'elles sont pernicieuses quand on les laisse dans toute leur fermentation. * *M. Caraccioli.*

Ceux qui sont nés avec les passions vives, goûtent, sans doute, plus de plaisir que les autres, parce qu'ils le sentent mieux. Mais ils ressentent aussi les chagrins avec la même vivacité; & la distribution des uns & des autres n'étant pas égale à beaucoup près, ils ne peuvent jamais être heureux.

Il est certaines ames pour lesquelles la retraite est un danger; leurs passions, n'étant détournées par aucun objet extérieur, y prennent de nouvelles forces; leur imagination s'échauffe, même par les efforts qu'elles font pour s'en guérir, & leur mal devient incurable; elles auroient besoin du tumulte du monde pour s'en délivrer, ou du moins pour les affoiblir.

Il n'est pas pardonnable de languir sous le joug d'une passion médiocre; il faut la vaincre.

Il en est des passions, comme des plaies :

il faut ſçavoir ſe couper un bras, quand il eſt néceſſaire, pour n'être pas contraint de ſe le faire couper enſuite à différentes reprises.

La haine eſt une paſſion plus violente que l'amour, & l'éteint ſouvent, lorsqu'il ſe trouve contraire au deſir que nous avons de nous venger.

On fait plus de cas de l'amour, qu'il ne mérite ; on le déſie, & l'on croit par-là excuſer les foibleſſes dans lesquelles il nous entraîne. Mais, en l'analyſant ſans intérêt & ſans prévention, on s'apercevra aiſément que ce n'eſt qu'un ſimple deſir de ſatisfaire les beſoins des ſens, plutôt, à la vérité, avec un tel objet, qu'avec un tel autre : ôtez-en ce deſir ; ce n'eſt plus que de l'amitié pure. Le peu d'inſtans que ce deſir contenté peut nous procurer de plaiſir, mérite-t-il donc qu'on lui ſacrifie la paix & le bonheur de la plus grande partie de ſa vie ?

La jeuneſſe a des avantages ſur la vieilleſſe ; cette dernière en a ſur la jeuneſſe, qui, pour être moins apparens, n'en ſont pas moins réels. Elle nous met à l'abri des paſſions tumultueuſes, dont la jeuneſſe eſt tyranniſée. Nos ſenſations & nos ſentimens étant amortis par l'âge, les douleurs, tant phyſiques que morales, en ſont moins vives ; & nous ſommes moins ſenſibles à la perte de la vie, parce que nous avons moins d'objets agréables à regretter. * *Penſ. & Réfl. mor.*

Les paſſions les plus communes, & celles

qui tyrannisent davantage les hommes , sont l'amour & l'ambition ; c'est ce qu'a dit *la Fontaine* dans les vers suivans , qui réunissent la simplicité à l'extrême éloquence :

Deux démons à leur gré partagent notre vie ,
Et de leur patrimoine ont chassé la raison ;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
Si vous me demandez leur état & leur nom ;
J'appelle l'un l'*amour* , & l'autre *ambition* :
Cette dernière étend le plus loin son empire ;
Car même elle entre dans l'amour.

Les passions sont nos élémens , & elles peuvent nous rendre heureux , pourvu qu'elles n'agitent notre ame que comme les petits poissons agitent l'eau , c'est-à-dire sans la troubler. * *M. de Bignicourt*.

PATIENCE.

La patience est une vertu qui nous fait supporter sans murmure les maux dont la vie est semée. Les anciens philosophes se soumettoient à la patience , dans les malheurs , & quelquefois avec assez de résolution. Mais quelle étoit cette espece de patience ? une patience d'esclaves attachés à leur chaîne , & sujets à tous les caprices d'un maître impitoyable , puisqu'ils étoient persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle , immuable , nécessaire , de laquelle partoient indifféremment les biens & les maux. Cette patience ,

dée sur l'inutilité de la révolte , ne pouvoit qu'arrêter durement les mouvemens de l'ame , & y laissoit un chagrin sombre & farouche. C'étoit plutôt un désespoir raisonnée , qu'une sage soumission. Graces au Christianisme , nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle qui nous emporte & nos entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une sage & éternelle Intelligence préside à tout. Ce bras , dont nous ressentons les coups , est un bras qui nous distribue les maux même , selon nos besoins & nos forces , & qui , à proprement parler , ne nous envoie que des biens. C'est le bras d'un pere : nous souffrons comme des enfans , sûrs de la bonté de celui qui nous châtie , & non point comme des esclaves assujettis aux rigueurs les plus bizarres. Ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête , mais une soumission volontaire aux ordres de la Providence , qui répand dans notre cœur une consolation presque aussi douce , si j'ose le dire , que la jouissance même du bien. *

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus d'avantage , que dans les injures. Un Stoïcien les méprisoit , & conservoit même quelquefois un extérieur paisible. Mais on n'ignore pas que c'étoit par orgueil , & en s'élevant dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé , & à qui il refusoit la qualité d'homme ; au lieu qu'un Chrétien se

met dans son cœur au-dessous de tous les hommes ; & cependant il a au milieu des outrages une tranquillité qui le met beaucoup au-dessus de ses ennemis : innocent & heureux artifice que la religion nous enseigne ! Sans prendre une fierté mal fondée , sans affecter une fausse insensibilité , nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur , pour être supérieurs aux créatures. *

PATRIE.

La patrie est le lieu où l'on a pris naissance. Il y a long-tems qu'on dit qu'il n'y a rien de si doux que la patrie : il faut ajoûter, ni de si aimable , & qui mérite tant de respect & de vénération ; car elle est la première cause de tout le bien que nous faisons , puisque c'est à elle que nous devons notre naissance & notre éducation. Chacun admire la magnificence & la beauté des grandes villes ; mais on aime sa patrie telle qu'elle est ; & quelque voyage qu'on fasse dans les pays étrangers , on en revient toujours là , ou l'on y veut revenir. C'est comme le but où se terminent tous nos desirs. Celui qui fait donc vanité d'avoir une illustre patrie , ignore , à mon avis , l'amour & l'honneur qu'on doit au lieu de sa naissance , puisqu'il témoigne par-là qu'il l'estimerait moins, si elle étoit moins illustre ; au lieu que c'est assez , pour se faire aimer , qu'elle soit notre patrie. Lorsque l'on compare ensemble les pays , on fait cas de l'un

pour le commerce , de l'autre pour l'abondance ; mais on a une passion pour le sien , sans considérer tout cela. On souhaiteroit bien qu'il fût plus riche , ou plus agréable ; mais tel qu'il est , on l'estime , ou du moins on s'en contente. * * *

L'intérêt que le citoyen doit prendre au bien de la patrie , l'oblige d'avancer ce bien par toutes les voies légitimes. C'est le devoir de tous les sexes , de toutes les conditions , de tous les âges ; & qui ne peut le remplir par son emploi , par son crédit , par ses conseils , doit le remplir par ses vœux. *

Scipion l'Africain , disoit qu'il aimeroit mieux avoir sauvé la vie à un citoyen , que d'avoir défait cent ennemis. * Voyez *Amour de la patrie*.

PAUVRETÉ, INDIGENCE.

La pauvreté est une situation de fortune , opposée à celle des richesses , dans laquelle on est privé des commodités de la vie , & dont on n'est pas toujours le maître de sortir ; c'est pourquoi l'on dit que pauvreté n'est pas vice.

L'indigence enchérit sur la pauvreté ; on y manque des choses nécessaires ; elle est l'extrême de la superfluité d'une fortune immense ; il n'y a point d'homme qui ne puisse s'en tirer , à moins qu'il ne soit hors d'état de travailler.

Une heureuse étoile , ou d'heureux talens , tirent de la pauvreté ceux qui y sont nés ,

& la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est le remède contre l'indigence : si on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la fainéantise.

Les lettres ne sont guère cultivées au milieu des richesses, & elles le sont mal dans la pauvreté ; une fortune honnête est leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaisir que procurent les grands biens, est de pouvoir répandre un superflu qui fournisse le nécessaire à ceux qui sont dans l'indigence : s'ils pensent & usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes.* *M. L. Girard.*

Les cris douloureux de l'adversité touchent rarement le cœur d'une personne heureuse. C'est dans un état borné, c'est dans la médiocrité, qui nous laisse des besoins, nous accoutume à nous gêner, à sentir une continuelle privation, que nous jettons des regards compatissans sur celui qui souffre d'une privation plus grande. Si, pour le soulager, il ne faut que nous gêner davantage, l'habitude de nous refuser beaucoup à nous-mêmes, nous conduit à le secourir généreusement, nous fait trouver de la douceur à bannir du cœur d'un autre cette peine si souvent renouvelée au fond du nôtre.*

Ce n'est pas l'indigence qui humilie, c'est la dure compassion des hommes. On ne rougit point d'être à plaindre ; le besoin n'avilit pas. Mais on rougit d'exposer sa misère aux yeux de l'homme riche & vain,

qui regarde son aisance comme un droit de dédaigner le pauvre, assez fier, assez noble, pour n'exiger ni sa pitié ni ses secours.*

La pauvreté retrécit l'ame, affoiblit l'esprit, & ôte le courage. Un infortuné, condamné au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver sa vie, ne fait usage de ses lumieres, que pour sentir plus fortement son triste état; il tourne toutes ses pensées vers les moyens qui peuvent l'améliorer; & quand il est sans espérance, il se laisse abbatre, & devient bientôt incapable de tout travail qui exige de la liberté & de la force dans l'esprit. * *Réabatis.*

Un poète l'a dit : « Ce qu'il y a de plus » dur dans la pauvreté, c'est qu'elle est un » avilissement, un deshonneur, un ridicule » même (a). »

De-là tant de pauvres moins affligés de l'être, que honteux d'être connus pour tels. On exhortoit un de ces pauvres à déclarer son état à des personnes qui pouvoient le secourir. « Attendez encore un peu, leur » répondit-il. Le sentiment de ma misere, » quand elle fera extrême, étouffera ou du » moins surmontera en moi celui de la » honte; &, dans les autres, le sentiment » de la pitié surmontera peut-être celui du » mépris qu'excite naturellement la pau- » vreté connue. Aujourd'hui je n'ai ni le

(a) *Nil habet infelix paupertas durius in se
Quàm quod ridiculos homines facit.*

* JUVEN.

» courage

« courage de demander , ni l'espérance
 » d'obtenir. Le mépris est dur & avare ;
 » la pitié seule est secourable. » * *Id.*

PÉDANTERIE, PÉDANS.

Un pédant est un homme d'une présomption babillarde , qui fatigue les autres par la parade qu'il fait de son sçavoir , en quelque genre que ce soit , & par affectation de son style & de ses manieres.

Ce vice de l'esprit est de toute robe ; il y a des pédans dans tous les états , dans toutes les conditions , depuis la pourpre jusqu'à la bure , depuis le cordon-bleu jusqu'au bonnet doctoral. *Jacques I* étoit un roi pédant.

Il est vrai néanmoins que le défaut de pédanterie est particulièrement attaché aux gens de collège , qui aiment trop à étaler le bagage de l'antiquité dont ils sont chargés. Cet étalage d'érudition assommante a été si fort ridiculisé , & si souvent reproché aux gens de lettres , par les gens du monde , que les François ont pris le parti de dédaigner l'érudition , la littérature , l'étude des langues sçavantes , & , par conséquent , les connoissances que toutes ces choses procurent. On leur a tant répété qu'il faut éviter le pédantisme , & qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie , qu'enfin les auteurs sérieux sont devenus plaisans ; & , pour prouver qu'ils fréquentent la bonne compagnie , ils ont écrit des choses & d'un ton

D. des Pas. T. II.

N

de très-mauvaise compagnie. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Le terme de *pédant* est fort équivoque; mais l'usage, & même la raison veulent qu'on appelle *pédans* ceux qui, pour faire parade de leur fausse science, citent à tort & à travers toutes sortes d'auteurs; qui parlent, simplement pour parler & pour se faire admirer des sots; qui amassent, sans jugement & sans discernement, des apophthegmes & des traits d'histoire, pour faire semblant de prouver des choses qui ne se peuvent prouver que par des raisons. * *Mallebranche.*

Les *pédans* sont vains, fiers, de grande mémoire, & de peu de jugement; heureux & forts en citations, malheureux & foibles en raisons. * *Id.*

Il y a des gens *pédans* dans leurs manières; ceux-là sont graves, recherchés dans ce qu'ils disent & ce qu'ils font, & se rendent insupportables à la société à force d'être mesurés & pointilleux dans leurs politesses. On doit éviter avec soin tout ce qui sent l'affectation. * *Oxenstiern.*

PENCHANT, INCLINATION.

L'inclination dit quelque chose de moins fort que le penchant. L'une nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne. Il semble aussi que l'inclination doive beaucoup à l'éducation, & que le penchant tienne

plus du tempérament. On donne ordinairement à l'inclination un objet honnête; mais on suppose celui du penchant plus sensuel, & quelquefois même honteux. Ainsi l'on dit qu'un homme a de l'inclination pour les arts & pour les sciences, & qu'il a du penchant à la débauche & au libertinage.

* *M. L. Girard. Voyez Inclination.*

Quelque violens que soient nos penchans, il nous est possible de les affoiblir; & nous devons le faire, quand ils sont vicieux. Il n'y a qu'à descendre en nous-mêmes, nous étudier, réfléchir attentivement sur l'objet qui les a fait naître, sur ce qui les nourrit, sur les événemens qui en sont la suite; & nous serons bientôt en état de les rectifier, ou du moins de les modifier. Quand on est une fois bien persuadé qu'une chose est nuisible à notre santé, ou à notre bonheur, il n'y a qu'un pas à faire pour y renoncer. ***

Un des premiers devoirs des parens, c'est de donner de bonnes inclinations au cœur de leurs enfans, & de les veiller de si près, qu'ils ne puissent contracter aucun mauvais penchant. La Fable que voici, fera mieux sentir l'importance de ce devoir.

Les deux Moineaux.

De leur premier duvet à peine dépouillés,
Deux moineaux habitoient dans la même mesure.

Moineaux, dit-on, de leur nature
Sont en amour très-éveillés.

N ij

L'un étoit mâle , & l'autre étoit femelle ;
 Un pareil voisinage est toujours dangereux.
 Ceux-ci n'avoient encor qu'un bout de plume à
 l'aile ,
 Que l'un de l'autre ils furent amoureux ;
 On les voyoit frétilant d'un air tendre ,
 Et sur leurs foibles pieds hors du nid se haussant
 Bégayer entr'eux pour s'apprendre
 Le secret de leur feu naissant.
 Chaque fois donc qu'à la prairie ,
 Meres alloient chercher de quoi
 Alimenter le nid , que sur sa bonne foi
 On laissoit au logis la famille chérie ,
 Ces jeunes & tendres amans
 Mettoient à profit ces momens.
 Si , de retour, apportant leur pâture ,
 Nourrices au berceau ne les retrouvoient plus ,
 Nos amoureux un peu confus
 Ne se déroient pas ; la réponse étoit sûre :
 J'étois ici ; moi j'étois là :
 Jamais enfin ils ne manquoient d'excuse.
 Je crois, pour moi , que la première ruse
 Qui se soit pratiquée, amour la conseilla.
 Eût-on pu soupçonner leur tendre intelligence ,
 Loin encor de la puberté !
 Leur jeunesse & leur innocence
 Sembloient de leurs parens faire la sûreté.
 Par ce défaut de vigilance
 Qu'arriva-t-il ? Moineaux eurent postérité.
 Au penchant dangereux , si vif dans tous les
 hommes ,

On ne peut opposer des soins trop vigilans :

Qu'on y veille dans les enfans ;

Tous sont moineaux dans le siècle où nous sommes.

** M. d'Ardene.*

PÉNÉTRATION.

La pénétration est une facilité à concevoir, à remonter au principe des choses, ou à prévenir leurs effets, par une vive suite d'inductions.

C'est une qualité qui est attachée, comme les autres, à notre organisation, mais que nos habitudes & nos connoissances perfectionnent ; nos connoissances, parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller ; nos habitudes, parce qu'elles ouvrent nos organes, & donnent aux esprits un cours facile & prompt.

Un esprit extrêmement vif peut être faux, & laisser échapper beaucoup de choses par vivacité, ou par impuissance de réfléchir, & n'être pas pénétrant ; mais l'esprit pénétrant ne peut pas être lent : son vrai caractère est la vivacité & la justesse unies à la réflexion. ** M. de Vauvenargue.*

PENSÉE, SENTIMENT, OPINION.

Ils sont tous les trois d'usage, lorsqu'il ne s'agit que de la simple énonciation de ses idées : en ce sens, le sentiment est le plus certain ; c'est une croyance qu'on a par des raisons, ou solides, ou apparentes. L'opi-

N iij

nion est la plus douteuse ; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement. La pensée est moins fixe & moins assurée ; elle tient de la conjecture. On dit, *rejeter & soutenir un sentiment ; attaquer & défendre une opinion ; désapprouver & justifier une pensée.*

Le mot de *sentiment* est plus propre en matière de goût ; c'est un sentiment général qu'*Homere* est un excellent poète. Le mot d'*opinion* convient mieux en matière de science : L'opinion commune est que le soleil est au centre du monde. Le mot de *pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des événemens des choses, ou des actions des hommes : La pensée de quelques politiques est que le Moscovite trouveroit mieux ses vrais avantages du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe.

Les sentimens sont un peu soumis à l'influence du cœur ; il n'est pas rare de les voir conformes à ceux des personnes qu'on aime. Les opinions doivent beaucoup à la prévention ; il est d'ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maîtres. Les pensées tiennent assez de l'imagination ; on en a souvent de chimériques. * *M. L. Girard.*

PENSÉES CHRETIENNES.

Il faut tâcher de ne s'affliger de rien, & de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, & qu'on pèche en ne le faisant pas ; car enfin

la raison pour laquelle les péchés sont péchés , est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu ; & ainsi l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événemens, ce seroit un péché de ne pas s'y accommoder. * *Pascal.*

De se tromper en croyant vraie la religion Chrétienne, il n'y a pas grand' chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse ! * *Id.*

La santé de l'ame n'est pas plus assurée que celle du corps ; & quoique l'on paroisse éloignée des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter, que de tomber malade, quand on se porte bien. * *La Rochefoucault.*

Il y a des rechutes dans les maladies de l'ame, comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison, n'est le plus souvent qu'un relâche, ou un changement de mal.

Les blessures de l'ame sont comme les blessures du corps ; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, & elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir, & nous ôte la connoissance des remèdes qui pourroient soulager nos misères, & nous guérir de nos défauts. * *Id.*

Niv

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues ; la vanité rend les autres faciles à souffrir.

Quand nous nous affligeons de nos fautes sans nous en corriger , c'est une marque que cette tristesse ne procède point de la grace , mais de l'orgueil & de l'amour-propre.

S'il suffisoit , pour être sauvé , de se confesser à l'heure de la mort , il ne seroit pas vrai que la voie du salut fût si étroite , & qu'il y eût si peu d'élus.

Il ne suffit pas de s'acquitter des devoirs communs à tous les Chrétiens , il faut encore remplir ceux de sa profession & de son état.

Les omissions des devoirs de Chrétien , & de ceux de la condition où l'on se trouve , sont des péchés souvent imperceptibles aux personnes même qui les commettent : cependant l'Evangile condamne le serviteur inutile aux mêmes peines que le rebelle.

Quand nous négligeons notre salut , ce n'est point la charité qui nous fait travailler à celui des autres. * *Id.*

L'humanité , la bienfaisance , & tant d'autres vertus d'éclat & de parade , ont pu honorer des philosophes , & illustrer des idolâtres ; mais un Chrétien peut encore être très-coupable en faisant ce qui auroit autrefois valu une apothéose. * *M. Champion.*

Est-il permis à un enfant bien né de railler sur un objet qui intéresse l'honneur , ou les sentimens de son propre pere ? Non , sans contredit : à plus forte raison , il n'est

donc pas permis de plaifanter fur ce que Dieu a le plus à cœur , fur la religion , dont fa gloire eft la fin , & fa fainteté le principe.
* *Id.*

Avoir de la religion & n'avoir point de mœurs , eft non-feulement d'un cœur gâté , mais encore d'un petit efprit ; c'eft croire que la plus fublime vertu n'eft pas incompatible avec le vice ; & c'eft-là l'hérésie la plus commune & la plus abfurde. * *M. de la Beaumelle.*

Mettre une éternité à la merci d'un moment ; fi cela étoit moins ordinaire , qu'eft-ce qui feroit plus étonnant ? Et combien n'eft-il pas plus étonnant que cela foit fi ordinaire ?

Ne vous fuffit-il pas d'avoir vécu le jouet des vents & des flots ? Mourez du moins au port.

Mérite-t-il le nom d'homme , celui qui ne difcerne pas plus le prix de fon ame , que les montagnes ne connoiffent la valeur des pierres précieufes qu'elles renferment ?

Les paffions ne font pas les productions du péché , quoiqu'elles lui prêtent fi fouvent leurs ailes : il eft leur tyran , & non leur pere.

Les plaifirs temporels , la diffipation ; vains confolateurs dans l'adverfité. Fâcheux médecins ! qui prouvent la grandeur du mal qu'ils pallient , qui font eux-mêmes prefque la moitié du mal. La religion , voilà le vrai confolateur.

Le tems fuit ; la conscience crie ; la mort menace ; le ciel sollicite ; l'enfer gronde ; & l'homme dort.

Quand la terre se détourne du soleil , la nuit vient sur l'homme : l'homme se détournant de Dieu , tombe dans une nuit éternelle.

La poudre se prosternera devant la poudre , le péché devant le péché ; & la créature ne s'humiliera pas devant son Créateur ?

Nous ne connoissons que des merveilles ; & nous refuserions de croire certaines vérités , uniquement parce qu'elles sont merveilleuses ?

Le Chrétien est tranquille au milieu de l'orage ; l'incrédule tremble dans le calme.
* *Pensées Angloises.*

PENSÉES MORALES.

Combien de larmes , que la mort fait couler , servent à arroser les vanités de la vie ? Celui-là pleure bien les morts , qui vit comme il fouhaiteroit actuellement d'avoir vécu.

Affligez-vous , comme sçachant que le chagrin peut se convertir en joie ; égayez-vous , comme sçachant que la joie peut se transformer en chagrin.

L'affliction est le triomphe des gens de bien : la prospérité voile leur excellence. Le malheur les illustre , comme les téné-

bres de la nuit font briller les étoiles.

Admirez un guerrier dans l'action , un pilote dans la tempête , & la vertu dans les revers.

Un ennemi de Dieu ne fut jamais l'ami des hommes. On l'a dit mille fois ; mais qui montre qu'on l'a dit assez souvent ?

Joyeux du siècle ! vous mangez des cadavres pulvérisés ; vous buvez des sucres humains quintessenciés ; vous dansez sur des peuples de morts. Pour la plupart des hommes , s'amuser , c'est vivre ; mais sera-ce aussi pour eux s'amuser que de mourir ?

** Pens. Angloises.*

Il n'est pas honteux pour un pere d'être moins habile homme que son fils ; mais il l'est beaucoup d'être moins sage. ** M. L. Terrasson.*

La séparation des amis , par les circonstances de la vie , est la première annonce de leur séparation par la mort.

A la mort d'un homme , on ensevelit son corps ; à la fin de son deuil , on ensevelit sa mémoire. La loi générale est non-seulement que les hommes meurent , mais encore qu'ils soient oubliés. ** Id.*

Nul honnête-homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir , tant qu'il y aura du bien à faire , une patrie à servir , des malheureux à soulager. ** J. J. Rousseau.*

Tant que quelqu'un manque du nécessaire , quel honnête-homme a du superflu ?

On peut briller par la parure ; mais on

ne plaît que par la personne. Nos ajustemens ne sont pas nous. * *Id.*

Les loix sont faites pour secourir les citoyens , autant que pour les intimider.

* *M. de Voltaire.*

Nul ne doit être mis à mort que par les loix.

Il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes , de se sauver des illusions de l'amour-propre.

La force & la fortune ont toujours décidé de tout. * *Id.*

Celui qui cherche l'occasion de reconnoître un bienfait , est aussi reconnoissant que celui qui l'a trouvée. * *Senèque*, trad. par ***.

Si toutes les fautes étoient punies dans ce monde , on auroit de la peine à croire qu'il y eût un enfer dans l'autre.

Si l'homme juste étoit récompensé de toutes les bonnes actions qu'il fait dans ce monde , il n'auroit rien à espérer dans l'autre.

On ne peut être heureux qu'en se mettant au-dessus de la fortune ; & c'est une place que la vertu seule peut donner.

Les hommes sont des lampes que le tems allume , & qu'une bouffée de vent peut éteindre à tout moment. * *Id.*

Le peuple loue & estime les actions & les autres choses , non pas seulement parce qu'elles sont belles , mais plus souvent parce qu'elles sont extraordinaires : de-là viennent

toutes les fausses voies que les hommes prennent pour mériter l'approbation du monde.

* *La Rochefoucault.*

C'est , en quelque sorte , se donner part aux belles actions que de les louer.

Les sottises d'autrui nous doivent être plutôt une instruction , qu'un sujet de nous moquer de ceux qui les font. * *Id.*

Lorsque vous travaillez pour les autres , travaillez avec la même ardeur que si vous travailliez pour vous-même. * *Confucius* , trad. par ***.

Prenez garde si ce que vous promettez est juste ; car , après que l'on a promis quelque chose , il n'est point permis de se rétracter : on doit toujours tenir sa promesse.

Travaille à purifier tes pensées : si tes pensées ne sont pas mauvaises , tes actions ne le feront point.

Les hommes qui ont pratiqué la vertu toute leur vie , ne craignent point la mort.

Ne vous affligez point de ce que vous n'êtes pas élevé aux grandeurs & aux dignités publiques : gémissiez plutôt de ce que , peut-être , vous n'êtes pas orné des vertus qui pourroient vous rendre digne d'y être élevé.

Ne fais à autrui que ce que tu veux qui te soit fait ; tu n'as besoin que de cette loi : elle est le fondement & le principe de toutes les autres (a). * *Id.*

(a) *Confucius* vivoit 550 ans avant J. C. ce philosophe prêcha & pratiqua la vertu toute sa vie. Il est fort révééré à la Chine , & il mérite de

Ne refusez jamais ce qui vous est donné par votre prince, quelques richesses que vous possédiez; mais quelque peu riche que vous soyez, donnez votre superflu aux pauvres.

Le sage ne fait jamais rien sans conseil. Il consulte même quelquefois, dans les affaires les plus importantes, les hommes le moins intelligens, les hommes qui ont le moins d'esprit & le moins d'expérience. Lorsque les conseils sont bons, on ne doit pas regarder d'où ils viennent.

Ne fais jamais le mal, quand même tu aurois assez d'adresse pour le faire passer pour le bien: tu peux tromper les yeux des hommes; mais tu ne sçauras tromper le ciel: il a des yeux trop clairvoyans.

Reconnois les bienfaits par d'autres bienfaits, s'il t'est possible; mais ne te venge jamais des injures. * *Id.*

L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité & tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut; & l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur, & sa fin. Cependant, à quoi pense-t-on dans le monde? Jamais à cela; mais à se divertir, à devenir

l'être par-tout; car c'est, peut-être, l'homme qui a fait le plus de bien aux hommes. Voyez au mot *Vertu*. Vous y trouverez quelques leçons de la morale de ce philosophe, dignes d'être dictées dans l'école de J. C. Voyez aussi aux mots *Princes*. *Enfans*. *Maximes*.

riche, à acquérir de la réputation, à se faire roi. * *Pascal.*

La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

Cromwel alloit ravager toute la Chrétienté : la famille royale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même alloit trembler sous lui. Mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit; le voilà mort, sa famille abaissée, & le roi rétabli.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple des personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre : Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, & nous vous estimerons de même. * *Id.*

Les grandes vertus étonnent avec raison, lorsqu'elles se rencontrent avec l'erreur, qui ne sçauroit être la source d'aucunes vertus : ainsi les grands vices n'autorisent point à mépriser le divin dépôt de la vérité, lorsque, par le plus déplorable des malheurs, ils se trouvent ensemble, parce que la vérité ne sçauroit non plus être la source d'aucuns vices. * *M. Champion.*

Ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons. * *M. de Voltaire.*

Que le mal se fait rapidement & le bien avec lenteur !

Les hommes réfléchissent peu ; ils lisent avec négligence ; ils jugent avec précipitation ; & ils reçoivent les opinions comme on reçoit la monnoie , parce qu'elle est courante.

C'est mal connoître les hommes que de croire qu'il y ait des sociétés qui se soutiennent par les mauvaises mœurs , & qui fassent une loi de l'impudicité. **Id.*

Chaque condition à ses maux cachés ; ne portez donc envie à personne.

Chaque condition a aussi des maux connus , & tout est assez bien composé à cet égard ; contentez-vous donc de la vôtre.

La santé & la bonne humeur sont préférables à la fortune ; faites-en provision , & méprisez le reste.

Je jouis de tant de bien ; pourquoi m'affliger d'un mal ? Combien y en a-t-il qui se trouveroient heureux de ma situation & qui me l'envient ?

Nous achetons tous nos biens ; l'opulence , par le travail ; la faveur , par la flatterie ; & je prétendrois parvenir , sans sacrifier mes aises ?

Ne vous attendez pas à un trop grand bonheur dans cette vie ; la nature humaine n'en est pas susceptible.

Anticipez , par l'espérance & par l'imagination , ces soulagemens que le tems doit tôt ou tard apporter à vos maux.

Je desire d'être riche ; pourquoi ? Pour me procurer plusieurs belles choses ; des maisons , des jardins , un équipage , &c ;
mais

mais la nature m'offre par-tout , & sans qu'il m'en coûte rien , des choses infiniment plus belles. Si je sçais jouir , elles me suffiront : si je ne le sçais pas , je ne jouirai pas même des richesses. * *M. Hume.*

L'ambition , qui est prévoyante , sacrifie le présent à l'avenir : la volupté , qui est aveugle , sacrifie l'avenir au présent ; mais l'envie , l'avarice & les autres passions lâches empoisonnent le présent & l'avenir. * *M. L. Terrasson.*

L'homme le plus aimable dans la société , est celui qui n'a d'imperfections que ce qui lui en faut pour le garantir de l'envie.

Une vertu , quelle qu'elle soit , est plus opposée au vice qui lui paroît le plus semblable , qu'à la vertu qui lui paroît la plus contraire. Ainsi la générosité est plus opposée à la prodigalité , qu'à l'œconomie ou sage dispensation.

Avec la prodigalité , vous serez généreux pendant six mois ; après quoi , vous ne pourrez plus l'être. Avec la sage œconomie , vous serez généreux toute votre vie.

Comme la plupart des mensonges ne sont que pour couvrir de mauvaises démarches que l'on a faites , ou pour se faire valoir par quelque endroit ; celui qui se conduit bien dans le commerce de la vie , & qui d'ailleurs ne se laisse point aller à la vanité , est rarement tenté de mentir.

Il faut se corriger de ses défauts , sans espérer qu'on se corrige de tous , & tendre à la perfection , sans y prétendre.

D. des Paj. T. II.

○

L'homme sage dans ce qui concerne la conduite de la vie , ne parle point mal des autres, & ne fait point mal parler de lui. * *Id.*

Les deux objets dont il est le plus important aux hommes d'être instruits, *leur religion* ; & *l'art de conserver leur santé*, sont cependant ceux qu'ils étudient & dont ils s'occupent le moins.

Honnête ne devoit pas être une épithète pour le nom d'*homme* ; ce devoit être son synonyme. Mais, à la honte du genre-humain , il est même bien rare qu'on la donne à juste titre :

On ne peut donner avec cette certitude le titre d'*honnête-homme* qu'à celui qu'on a vu dans des circonstances où ses passions se trouvoient contraires à la probité , & qui a eu le courage de les sacrifier.

L'humanité devoit agir par instinct chez les hommes ; & malheureusement il est bien rare qu'ils en aient , même par principe.

C'est un vice de plus dans un méchant homme , que l'apparence de la vertu.

Nous ne sommes vraiment philosophes que sur les choses qui nous intéressent peu.
* *Pensf. & Réfl. mor.*

Telles que seront les pensées dont tu t'entretiendras d'ordinaire , tel sera aussi ton esprit ; car notre ame prend la teinture de nos pensées. Tâche donc de la nourrir & de l'imbibber de bonnes réflexions. * *Marc-Aurele.*

Personne ne se lasse de recevoir du bien , car c'est une action selon la nature ; ne t'en

laisse donc point : or faire du bien aux autres , c'est en recevoir. * *Id.*

Nous sommes nés pour nous aider les uns les autres , comme les pieds , les mains , les paupieres, les dents sont faits pour nous aider chacun en particulier. Il est donc contre la nature de se nuire les uns les autres ; & c'est nuire que d'avoir de l'aversion.

Fais consister ta gloire & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action , en te souvenant toujours de Dieu. * *Id.*

Un bonheur appuyé sur la fortune , est rarement un bonheur solide ; ainsi on auroit tort de s'y fier. Rien n'est durable & à l'abri du changement , que la vertu. Il faut donc s'attacher à elle seule. * *L'emp. Julien.*

Celui qui tient de mauvais discours , rend ses complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux méchancetés , c'est être méchant ; écouter avec plaisir la médisance , c'est être médisant & coupable. * *Id.*

Le mal se multiplie pour l'homme pusillanime ; il n'y en a qu'un pour celui qui sçait souffrir. * *Sadi.*

Tout chemin qui écarte de Dieu , égare ceux qui le suivent.

La justice doit être la premiere vertu de celui qui commande. * *Id.*

L'homme bienfaisant attendrit l'homme ; il est à côté de Dieu ; il est proche du ciel.

L'avare est un arbre stérile. . . . Mon frere est celui qui me fait du bien. . . . Le ciel est

O ij

dans l'angle où les sages sont assemblés... Il n'y a pas d'indigence pour celui qui sçait... La vie d'un ignorant ne pèse pas une heure de l'homme qui sçait... C'est trop d'une faute.... Le repentir après la faute, ramène à l'état d'innocence.... La récompense attend l'homme de bien dans l'éternité. * *Id.*

La soif des voluptés spirituelles est comme celle des hydropiques; elle se renouvelle sans s'éteindre. * *M. de Bignicourt.*

On n'est véritablement convaincu des ressources de la vertu, qu'à proportion des découvertes que l'on a faites des bornes de la raison humaine.

On estime quelquefois plus les opinions que les vérités, parce que les passions, qui les font naître, les revêtent des livrées de ces dernières.

Si nous n'avions pas d'opiniâtreté, nous ne paroîtrions pas aussi sensibles que nous le sommes à celle d'autrui.

La modestie est la récompense de notre amour pour la vérité, comme l'ignorance est la punition de notre indifférence pour ses charmes. * *Id.*

Il est souvent plus aisé de paroître digne de la réputation que l'on n'a pas, que de celle dont on jouit.

La sévérité que l'on exerce sur soi, est un sûr garant de l'indulgence que l'on doit aux autres.

Telle est l'obstination de notre amour-

propre, que nous voulons être loués de ces mêmes goûts, qui font le malheur éternel de notre vie. * *Id.*

Le dépit enfante seul presque autant de sottises, que le défaut de jugement.

C'est s'exposer à devenir vain, que de ne pas consentir à l'être un peu.

La vertu la plus pure est de la nature de l'or; il n'en est point sans alliage. * *Id.*

La noblesse est à la vertu, ce que l'esprit est à la beauté.

Il ne faut jamais disconvenir d'une sottise que l'on a commise, puisque de cet aveu il résulte que l'on a eu au moins assez de discernement pour s'en être aperçu.

Personne ne veut être plaint de son opiniâtreté. * *Id.*

PERCEPTION.

On appelle *perception* cette qualité de l'esprit, qui apperçoit, qui comprend, & qui connoît; mais l'action de l'esprit, qui se rend, qui se soumet à sa perception, & qui se repose, pour ainsi dire, sur sa connoissance, on l'appelle *jugement*. On peut dire, si l'on veut, que la perception appartient à l'entendement, & le jugement à la volonté. Il est vrai qu'on parle autrement dans l'école, & que, par *entendement* & *volonté*, on entend autre chose; mais tout au plus ce n'est qu'une question de nom.

PERES [*Devoir des*] envers leurs enfans.

Les devoirs des peres & des enfans sont

O iij

réci-proques. C'est de l'exactitude à remplir ces devoirs que dépend le salut de l'Etat. L'ingratitude des enfans envers leurs peres, quelque monstrueuse qu'elle soit, ne nuit pas tant à l'espece humaine, que la négligence des peres, dans l'éducation de leurs enfans; & je ne sçau-rois blâmer les Lacédémoniens de punir dans les peres la mau-vaïse complexion des enfans. *Platon* disoit qu'il ne voyoit pas d'ouvrage plus digne de l'homme, que de procréer un bel enfant.

C'est donc une double obligation chez les parens, soit parce qu'ils sont leurs enfans, soit parce qu'ils sont l'espérance de la république. * *Charron*.

Peres & meres, faites-vous de vos enfans autant d'amis. Craignez de n'être que trop respectés. Qu'on vous aime, & votre vieillesse sera heureuse. Si vous ne regardez vos enfans que comme des esclaves, si vous vous en défiez au point de leur laisser ignorer des affaires qui sont plus les leurs que les vôtres, vous gênez l'œuvre de la nature, & vous ne devez vous en prendre qu'à vous de leur indifférence & de leur froideur. * *Id.*

On voit tous les animaux caresser & lécher tous leurs petits également; mais il est rare que l'homme témoigne ainsi à tous ses enfans la même tendresse. Aussi est-ce dans l'amour-propre, & non dans la nature, qu'il faut chercher la source de prédilections. * *M. Champion*.

De toutes les duretés que les hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on

puisse moins excuser que celles de peres & des meres envers leurs enfans. Une humeur obstinée , inflexible , & qui ne pardonne jamais , est odieuse en toute occasion ; mais ici , elle répugne à la nature. L'amour , la tendresse & la compassion , qui s'élevent dans nos cœurs pour ceux qui dépendent de nous , entretiennent la vie de tout le monde animé. L'Être suprême étend sa miséricorde sur tous ses ouvrages ; & parce que ses créatures n'ont pas cette bienveillance volontaire envers celles qui sont commises à leurs soins & qui sont sous leur protection , il leur a donné un instinct qui leur sert de bonté naturelle.

Cet instinct est plus général & moins borné dans les hommes que dans les bêtes , parce que la raison & le devoir lui donnent de l'étendue. En effet , si nous nous examinons avec quelque attention , nous trouverons non-seulement que nous penchons à aimer ceux qui tirent leur origine de nous , mais aussi que nous avons une espece d'affection naturelle pour toutes les créatures qui s'attendent à recevoir quelque avantage , ou leur subsistance de nos soins. La dépendance en appelle toujours à l'humanité , & c'est le plus puissant motif qu'il y ait à la tendresse & à la compassion ; desorte qu'un homme , qui peut vaincre cet instinct , ou étouffer cette affection naturelle , dégénere de son état ; se met au-dessous des bêtes brutes ; renverse , autant qu'il est en son pouvoir , le grand but de la Providence , &

O iv

bannit de son cœur un des principes les plus divins de la nature. * *M. Adisson.*

Ceux qui ont des enfans, doivent considérer le soin de leur éducation, comme la plus grande & la plus importante de leurs affaires; ils doivent en faire leur principal objet, consulter les personnes éclairées pour apprendre de la manière dont ils doivent se conduire pour inspirer le goût du bien, l'amour de la religion à leurs enfans. En effet, il est bien honteux de voir des peres & meres employer tant de soins pour former leurs enfans à des sciences & à des emplois humains, & d'en employer si peu à les porter à la vertu. * *M. Nicole.*

Quelques anciens peuples de Grèce faisoient enyvrer leurs esclaves, & les exposoient ensuite à la vue de leurs enfans, pour les détourner d'un vice qui rend les hommes pires que des bêtes, & qui leur ôte l'usage de la raison. C'est dans le même dessein que nous allons copier ici une Lettre d'un pere dénaturé, afin que sa laideur monstrueuse empêche les autres de l'imiter.

» Vous êtes un impertinent frippon, un sot,
 » un fou, un malheureux. Je me soucie peu
 » de votre repentir; il n'effacera jamais les
 » impressions de votre faute. Je ne veux
 » plus vous revoir; accommodez - vous
 » comme il vous plaira. Si vous êtes ré-
 » duit à gagner votre vie dans un atelier,
 » je ne m'en ferai pas un deshonneur, quoi-
 » que je sois riche & noble; & si vous
 » mouriez de faim dans les rues, je ne

» donnerois pas une maille pour vous en
 » garantir. Qu'il ne vous arrive plus de
 » m'écrire de vos galimathias, ou je vous
 » casserai la tête, la première fois que je
 » vous rencontrerai sur mon chemin. Vous
 » êtes un brutal & un opiniâtre ; est-ce-là
 » votre gratitude pour l'argent que je vous
 » ai donné ? Je redresserai vos idées , ma-
 » rait que vous êtes , & vous rendrai plus
 » sensible à ce que vous devez à celui qui
 » s'appelle, avec regret, votre pere , &c. »
 * *M. Adisson.*

Les parens doivent corriger leurs enfans,
 mais ne point les mal-traiter. Tout supérieur,
 un pere sur-tout , fait plus avec le langage
 de la douceur & de la raison , qu'avec les
 châtimens outrés. Quel enfant seroit assez
 dénaturé pour ne pas se rendre aux prieres
 d'un pere , qui veut son avantage , qui veut
 le retirer du vice , qui veut le bien de son
 corps & de son ame , & qui le lui démontre
 clairement , soit par des raisons , soit par
 des exemples ? * *M. L. S*** de Castres.*
Voyez Enfans.

Le plus agréable objet, dont on se puisse
 repaître la vue , est un homme de mérite ,
 qui vit de si bonne intelligence avec son
 fils , qu'ils n'ont rien de caché l'un pour
 l'autre. Leur tendresse mutuelle donne une
 satisfaction toute extraordinaire à ceux qui
 les connoissent , & leur fait goûter à eux-
 mêmes un plaisir délicat , qui redouble à
 mesure qu'il se communique. Elle est aussi
 sacrée que l'amitié , aussi charmante que

l'amour, & aussi douce que la dévotion. Elle n'aide pas seulement à dissiper les chagrins, qui seroient insupportables sans un tel secours; mais elle donne du relief & de l'étendue à des plaisirs, qui, sans elle, ne mériteroient aucune estime. La chose la plus indifférente acquiert de la force & de la beauté, lorsqu'elle sort de la bouche d'un bon pere; & la moindre bagatelle a du poids, lorsqu'elle vient de la part d'un fils obéissant. Je ne sçais de quelle maniere l'exprimer; mais il me semble qu'on pourroit donner à ce doux commerce le nom d'*amour-propre transplanté*. Tous les avantages & tous les malheurs qui arrivent à un homme dans cette situation, ne l'intéressent qu'à cause de la relation où il est avec un autre. Son honneur même lui devient plus cher, lorsqu'il pense qu'après sa mort, on dira que le pere d'un tel a fait une telle action. Ces idées ne peuvent qu'adoucir les mauvais jours d'un vieillard, & le remplir de joie, lorsqu'il peut se dire à lui-même : « On ne sçauroit reprocher à mon » fils que son pere étoit injuste, ou impitoyable. Mon fils trouvera plus d'un sage, » qui lui dira : J'ai beaucoup d'obligation » à feu votre pere, & je souhaite que mon » fils soit votre ami jusqu'au tombeau. »
 * *M. Adisson.*

Les peres, qui ont plusieurs enfans, n'ont pas pour eux tous une égale tendresse. Dans une nombreuse famille, il y en a toujours quelqu'un de préféré; & cela n'est ni bien

ni juste. C'est décourager les autres à bien faire. * *M. Nicole.*

Un pere est bien misérable , qui ne tient l'affection de ses enfans , que par le besoin qu'ils ont de son secours : il faut se rendre respectable par sa vertu , & aimable par sa bonté. * *Montaigne.*

PERFECTIBILITÉ.

La perfectibilité de l'homme dédaigne les bornes étroites des sensations. Elle influe sur toutes ses facultés. L'homme peut se perfectionner , parce qu'il peut observer & augmenter le nombre de ses idées , réfléchir & les rendre plus distinctes , les comparer & juger de leur rapport ; ce qui augmente la justesse & l'étendue de l'entendement. Il peut aussi faire des efforts pour rappeler ses idées , & pour les considérer ; ce qui fortifie sa mémoire & augmente son attention. C'est ainsi que sa raison fait des progrès ; & chaque progrès de sa raison est un nouveau motif , une nouvelle règle pour sa volonté. L'homme peut augmenter ses avantages , & communiquer aux autres ses nouvelles perfections , parce qu'il est doué de raison & de langage. C'est notre raison qui , combinant les idées à son gré , & profitant des combinaisons fortuites , fait les premières découvertes & modifie nos facultés. C'est notre raison qui , appercevant dans les autres ces nouvelles modifications , suit les exemples qu'elle trouve utiles , & fait passer les découvertes d'un individu à

l'autre. C'est la parole qui, par ses préceptes & par ses exhortations, achève ce que l'imitation avoit commencé. Peu-à-peu l'espèce, qui n'étoit composée que d'individus perfectibles, ne contient que des individus perfectionnés ; & c'est dans ce sens que l'espèce se perfectionne.

PERFIDIE.

La perfidie est une fausseté noire & profonde, qui emploie des moyens plus puissans, qui meut des ressorts plus cachés que l'astuce & la ruse. Celles-ci, pour être dirigées, n'ont besoin que de la finesse ; & la finesse suffit pour leur échapper. Mais, pour observer & démasquer la perfidie, il faut la pénétration même.

La perfidie est un abus de la confiance, fondée sur des garans inévitables, tels que l'humanité, la bonne-foi, l'autorité des loix, la reconnoissance, l'amitié, les droits du sang, &c. Plus ces droits sont sacrés, plus la confiance est tranquille, & plus, par conséquent, la perfidie est à couvert. On se défie moins d'un concitoyen que d'un étranger, d'un ami que d'un concitoyen, &c : ainsi, par degrés, la perfidie est plus atroce, à mesure que la confiance violée étoit mieux établie. * *M. Marmontel.*

La perfidie, si j'ose le dire, est un mensonge de toute la personne : c'est, dans une femme, l'art de placer un mot, ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des pro-

messes, qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer. * *M. de la Bruyere.*

Une femme infidele, si elle est connue pour telle, de la personne intéressée, n'est qu'infidele : s'il la croit fidele, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie. * *Id.*

PERPLEXITÉ.

La perplexité est une indécision de la volonté, qui flotte incertaine entre deux motifs qui lui paroissent également déterminans.

C'est souvent un combat de la passion avec la raison; combat où la passion triomphe presque toujours. * *M. Neuillé. Voyez Irrésolution.*

La perplexité naît toujours ou de la pusillanimité, ou de la bêtise, ou de l'ignorance. Les hommes qui ont des principes, & qui sçavent, quand il le faut, se mettre au-dessus des facheux événemens, ne sont guères sujets aux perplexités. * * *

PERSECUTION, PERSECUTEURS.

La persécution est une haine qui naît de l'orgueil blessé, laquelle nous porte à tourmenter ceux qui en sont l'objet. L'homme est un être pétri d'amour-propre; il rapporte tout à lui, & n'aime que lui dans les autres. Est-on d'une opinion différente de la sienne? Il se croit blessé, méprisé; & le voilà devenu persécuteur. Mais s'il daignoit écouter la voix de la religion & de la philosophie, il dompteroit bientôt son

amour-propre ; son ame s'adouciroit ; & il feroit auffi indulgent pour les autres , qu'il veut qu'on le foit pour lui. * * *

Il eft peu d'hommes , s'ils en avoient le pouvoir , qui n'employaffent les tourmens pour faire généralement adopter leurs opinions. . . . Si l'on ne fe porte ordinairement à certains excès , que dans les difputes de religion , c'eft que les autres difputes ne fourniffent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'eft qu'à l'impuiffance qu'on eft , en général , redevable de la modération. L'homme humain & modéré eft un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la fienne : C'eft , dit-il , un homme qui , fur ces matieres , a d'autres opinions que moi ; pourquoi le perfecuterai-je ? L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les prifons à la converfion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échafauds ; ce font quelquefois fes miniftres qui , pour venger leur orgueil bleffé par des opinions différentes des leurs , ont armé en leur faveur la ftupide crédulité des peuples & des princes. * *M. Helvétius.*

Je penfe que le feul moyen de ramener nos ennemis , feroit de ne leur montrer que de la charité & de la modettie. Mais nous commençons par leur prodiguer les noms de *petits efprits* , de *libertins* , des *cœurs corrompus* ; nous forçons leur amour-propre à fe mettre contre nous fous les armes. Ne feroit-il pas plus fage & plus utile d'em-

ployer la douceur , qui vient à bout de tout ?

* *M. de Voltaire.*

Pour instruire la race humaine
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine ;
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant , qui de son frere
Soulage en secret la misere ,
Est mon exemple & mon docteur ;
Et l'esprit humain qui dispute ,
Qui condamne , qui persécute ,
N'est qu'un détestable imposteur.

* *Id.*

Il faut plaindre un être pensant qui, s'é-
gare. Nous sommes tous freres. Si quelqu'un
de mes freres , plein du respect & de l'a-
mour filial , animé de la charité la plus fra-
ternelle , ne salue pas notre Pere commun ,
avec les mêmes cérémonies que moi , dois-
je l'égorger & lui arracher le cœur ? * *Id.*

Vivons en paix : adorons notre Pere com-
mun ; vous , avec vos ames sçavantes &
hardies ; nous , avec nos ames ignorantes
& timides. Nous avons un jour à vivre ;
passons-le doucement , sans nous quereller
pour des difficultés qui seront éclaircies
dans la vie immortelle , qui commencera
demain. * *Id.*

La religion d'un barbare consiste à offrir
à ses dieux le sang de ses ennemis. Un
Chrétien mal instruit n'est souvent guères
plus juste. Être fidele à quelques pratiques

inutiles, & infidele aux vrais devoirs de l'homme ; faire certaines prieres, & garder ses vices ; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter : voilà sa religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses freres, de leur faire du bien, & de leur pardonner le mal. [Voyez *Charité. Religion Chrétienne.*]

On trouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère de tout être pensant : on y verra, si j'ose m'exprimer ainsi, le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité, où leur médiocrité devoit les ensevelir. * *Id.*

A la religion discrettement fidele,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent, comme elle ;

Et sans noyer autrui, songe à gagner le port.
Qui pardonne a raison, qui persécute a tort.

* *Id.*

Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,

Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.

Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire.

Ce mortel qui s'égare, est un homme, est ton frere ;

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui ;

Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

* *Id.*

Voyez *Tolérance.*

PERSEVE-

PERSÉVÉRANCE.

C'est une force de l'ame, qui résiste aux obstacles. Elle diffère de la constance, en ce qu'elle marque la poursuite d'un bien, tandis que la constance se contente de l'attendre. Voyez *Constance*.

PERSIFLAGE.

Le persiflage est un amas fatigant de paroles sans idées : volubilité de propos qui font rire les fous, scandalisent la raison, déconcertent les personnes honnêtes ou timides, & rendent la société des persifleurs insupportable. * *M. Duclos*.

Dans ce siècle, où l'on a raffiné sur les vices même, on n'obtient de réputation, c'est-à-dire, on ne se fait estimer d'une espèce de fots, & craindre d'une autre, qu'autant qu'on a l'art de plaisanter quelqu'un, sans qu'il s'en apperçoive. C'est le but que se proposent ceux qui ont ce talent, à ces soupers brillans qu'ils arrangent entr'eux. Tel s'y croit invité pour son mérite, qu'on n'y admet que pour être tourné en ridicule. Quand ces plaisans se trouvent aux tables de ceux qu'ils se croient en droit de traiter d'*especes*, ils ne cessent de les persifler ; & ce n'est que dans cette intention qu'ils s'y rendent : talent pernicieux, que la plupart n'exercent que faute d'avoir assez d'esprit pour s'en passer ; dont quelques-uns ne ti-

D. des Paf. T. II.

P

rent vanité, que parce qu'ils ne se doutent pas du tort qu'il leur fait, & qui ne peut être envié que de ceux qui ne sont pas assez en état de le réduire à sa juste valeur. Il ne faut, pour l'acquérir, que cette portion d'entendement, qui suffit pour être méchant, celle dont la nature est le plus prodigue. * *M. L. le Blanc.*

Je ne connois pas de plus méchantes gens, que ce qu'on appelle dans le monde des *persifleurs*. Des hommes qui se font un plaisir de plaifanter, de tourner en ridicule, d'insulter leurs semblables, sont capables de les voir souffrir, sans les soulager ni les plaindre. Il y a de l'inhumanité de se moquer d'un homme sensé, qui ne s'en doute pas, par la raison qu'il est sensé & honnête-homme. Il n'y a que des âmes lâches, & des esprits méchants, qui puissent se porter à de pareils excès. * *M. S. de C. Voyez Ton. [bon]*

PERSUASION.

La persuasion est cet état où se trouve notre âme, lorsqu'elle est convaincue de la vérité ou de la fausseté d'une chose; c'est le jugement sincère & intérieur qu'elle en porte. La persuasion diffère de la conviction, en ce que celle-ci est toujours vraie, & qu'on peut être persuadé d'une chose fautive. La conviction est l'effet de l'évidence, qui ne trompe jamais: la persuasion est l'effet des preuves morales, qui peuvent tromper.

La persuasion est plus ou moins forte ; la conviction est toujours la même : elle n'est pas susceptible de plus ou de moins. * * *

P E T I T - M A I T R E .

C'est le nom qu'on donne à la jeunesse yvre de l'amour de soi-même, avantageuse dans ses propos, affectée dans ses manières & recherchée dans son ajustement. Quelqu'un a défini le petit-maitre un insecte léger, qui brille dans sa parure éphémère, papillonne, & secoue ses ailes poudrées.

Nos petits-maitres, dit M. de *Voltaire*, sont l'espece la plus ridicule qui rempe avec orgueil sur la surface de la terre. Ajoutons que par-tout où l'on tolere ces sortes d'hommes, on y trouve aussi des femmes changeantes, vaines, capricieuses, intéressées, amoureuses de leur figure, ayant enfin tous les caracteres de la corruption des mœurs & de la décadence de l'amour : aussi le nom de *petit-maitre* s'est-il étendu jusqu'au sexe taché des mêmes défauts, & qu'on nomme *petites-maitresses*.

Quand Rome n'eut plus de part aux affaires du gouvernement, elle regorgea de petits-maitres & de petites-maitresses, enfans du luxe, de l'oïveté & de la mollesse des Sybarites. Ils étoient fard & cassollette depuis la tête jusqu'aux pieds ; c'est un bon mot de *Senèque* : *Nosti illos juvenes*, dit-il, *barbâ & comâ nitidos, de capsulâ totos ?*
* *Sen. Ep. 95.*

PETULANCE, PETULANT.

La pétulance est une espèce de vivacité, d'impatience, d'étourderie, qui fait qu'on est presque toujours en mouvement. Un homme pétulant est incommode à la société, par l'agitation continuelle où il est, & surtout par le trouble où il tient les autres. Bien des personnes jouent la pétulance, pour se donner un air de vivacité qui plaît, dit-on, aux femmes. ***

P E U P L E.

J'ai cru jusqu'à ce jour que le peuple avoit part à la nature humaine. La réflexion donne des doutes; & ce que je regardois comme une vérité incontestable, devient un problème à résoudre. Mais avant de traiter la question, prenons le peuple où il est.

Le peuple fut autrefois la partie la plus utile, la plus vertueuse, & par conséquent, la plus respectable de la nation. Il étoit composé de cultivateurs, d'artisans, de négocians, de financiers, de gens de lettres, & de gens de loix.

Les gens de loix ont cru qu'il y avoit bien autant de gloire à rendre la justice aux hommes, qu'à les tuer; & ils se sont ennoblis sans le secours de l'épée. Les gens de lettres, à l'exemple d'*Horace*, ont regardé le peuple comme profane; & ils lui

ont tourné le dos. Les financiers ont pris un vol si élevé, qu'ils se font violence pour n'être qu'au niveau des grands. Il n'y a plus moyen de confondre les négocians avec le peuple, depuis qu'ils rougissent de leur état, & qu'ils en sortent avant que d'en sortir réellement. Il ne reste donc dans la masse du peuple, que les cultivateurs, les domestiques & les artisans ; encore ne sçais-je si on doit y laisser cette espece d'artisans maniérés qui travaillent le luxe. Des mains qui peignent divinement une voiture, qui montent un diamant au parfait, qui ajustent une mode supérieurement, ne ressemblent plus aux mains du peuple.

Le peuple ainsi réduit, ne laisse pas d'être encore la partie la plus nombreuse, peut-être même la plus nécessaire de la nation ; & sous ce double point de vue, il vaut bien la peine qu'on discute sa nature. Est-il composé d'hommes ?

Tous les philosophes conviennent que le caractere qui distingue l'homme de la bête, c'est la raison. Guidé par ce principe, je contemple le peuple, & j'examine d'abord sa façon d'exister. Il habite sous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a besoin de sa force. Il se leve avec le soleil ; & sans regarder la fortune qui rit au-dessus de lui, il prend son habit de toutes les saisons, il laboure nos terres, il cultive nos jardins, il fouille nos mines & nos carrieres, il dessèche nos marais, il nettoie nos rues,

il bâtit nos maisons & fabrique nos meubles. La faim arrive ; tout lui est bon. Le jour finit , il se couche durement dans les bras de la fatigue. Tels les animaux que nous avons civilisés , le bœuf & le cheval se livrent à tous les travaux que nous leur imposons , sans nous demander autre chose que la nourriture & le couvert. Est-ce-là de la raison ?

Passons par-dessus la bourgeoisie où elle ne fait que de naître , & observons-la sur ce théâtre de gloire où ses traits sont plus marqués. Elle se loge sous de riches plafonds ; elle appelle l'or & la soie pour filer ses vêtemens. Elle respire des parfums , elle cherche l'appétit dans les ragoûts ; & le repos succédant à l'oisiveté , elle s'endort sur le duvet. L'instinct ne connoît que le nécessaire ; la raison s'attache au superflu ; elle calcule tous les degrés de considération qui peuvent en sortir : tant d'un habit de goût , tant d'un meuble élégant , tant d'un équipage leste. Rien ne lui échappe , ni les fleurs d'Italie , ni les sapajoux de l'Amérique , ni les figures Chinoises ; & par les infiniment petits , elle va au grand.

L'instinct se ressemble toujours. Il y a bien des siècles que le vers à soie tisse , & que le castor bâtit. Le peuple , dans ses ateliers , fait aujourd'hui ce qu'il faisoit hier. La raison a une autre marche ; voyez cet homme qui en a pour quatre , & de la fortune pour cent , comme il varie ses occupations ! Il réforme un vernis ; il perfec-

tionne un lustre ; il invente une mode ; il reçoit l'encens d'un auteur ; il forme une actrice ; il arrange une fête ; il représente à table. Tantôt il passe en revue sa livrée ; tantôt il donne de nouveaux noms à ses voitures. Aujourd'hui il se livre à un cocher fougueux pour effrayer les passans ; demain il sera cocher lui-même, pour les faire rire.

Le peuple est voué à l'instinct jusques dans ses intérêts les plus chers. *Lucas* épouse *Colette*, parce qu'il l'aime : s'il avoit de la raison , il préféreroit *Mathurine* , qui lui apporteroit une pièce de terre plus grande. *Colette* donne son lait à ses enfans : si elle connoissoit le prix de la fraîcheur & du repos , elle se contenteroit d'être mere. Ils grandissent ; & *Lucas* , en ouvrant la terre devant eux , leur apprend à la cultiver ; un peu de réflexion sur les miseres de cet état ; & il leur diroit : *Mes enfans , faites toute autre chose*. Ce pere automate meurt ; & il leur laisse son champ à partager également : avec des lumieres , il l'eût laissé à l'aîné tout entier.

Plus j'approfondis , moins j'apperçois de raison dans le peuple. A-t-il des vertus ? Je n'ai point encore lu de panégyrique d'un laboureur , comme on n'en fait point du bœuf qui a tracé des sillons avec lui. Mais quoi ! le peuple ne montre-t-il pas de la patience ? Il souffre la faim , le chaud , le froid , la hauteur des grands , l'insolence des riches , le brigandage des traitans , le pillage des commis , le ravage même des

P iv

bêtes fauves , qu'il n'ose écarter de ses moissons par respect pour les plaisirs des puissans. Il est très-patient , je l'avoue , pourvu qu'on m'accorde que la patience est la vertu des animaux les plus lourds. Le peuple peut avoir des qualités ; mais si quelqu'un s'obstinoit à lui attribuer des vertus , qu'il convienne du moins que ce ne sont pas des vertus réfléchies , les seules qui prouvent la raison. Si le peuple est sobre , juste , fidele , religieux ; il est tout cela , sans faire attention à ce qui lui en reviendra. Ce n'est pas ainsi que s'arrangent ceux qui sont vertueux avec connoissance de cause. On examine bien sérieusement ce qu'on fera de sa tempérance , de sa justice , de sa fidélité , de sa religion. Ces vertus semées dans un bon tems , rapporteront-elles un gouvernement ou une mitre ? Chacun sçait que , dans les dernières années du règne de *Louis XIV* , toute la cour étoit dévote.

L'auteur d'un très-bon livre sur le Commerce , demande pourquoi il n'y a point de prix pour un laboureur qui a cultivé plus d'arpens , pour un manufacturier qui a fabriqué une meilleure étoffe ? La réponse est facile ; c'est que le peuple n'est pas plus susceptible d'émulation que les animaux. *Caligula* , en faisant son cheval consul , ne le rendit pas meilleur. La politique sçait bien ce qu'elle fait.

Si la nature humaine ne se montre pas dans les qualités du peuple , elle paroît encore bien moins dans ses vices ; au lieu que

les vices des honnêtes gens portent une empreinte de raison, qui déceles des hommes. Un artisan est-il fâché contre sa femme ? Il la bat , & continue de vivre avec elle : c'est un cerf qui maltraite sa biche , & la mène au gagnage. Mais monsieur est-il mécontent de madame ? Il la conduit décemment à une séparation en bonne justice. Un cocher , comme un sanglier qui donne à la vigne, s'enivre d'un vin dur qui sent encore le pressoir : son maître laisse reposer sa raison dans des vins délicieux & des liqueurs divines. Il a commenté le roman du jour ; il a persiflé dans plusieurs cercles ; il a décidé dans trois moitiés de spectacle : on ne sçauroit toujours penser. Un voleur du peuple , semblable à un tigre qui cherche sa proie , vous demande brusquement la bourse ; & on le voit bientôt à la Grève : un honnête homme sçait bien qu'il faut avoir un titre , un emploi , une charge pour voler ; & il fait bonne figure. Attaquez un individu du peuple ; il se jette brutalement sur vous avec les armes de la nature , comme un lion blessé qui se sert de ses dents & de ses griffes : un être qui pense , l'épée à la main , vous tue dans toutes les règles de l'art & de l'honneur.

Ces réflexions , & beaucoup d'autres semblables ébranlent ma foi à l'humanité du peuple ; mais une nouvelle considération me fait presque rougir d'y avoir cru. La plus belle , la plus noble partie de l'état , celle qui réunit l'esprit aux richesses & à la gran-

deur, n'y croit pas. Qui suis-je pour contredire ? Son jugement est écrit dans ses procédés avec le peuple. On a des porteurs comme on a des mulets. Le fouet est toujours levé sur un animal rétif : Quel est le galant homme qui n'emploie pas sa canne sur un faquin, lorsque l'occasion le demande ? Un seigneur élégant pousse devant son carrosse un couteur & un chien. Dans une chasse il paroît assez égal de crever un cheval ou un piqueur ; & après une bataille, on ne nomme pas plus les soldats tués que les chevaux morts. Tous ces faits ne me présentent que des animaux déguisés en hommes.

Les choses vont si loin, que le peuple lui-même questionne sur son état : *Sommes-nous des bêtes ?* C'est un propos qu'on entend assez souvent dans les travaux publics : *Sommes-nous des bêtes ?* Peuple ! cela se pourroit. Charge-toi avec la bête de somme ; remue la terre avec les animaux ; & contentez-vous tous, si on ne vous laisse pas périr de misère : voilà tout ce que la politique vous doit, & la philosophie vous met au même rang. Qu'on exhorte un philosophe de la Cour ou du Parnasse à croire à nos mystères, quelle réponse en tire-t-on ? ConteZ vos fables au peuple, cela veut dire à des êtres qui n'ont que la figure humaine.

Cette figure humaine qu'on apperçoit dans le peuple, embarrasse un peu. Mais doit-on se fier aux apparences ? *Newton* a découvert que l'écarlate n'est pas rouge ;

Malebranche & Barcley, que nous vivons dans un monde d'illusions, où il n'y a point de corps ; & sans sortir de notre sujet , dira-t-on que ces hommes sauvages de l'isle Bornéo , que ces hommes marins qu'on a vus à la Virginie & à la hauteur de Brest , que ces satyres qui étonnerent les habitans du désert & la ville d'Alexandrie , au rapport de deux grands saints ; croira-t-on que ces phénomènes animaux , parce qu'ils portoient la figure humaine , étoient de vrais hommes ?

Il est difficile de résister à tant de raisons contre l'humanité du peuple. Cependant j'entreprends de la démontrer , à cause de ma nourrice qui m'a donné un bon lait , & en faveur d'un vieux domestique qui a quelquefois eu raison avec moi.

Je tire ma première preuve de l'anatomie. Un très-habile anatomiste a disséqué la tête d'un laboureur qui s'étoit fait pendre , parce que depuis plusieurs années , après avoir payé le roi , il ne lui restoit rien pour vivre , & qu'il se vit dans la nécessité de voler. Le dissecteur a d'abord trouvé le cervelet , les sucs , les fibres , les nerfs , & tous les instrumens organiques qui travaillent la raison , bien disposés & en bon état. Il a poussé ses recherches jusqu'au siège de l'ame , à la glande pinéale ; c'est-là que se peignent les idées , comme les figures se représentent sur la toile : l'œil n'auroit pas suffi au spéculateur ; le microscope , qui découvrit à *Lewenhoëck* des germes

humains , a suppléé ; & il a vu des idées liées, réfléchies & conséquentes ; des charbons arrachés , des fillons tracés , du bled jetté dedans , une moisson coupée , un fleau , un van , un grenier , & des observations sur toutes les saisons. Mais , chose bien singulière ! en ouvrant une autre tête , une tête de distinction , il n'y a découvert que des perceptions vagues & décousues , des prétentions sans mérite , de la hauteur mêlée de bassesse , des songes d'amitié & d'amour , des visions de grandeur , des chimères généalogiques. Le propriétaire de cette tête étoit mort l'épée à la main , pour avoir entendu de travers une phrase qui ne signifioit rien.

Si on pouvoit répéter cette expérience de maison en maison , je m'en tiendrois à cette preuve. Mais sçachons ce que pensèrent sur cette matière les Grecs & les Romains , qui se connoissoient si bien en hommes. Ils appelloient le peuple à toutes les assemblées qui demandoient de la raison , aux élections des premiers magistrats & des généraux , aux jugemens des illustres accusés , aux décrets de proscription ou de triomphe , aux réglemens des impôts , à la décision de la paix ou de la guerre , enfin à toutes les discussions sur les grands intérêts de la patrie. *Démofthène* & *Cicéron* , en haranguant le peuple , croyoient parler à des hommes : nous ririons , si on disoit la *majesté* du peuple François ; accordons-lui du moins la raison. Rome & Athènes

lui donnoient même de la finesse ; il entroit à milliers dans ces vastes théâtres , dont les nôtres ne sont que des images maigres & retrécies ; & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler *Sophocle* , *Aristophane* , *Plaute* & *Térence*.

On dira peut-être que cette antiquité étoit trop grossière pour juger la question. Eh bien ! consultons les gouvernemens modernes. A la Chine , des visiteurs impériaux parcourent les provinces , en questionnant le peuple , pour sçavoir si on continuera les Mandarins , ou si on les punira ; & l'empereur , qui est excessivement grand , se met au niveau du peuple , en labourant une pièce de terre le lendemain de son couronnement. On voit dans les diètes d'Allemagne , non-seulement le collège des électeurs , & celui des princes ; on y entend encore le peuple des villes libres , qui parle par ses représentans. La Suède , dans ses assemblées nationales , compte l'ordre des paysans. On connoît le pouvoir de la chambre des communes en Angleterre. Je laisse à part la Hollande & la Suisse ; l'esprit tout populaire qu'on y trouve , nous paroîtroit suspect dans la question présente. Seroit-il possible que tant de nations ouvrirent au peuple la porte du gouvernement , sans lui supposer la nature humaine ? Mais nos peres eux-mêmes , jusqu'à *Louis XIII* , n'ont-ils pas cru que le peuple pouvoit occuper une place dans les Etats généraux ? Et nos parlemens , ces

corps si raisonnables, ne faisoient qu'une raison de celle du peuple & de la leur.

Cependant il se peut fort bien que ce peuple François ne soit plus propre à figurer dans le gouvernement. N'y a-t-il donc que les conseils d'état où la raison se montre ? Elle agit aussi dans l'intérieur des familles ; c'est-là que des membres du peuple gouvernent assez souvent les maîtres qu'ils servent. Un homme en place est-il d'un accès difficile ? Faut-il se morfondre des mois entiers à sa porte, pour une audience ? Un valet qu'on intéresse, donne du mouvement à l'affaire ; elle se termine. Une *Lucrece*, élevée dans S. Cyr, jure encore, après le mariage, de n'aimer que son mari : sa femme de chambre parie contre : elle répond à toutes les objections ; elle leve tous les scrupules ; elle applanit toutes les difficultés. Quelle force de raison n'a-t-il pas fallu pour vaincre tant de vertu !

Si tous les domestiques ne sont pas capables de prendre cet ascendant sur leurs maîtres, il est du moins de notoriété qu'ils sont doués d'un discernement admirable pour en faire le portrait. Qu'on me charge, pour le bien public, d'afficher sur les maisons le caractère des personnes qui les habitent, je n'écrirai *avare, généreux, doux, emporté, prude, coquette*, qu'après avoir consulté les anti-chambres. Peut-être encore seroit-il à propos de rétablir la fête des Saturnales, afin que les citoyens pussent apprendre une fois par an, par la bouche

des valets , à se connoître eux-mêmes. Ce pinceau qui peint durement, mais avec vérité, prouve assurément de la raison dans le peuple.

C'est encore le peuple qui fournit des actrices au théâtre. Oublions les talens qu'elles y exercent, voyons-les développer leur raison dans la société : elles persuadent au financier de placer sur elles, en perdant intérêt & principal ; aux grands , que des cœurs achetés par air, valent mieux que ceux qui se donnent par le mariage : la raison même d'un ministre ne tient souvent pas contre la leur. Qu'on doute après cela, de la raison du peuple.

Il n'est pas rare qu'une nation qui a beaucoup d'esprit, tombe en contradiction avec elle-même ; le cas n'est pas si fréquent parmi celles qui n'ont que du bon sens. Nous refusons la raison au peuple , & nos loix le punissent. Les prisons, les tortures, les gibets, les roues sont à son usage ; on ne condamne pourtant pas à mort le taureau qui a éventré le bouvier. Je dis plus : à juger de la raison par les punitions, il faut que le peuple soit plus raisonnable que les honnêtes gens. Un malheureux dont les enfans n'ont pas de pain, fait un petit commerce prohibé ; il est pris & puni : un gentilhomme, dans sa chaise de poste, se trouve garni de la même marchandise ; il tue le commis & se tire d'affaire. *Grégoire*, chaud de vin, querelle, jure, s'arme du broc qu'il a vuidé, & assomme son com-

pagnon de débauche ; la corde en fait justice. Deux hommes d'honneur arrangent une rencontre ; l'un reste sur le champ de bataille ; l'autre continue à s'avancer dans le service. Ne croyons pas ce que disent quelques esprits chagrins, que la fortune & le nom rendent blanc ce qui est noir : la justice est juste ; mais elle considère avec les casuistes, qui ne se trompent jamais, que les gens bien nés ne peuvent se porter au crime, sans quelque renversement dans leurs idées, quelque délire, quelque aliénation d'esprit : en un mot, la loi les voit toujours dans le cas des enfans qui n'ont pas assez de raison pour se faire pendre, au lieu que le peuple en a toujours de reste.

Enfin il est aisé de faire certaines remarques qui tranchent la question. Je ne suis pas assez grossier pour dire, en voyant un arbre généalogique, pourquoi nous cachez-vous la souche ? Il seroit fâcheux pour un duc & pair, de devoir le premier lustre à un soldat courageux. Ne voyons que le présent, ou un avenir prochain. Quoi de plus peuple que ce rustre qui passe de son hameau dans une antichambre ? Laissez faire le tems ; son fils sera écuyer dans le même hôtel, ou secrétaire du roi : ce qui n'étoit pas homme peut-il produire un homme ? Que seroit-ce si le rustre lui-même, brusquant la fortune par la porte de la finance, du derrière du carrosse passoit dedans ? Le voilà bien décidé *homme* ;
fa

sa nature auroit-elle changé? Le finge est toujours finge, & l'homme toujours homme. Mais il est à propos qu'il l'ignore toujours; & je ne le dis qu'aux riches, aux grands, aux ministres qui pourront, comme auparavant, abuser de l'ignorance du peuple.*

Le peuple porte le jugement dans les yeux, & se laisse tromper par celui de tous les sens le plus facile à décevoir. * *Montragne.*

Un poëte de nos jours, qui met autant de philosophie dans sa conduite que dans ses ouvrages, dit, en s'adressant au peuple :

Le conquérant détruit; tu conserves le monde :

Il ravage la terre, & tu la rends féconde.

La triste humanité ne doit qu'à tes secours

Ces puissans végétaux, les soutiens de nos jours.

Cet art, dit-on, est vil : oseroit-on le croire ?

Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire !

Ta bêche & ta charrue, utiles instrumens,

Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,

Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,

Monumens des grandeurs, semés autour des trônes.

Cet art est le premier; il nourrit les mortels;

Dans l'enfance du monde il obtint des autels !

.....

Que je méprise un grand, qui, fier de sa noblesse,

Dort inutile au monde, au sein de la mollesse;

Un stupide *Crassus*, énérvé de langueur,

Qui fatigüe mes yeux d'un luxe sans pudeur !

D. des Pas. T. II.

Q

Nous admirons l'éclat ; vains juges que nous sommes !

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir,
Peuple , pour ton pays tu sçais vivre & mourir.

* *M. Thomas.*

PEUR. *Voyez* ALLARME.

PHILOSOPHES.

Un philosophe est un homme qui examine avant que de croire , & réfléchit avant que d'agir , & qui conséquemment , quand il est décidé , ne peut manquer d'être ferme dans sa croyance , & constant dans ses démarches.

Chez les Grecs & les Latins , mais surtout chez les premiers , les philosophes étoient en assez bonne odeur. On les regardoit comme des hommes respectables par la pénétration de leur esprit , & l'étendue de leurs connoissances.

Ce terme , parmi nous , ne présente plus la même idée. Dans le langage des colléges , les philosophes sont des hommes vêtus d'une robe à larges manches , & coëffés d'un bonnet huppé , qui forment la jeunesse dans l'art d'obscurcir la raison par le raisonnement ; de donner aux simples hypothèses la teinture de l'évidence , & de convertir l'évidence en problème.

Ce ne sont pas ces philosophes qui font peur : on les regarde comme des gens sans

conséquence ; mais il y en a d'une autre forte , qui croient de très-bonne foi les vérités constantes , & qui doutent d'aussi bonne foi de celles qui ne le sont pas.

Demandez au peuple ce que c'est qu'un philosophe de cette espece ? C'est , vous dira-t-il , un fantasque qui controle nos actions ; qui traite de préjugés les trois quarts de nos opinions ; qui ne croit ni aux esprits ni aux sorciers , & qui peut-être ne croit même pas en Dieu. Voilà l'idée que nous nous faisons communément des philosophes. * *M. Toussaint.*

Les véritables philosophes ne sont pas ennemis de la religion , ni des préjugés utiles à la société. Ils respectent tout ce qui maintient l'ordre , gardent un profond silence sur tout ce qui peut le troubler , pardonnent à l'erreur , & vivent en paix. Maîtres de leurs passions , ils les tournent vers le bien , & les rendent l'instrument de la raison.... Loin de ressembler à ces hommes qui se séparent du monde , parce que le monde ne les flatte pas assez , le vrai philosophe vit au milieu des hommes , pour tâcher de leur être utile. L'étude est pour lui un délassement , & la bienfaisance un devoir indispensable. * *M. S. de C.*

C'est profaner le nom de *philosophes* , que de le donner à ceux qui écrivent contre la religion ; c'est à eux qu'est adressé le discours suivant , tiré des ouvrages d'un fameux Journaliste : « Eh ! quoi , vous avez

Qij

l'ambition de passer pour philosophes , & chaque jour vous dérogez à la noblesse de ce nom par vos discours , vos écrits & vos actions. Ignorez-vous les devoirs que vous impose ce titre auguste ? Il faudroit, pour le bien remplir , qu'on admirât en vous des modeles de sagesse & d'humanité ; & vous ne donnez au monde que des exemples de démençe & de fureur. Vous n'êtes ni sujets , ni citoyens , ni hommes ; ni sujets , puisque vos blasphêmes ou vos dérisions tombent avec une liberté cynique sur une croyance que votre roi professe , & qu'il vous ordonne de respecter ; ni citoyens , puisque vous troublez l'ordre de la société où l'on vous permet de vivre ; ni hommes , puisque vous êtes assez barbares pour vouloir ôter à des millions de vos semblables le seul appui qui les soutienne dans leurs malheurs.

Quel fruit espérez-vous recueillir de votre audace sacrilège ? Est-ce de rendre l'univers plus vertueux & plus heureux ? Ne voyez-vous pas que vous rompez , au contraire , une des plus fortes digues de la corruption & de la scélératesse , & qu'à la place de cette douce paix , de cette juste confiance , de cet espoir consolant que donne le Christianisme , vous portez dans l'ame de tous ceux que vous égarez le trouble , l'amertume & le désespoir ?

Est-ce de voir les peuples plus soumis aux loix & à leurs souverains ? Mais vous dissimulez-vous que les autels sont les fon-

Remens de bien des trônes ? Pensez-vous qu'une nation qui secouera un joug sacré , portera docilement un joug humain ?

Est-ce de détruire les erreurs & le fanatisme ? Mais où sont les vérités que vous substituez à ces prétendues erreurs ? Et le fanatisme de votre irreligion n'est-il pas plus absurde & plus dangereux que le fanatisme de la superstition ? car la religion ne connaît jamais ce monstre.

Est-ce de hâter le règne de la tolérance ? Commencez donc vous-mêmes par *tolérer* la foi de vos peres ! Vous ne parlez que de tolérance ; & jamais secte ne fut plus intolérante que la vôtre. . . .

Ouvrez les Fastes de la littérature ancienne : rappelez-vous ces illustres écrivains qui font tant d'honneur aux nations qui les ont produits ; les *Homères*, les *Pindares*, les *Démofthènes*, les *Thucydides*, les *Xénophons*, les *Sophocles*, les *Virgiles*, les *Horaces*, les *Cicérons*, les *Tite-Lives*, les *Tasses*, les *Miltons*, les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *la Fontaine*, les *Boileaux*, les *Jean-Baptiste Rousseaux*, &c. &c. &c. Ces auteurs immortels font-ils permis des écarts contre la religion de leur pays ? Non, sans doute : ils l'ont toujours respectée ; plusieurs même en ont célébré la grandeur, inspiré l'amour, étendu l'empire. Et cependant, quels hommes ! quels esprits ! quels génies !

Est-ce d'être comparés aux grands philosophes de l'antiquité ? Mais parmi ces

philosophes il y en eut qui , après avoir profondément étudié l'homme , firent des systêmes de religion ; & ces religions, toutes fausses qu'elles étoient , en imposoient aux peuples , réprimoient le vice , excitoient à la vertu : voilà ce que j'appelle de la raison, des lumieres & de la philosophie. Et vous, que votre bonheur a fait naître dans le sein d'une religion , la seule vraie , la seule émanée du ciel , vous avez conçu , vous suivez & vous tâchez de remplir le projet exécrationnable d'en effacer l'empreinte dans tous les esprits & dans tous les cœurs ! Vous faites consister la philosophie à détruire un culte qu'elle devroit s'efforcer de rétablir, si nous avions le malheur de le perdre ! La religion, la morale & les loix ne sont pas, de l'aveu de tout le monde , des barrières suffisantes contre la violence des passions ; & vous travaillez à les renverser ! Au lieu de briser ces freins nécessaires, imaginez-en d'autres encore que nous puissions adopter : alors vous ferez de vos veilles & de vos talens un emploi non moins utile que glorieux ; alors je vous reconnoîtrai pour de grands philosophes, & pour les bienfaiteurs du genre humain. » **M. Eréron.*

Les peuples seront heureux , quand les philosophes seront ministres , ou les ministres philosophes : c'est alors que nous jouirons de tous les avantages que nous promettent l'art & la nature ; de la tranquillité intérieure , fruit de la persuasion des peuples d'être sagement gouvernés, &

de la connoissance que des souverains ont de leurs vrais intérêts ; le bonheur de leurs peuples , & du repos extérieur , fruit de la vraie puissance de l'Etat , & de la confiance qu'elle inspire à ses voisins. * *Essais sur divers sujets intéressans de Politiq. & de Mor.*

Un philosophe est ferme & n'a point d'artifice ;
 Sans espoir & sans crainte il sçait rendre justice ;
 Jamais adulateur & toujours citoyen ,
 A son prince attaché sans lui demander rien ,
 Fuyant les factions , les brigues ennemies ,

.....
 Il s'élève à son Dieu.
 Et son ame inflexible , au vrai seul est soumise.

* *M. de Voltaire.*

C'est un très-grand bonheur pour le Prince & pour l'Etat , qu'il y ait beaucoup de philosophes. Les philosophes n'ayant aucun intérêt particulier , ne peuvent parler qu'en faveur de la raison & de l'intérêt public. * *Id.*

Il n'y a pas un seul exemple sur la terre , de philosophes qui se soient opposés aux loix du prince.

Ce qu'il peut arriver de plus heureux aux hommes , c'est que le prince soit philosophe. Le prince philosophe sçait que plus la raison fera de progrès dans ses Etats , moins les disputes , les querelles théologiques , l'enthousiasme , la superstition se-

Q iv

sont de mal : il encouragera donc les progrès de la raison. * *Id.*

Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même ;
C'est-là qu'il met sa gloire & son bonheur suprême,
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systêmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son systême unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux & détestant les vices ;
Voilà le philosophe ; & s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe le nom, sans en avoir l'effet.

* *M. Destouches.*

Pour être vraiment philosophe, il n'est pas question de définir les passions avec méthode, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir ; & ils ont trouvé le secret de se faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. *

Le philosophe est aussi peu ami de l'admiration, qu'il est grand ennemi de la superstition. *

PHILOSOPHIE.

La philosophie est l'étude & l'amour de la sagesse : or, comme la sagesse mene seule au bonheur, la philosophie renferme l'art de nous rendre heureux. Le premier devoir qu'elle nous impose, c'est de nous connoître & de nous corriger de nos défauts. Elle nous ordonne aussi de rechercher la vérité, d'obéir à nos maîtres, de nous soumettre aux ordres de la Providence, de jouir des plaisirs avec modération, de souffrir patiemment les maux attachés à la condition humaine, & de préférer la vertu à tous les biens. * * *

La vraie philosophie est celle qui s'enveloppe dans ses devoirs ; qui s'exerce dans la pratique, beaucoup plus que dans les discussions ; qui aimant son Dieu, sa patrie, son roi, ne croit pas qu'on puisse s'en faire un mérite : en un mot, la véritable philosophie marchant d'un pas ferme dans la route qu'elle s'est tracée par des idées aussi claires que justes, s'avance sans inquiétude, & sans bruit, au travers des faux jugemens & des passions des hommes ; & elle en essuie les chocs sans colère, & sans s'écarter de son objet.

Il faut puiser cette philosophie, non-seulement dans notre cœur, mais encore dans ces écrivains fameux dont la Grèce & l'Italie s'honorent. *Homere, Platon, Sophocle, Euripide, Plutarque, Cicéron* ; tous les

maîtres célèbres dans l'art de bien faire & de bien dire; tous ceux que les âges modernes ont vu naître, doivent être consultés, médités par un sage. Rien ne doit coûter pour tirer des sources même les suc précieux qu'on doit faire couler dans l'ame des particuliers & des princes avides de belles connoissances & de grands exemples.*

La nature nous fait vivre, & la philosophie nous apprend à bien vivre.* *Séneque.*

La philosophie fait les véritables héros : elle ne nous apprend pas seulement à vaincre nos ennemis étrangers; elle nous montre encore l'art de triompher de nos ennemis domestiques, puisqu'elle nous rend maîtres de nos passions.* *Id.*

La philosophie triomphe aisément des maux passés, & des maux à venir; mais ordinairement les maux présens (a) triomphent d'elle.* *La Rochefoucault.*

C'est la philosophie qui a multiplié les académies dans tant de royaumes & de républiques; qui a étendu l'esprit humain, en étendant les connoissances : c'est par ce même esprit qui se communique de proche en proche, que l'on s'est appliqué plus que jamais à l'agriculture, & que les sages ont pensé à rendre la terre plus fertile,

(a) Un accident subit étonne même les grands hommes. *Etiam fortes viri subitis terrentur.* Tacit. An. 15.

tandis que les ambitieux l'ensanglantoient. Enfin il est à croire que la raison & l'industrie feront toujours de nouveaux progrès ; que les arts utiles prendront des accroissemens ; que parmi les maux qui ont affligé les hommes , les préjugés qui ne font pas leur moindre fléau , disparaîtront peu-à-peu chez tous ceux qui sont à la tête des nations , & que la philosophie par-tout répandue , consolera un peu la nature humaine des calamités qu'elle éprouvera dans tous les tems. * *M. de Voltaire.*

L'amour de la philosophie est sujet au même inconvénient qu'un zèle aveugle pour les choses les plus sacrées. Il devrait réformer les mœurs , & extirper les vices ; mais par l'abus qu'on en fait , il ne sert le plus souvent que d'aliment à nos passions : il nous entraîne d'une manière plus déterminée du côté vers lequel nous ne penchons déjà que trop , par la force de la nature & du tempérament. * *M. Hume.*

Bien loin de s'effrayer du nom de *philosophe* , il n'y a personne au monde , qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie. Elle convient à tout le monde ; la pratique en est utile à tous les âges , à tous les sexes , & à toutes les conditions. Elle nous console du bonheur d'autrui , des indignes préférences , des mauvais succès , du déclin de nos forces : elle nous arme contre la pauvreté , la vieillesse , la maladie & la mort ; contre les fots & les mauvais railleurs ; elle nous fait vivre sans une femme ,

ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons. * *M. de la Bruyere.*

La vraie philosophie est la mere nourrice des plaisirs humains : en les rendant justes, elle les rend sûrs & purs ; les modérant, elle les tient en haleine & en appétit ; retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, & nous laisse abondamment tous ceux que veut nature. * *Montaigne.*

Que la philosophie prenne l'essor, & se porte avec autant de confiance que de force dans tous les genres où la curiosité l'appelle, & où l'utilité l'attend ; qu'avec nos géomètres fameux, elle précède, par ses calculs sublimes, les astres qui se levent & se couchent chaque jour auprès de nous, & ceux qui se perdent dans l'infinité de l'espace, pour ne reparoître qu'après des siècles ; que pour constater les loix générales de la lumiere, & perfectionner la science du globe, elle aille graver le nom du meilleur des rois sur les rochers du nord & du midi ; qu'avec nos *Plines* modernes elle étudie les mœurs des animaux, les propriétés des plantes, les différences des métaux, pour les ramener au service de l'homme comme à leur centre ; qu'elle faisse le pinceau de *Tacite*, ou de *Théophraste*, pour peindre les hommes avec des traits qui les frappent, ou qui les forcent à devenir meilleurs ; enfin, qu'elle développe dans ses méditations profondes les loix fondamentales de l'humanité pour la

bonheur des peuples ; qu'elle fasse sentir aux sujets que leur repos est dans l'obéissance , & que le respect est le plus grand des biens ; aux rois , que leur gloire est dans la justice , & qu'ils sont toujours bons , quand ils sont justes ; à tous les hommes , que tenant leur existence d'un Etre essentiellement bienfaisant , ils ne peuvent être heureux qu'en usant de tout ce qu'ils ont de forces & de facultés pour faire du bien.

Quel emploi ! Quelles fonctions pour la philosophie ? Oui , les philosophes sont véritablement les précepteurs du genre humain , les ministres de la paix & du bonheur public , les prêtres de la vérité & de la vertu. * *Recueil de Refl. mor.*

PHILOSOPHIQUE. [*Esprit*]

L'esprit philosophique est un don de la nature , perfectionné par le travail , par l'art & par l'habitude , pour juger sagement de toutes choses. Quand on possède cet esprit supérieurement , il produit une intelligence merveilleuse , la force du raisonnement , un goût sûr & réfléchi de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans le monde : c'est la règle du vrai & du beau. Il n'y a rien d'estimable dans les différens ouvrages qui sortent de la main des hommes , que ce qui est animé de cet esprit. De lui dépend , en particulier , la gloire des belles-lettres : cependant , comme il est le partage de bien peu de sçavans , il n'est ni possible

ni nécessaire pour le succès des lettres, qu'un talent si rare se trouve dans tous ceux qui les cultivent. Il suffit à une nation que certains grands génies le possèdent éminemment, & que la supériorité de leurs lumières les rendent les arbitres du goût, les oracles de la critique, les dispensateurs de la gloire littéraire. L'esprit philosophique résidant avec éclat dans ce petit nombre de gens, il répandra, pour ainsi dire, ses influences sur tout le corps de l'Etat, sur tous les ouvrages de l'esprit ou de la main, & principalement sur ceux de la littérature. Qu'on bannisse les arts & les sciences, on bannira cet esprit philosophique qui les produit: dès-lors on ne verra plus personne enfanter l'excellence; & les lettres avilies languiront dans l'obscurité. * *M. le chev. de Jaucourt.*

PIÉTÉ, DÉVOTION, RELIGION.

Le mot de *religion* dans un sens, en tant qu'il marque une disposition de cœur à l'égard de nos devoirs envers Dieu, est seulement synonyme avec les deux autres mots; la piété fait qu'on s'en acquitte avec plus de respect & plus de zèle. La dévotion y porte un extérieur plus composé.

C'est assez, pour une personne du monde, d'avoir de la religion: la piété convient aux personnes qui se piquent de vertu; la dévotion est le partage des gens entièrement retirés.

La religion est plus dans le cœur qu'elle ne paroît au dehors. La piété est dans le cœur , & paroît au dehors. La dévotion paroît quelquefois au dehors, sans être dans le cœur. * *M. L. Girard.*

PIÉTÉ, PIEUX.

La piété est l'amour de Dieu, & la pratique de tous ses préceptes. Il n'y a point de vraie piété, sans vertu. * * *

La piété & la probité sont inséparables. L'une ne produit rien de bien sans l'autre. Les Juifs étoient souvent au temple ; mais ils étoient ingrats envers leur ami, injustes envers leur prochain ; & ils ne payoient point leurs dettes : ils n'étoient point pieux.

* *Charron.*

Voulez-vous concevoir un homme qui a de la piété ? . . . C'est celui qui aime Dieu de toute son ame ; le prochain en tant qu'il a de l'amour pour Dieu ; ses ennemis , comme le pouvant aimer un jour . . . qui use du monde, & qui discerne les choses dont il faut jouir, de celles dont il faut simplement user , en ne s'appliquant aux choses passagères que passagèrement , & autant qu'il est nécessaire pour en tirer l'usage dont il a besoin. Un tel homme est sage & pieux , parce qu'il goûte les choses selon ce qu'elles sont , & qu'il peut dire avec vérité & sûreté qu'il aime Dieu & es hommes. * *M. Nicole.*

Un homme qui pratique la vertu, en tant

qu'elle est agréable à Dieu , & qui aime les hommes en tant qu'ils font l'ouvrage de Dieu , est pieux. Un tel homme est peu sensible à la perte des biens de la terre , parce qu'il s'en fert , sans s'y attacher ; l'amour de Dieu , l'indulgence pour ses semblables , l'humilité qui fait son partage , le dédommagent & le consolent pleinement des peines attachées à l'humanité. * *M. B. H. D. C. D. C.*

La véritable piété élève l'esprit , ennoblit le cœur , affermit le courage. On est né pour de grandes choses , quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme pieux est capable de tout , dès qu'il a pu se mettre , par sa vertu , au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros ; c'est une valeur de tous les jours , qui fait l'homme de bien. Les passions peuvent nous placer bien haut ; mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. * *M. Massillon.*

Lorsqu'on est véritablement pieux , on sçait obéir aux puissances , souffrir les inférieurs , vivre de bonne intelligence avec les égaux , aimer tout le monde ; on sçait remplir les devoirs de parent , d'époux , d'ami , de citoyen ; on sçait s'élever au-dessus des honneurs , des richesses , des préjugés , & pratiquer des vertus dignes d'une immortelle récompense. * *M. Caraccioli.*

La piété qui entre dans une ame qu'elle ne trouve pas ornée des vertus morales & civiles , y devient quelquefois le prétexte
&

& même l'instrument de très-grandes méchancetés. * *M. L. Terrasson.*

Le bigot est celui qui se jette de bonne foi dans une dévotion aveugle ; & le cagot est celui qui se couvre du manteau de la dévotion , pour exécuter ses mauvais desfeins. Le bigot est un sot , & le cagot un scélérat. Le malheur est que le sot prend quelquefois le scélérat pour son conseil.
* *Id.*

La piété est la philosophie des Chrétiens ; ils sont heureux , quand ils la possèdent. Ils n'ont d'autre ambition que celle d'aimer Dieu , & de faire du bien aux hommes. Fideles à tous les devoirs de Chrétien , ils ne peuvent manquer à ceux du citoyen. Ils sçavent pardonner , parce qu'ils ne se croient jamais offensés , & qu'ils regardent cette vie , comme une carrière semée de peines , qui doit les conduire à un bonheur qui ne finira jamais. * *Lettr. pieux.*

P I T I É.

La pitié est une affection de l'ame , qui nous rend sensibles les maux d'autrui , & qui nous porte à les soulager. Elle est le premier sentiment relatif du cœur humain , & la source de toutes les vertus. Les ames sensibles & tendres ont ordinairement de la pitié , parce qu'elles sont plus sujettes que les autres aux peines & aux afflictions ; car on n'est compatissant que pour les maux qu'on a éprouvés , ou dont on ne se croit pas exempt soi-même. * *M. S. de Castres.*
D. des Pas. T. II. R

Les hommes les plus compatissans sont ceux que les maux intérieurs , les peines morales sçavent attendrir. La plupart ne se laissent émouvoir que par les pleurs , les souffrances du corps , & les autres signes extérieurs de la douleur. Les peines de l'ame , les grands chagrins , qui éteignent l'œil & l'empêchent de pleurer , sont cependant bien plus terribles , puisque les remèdes en sont & plus longs & plus rares.

* *M. D. L.*

Les hommes n'eussent jamais été que des monstres , si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison ; c'est de cette seule qualité que découlent toutes les vertus sociales. En effet , qu'est-ce que la générosité , la clémence , l'humanité , sinon la pitié appliquée aux foibles , aux coupables , ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance & l'amitié même sont , à le bien prendre , des productions d'une pitié constante , fixée sur un objet particulier ; car désirer que quelqu'un ne souffre point , qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux ? * *J. J. Rousseau.*

La pitié est un sentiment de nos propres maux : dans autrui , c'est une habile prévoyance où nous pouvons tomber , qui nous fait donner du secours aux autres , pour les engager à nous en donner en de semblables occasions ; de sorte que ces services que nous rendons à ceux qui sont tombés dans quelque infortune , sont , à proprement parler , des biens anticipés que

nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

* *La Rochefoucault.*

On ne plaint guères dans autrui que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali , miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau , de si profond , de si touchant que ce vers-là.

En effet , pourquoi les rois sont-ils sans pitié pour leurs sujets ? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches sont-ils durs envers les pauvres ? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? C'est qu'un noble ne fera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains , plus hospitaliers que nous ? C'est que , dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire , la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes , ils ne regardent point l'abaissement comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

* *J. J. Rousseau. Voyez Compassion.*

Il est peu d'ames assez dures , pour n'être pas touchées des malheurs d'autrui ; la plupart ne sont pas assez humaines pour en être attendries. On plaint les malheureux , on ne les soulage guères. La sensibilité s'allie donc avec une espece d'humanité ; & si cela n'étoit pas , détourneroit-on si-tôt les yeux de dessus l'infortuné souffrant ? Iroit-on

R ij

si vite en perdre l'idée dans des distractions frivoles ou même agréables ? Vous l'avez vu avec émotion , vous en avez été affecté jusqu'aux larmes ; & qu'importe ? Vous pouviez le secourir, & vous ne l'avez pas fait. * *M. Duclos.*

PLAISANTERIE.

La plaisanterie est l'art de donner du ridicule aux discours ou aux personnes. Cet art demande beaucoup de finesse , d'esprit, beaucoup de jugement & beaucoup d'enjouement. ***

Il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire , se fasse estimer.

Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie , même la plus douce & la plus permise , qu'avec des gens polis , ou qui ont de l'esprit.

Rien ne plaît davantage que ceux qui plaisantent de bonne grace , & qui savent badiner ingénieusement , sans blesser personne par leurs bons mots : on les préfère volontiers à ces esprits importants , qui toujours enfoncés dans les plus hautes matières , & pleins de leurs propres pensées , ne sortent jamais d'une certaine gravité importune qui glace les compagnies les plus enjouées ; mais il faut avoir l'esprit infiniment fin pour cela , & il faut prendre garde de ne rien dire de fade , de peur que ceux qui rient tout haut des plaisanteries , ne rient tout bas de celui qui les dit.
* *Pensf. div. sur div. suj.*

Le monde est plein de mauvais plaisans , qui apportent dans les cercles un certain ton dogmatique qui révolte tous les esprits bien faits : il y en a beaucoup parmi les littérateurs , ou du moins parmi ceux qui se piquent de l'être. Ils tournent tout en ridicule , sans s'appercevoir qu'ils sont cent fois plus ridicules eux-mêmes que les personnes qu'ils veulent plaisanter. * *Ibid.* Voyez *Moquerie*.

P L A I S I R.

Le plaisir est une sensation agréable ; c'est le sentiment d'une ame satisfaite, c'est la jouissance réfléchie d'un bien. Il est rare que le plaisir ne soit mêlé de quelque amertume , & suivi du repentir. Il n'y a de plaisirs purs & durables que ceux qu'on goûte dans la vertu. * * *

Le plaisir est un présent de la Divinité. L'homme ne peut se donner ni sensations ni idées ; il reçoit tout. La peine & le plaisir lui viennent d'ailleurs , comme son être. * *M. de Voltaire*.

Ce n'est pas sur des lits de roses qu'habite le repos ; ce n'est pas dans la saveur des fruits , ni dans les fumées du vin que vous trouverez le vrai plaisir , mais dans l'amour des hommes , dans la pratique du bien , dans la vertu. Votre indolence deviendra une fatigue , & la volupté se changera en dégoût. * *M. Hume*.

La plus grande & la plus nécessaire dis-

position pour goûter les plaisirs , c'est de sçavoir s'en passer.

Les plaisirs du monde sont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent ; ils nous inquiètent dans leurs recherches , ne nous satisfont point dans leur possession , & nous desespèrent dans leur perte. * *Mad. Lambert.*

Les plaisirs qui viennent des foiblesses du cœur , troublent le repos de la vie , gâtent le goût , & rendent insipides tous les plaisirs simples. Il faut ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux. C'est l'innocence qui les conserve ; c'est le dérèglement qui les corrompt.

Dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs , on devient insensible aux plaisirs modérés. * *M. D. L.*

On a du plaisir, quand on en veut avoir : c'est l'opinion seule qui rend tout difficile , qui chasse le bonheur devant nous ; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût , & vraiment voluptueux , n'a que faire de richesses ; il lui suffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la santé , & ne manque pas du nécessaire , s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion , est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'*Horace*. Gens à coffres-forts , cherchez donc quelqu'autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir , elle n'est bonne à rien. * *J. J. Rousseau.*

Les plaisirs bruyans sont le vain & stérile bonheur des gens qui ne sentent rien , &

qui croient qu'étourdir sa vie c'est en jouir.

* *Id.*

S'abstenir pour jouir, c'est la philosophie du sage, c'est l'Épicurisme de la raison.

* *Id.*

La vie humaine a d'autres plaisirs, quand ceux de la jeunesse lui manquent, & qu'il n'est plus tems de se faire une occupation de ses desirs. Il faut alors se borner prudemment aux goûts dont on peut jouir. En courant vainement après les plaisirs qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous sont laissés. Changeons de goûts avec nos années; ne déplaçons pas plus les âges que les faisons; il faut être soi dans tous les tems, & ne point lutter contre la nature: ces vains efforts usent la vie, & nous empêchent d'en user. * *Id.* [Voyez *Mal. Malheureux. Vie.*]

Renoncer aux plaisirs, c'est folie; les régler, c'est le chef-d'œuvre de la sagesse. Elle ne condamne pas les plaisirs; elle apprend à les gouverner. Ceux qui font profession d'une certaine piété, gens qu'on nomme *dévots* (a), méprisent toute espèce de délassemens, & tâchent de passer cette vie, sans y goûter aucun agrément. Non-seulement les récréations leur sont suspectes; mais encore les nécessités que Dieu a assaisonnées de plaisir, sont pour

(a) Les vrais dévots honorent autant la religion, que ceux-ci la deshonnorent.

eux des especes de corvées ; ils n'y viennent qu'à regret.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est orgueil, c'est folie, c'est foiblesse, c'est bigoterie, c'est envie de se distinguer. Ils veulent être des anges sur la terre ; ils n'ont que la vanité de ceux qui furent précipités du ciel. L'homme a un corps dont il est comptable ; le maltraiter, le haïr, le tourmenter, c'est une espece de suicide ; c'est contre nature, c'est déplaire à Dieu.

Une action n'est pas vicieuse, parce qu'elle est naturelle. Dieu a réuni la nécessité & le plaisir ; la nature nous a donné des besoins voluptueux, & veut que le goût s'y trouve avec la raison. Ceux qui la fuient, corrompent ses règles ; ils condamnent ce qu'elle a prescrit, & il est également injuste de les mépriser & d'en abuser.

On dit tous les jours : Fuyez le monde ; méprisez le monde ; renoncez au monde, Qu'entendez-vous par-là, demanderois-je volontiers ? Qu'est-ce que mépriser le monde ? Qu'est-ce monde ? Est-ce le ciel, la terre, la créature ? Ce seroit absurdité. Est-ce l'usage, le profit, le service qu'on en retire ? Ce seroit ingratitude envers celui qui les a créés. Comment peut-on s'en passer ? C'est, dit-on, les folies, les débauches qui sont dans le monde. Mais cela n'est pas le monde ; c'est contre sa police. On répète cette malheureuse phrase si souvent aux dévots, qu'ils contractent insensiblement

ment une haine pour le genre humain, qui vraisemblablement les obligera de décomp-ter dans l'autre monde. Il faudroit leur dire, au contraire : Demeurez dans le monde ; mais apprenez à vous y bien conduire.

* *Charron.*

Le plaisir est comme une belle qui vous aborde d'un air riant, avec les yeux pleins de feu & une grace admirable, mais qui se retire toute en désordre, honteuse, & convaincue de son imperfection. *

Les plaisirs nous chatouillent pour nous étrangler. Si la douleur de tête nous venoit avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache sa suite. * *Montagne.*

On a raison de dire qu'en matiere de plaisir, il faut calculer, & que la sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien valent ces plaisirs-là, doit-on dire ? & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? Ces considérations peuvent non-seulement nous empêcher d'agir en conséquence de nos desirs, ce qui est déjà un grand avantage, mais encore réprimer, ou du moins modérer les desirs eux-mêmes. Si le cœur a tant de pouvoir sur l'esprit, comme une fâcheuse expérience ne nous l'apprend que trop, il est certain aussi que l'esprit peut quelque chose sur le cœur. Et ne craignons pas de présumer trop de nous-mêmes, en croyant ce pouvoir de notre raison sur nos

passions, plus grand qu'il ne l'est en effet. Il consiste, en grande partie, dans l'idée que nous en avons. Une juste confiance augmente nos forces. A la vérité, l'humilité chrétienne veut qu'on se défie de sa foiblesse, & qu'on prenne contre elle de sages mesures. Mais il y a aussi une humilité libertine dans son principe, ou du moins très-propre à conduire au libertinage, qui exagere cette même foiblesse, & en fait une impuissance absolue. On rabaisse la raison, pour se dispenser de la suivre; on s'égale aux bêtes, pour pouvoir vivre comme elles, sans honte & sans remords.

* *M. L. Trublet.*

L'amour des plaisirs est ordinairement ennemi de la vertu. Il est vrai qu'il s'est trouvé quelques grands hommes qui ont aimé les plaisirs; mais outre qu'ils en avoient honte eux-mêmes, & qu'ils n'en jouissoient qu'en passant, ce n'a pas été par-là qu'ils ont été grands. Ils ont eu besoin de toutes les autres qualités jointes ensemble, pour balancer le tort qu'un médiocre attachement au plaisir leur a fait; & même si vous voulez y bien prendre garde, c'est ce qui leur a fait perdre le fruit de tous les autres avantages de la fortune & de la nature.

Un seul plaisir a souillé la gloire d'*Alexandre*, & lui a fait perdre la vie dans sa première jeunesse. Les délices de *Capoue* enleverent à *Annibal* le fruit de ses victoires. Ces plaisirs de quelques jours eurent une suite si funeste, qu'ils ont coûté

à sa patrie l'empire du monde , & ensuite sa liberté. *

Les rois , bien plus que le reste des hommes , sont exposés à devenir la proie de la tristesse & de l'ennui. La malheureuse facilité qu'ils ont à se procurer des divertissemens , l'empressement extraordinaire d'une foule de courtisans uniquement occupés à les faire naître sous leurs pas , en épuisent bientôt le fonds. La source tarit ; le mal est sans remède ; de-là vient qu'on les voit à peine au milieu de leur carrière , que déjà la plupart de leurs passe-tems ont perdu le mérite de la nouveauté. Il faut avoir l'esprit bien inventif , pour en déterrer qui aient le bonheur de les satisfaire , & plus encore pour rendre les charmes de la nouveauté à ceux que la jouissance a déjà rendu fades & insipides , en sçachant les manier avec art , les diversifier avec goût , & les présenter toujours sous une forme nouvelle. *

PLAINdre. *Voyez* REGRETTER.

PLATITUDE. *Voyez* BÊTISE.

POLITESSE.

La politesse est un desir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre , & de faire en sorte que tout le monde soit content de nous ; nos supérieurs , de nos respects ; nos égaux , de notre estime ; &

nos inférieurs, de notre bonté. Enfin elle consiste dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir les bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité. Quand vous sçauvez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Il y a la politesse de l'esprit, & la politesse des manieres. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines & délicates ; celle des manieres, à dire des choses flatteuses & d'un tour agréable.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manieres qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manieres grossieres. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même : une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi. * *Mad. Lambert.*

La politesse est une envie de plaire ; la nature la donne, l'éducation & le monde l'augmentent. La politesse est un supplément de la vertu : on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les tems les plus grossiers,

où la vertu regnoit davantage , on connoissoit moins la politesse ; elle est venue avec la volupté ; elle est la fille du luxe & de la délicatesse : on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider ni la définir , m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société , puisqu'elle contribue le plus à la paix : elle est une préparation à la charité , une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste ; & comme elle cherche à plaire , elle sçait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société : notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé : l'estime de soi-même , qui se fait trop sentir , est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres , & ce qu'on se doit à soi-même ; car ces devoirs ont leurs limites , lesquelles passées , c'est flatterie pour les autres , & orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs , & des qualités liantes. C'est la ceinture de *Vénus* ; elle embellit & donne des graces à tous ceux qui la portent , avec elle , vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse : vous

en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit. Elle entre dans toutes vos manières , dans vos discours , dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit & ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. * *La même.*

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; ç'en est l'expression , si elle est vraie ; & l'imitation , si elle est fautive ; & les vertus sociales sont celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les posséderoit toutes , auroit nécessairement la politesse au souverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé , d'un cœur généreux , d'une justice exacte , manque de politesse , tandis qu'on la trouve dans un homme borné , intéressé & d'une probité suspecte ? C'est que le premier manque de quelques qualités sociales , telles que la prudence , la discrétion , la réserve , l'indulgence pour les défauts & les faiblesses des hommes. Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même ; au lieu que le second , sans avoir aucune vertu , a l'art de les imiter toutes. Il sçait témoigner du respect à ses supérieurs , de la bonté à ses infé-

rieurs , de l'estime à ses égaux , & les persuader tous qu'il en pense avantageusement , sans avoir aucun des sentimens qu'il imite.

On ne les exige pas même aujourd'hui , & l'art de les feindre est ce qui constitue la politesse de nos jours. Cet art est souvent assez ridicule & assez vil pour être donné pour ce qu'il est , c'est-à-dire pour faux.

* *M. Duclos.*

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade , plein d'expressions exagérées , aussi vuides de sens que de sentiment.

La politesse , dit-on , marque cependant l'homme de naissance ; les plus grands sont les plus polis. J'avoue que cette politesse est le premier signe de la hauteur , un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politesse à la douceur , & plus loin encore de la douceur à la bonté. Les grands qui écartent les hommes à force de politesses sans bonté , ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement. * *Id.*

Les hommes se doivent des égards , puisqu'ils se doivent tous de la reconnoissance. Ils se doivent réciproquement une politesse digne d'eux , faite pour des êtres pensans , & variée par les différens sentimens qui doivent l'inspirer. Ainsi la politesse des grands doit être de l'humanité ; celle des inférieurs , de la reconnoissance , si les grands le méritent ; celle des égaux , de l'estime & des services mutuels.

Le plus malheureux effet de la politesse-

d'usage est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin. Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flater les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent. Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis ni corrompus ; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs. * *Id.*

La vraie politesse est franche, sans apprêt, sans étude, sans morgue & part du sentiment intérieur de l'égalité naturelle ; elle est la vertu d'une ame simple, noble & bien née ; elle ne consiste réellement qu'à mettre à leur aise ceux avec qui l'on se trouve. La civilité est bien différente ; elle est pleine de procédés sans attachement, & d'attentions sans estime : aussi ne faut-il jamais confondre la civilité & la politesse. La première est assez commune, la seconde extrêmement rare ; on peut être très-civil, sans être poli ; & très-poli, sans être civil. * *Pens. div.*

Les manieres polies sont, comme disoit la reine *Isabelle* de Castille, de perpétuelles lettres de recommandation pour celui qui les a. *

Il y a de la politesse à se livrer de bonne grace dans la conversation , à n'avoir pas plus d'esprit que ceux avec qui on se trouve, à n'affecter point trop de justesse, à donner quelquefois lieu à la contradiction & à la critique , en un mot , à n'avoir pas toujours raison.

Il ne suffit pas de ne rien dire & de ne rien faire qui puisse blesser les autres ; il faut encore souffrir ce qu'ils peuvent dire ou faire d'offensant ou de moins poli. Ainsi une grande partie de la politesse consiste à souffrir l'impolitesse, & à n'y opposer que l'exemple du contraire.

Témoigner aux autres qu'ils nous offensent , c'est presque toujours les offenser.

Il est d'autant plus difficile d'être poli , qu'il y a moins de gens qui le soient véritablement.

Le commerce des femmes est , dit-on , la meilleure école de politesse. Cela est vrai, non pas tant néanmoins , parce que les femmes sont polies , que parce qu'il faut l'être beaucoup avec elles. Il n'y a pas tant à profiter des exemples de politesse qu'elles nous donnent , que de la nécessité où nous sommes d'en avoir beaucoup à leur égard , non-seulement pour être goûtés , mais pour en être soufferts. Le mérite le plus essentiel d'un homme auprès des femmes sages , c'est une grande politesse.

Une hardiesse & une timidité excessives sont également contraires à la vraie poli-

D. des Pas. T. II.

S

tesse, qui veut qu'on parle & qu'on agisse d'un air modeste & d'un air aisé.

Quand on ne peut plaire qu'en employant le déguisement, il faut alors renoncer à plaire. Quand la vérité & la politesse sont en concurrence, & qu'on ne peut les accorder entr'elles, il faut sacrifier la politesse à la vérité.

Il est bien difficile d'être poli avec ceux qui ne nous plaisent pas ; & le malheur des gens d'esprit est que très-peu de gens leur plaisent. Plus on a d'esprit, plus on apperçoit de défauts dans les autres. D'ailleurs les gens d'esprit ont de la peine à s'assujettir à une infinité de petites formalités qui sont néanmoins partie de la politesse. Il est donc plus difficile d'être poli, lorsqu'on a beaucoup d'esprit, que lorsqu'on n'en a que médiocrement. Mais quand un homme d'esprit est poli, il l'est plus qu'un autre, & d'une manière plus agréable. Tout est pour lui une occasion de dire des choses polies ; & le tour ingénieux qu'il leur donne, les rend encore plus flatteuses, pourvu néanmoins qu'on ne se défie pas de sa sincérité.

* *M. l'abbé Trublet.*

Souvent, pour vouloir être poli, on donne dans l'affectation & dans les façons ; ce qui est plus ridicule & plus désagréable que la grossièreté. Ainsi on peut pécher contre la vraie politesse, par excès & par défaut.*

P O L I T I Q U E.

La politique est l'art de se bien conduire,

& de faire réussir ses desseins. On entend plus communément par ce mot l'art de se déguiser. La politique, en ce sens, est dangereuse & condamnable. Les honnêtes gens n'y ont jamais recours, parce qu'ils ne font en secret aucune action dont ils eussent à rougir, au cas qu'elle fût découverte. * * * Voyez *Déguisement. Fourberie.*

POLTRONNERIE. Voyez LACHETÉ.

PRECIPITATION.

La précipitation dans nos jugemens est une des sources de nos erreurs : la précipitation dans nos actions est l'effet de la vivacité qui vient du tempérament ; on la nomme *étourderie.*

On ne doit jamais se conduire avec précipitation ; car elle est presque toujours suivie de quelque faute. L'homme sage réfléchit avant de rien entreprendre, afin de s'éviter un repentir. La précipitation n'est pardonnable que dans les cas où l'on n'a pas le tems de se décider. * *M. D. L. M.*

PRECISION, JUSTESSE.

La précision consiste à ne dire rien d'inutile, & la justesse empêche de donner dans le faux. Le but de la précision est de ne point sortir du sujet ; elle est l'effet de la netteté de l'entendement. Le but de la justesse est de saisir le vrai point de vue,

Sij

de ne dire que la vérité ; elle est le fruit de l'étude , produit par une profonde réflexion. ***

PREJUGÉS.

Le préjugé est un jugement porté ou admis sans examen ; ainsi il peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs , & ne sauraient être trop combattus.

A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société , & qui sont des germes de vertu , on peut être sûr que ce sont des vertus qu'il faut respecter & suivre. En voulant trop éclairer les hommes , on ne leur inspire qu'une présomption dangereuse. Eh ! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raisonnement ce qu'ils suivroient par sentiment , par un préjugé honnête ? Ces guides sont bien aussi sûrs que le raisonnement. * *M. Duclos.*

On déclame beaucoup , depuis un tems , contre les préjugés ; peut-être en a-t-on trop détruit. Le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière , exige des principes sûrs , & des lumières rares. La plupart étant incapables d'un tel examen , doivent consulter le sentiment intérieur. Les plus éclairés pourroient encore , en morale , le préférer souvent à leurs lumières , & prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus

sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode. Quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arrive guères qu'ils soient mécontents. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point ; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus. Il y a une méthode assez sûre d'en juger : c'est d'observer les choses dont on tire vanité ; il est alors vraisemblable que c'est une fausse idée. Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, & plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir. Les vertus ne donnent point d'orgueil.

Je ne puis me dispenser, à ce sujet, de blâmer les écrivains qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, ce qui seroit un motif louable & utile, si l'on s'y renfermoit en philosophe citoyen, cherchent à sapper les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la société ; d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs, est d'en faire, dans la jeunesse, de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé ; car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

* *Id.*

Les préjugés les plus tenaces sont toujours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une

erreur raisonnée ; par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier ; mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence ? Ils naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites , & se trouvent enfin généralement établis chez les hommes, sans qu'ils en aient aperçu les progrès. * *Id.*

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont les plus fatiguans sur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne soient d'un orgueil stupide, de répéter qu'ils savent que la noblesse du sang n'est qu'une chimère. Cependant il n'y a point de préjugé dont on se défatte moins ; il y a peu d'hommes assez sages pour regarder la noblesse comme un avantage, & non pas comme un mérite, pour se borner à en jouir, sans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux, qu'on vient de dégrader, soient enivrés de titres peu faits pour eux, ils sont excusables ; mais il est étonnant de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au respect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le respect d'obligation n'est dû qu'à ceux à qui on est subordonné de devoir, aux vrais supérieurs ; que nous devons toujours distinguer de ceux dont le rang seul est supé-

rieur au nôtre. Le respect qu'on rend uniquement à la naissance, est un devoir de simple bienséance : c'est un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illustré leur nom ; hommage qui, à l'égard de leurs descendans, ressemble, en quelque sorte, au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matiere peut être méprisable, qui sont quelquefois des productions d'un art grossier, que la piété seule empêche de trouver ridicules, & pour lesquelles on n'a qu'un respect de relation.

* *Id.*

Il n'y a point de maxime plus fausse dans nos mœurs, que celle qui dit : *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud.* Cela devrait être, mais on se réhabilite d'un crime impuni ; & qu'on ne dise pas que c'est parce que le châtiment le constate, & en fait seule une preuve suffisante.

Les hommes sont plus téméraires que circonspects dans leurs jugemens ; mais ils ne sont réellement frappés que des faits matériels & sensibles : cela est si vrai, qu'un crime constaté par une grace, flétrit toujours moins que le châtiment. On le remarque principalement dans l'injustice & la bizarrerie du préjugé cruel, qui fait réjaillir l'opprobre sur ceux que le sang unit à un criminel ; de sorte qu'il est peut-être moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu & impuni, qu'à un infortuné dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le supplice.

S iv

Je crois avoir remarqué une autre bizarrerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs peres , qu'aux peres celle de leurs enfans. Il me semble que le contraire seroit moins injuste , parce que ce seroit alors punir les peres de n'avoir pas rectifié les mauvaises inclinations de leurs enfans par une éducation convenable. Si l'on pense autrement, est-ce par un sentiment de compassion pour la vieillesse , ou pour le plaisir barbare d'empoisonner la vie de ceux qui ne font que de commencer leur carrière ? * *Id.*

PRESENCE D'ESPRIT.

Voyez SAGACITÉ.

PRESOMPTION.

La présomption consiste à se flater des vertus , ou des qualités qu'on n'a pas. On n'est pas présomptueux pour se croire de grands talens & de grandes lumieres , si on en a effectivement. On n'est présomptueux qu'autant qu'on se trompe dans la bonne opinion qu'on a de soi-même. Qui se trompe de beaucoup , l'est beaucoup ; qui se trompe de peu , l'est peu.

Un sot, qui se croit un bon esprit , nous choque moins qu'un bon esprit qui se croit un génie supérieur. Cependant le premier ne se trompe pas moins que le second ; mais l'un se fait tout au plus notre égal ;

l'autre s'éleve au-dessus de nous , & par-là nous est plus odieux.

Chacun croit se connoître , & croit que les autres ne se connoissent point.

Les hommes, du moins ceux qui ont de l'esprit, se connoissent mieux qu'ils ne paroissent se connoître. Ils ne croient pas toujours tout ce qu'ils disent à leur avantage, tout ce qu'ils voudroient faire croire aux autres. Ils ont communément plus de vanité que de présomption. L'amour-propre, qui les fait penser d'eux-mêmes au-delà de la vérité, les en fait encore parler au-delà de ce qu'ils en pensent. Tout homme vain est menteur ; & on pourroit dire à la plupart de ceux qui vantent leur mérite, qu'on croiroit leur faire tort de penser qu'ils parlent sincèrement, & qu'ils se trompent si grossièrement sur leur sujet.

Un homme d'esprit étonneroit souvent ses admirateurs, & défarmeroit ses envieux, s'il leur faisoit connoître combien il s'estime peu lui-même * *M. l'abbé Trublet.*

PRESSSENTIMENT.

Le pressentiment est une crainte, ou une espérance secrète que telle chose arrivera de telle ou de telle maniere. Cette espece de divination est fondée sur un grand nombre de circonstances foibles, legeres, fugitives, & quelquefois même inexplicables ; de-là vient qu'on fait souvent du pressentiment quelque être extérieur & suprême qui

semble parler au fond de notre ame, & nous arrêter, lorsque ce n'est que l'effet naturel de notre intérêt, de notre sagacité, & de notre expérience. Le pressentiment naît de l'idée du danger, de la crainte, de la superstition, de la mauvaise conscience. Les personnes craintives, & celles dont l'imagination se laisse aisément frapper, sont sujettes à avoir des pressentimens. La moindre chose, la plus petite crainte, la circonstance la plus légère les émeut, les trouble; & pour peu qu'il y ait dans les événemens quelque chose qui ait du rapport avec les sentimens qu'elles ont eu, il n'en faut pas davantage pour dire que c'étoient autant de pressentimens. ***

PREVENTION.

La prévention est un jugement admis sans examen sur l'opinion des autres.

On peut distinguer plusieurs sortes de personnes au sujet de la prévention. Les unes ne se préviennent presque jamais qu'à propos; & de plus leur prévention, quoique bien fondée, ne décide jamais de leurs jugemens. Ce sont les bons juges, & le petit nombre.

Les autres se préviennent presque toujours à tort; jugent toujours d'après leur prévention bien ou mal conçue, & ainsi ne sont presque jamais que de mauvais jugemens: voilà le grand nombre.

Il y a des personnes qui, se prévenant

facilement, & , par conséquent, se prévenant souvent mal-à-propos, reviennent aussi facilement qu'elles se préviennent.

* *M. L. S. P.*

L'homme prévenu cherche dans la lecture ce qui peut confirmer ses idées: l'homme d'esprit y cherche ce qui peut réformer & perfectionner les siennes. * *M. L. Terrasson.*

PREVOYANCE.

La prévoyance est une action de l'esprit par laquelle on conjecture, par avance, ce qui peut arriver suivant le cours naturel des choses. La sécurité, qui vient de la roideur de l'ame contre les obstacles, & de l'habitude à envisager les revers, est, sans doute, le plus ferme soutien de la vie; mais le calme que donne l'espérance, est trompeur comme elle; & aussi passager que le vent qui le trouble. Il faut donc prévoir également les biens & les maux pour préparer son ame à tous les événemens, & afin que la résolution suive de près le besoin pressant de l'occasion. Mais ceux qui s'endorment dans les bras d'un doux espoir, écartant de leurs yeux tout ce qui pourroit écarter leurs songes enchanteurs, n'auront qu'une ame foible, inégale, errante, & sans appui. * *Bacon.*

PRINCES, MINISTRES.

Un bon roi doit aimer son peuple, comme une tendre mere aime ses enfans.

* *Confucius.*

Comme les liqueurs prennent la figure du vaisseau qui les renferme , de même les sujets se moulent sur leurs princes. * *Prov. Chinois.*

Un prince doit punir le crime , de peur qu'il ne paroisse l'autoriser ; mais cependant il doit , autant qu'il peut , contenir son peuple dans le devoir , plutôt par des effets de clémence , que par des menaces & des supplices. * *Confucius.*

Un ministre d'état ne doit jamais servir son prince , dans ses injustices & dans ses désordres. Il doit plutôt renoncer à son ministère , que de le flétrir par des actions lâches & criminelles. * *Id.*

Princes , faites aimer la vertu dans votre personne. Vous fixez tous les regards : mettez votre peuple dans la nécessité de les tourner sur vous avec complaisance. L'exemple est plus fort que la loi ; ou , pour mieux dire , c'est une loi muette à laquelle on ne résiste point. *Charron.*

Parmi les vertus , qui doivent environner le trône , le peuple cherche sur-tout la piété , la justice , la bravoure , & la clémence.

Auguste disoit que la piété & la justice déshoient les princes. La piété d'un souverain consiste à maintenir la religion , qui est toujours l'appui de la société. La justice vient après. La flatterie rampante , & le vil intérêt ont voulu dispenser les souverains des loix , & ne leur donner pour règles que leurs plaisirs ; mais *Séneque* disoit à *Néron* que le prince doit être le premier observateur de

ses loix. Comment, en effet, les fera-t-il observer ; s'il les brave ?.... La clémence modere la rigueur de la justice, sans lui être contraire. Elle est aux rois, ce que l'humanité est au commun des hommes.... La trop grande sévérité rend les châtimens méprisables, irrite la malice, & rend méchant par dépit.... La clémence fait le bonheur du prince, auquel elle acquiert la bienveillance des sujets : au lieu de le craindre, ils craindront pour lui ; loin d'énervier l'autorité, elle l'affermir. * *Id.*

La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons, tels que les *Louis XII* & les *Louis XV*. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre ; les courtisans exhortoient le prince à les punir : « Non, » dit-il, ils me rendent justice ; ils me croient » digne d'entendre la vérité. » Exemple de modération imité depuis par le duc d'*Orléans*, régent. Ce prince, forcé de mettre quelques impositions sur le Languedoc, & fatigué des remontrances d'un député des Etats de cette province, lui répondit avec vivacité : « Et quelles sont vos forces, pour » vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ? »... Obéir & haïr, » repliqua le député ; réponse noble, qui fait également honneur au député & au duc d'*Orléans*. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. * *M. Helvétius.*

La vérité ne se montre aux enfans des princes, que pendant leur jeunesse & leur

minorité : elle disparoit lorsqu'ils sont revêtus de leur puissance, & qu'ils ont la couronne sur la tête. Si l'on n'emploie bien ce jeune âge à leur instruction, il n'y a plus de remède dans le reste du cours de leur vie : tout se passe dans l'illusion & le déguisement. * *La Rochefoucault.*

Les plus grands rois qu'ait célébrés l'histoire, n'ont pas été élevés pour régner ; c'est une science qu'on ne possède jamais moins, qu'après l'avoir trop apprise, & qu'on acquiert mieux, en obéissant qu'en commandant. * *J. J. Rousseau.*

Il devroit y avoir dans tous les Codes un article qui portât : « Gens en place ! » vous ne prendrez point le nom du seigneur votre roi en vain. » Les petits sont tous les jours opprimés par les noms des grands, à l'insçu des grands. * *M. la Beaumelle.*

Que le grand homme soit toujours semblable à lui-même ; qu'on lise son caractère dans tous ses goûts. Que *Charles XII*, jouant aux échecs, fasse marcher le roi le plutôt qu'il peut, & ne roque jamais. Qu'un prince philosophe & soldat mette de la raison & du militaire jusques dans ses plaisirs. * *Id.*

On a bien dit que *Pierre I* étoit infiniment supérieur à *Charles XII* ; mais on n'a pas encore dit pourquoi : c'est peut-être parce que *Pierre I* employoit son tems à apprendre à régner, tandis que *Charles XII* perdoit le sien à vaincre. * *Id.*

Un prince peuplera son pays, en facilitant le mariage au payfan , à l'ouvrier , au soldat , & en faisant respecter la foi conjugale aux courtisans , aux gentilshommes & aux riches négocians. Il facilitera les mariages , en favorisant les arts , en encourageant l'industrie , en diminuant les impôts. Il fera respecter cette union , en la respectant lui-même , en étendant , par la religion , l'empire des mœurs , & en affaiblissant , par la sévérité de la police , celui du libertinage. * *Id.*

Les princes , qui ont le plus de droit à l'immortalité , sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainsi , tant que la France subsistera , on s'y souviendra de la tendresse que *Louis XII* avoit pour son peuple : on excusera les grandes fautes de *François I* , en faveur des arts & des sciences dont il a été le pere. On bénira la mémoire de *Henri IV* , qui conquiert son héritage à force de vaincre & de pardonner. On louera la magnificence de *Louis XIV* , qui a protégé les arts que *François I* avoit fait naître. * *M. de Voltaire.*

On n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables , mais qu'il en fasse. * *Id.*

Il est à souhaiter qu'un roi aime les louanges , parce qu'il s'efforce de les mériter.

Un roi juste & qu'on aime ,
Va sans nous à la gloire & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit : le vieillard expirant ,
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant.

Le fils éternisant des images si cheres
 Raconte à ses neveux le bonheur de leurs peres ;
 Et ce nom , dont la terre aime à s'entretenir,
 Est porté par l'amour aux siècles à venir.

* *Id.*

Le premier devoir d'un roi est d'aimer
 son peuple , & de s'en faire aimer.

Ce trône auguste & saint qu'environne la crainte ;
 Seroit mieux affermi , s'il l'étoit par l'amour ;
 En faisant des heureux , un roi l'est à son tour.

* *Id.*

Pour faire un puissant ministre , il ne
 faut souvent qu'un esprit médiocre , du bon
 sens , & de la fortune ; mais pour être bon
 ministre , il faut avoir pour passion domi-
 nante l'amour du bien public. Le grand
 homme d'Etat est celui qui érige de grands
 monumens utiles à sa patrie. * *Id.*

Ce qui est nécessaire à tout homme en
 place , c'est de ne laisser sortir personne
 mécontent de sa présence , & de se rendre
 agréable à tous ceux qui l'approchent * *Id.*

Un ministre est toujours un homme en
 spectacle à l'Europe ; son honneur est la
 base de son crédit : il est toujours assez riche,
 pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

Un ministre est excusable du mal qu'il
 fait , lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé
 dans sa main par des tempêtes ; mais dans
 le calme , il est coupable de tout le bien qu'il
 ne fait pas. * *Id.*

J'ai

J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une mauvaise action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur, en les accusant : on veut se faire valoir, en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation, comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes passions & par de grands crimes. * *Id.*

Il faut qu'un ministre, quoiqu'il ait bien servi, craigne toujours sa chute, parce que l'envie ou la fortune la causeront, quand même ses fautes ne le feroient pas. * *M. Montresor.*

La connoissance des hommes est une étude essentielle à tous, mais principalement aux hommes d'Etat. Cette étude doit faire partie des délassemens d'un ministre. * *Ruy Gomez.*

On ne sauroit nier que le cœur ne soit, de toutes nos facultés, celle d'où partent les mouvemens les plus agréables. Le genre de vie le plus heureux sera donc celui où les mouvemens de bienfaisance domineront davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ses présens, n'en recueilleront tout le fruit, que par leur penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes ; jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un souverain, qui, ne renfermant

D. des Pas. T. II.

T

point sa bienfaisance dans le cercle étroit des courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses Etats, y animer les arts & le commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire régner une abondance bien plus capable de grossir ses revenus & de multiplier ses sujets, que ne feroient d'ordinaire les conquêtes les plus brillantes. La certitude qu'il a d'affermir & d'accroître sa puissance par des moyens dont le succès est infaillible; l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés; le spectacle de tout un peuple heureux par ses bienfaits; l'exécution du plus noble de tous les projets, indépendante des jeux de la fortune; une suite continue des mouvemens de bienveillance les plus flatteurs; tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable. * *Théorie des sentim. agréab.*

PROBITÉ.

La probité est un attachement à toutes les vertus civiles. Il en coûte plus qu'on ne pense, pour s'acquitter envers les hommes de tout ce qu'on leur doit; les passions en murmurent; l'humeur s'y oppose; la nature

y répugne ; l'amour-propre s'en allarme : à regarder tous les devoirs de la société civile comme une espèce de frayeur ; c'est marquer qu'on ne s'est jamais mis en peine de les observer comme il faut. Ce n'est que sous les auspices de la religion , que les droits les plus sacrés de la société peuvent être en assurance & qu'ils sont respectés. Un homme, qui a secoué le joug de la religion , ne trouve nulle part de motif assez puissant pour le rendre fidele aux devoirs de la probité. Qu'est-ce qui lui tiendra lieu de religion ? l'intérêt, sans doute ; car c'est le grand mobile de la conduite des gens du monde ; peut-être un intérêt d'honneur , mais toujours un intérêt humain , qui n'a ni Dieu pour objet , ni l'autre vie pour fin. On a beau vanter sa probité , si elle n'est , pour ainsi dire , étayée de la religion , les droits de la société courent alors un grand risque. Je conviens que mon intérêt peut me réduire à garder certains dehors qui en imposent , parce qu'en ne les gardant pas , je risquerois bien plus qu'il ne m'en coûteroit à les garder ; probité , par conséquent , toute défectueuse & peu durable , que celle à qui la religion ne prête pas son appui. Car , si c'est précisément l'intérêt qui me conduit , que risquerai-je en mille rencontres , si j'ai l'autorité , à brusquer l'un , à tromper l'autre , à supplanter celui-ci , à décrier celui-là , à détruire , en un mot , tout ce qui me nuit , tout ce qui me choque ? Que gagnerai-je à me contraindre pour des

T ij

gens que je crains peu , de qui je n'attends rien ? Que me reviendra-t-il de mille sacrifices inconnus , dont les hommes même ne sont pas les témoins ? Cependant , pour quelques occasions éclatantes, où j'autorise la probité, que j'attends par celle que j'exerce, combien d'autres occasions aussi importantes, où j'ai à souffrir devant les hommes, par la violence que je me fais ? Combien d'autres occasions, où , intérêt pour intérêt, celui d'écouter ma passion est pour moi au-dessus de celui d'écouter ma raison ? Le plaisir de satisfaire une passion qui nous/tyrannise avec force & avec vivacité, & qui a l'amour-propre dans ses intérêts, est communément ce que nous regardons comme le plus capable de contribuer à notre satisfaction & à notre bonheur. Les passions étant très-souvent opposées à la vertu, & incompatibles avec elle, il faut, pour contre-balancer leur effet, mettre un nouveau poids dans la balance de la vertu ; & ce poids ne peut être mis que par la religion. J'ai un droit bien fondé, que les hommes me rendent ce qu'ils me doivent ; & , pour les y engager, il faut aussi que je leur rende tout ce que je leur dois. Voilà le grand principe de la morale de ces hommes qui prétendent que la religion n'a aucune influence sur les mœurs ; mais parce que j'ai un autre intérêt présent bien plus fort, qui est une passion furieuse de m'enrichir, de me satisfaire, de m'aggrandir ; ce sera-là, au risque de tout ce qui pourra

arriver , le mobile de ma conduite. Toutes les voies honorables , régulières , honnêtes , qui ne m'éloigneront point de mon but , seront de mon goût ; je les respecterai ; j'aurai soin de faire sonner bien haut ma probité , ma sincérité , ma sagesse ; & toutes les sourdes intrigues , qui m'en abrègeront le chemin , seront mises en usage. N'est-ce pas ainsi que raisonne , que pense , que se conduit un homme passionné qui n'est pas retenu par le frein de la religion ? Combien d'autres occasions où tous les intérêts de l'homme , dans le système de l'incrédulité , conspirent à tenter un cœur par son foible , & à le mettre en compromis avec les loix de la probité. L'honneur est à couvert ; l'impunité est assurée ; la passion est vive ; le plaisir est piquant ; la fortune est brillante ; le chemin est court : il ne m'en coûtera qu'un peu de stabilité & de mauvaise foi , pour surprendre la simplicité , & séduire l'innocence ; qu'un peu de médisance , pour écarter un rival dangereux & supplanter un concurrent redoutable ; qu'un peu de complaisance , pour m'assurer un protecteur injuste , & me ménager un criminel appui ; qu'un peu de détour & de dissimulation , pour parvenir au comble de mes desirs. Ferai-je ce pas ? ne le ferai-je point ? Non , me dit la probité ; non , me dit l'honneur ; non , me dit la sagesse. Ah ! foible voix , au milieu de tant d'attraits , de tant de fortes tentations , seriez-vous écoutée , si la religion ne vous appuie point de ses oracles ? Qui de nous voudroit être alors à la

discrétion d'un sage sans religion ? Honnête-homme , tant qu'il vous plaira ; s'il na de la religion , sa probité m'est suspecte dans ces circonstances délicates.

Combien d'autres occasions , moins frappantes à la vérité , mais aussi plus fréquentes , où l'intérêt humain n'est pas assez pressant pour obtenir de moi tout ce que le prochain a droit d'en attendre ; car il faut bien de la fidélité , bien de l'attention , pour rendre à chacun ce que l'on doit , & bien de la constance , pour ne manquer jamais à ce que l'on doit. Ceux qui vous environnent & qui vous pressent , sont quelquefois des étrangers , peut-être des fâcheux , peut-être même des ennemis ; n'importe. Ces ennemis , ces fâcheux , ces étrangers ; ont sur vous , par leurs rapports , de légitimes droits , & vous avez , à leur égard , par vos emplois , par vos charges , par votre état , des devoirs indispensables : ce qu'ils vous demandent , se réduit souvent à de médiocres attentions , à de legeres bienféances , à de véritables minuties , à de simples bagatelles. Mais minuties , bagatelles , superficies , tant qu'il vous plaira , ce sont toujours des assujettissemens réels dont dépend le bon ordre ; assujettissemens pour lesquels on a d'autant plus de répugnance , qu'elle est causée par un ton d'imagination , par un trait d'humeur chagrine , par une situation bizarre d'esprit , qui peuvent être l'effet du tempérament , ou de quelques conjonctures indépendantes de la liberté. Enfin c'est presque toujours à con-

tre-tems que les devoirs sociables reviennent : c'est , par exemple , lorsque le chagrin vous ronge , que l'ennui vous abbat , que la paresse vous tient ; c'est , lorsqu'occupés à des intéréts chers , ou à des amusemens piquans , un peu de solitude vous plairait : faut-il donc tout quitter alors , vaincre sa répugnance & la disposition actuelle de son humeur ? En doutez-vous Eh ! d'où viennent les murmures , je vous prie , des enfans , les plaintes des parens , les cris des cliens , les mécontentemens des domestiques ? Ne sont-ils pas tous les jours les victimes d'une humeur , d'un caprice , qu'il faudroit vaincre pour les agrémens de la société ? Or quel est l'incrédule honnête-homme , qui , par les seuls principes de la sagesse mondaine , consentira à les sacrifier de la sorte au bonheur de la société ? On fera ce personnage , si vous voulez , en public ; mais on sçaura s'en dédommager en particulier. C'est donc un principe constant que ce n'est que dans la religion qu'on peut trouver une justice exacte , une probité constante , une sincérité parfaite , une application utile , un désintéressement généreux , une amitié fidele , une inclination bienfaisante , un commerce même agréable , en un mot , tous les charmes & tous les agrémens de la société.

* *Penf. div.*

Quand on seroit assuré qu'il n'y a ni paradis ni enfer , on ne devroit pas moins être homme de bien. Ces mots sont horribles :

T iv

*Si je ne craignois d'être damné. Quel gré faut-il donc vous sçavoir de ce que vous faites ? Il faut être vertueux , parce que la nature & la raison l'ordonnent , parce que l'harmonie de cet univers l'exige , parce que votre tranquillité , votre bien , votre bonheur , votre être le demandent , & parce que Dieu vous l'ordonne. * Charron.*

L'obéissance aux loix , & la pratique des procédés d'usage suffisent-elles pour constituer l'honnête-homme ? On verra , si l'on y réfléchit , que cela n'est pas encore suffisant pour la parfaite probité. En effet , on peut , avec un cœur dur , un esprit malin , un caractère féroce & des sentimens bas , avoir par intérêt , par éducation , par orgueil ou par crainte , avoir , dis-je , cette probité qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes. Mais il y a un juge plus éclairé , plus sévère & plus juste que les loix & les mœurs , c'est le sentiment intérieur qu'on appelle *la conscience*. * *M. Duclos.*

Tout ce que les loix exigent , ce que les mœurs recommandent , ce que la conscience inspire , se trouve renfermé dans cet axiome si connu & si peu développé : « Ne faites » point à autrui ce que vous ne voudriez » pas qui vous fût fait. » L'observation exacte & précise de cette maxime , fait la probité. « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait. » Voilà la vertu. * *Id.*

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne

doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens si différens ? Un homme , au sein de l'opulence , n'aura-t-il que les devoirs , les obligations de celui qui est affligé par tous les besoins ? Cela ne seroit pas juste. La probité est la vertu des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches. * *Id.*

L'honnête-homme , l'homme de mœurs , l'homme qui a profité des lumieres de tous les siècles , & particulièrement du degré où ces lumieres sont parvenues dans le nôtre , condamnera sans réserve , non-seulement toute injustice , mais encore tout ce qui peut blesser sa délicatesse & tout ce qui sent la vengeance ; & il étendra ce sentiment , des particuliers aux nations entieres. * *M. L. Terrasson.*

L'homme de probité ne se contente pas de ne point faire des injustices ; mais il croit être dans l'obligation de faire le bien , de rendre service. Ne pas obliger , quand on le peut , ce n'est pas être honnête-homme. * *Adisson.*

PRODIGALITÉ.

La prodigalité est une libéralité déplacée. C'est un vice qui naît du peu de réflexion & du desir ardent de se satisfaire. Les passions , & l'ignorance du prix des choses nous rendent prodigues. Si l'on vouloit considérer quelles sont les suites de la prodigalité , on n'auroit pas beaucoup de peine à se corriger de ce défaut. ***

PROMESSE.

La promesse est un engagement que nous contractons avec une personne à qui nous faisons espérer quelque avantage. L'honnête-homme ne manque jamais à sa promesse ; elle est pour lui un devoir d'équité. L'homme sage ne promet que ce qu'il peut effectuer : il sçait qu'il y a de l'injustice à tromper quelqu'un , & que le manque de parole est une tromperie d'autant plus injuste , qu'on étoit plus libre de ne rien promettre ; c'est pour-quoi il ne s'engage qu'avec circonspection , afin de pouvoir s'acquitter avec facilité. ***

PROMPTITUDE. Voyez VIVACITÉ.

PROPRETÉ.

La propreté est peut-être la plus petite de toutes les vertus ; mais elle est la plus nécessaire à l'homme social. Elle consiste à s'habiller , & à agir d'une manière décente. L'homme sage méprise la délicatesse excessive ; il dédaigne les ornemens , & n'en est point occupé. Mais il s'habille décemment , parce qu'il sçait que la propreté est un agrément , & qu'elle tient son rang dans l'ordre des choses honnêtes. ***

PROSPÉRITÉ.

La prospérité diffère du bonheur en ce que celui-ci est l'effet du hazard , & que la prospérité est le succès de la conduite : le bonheur vient tout-à-coup , & sans être prévu ; la prospérité ne vient que par de-

grés ; & elle est toujours attendue , ou du moins désirée.

Il est rare que la prospérité fasse de grands hommes. Les revers sont pour eux une leçon plus utile , quand ils sçavent en profiter ; mais il faut , pour cela , avoir de la bonne foi , pour convenir au moins avec soi-même de ses fautes.

La vertu de la prospérité est la tempérance ; la force est celle de l'adversité. La prospérité n'est jamais sans crainte & sans dégoûts : l'adversité a ses consolations , ses espérances & sa douceur. La première découvre les vices ; l'autre fait paroître & briller la vertu qu'on peut comparer aux parfums qui rendent une odeur plus agréable , quand ils sont agités & broyés. ***

PROSTITUTION.

La prostitution est un dérèglement de mœurs , un abandon de son honneur , un excès de libertinage. Une prostituée est une femme qui s'abandonne à la lubricité d'un homme , par quelque motif vil & mercénaire. Voyez *Courtisannes*.

On a étendu la signification du mot *prostitution* à ces hommes de lettres , qui vendent leur plume à la faveur , au mensonge , à l'ignorance , & à la méchanceté. ***

PROVIDENCE.

La providence est le soin que la Sagesse

éternelle prend de ses ouvrages ; tant en les conservant , qu'en les dirigeant dans leurs opérations. Les payens , tant poètes que philosophes , si l'on en excepte les Epicuriens , l'ont reconnue ; & elle a été admise par toutes les nations du moins policées. Les Chaldéens , les Indiens , les Celtes , les Egyptiens , les Ethiopiens , en un mot , tous les peuples qui ont cru un Dieu , ont cru , en même tems , qu'il avoit soin des choses humaines. De nos jours , il n'y a que les Naturalistes & les Athées , qui nient la providence ; car on ne peut admettre l'existence de Dieu , sans supposer qu'il prend soin de son ouvrage & de ses créatures. Comment supposer , en effet , qu'un Être qu'on dit être souverainement bon , que le meilleur des peres néglige le soin de ses enfans ? Pourquoi les auroit-il formés , s'ils lui étoient indifférens ? Quel est l'ouvrier qui abandonne le soin de son ouvrage ? Dieu peut-il avoir créé des sujets en état de connoître leur Créateur , & de suivre des loix , sans leur en avoir donné ? Les loix ne supposent-elles pas la punition des coupables ? Comment punir sans connoître ce qui se passe ? Tout ce qui est dans Dieu ; tout ce qui est dans l'homme ; tout ce qui est dans le monde , nous mene à une providence. ***

PRUDENCE.

La prudence est l'art de choisir. On est prudent lorsqu'entre plusieurs objets , on

fait discerner celui qui mérite la préférence.

La prudence est , pour ainsi dire , une qualité amphibie , qui communique avec la vertu & le vice : lorsqu'elle emploie ses lumières à prévenir les malheurs de la vie & les occasions de chutes , & à redresser la conduite des hommes , elle est vertu ; mais elle est alors sagesse. Lorsqu'elle donne toute son attention aux moyens propres à faire valoir son intérêt , & à venir à bout de ses fins , sans s'embarrasser de la nature de ces moyens , elle est vice ; mais elle est politique. Ainsi , dire qu'un homme est prudent , c'est en faire un éloge équivoque. La prudence va toujours plus loin du côté du vice , que du côté de la vertu , soit que le vice trouve plus de secours dans l'homme , soit que l'intérêt de la vertu ne nous paroisse jamais dans le fond de l'ame notre véritable intérêt. Il n'est point de prudence sans une grande expérience de l'homme , & conséquemment sans une grande défiance. . . . Tout homme véritablement prudent , est modéré : s'il ne se possédoit pas , il risqueroit souvent de gâter ses affaires dans ses emportemens. Il n'est pas moins dissimulé : le secret , & surtout le déguisement , sont l'ame de la prudence. Tout homme prudent , est secret ; mais tout homme secret , n'est pas prudent. La prudence va bien plus loin. Il n'en est pas de même de la dissimulation ; elle ne se trouve presque jamais sans la prudence.

Pour bien dissimuler, il faut avoir tout l'esprit de système que possède un homme prudent. **La Psycanthropie, ou le Spectacle des esprits.*

Bien des gens confondent la prudence avec la finesse, quelque différence qu'il y ait entr'elles. *Ulysse* étoit fin ; *Nestor* étoit prudent. La prudence nous fait réussir dans nos projets ; la finesse nous mene au même but. La prudence est la fille de la réflexion ; la finesse l'est aussi. La prudence nous met en état de profiter des défauts d'autrui : la finesse nous met en état de triompher de nos adversaires ; mais la prudence est une vertu, & la finesse presque toujours un vice. La prudence s'attire l'admiration, quand elle réussit, & l'estime même, quand elle ne réussit pas. La finesse fait mépriser celui qui l'emploie, lors même qu'il a réussi ; & , quand il ne réussit pas, elle le rend la fable de tout le monde, & l'objet de la raillerie. **Réfl. mor. Voyez Finesse. Ruse.*

PRUDERIE.

La pruderie est l'imitation de la sagesse. Une femme prude paye de maintien & de paroles ; une femme sage paye de conduite : celle-là suit son humeur & sa complexion ; celle-ci sa raison & son cœur : l'une est sérieuse & austère ; l'autre est, dans les diverses rencontres, ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors ; la seconde cou-

vre un riche fonds sous un air libre & naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur ; souvent elle les suppose. La sagesse , au contraire , pallie les défauts du corps , ennoblit l'esprit , ne rend la jeunesse que plus piquante , & la beauté que plus dangereuse. * *M. de la Bruyere.*

PUDEUR.

La pudeur est une honte naturelle , sage & honnête , une crainte secrète , un sentiment pour les choses qui peuvent apporter de l'infamie. Les femmes , qui n'ont plus que le reste d'une pudeur ébranlée , ne font que de foibles efforts pour leur défense. Celles qui ont effacé de leur front jusqu'aux moindres traces de pudeur , l'éteignent bientôt entièrement dans le fond de leur ame , & déposent sans retour le voile de l'honnêteté. La pudeur , au contraire , fait passer une femme , qui en est remplie , par-dessus les outrages contre son honneur ; elle aime mieux se taire sur ceux qui l'ont outragée , lorsqu'elle n'en peut parler qu'en mettant au jour des actions & des expressions qui seulement allarment sa vertu. * *Jacques Abadie.*

Douce pudeur ! suprême volupté de l'amour , que de charmes perd une femme , au moment qu'elle renonce à toi ! Combien , si elle connoissoit ton empire , elle mettroit de soin à te conserver , sinon par honnêteté , du moins par coquetterie ! Mais on

ne joue pas la pudeur. Il n'y a point d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. * *J. J. Rousseau.*

L'audace d'une femme est le signe de sa honte : c'est pour avoir trop à rougir, qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté , que doit-on penser de la chasteté , quand la pudeur même est éteinte ? * *Id.*

La pudeur d'une jeune personne est la fleur d'un tendre arbrisseau, qui promet d'excellens fruits. La faire tomber, c'est détruire le germe de mille vertus, trahir l'espoir de la société, outrager la nature. Que d'attentats à la fois ! L'esprit du monde est un souffre brûlant, qui, tous les jours, moissonne cette fleur précieuse. * *Variét. d'un philos. provincial.*

La pudeur fait à la beauté ce que fait à une pièce de monnoie la marque du prince. * *Ibid.*

Il faut avoir une pudeur tendre. Le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, & c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur, pour se montrer sous une forme séduisante. Elle doit se répandre sur toutes vos actions : elle doit parer & embellir toute votre personne.

On dit que *Jupiter*, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée ; & quand elle se présenta, elle ne sçavoit plus où se placer : on lui permit de se mêler avec toutes les autres.

tres. Depuis ce tems-là, elle en est inséparable : elle est amie de la vérité, & trahit le mensonge qui ose l'attaquer : elle est liée & unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, & souvent elle l'annonce & le décele : enfin l'amour perd ses charmes dès qu'il est sans elle. C'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur. Que votre première parure soit donc la modestie ; elle a de grands avantages ; elle augmente la beauté, & sert de voile à la laideur. * *Mad. Lambert.*

S. François de Sales ayant été obligé de conférer, pour une affaire de piété, avec une dame de la cour, quelqu'un lui demanda ensuite si cette dame étoit belle ? Le saint répondit qu'il n'en sçavoit rien. « Eh ! ne l'avez-vous pas vue, repliqua-t-on ? ... Oui, » dit-il, je l'ai vue ; mais je ne l'ai pas regardée. » *

On demanda un jour à la prêtresse d'*Apollon* quelle couleur étoit la plus belle ? Elle répondit que c'étoit celle que la pudeur donnoit aux personnes bien nées.

L'idée de la pudeur n'est pas une chimère, un préjugé populaire, une tromperie des loix & de l'éducation. Tous les peuples se sont également accordés à attacher du mépris à l'incontinence des femmes ; c'est que la nature a parlé à toutes les nations. Elle a établi la défense ; elle a établi l'attaque ; & , ayant mis, des deux côtés, des desirs, elle a placé dans l'un la témérité, & dans l'autre la honte. Elle a donné aux

D. des Pas. T. II. V

individus , pour se conserver, de longs espaces de tems , & ne leur a donné , pour se perpétuer , que des momens. Quelles armes plus douces que la pudeur eût pu donner cette même nature au sexe qu'elle destinoit à se défendre ? * *M. Barbeyrac.*

PUERILITÉ.

La puérilité est un discours , ou une action d'enfant. La sottise des peres est , dit-on , de parler des puérilités de leurs enfans ; heureuse sottise ! qui montre combien ils y sont attachés , par la faute même qu'ils commettent , en mettant assez d'importance à leurs actions , pour en entretenir les autres au hazard de les ennuyer.

Les hommes de tout âge sont sujets à tomber dans la puérilité. On y tombe en cherchant à donner un air singulier & nouveau à ses pensées , en s'amusant à dire ou à faire des riens , en un mot , en s'occupant à tout ce qui marque peu de raison & de jugement. ***

PUISSANCE. *Voyez* AUTORITÉ.

PURISTES.

On nomme *Puristes*, ceux qui affectent sans cesse une grande pureté de langage. Ces sortes de gens ont une grande attention à ce qu'ils disent ; & l'on souffre avec eux , dans la conversation , de tout le travail

de leur esprit : ils sont comme pétris de phrases, & de petits tours d'expression ; concertés dans leur geste & dans tout leur maintien. Ils ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe ; rien chez eux ne coule de source, & avec liberté ; ils parlent proprement & ennuyeusement ; ils sont Puristes, en un mot.
* *La Bruyere.*

PUSILLANIMITÉ.

La pusillanimité consiste dans une foiblesse d'esprit, dans un manque continuel, ou passager, de courage ; car, quoique la pusillanimité soit souvent un défaut naturel, il y a beaucoup de gens qui ne sont pusillanimes que dans certaines circonstances. Il y en a même qui ont de la force dans l'esprit, du courage dans l'ame, & à qui un petit accès de fièvre, un frisson du poulx, ôte ces qualités : alors ils ont de l'inquiétude ; ils tremblent ; ils craignent tout ce qui les environne ; ils se croient menacés de quelqu'accident imprévu. Il y a peu de personnes, sur-tout parmi les incrédules, qui ne connoissent cet état. On pourroit citer plus d'un esprit fort, devenu pusillanime à la plus legere maladie. ***





QUALITÉS, TALENS.

LES qualités forment le caractère de la personne ; les talens en sont l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais , & influent fortement sur l'habitude des mœurs. Les seconds rendent utile ou amusant , & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot de *qualité* en bien & en mal ; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme est un mélange de bonnes & mauvaises qualités , quelquefois bizarre , jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à talent sujets à se faire valoir , & dont il faut souffrir pour en jouir : il vaut encore mieux souffrir le caprice du renchéri , que la fatigue de l'ennuyeux.

Les qualités du cœur sont les plus essentielles ; celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les talens , qui servent aux besoins , sont les plus nécessaires ; ceux qui servent aux plaisirs , sont les mieux récompensés.

On se fait aimer ou haïr par ses qualités ; on se fait rechercher par ses talens.

Des qualités excellentes , jointes à de rares talens , font le parfait mérite. *M. L. Girard.

QUERELLE.

La querelle est un débat , une dispute ;

une contestation, qui commence souvent par des mots, & finit quelquefois par des blessures. Les gens mal-élevés, & les étourdis sont sujets à chercher querelle pour des riens. On en voit qui se font un amusement d'insulter des gens qui ne leur disent mot. On devroit les bannir de la société, puisqu'ils y mettent le trouble & l'affliction. Il est vrai qu'ils sont tôt ou tard la victime de leur méchanceté, ou de leur mauvaise éducation ; mais on ne doit pas attendre du tems la guérison d'un mal qui peut, chaque jour, faire de nouveaux progrès. ***

QUIETUDE.

Ce mot, qui vient du latin, signifie dans cette langue le *repos de l'esprit*, & , plus souvent, le *sommeil*, ou du moins le *repos du corps* ; mais, dans la nôtre, il est entièrement consacré à la dévotion, qui a voilé quelquefois la paresse & l'oïveté des apparences d'une sainte quiétude. Plusieurs auteurs cependant se sont servis du mot *quiétude*, pour désigner la tranquillité d'ame, & ce repos de l'esprit qui naît du témoignage de la conscience & de l'entière privation de chagrins. ***

QUINTEUX. Voyez BIZARRE.

QUOLIBETS.

On appelle *quolibets* ces sortes d'équivo-

V iij

ques, de pointes & de jeu de mots qu'on emploie trop communément dans la conversation. Les diseurs de proverbes sont encore plus insupportables, & moins fades que les diseurs de quolibets. L'honnête-homme doit écarter ce jargon, qui sent la lie du peuple, & la mauvaise éducation. Quand il n'y auroit pas de la facilité à trouver des quolibets, rien n'est plus insipide que leur usage. Une fadaise difficile ne laisse pas d'être une fadaise; mais ces quolibets, ces équivoques, ces fades allusions, dont on trouve des magasins tous faits, ne servent qu'à confondre ceux qui s'y amusent avec les favetiers, qui d'ordinaire sont les rieurs de leur voisinage. **M. le chev. de Jaucourt.*





RAFFINEMENT.

C'EST la manie de s'écarter de la simplicité dans la conduite avec les autres, qu'on se propose de tromper, sans qu'ils s'en apperçoivent ; ou dans la manière de penser, de parler & d'écrire, afin de surprendre, de paroître neuf, subtil, ingénieux, délicat.

Le raffinement dans les actions, est tout voisin de la fausseté ; il n'y a point de raffinement dans l'expression, ou dans les idées, qui ne marque de la puérilité, & qui ne vise au galimathias.

Fuyons le raffinement, même dans la religion & la probité. * *Pens. div.*

RAGE.

C'est l'excès de certaines passions violentes, telles que l'amour, la colere, la haine. On aime, & l'on hait à la rage, à la fureur. Quand la colere est vive, elle rend semblable à des enragés. * * *

RAILLERIE.

La raillerie est une injure déguisée ; pleine de malignité, que l'on souffre avec d'autant plus d'impatience, que c'est une

Viv

marque de la supériorité qu'on veut avoir.

* *La Rochefoucault*.

La raillerie est plus difficile à supporter que les injures, parce qu'il est dans l'ordre de se fâcher des injures, & que c'est une espece de ridicule de se fâcher de la raillerie.

La raillerie est souvent une marque de la stérilité de l'esprit; elle vient au secours, quand on manque de bonnes raisons. * *Madame* * * *

Les personnes qui ont besoin de médire, & qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire: souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse; mais la personne que vous attaquez, a seule droit de juger si vous plaisantez: dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée; elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange & de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. *M. de la Rochefoucault* dit que «le deshonorant offense moins que le ridicule.» Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en deshonorner une autre; c'est notre propre conduite, & non les discours d'autrui, qui nous deshonnorent. Les causes du deshonneur sont connues & certaines; le ridi

cule est purement arbitraire. Il dépend de la maniere que les objets se présentent, de la maniere de penser & de sentir. * *Mad. Lambert.*

Demandez à quelqu'un s'il aimeroit qu'on le prît par son foible, & que, d'un ton railleur, on lui reprochât quelque défaut, pour divertir la compagnie? Il vous répondra que ces manieres injurieuses ne plaisent à personne, bien que la raillerie soit quelquefois divertissante. Il faut donc avouer que, pour railler d'une maniere qui n'ait point de mauvaises suites, la personne que l'on raille doit être prise à son avantage, & faire sentir qu'on n'a dessein que de lui réveiller des idées agréables.

C'est une bassesse d'insulter aux foibles, une injustice d'avoir pour eux une autre mesure que celle que nous voulons qu'on ait pour nous; une cruauté de les attaquer par des endroits qu'il n'est pas souvent en leur pouvoir de réformer; & un excès d'orgueil, de vouloir, tout couvert de défauts que l'on est, découvrir ceux des autres, & s'en faire un divertissement. * *Portef. litt.*

La raillerie blesse moins l'équité naturelle, & le droit des gens, que la médisance, par la raison que celui qu'elle attaque, étant présent, est, pour l'ordinaire, en état de se défendre. Mais, si elle est moins criminelle, elle est souvent plus offensante, parce qu'elle porte deux coups à la fois, l'un à l'homme, & l'autre à l'amour-propre: elle flétrit & déconcerte. Le tour malin qu'elle

prend , ajoute presque toujours au chagrin qu'on ressent d'être taxé d'un défaut , d'un travers , ou d'une foiblesse , le dépit humiliant de n'avoir pas repoussé à l'instant le trait moqueur , par une saillie plus mordante. On aimeroit mieux être décrié absent , que d'être raillé en face. *

Un bel esprit du dernier siècle comparoit les railleries innocentes à des éclairs qui éblouissent sans brûler. *

Celui qui n'a pour toute bonne qualité que du courage , n'est pas trop en état de faire une agréable figure dans le monde , parce qu'il ne sçauroit exercer le talent qui le met au-dessus des autres , sans s'attirer un ennemi. *

L'homme d'un esprit satyrique est dans la même situation. Lâcher quelques mots qui percent le cœur de celui à qui vous parlez , ou qui le font rougir , est une espee de meurtre ; & il me semble que c'est une injure impardonnable , de témoigner à un homme , que vous ne vous souciez pas de lui plaire , ou de lui déplaire. *

Le *Tasse* , ayant été raillé d'une maniere fort défobligeante , demeura dans un silence qui étonna le railleur. Cependant une personne de la compagnie dit d'un ton assez haut , pour être entendue , qu'il falloit être fou pour ne pas parler en une semblable occasion : « Vous vous trompez , répondit » le *Tasse* , un fou ne sçait pas se taire. » *

Chacun a son foible , & les caractères les plus brillans ont souvent les plus grandes

taches ; mais y a-t-il rien de plus absurde que de négliger toutes les belles qualités d'un homme , pour ne relever que ses défauts ? d'avoir plus d'égard à ses vices , qu'à ses vertus , & de l'employer à servir de jouet aux autres , plutôt que de le prendre pour notre modèle ?

Si la raillerie servoit à bannir le vice & la folie du monde , elle pourroit être de quelque usage dans la société civile ; mais , au lieu de cela , on l'emploie d'ordinaire à se moquer du bon sens & de la vertu , & à combattre ce qu'il y a de plus saint , de plus respectable & de plus digne de nos éloges.

Quelque spirituelle que soit la raillerie , son usage n'est presque jamais bien placé. Elle ne peut s'exercer sur ceux que l'âge ou le caractère ont mis au-dessus de nous , sur ceux qui sont au-dessous , parce que l'éminence du rang se trouve à couvert de la repartie , & rarement sur nos égaux. Si on se la permet dans ce dernier cas , elle doit être très-sobre , très-délicate , très-moderée , & ne toucher qu'à des fautes légères , à des foiblesses permises , ou à des défauts dont on puisse soi-même plaisanter ; autrement , c'est un jeu trop dangereux à jouer.
* *M. L. C. D. J.*

RAISONNEMENT.

Le raisonnement est l'art de comparer des idées , & de tirer des conséquences des différens rapports qu'elles ont entr'elles.

La justesse du raisonnement consiste à bien déterminer la qualité d'une action, & à bien choisir entre deux devoirs incompatibles; & la perfection de la volonté, à suivre les ordres de la conscience, malgré les efforts qu'elle doit faire, soit pour porter l'entendement à réfléchir, soit pour engager le cœur à sacrifier ses penchans à son devoir. Ces efforts même embellissent l'action, pourvu que la réflexion n'ait été rendue pénible, par notre négligence à cultiver la raison, & que les penchans n'aient été fortifiés par nos habitudes.

Socrate juge sans peine, que c'est en vain que les portes de son injuste prison lui sont ouvertes, & que c'est un crime à un sujet de se soustraire aux poursuites de son souverain, quoique prévenu. *Socrate* auroit-il été plus estimable, si, négligeant, pendant sa vie, l'étude de la morale, il eût eu besoin, sur le point de mourir, de méditer long-tems pour connoître ses devoirs? Il fut toujours très-moderé dans l'usage des plaisirs & dans le desir des richesses. Auroit-il été plus louable, si, en s'abandonnant à son penchant, il eût eu plus de peine à vaincre son amour pour les femmes, son goût pour le vin, & son inclination pour le vol? *Scipion* rend aux parens & à l'époux la belle Espagnole, sans que sa vertu se soit démentie par l'avidité de son regard. Que d'efforts cette victoire ne dut-elle pas coûter à un jeune guerrier! Mais s'il eut augmenté par ses habitudes le penchant au plaisir, qui

étoit inséparable de son âge , l'action de *Scipion* auroit été plus digne d'estime , & *Scipion* même plus digne de mépris. La noblesse des motifs augmente le prix de l'action. Celle de *Scipion* , dûe au seul amour de la vertu , est héroïque : à peine est-elle louable , si on l'attribue à la politique , au desir de se conserver l'estime des Romains & de s'attirer l'affection des Espagnols. *

RANCUNE.

La rancune est une haine secrète & invétérée qu'on garde au fond de son cœur , jusqu'à ce qu'on trouve les moyens de l'exercer contre ceux qui en sont l'objet. Les hommes sujets à cette passion , sont à plaindre. Ils portent en eux , dit M. *Nicole* , une furie qui les tourmente sans cesse.

La rancune est ordinairement la marque d'un caractère méchant. Elle est taciturne , sombre , mélancolique. Quelque motif qui la fasse naître , elle est inquiétante & d'un caractère fâcheux. Il est bon que les passions odieuses , & nuisibles à la société , tourmentent d'abord ceux qui y sont sujets. ***
Voyez *Haine. Pardon.*

RANGÉ, REGLÉ.

On est réglé par ses mœurs & sa conduite ; on est rangé dans ses affaires & ses occupations.

L'homme réglé ménage sa réputation &

& sa personne ; il a de la modération , & il ne fait point d'excès. L'homme rangé ménage son tems & son bien ; il a de l'ordre , & il ne fait point de dissipation.

A l'égard de la dépense , à qui l'on applique souvent ces deux épithetes , elle est réglée par les bornes que l'on y met , & rangée par la maniere dont on la fait. Il faut la régler sur ses moyens , & la ranger selon le goût de la société où l'on vit ; de façon néanmoins que les commodités domestiques ne souffrent point de l'envie de briller. * *M. L. Girard.*

RAPPORTEURS.

C'est un bien vilain caractère que celui de rapporteur , & un métier bien odieux que celui de trafiquer des paroles d'autrui. Le vrai devoir d'un honnête-homme est de prendre le parti de son ami absent , & de le soutenir ; au lieu que le rapporteur veut se distinguer en amitié , par un rapport qui met souvent son ami dans l'embarras. * *Oxenstiern.*

Les semeurs de rapports devroient être bannis de la société ; ce sont eux qui y portent le désordre & la désunion , en divulguant des secrets , ou des discours , qu'ils enveniment le plus souvent , & qu'ils se repentent tôt ou tard d'avoir divulgués. Un rapporteur , à moins que ce ne soit un espion , qu'on est intéressé de soutenir & de ne point déceler , se fait autant d'ennemis

qu'il attaque de personnes dans ses rapports , parce qu'on ne manque guères de le citer. D'ailleurs il se fait toujours mépriser de la personne qui l'écoute. Voulez-vous vous corriger de ce vice odieux ? Ne dites jamais des absens ce que vous n'oseriez dire en leur présence. * *M. S. de C.*

On ordonne aux PP. de la Trappe de ne prêter jamais l'oreille aux rapports qu'on leur fera de quelque action indigne ou criminelle ; de tourner d'un autre côté, s'il est possible, tous les discours de cette nature, & de supposer enfin que le crime peut venir d'une bonne intention dans celui auquel on l'attribue, si tant est qu'il soit certifié d'une manière à ne pouvoir le révoquer en doute. C'est peut-être pousser la charité jusqu'à l'extravagance ; mais un pareil excès est beaucoup plus louable que de soutenir avec les malins esprits du siècle, que des actions indifférentes, ou même bonnes, viennent d'un mauvais principe, ou d'une intention criminelle. *

C'est, par exemple, une exemption indubitable à la loi du secret, quand une personne nous communique un dessein criminel, qu'on peut empêcher en le découvrant ; car, bien loin que l'on blesse la société civile, en ne gardant pas le secret, on la blesseroit en le gardant.

Les crimes ne sont point matière de confiance ; & le commerce de l'entretien n'est point destiné pour se communiquer l'un à l'autre de mauvais desseins. Ainsi c'est ce-

lui qui fait ces déstables ouvertures , qui abuse le premier de ce lien de la société ; & ceux qui redisent ces méchans discours , afin d'en empêcher les mauvais effets , font un bon usage de l'imprudence de ceux à qui ils échappent. *

RECOMMANDATION.

La facilité à recommander les gens , est bien souvent un défaut de prudence ; & répondre ainsi de la conduite d'autrui , est une marque de l'indifférence qu'on a pour la sienne. Une recommandation est une espece de caution en faveur de celui à qui on l'a accordée , & à laquelle on est , en conséquence , obligé de faire honneur. J'ai connu un grand seigneur , qui disoit souvent qu'il aimeroit mieux donner une lettre de change à un homme , qu'une lettre de recommandation ; car , dans la première , il n'engageroit que son crédit , au lieu que la seconde intéresseroit sa conscience. * *Oxenstiern.*

Le bien de la société veut cependant qu'on s'intéresse pour certaines personnes à talent , ou malheureuses , qui , sans recommandation , ne pourroient venir à bout de leurs entreprises. L'humanité veut qu'on soulage les infortunés , & qu'on encourage les talens , en leur fournissant les moyens de les exercer & de les perfectionner. « Il vaut mieux , disoit un ancien , faire du bien à cent méchans , que de risquer de manquer l'occasion d'obliger un homme de mérite. »

RECOM-

RECOMPENSE.

La récompense est un prix accordé à une action qu'on juge bonne & utile. ***

Rien ne dégoûte plus de bien faire, que les récompenses mal-placées. Quelle bizarrerie dans nos loix ! Tous les crimes ont leur punition : aucune vertu n'a sa récompense ; comme si les citoyens n'avoient pas autant de besoin d'être encouragés à la vertu, qu'effrayés du vice. En cela les Chinois sont plus sages que nous. * *M. D.*

RECONCILIATION.

C'est l'action qui rapproche des personnes que quelque démêlé avoit séparées. La vie des enfans & des amans, est une vie de réconciliations & de brouilleries. Une des plus belles occupations de l'homme, c'est de réconcilier des citoyens avec leurs ennemis. Celui-là devient coupable, quand, après avoir été offensé, il refuse de se réconcilier avec l'offenseur repentant de sa faute, & qui lui en demande sincèrement pardon. ***

RECONNOISSANCE.

La reconnoissance est le souvenir d'un bienfait reçu, joint au desir de témoigner l'obligation qu'on en a.

Ce sentiment ne fut jamais l'ouvrage de l'art : le ciel le donna en partage à quelques ames privilégiées ; don précieux que je préférerois à tous les autres présens dont peut nous combler la bonté céleste.

D. des Pas. T. II.

X

O vous, qui ne reçûtes jamais un bienfait sans le graver dans vos cœurs, n'enviez point les richesses, les honneurs, les plaisirs dont peuvent jouir les ingrats ! Étant nés avec cette sensibilité d'âme, vous avez un avantage bien plus précieux ; vous possédez une des sources du vrai bonheur.

Je dirai donc : Heureux le cœur bienfaisant ! heureux celui qui donne avec générosité ! Mais j'ajouterai : Heureux aussi le cœur reconnoissant ! heureux celui qui reçoit avec gratitude ! L'un & l'autre a des droits inaliénables sur l'estime & l'amitié de quiconque sçait penser & sentir.

Si la bienfaisance est une marque assurée d'étendue dans l'âme, la reconnoissance est une preuve certaine de son élévation ; l'une & l'autre de ces vertus est fondée sur la grandeur & la noblesse dans les sentimens.

Ne soyons donc point surpris que les plus grands hommes, que ceux dont les pas se dirigent toujours vers l'héroïsme, aient aussi été les plus sensibles aux services qu'on leur rendoit.

Pyrrhus, Alexandre, Alphonse, roi d'Aragon & de Sicile, se faisoient gloire de n'oublier jamais un bienfait.

Les animaux (a) même, qui portent le plus de grandeur dans leur instinct, ne sont-ils pas aussi les plus reconnoissans ? La terre

(a) Le cheval, le lion, &c. Voyez-en la preuve dans les naturalistes, & sur-tout dans *Aldrovande*.

prodigue les trésors en faveur de ceux qui lui ont prêté quelques semences. Les fleuves rapportent à grands flots dans la mer les eaux qu'ils en ont reçues en vapeurs légères : ainsi les cœurs vraiment reconnoissans, ne se laissent-ils jamais vaincre en générosité ; ils sacrifieroient tout ce qu'ils ont de plus cher, leur vie même pour ceux qui les ont obligés.

De célèbres historiens (a) ont cru ne devoir point omettre un trait qui a rapport au sujet intéressant, qui fait actuellement la matière de nos réflexions. Nous pardonneroit-on de n'en point faire usage ?

En 1594, le maréchal d'*Aumont* prit Grodon, en Bretagne, sur les Ligueurs. Il avoit ordonné de passer au fil de l'épée tous les Espagnols qui composoient la garnison de la place. Malgré la peine de mort décernée contre ceux qui n'exécuteroient pas les ordres du général, un soldat Anglois sauva un des Espagnols. L'Anglois, déferé pour ce sujet au conseil de guerre, convint du fait, & ajoûta qu'il étoit disposé à souffrir la mort, pourvu qu'on accordât la vie à l'Espagnol. Le maréchal surpris, lui demanda pourquoi il prenoit un si grand intérêt à la conservation de cet homme ?
 » C'est, répondit-il, monsieur, qu'en passant par là, il m'a sauvé une fois la vie
 » à moi-même ; & la reconnoissance exige
 » de moi, que je la lui sauve aux dépens

(a) De Thou, le P. Daniel.

» de la mienne.» Le maréchal, charmé du bon cœur du soldat Anglois, lui accorda la vie, de même qu'à l'Espagnol, & les combla tous deux d'éloges. * *M. L. de Londres.*

Je ne sçache point de fardeau plus pesant que celui d'avoir des obligations à un mal-honnête-homme.

La reconnoissance est dans la nature : les bêtes les plus farouches en ont donné des exemples sensibles. C'est le témoignage d'une belle ame, & un sentiment plus épuré que celui qui inspire les bienfaits, toujours mêlangés d'amour-propre & d'intérêt. C'est enfin, de tous les devoirs, le plus facile à remplir : il n'y a qu'à laisser aller son cœur. * *Charron.*

Les loix de la reconnoissance sont de recevoir un bienfait avec un visage riant : si vous êtes embarrassé, si vous rougissez, vous apprenez à celui qui vous donne, que votre orgueil est blessé de la supériorité qu'il a sur vous dans ce moment.

Ne l'oubliez jamais, votre bienfaiteur devînt-il votre ennemi; & si la mort le raie du nombre des vivans, étendez votre reconnoissance sur sa postérité.

Le dernier devoir est de le publier : c'est la façon la plus glorieuse & la plus sûre de vous acquitter. Qui est capable de s'en faire une peine, étoit indigne de le recevoir. * *Id.*

Il est de la reconnoissance, comme de la bonne foi des marchands : elle entretient

le commerce ; & nous payons , non parce qu'il est juste de nous acquitter (a), mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent. * *La Rochefoucault.*

La reconnoissance de la plûpart des hommes , n'est qu'une secrette envie de recevoir de plus grands bienfaits. * *Id.*

Les branches d'un arbre rendent à la racine la sève qui les nourrit ; les fleuves rapportent à la mer les eaux qu'ils en ont empruntées. Tel est l'homme reconnoissant : il rappelle à son esprit les services qu'il a reçus ; il chérit la main qui lui fait du bien ; & s'il ne peut le rendre , il en conserve précieusement le souvenir. Mais ne reçois rien de l'orgueil ni de l'avarice ; la vanité de l'un te livre à l'humiliation , & la rapacité de l'autre n'est jamais contente du retour quel qu'il puisse être. * *Le Bramine inspiré.*

La reconnoissance , de même que l'amour , ne s'exprime peut-être jamais de si mauvaise grace , que quand elle est véritable. * *M. D. J.*

Il n'y a point d'hommes plus reconnoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde ; ils sçavent les engagements qu'ils prennent , & ne veulent s'y soumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dette , que lorsqu'on l'a contractée avec répugnance ; & l'honnête-homme , qui n'em-

(a) Cette espece de reconnoissance est un vrai trafic.

prunte que par nécessité, gémiroit d'être insolvable. **Id.*

Comme les principes des bienfaits sont fort différens, la reconnoissance ne doit pas être toujours de même nature. Quels sentimens; dit très-bien M. *Duclos*, dois-je à celui qui, par un mouvement d'une pitié passagère, n'a pas cru devoir refuser une parcelle de son superflu à un besoin très-pressant? Que dois-je à celui qui, par ostentation, ou par foiblesse, exerce sa prodigalité, sans acception de personne, sans distinction de mérite ou d'infortune? à celui qui, par inquiétude, par un besoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'entre-mettre, offre à tout le monde indifféremment ses démarches, ses sollicitations & son crédit? Mais une reconnoissance légitime, & bien fondée, emporte beaucoup de goût & d'amitié pour les personnes qui nous obligent par choix, par grandeur d'âme, & par pure générosité. On s'y livre tout entier; car il n'y a guère au monde de plus bel excès, que celui de la reconnoissance. On y trouve une si grande satisfaction, qu'elle peut seule servir de récompense.

La pratique de ce devoir n'est point pénible, comme celle des autres vertus; elle est, au contraire, suivie de tant de plaisir, qu'une âme noble s'y abandonneroit toujours avec joie; quand même elle ne lui seroit pas imposée. Si donc les bienfaiteurs sont sensibles à la reconnoissance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y

à que le mérite qui soit véritablement reconnoissant. Voyez *Bienfaisance. Ingratitude.*

REGLÉ. Voyez RANGÉ.
REGRET, REMORDS.

Le regret est un souvenir paisible d'avoir fait, dit, ou perdu, quelque chose; & le remords est un reproche secret de la conscience. Il semble que le regret soit excité par la perte d'un bien, & le remords par une faute ou un crime. Ainsi tout le monde est exposé à avoir des regrets; & il n'y a que les coupables qui soient tourmentés de remords. Les choses qu'on regrette le plus sont celles auxquelles on attache le plus de valeur, l'innocence, la santé, la fortune, la réputation. Les remords sont quelquefois utiles; ils inclinent le méchant au repentir; & à se corriger. Plus souvent les regrets sont superflus, ils ne réparent pas la perte qui les a occasionnés. Les regrets sont un hommage que les vivans rendent à la vertu des morts. Les remords sont pareillement un hommage que les méchans sont obligés de rendre au bien de l'ordre, à la vertu. Les regrets marquent toujours du malheur, ou de l'imprudence: les remords marquent ou supposent toujours du mal.*** Voyez *Remords.*

REGRETTER, PLAINDRE.

On regrette l'absent; on plaint le malheureux. L'un est un effet de l'attachement; l'autre est un mouvement de la pitié:

Le repentir excite nos regrets ; la douleur arrache nos plaintes.

Un courtisan en faveur , excite l'envie ; & lorsqu'il tombe dans la disgrâce , personne ne le plaint. Les princes les plus loués pendant leur vie , ne sont pas toujours les plus regrettés après leur mort.

Un cœur dur ne plaint personne. Un homme bien indifférent ne regrette rien. La bonne maxime seroit , à mon avis , de plaindre les autres , lorsqu'ils souffrent sans l'avoir mérité , & de regretter seulement ce qui mérite d'être estimé. * *M. L. Girard.*

RELIGION NATURELLE.

La religion naturelle consiste dans l'accomplissement des devoirs qui nous lient à la Divinité. Je les réduis à trois ; à l'amour , à la reconnoissance , & aux hommages. Pour sa bonté , je lui dois de l'amour ; pour ses bienfaits , de la reconnoissance ; & pour sa majesté , des hommages.

Il n'est point d'amour désintéressé. Quiconque a supposé qu'on puisse aimer quelqu'un pour lui-même , ne se connoissoit guères en affection. L'amour ne naît que du rapport entre deux objets , dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Laissons le Quiétiste aimer son Dieu , à l'instant même que sa justice inexorable le livre pour toujours à la fureur des flammes , c'est pousser trop loin le raffinement de l'amour divin. Toutes les perfections de Dieu , dont il ne

réfulte rien pour notre avantage , peuvent bien nous causer de l'admiration & nous imprimer du respect ; mais elles ne peuvent pas nous inspirer de l'amour. Ce n'est pas précisément parce qu'il est tout-puissant , parce qu'il est grand , parce qu'il est sage que je l'aime ; c'est parce qu'il est bon , parce qu'il m'aime lui-même , & m'en donne des témoignages à chaque instant. S'il ne m'aimoit pas , que me serviroit sa toute-puissance , sa grandeur , sa sagesse ? Tout lui seroit possible ; mais il ne feroit rien pour moi. Sa souveraine majesté ne serviroit qu'à me rendre vil à ses yeux ; il se plairoit à écraser ma petitesse du poids de sa grandeur ; il sçauroit les moyens de me rendre heureux , mais il les négligeroit. Qu'il m'aime , au contraire ; tous ses attributs me deviennent précieux ; sa sagesse prend des mesures pour mon bonheur ; sa toute-puissance les exécute sans obstacles ; sa majesté suprême me rend son amour d'un prix infini.

Mais est-il bien constant que Dieu aime les hommes ? Les faveurs sans nombre qu'il leur prodigue ne permettent pas d'en douter. Demander si Dieu aime les hommes , c'est demander s'il est bon , c'est mettre en question s'il existe ; car comment concevoir un Dieu qui ne soit pas bon ? Un bon prince aime ses sujets ; un bon pere aime ses enfans ; & Dieu pourroit ne pas aimer les hommes ! Dans quel esprit un pareil soupçon peut-il naître , si ce n'est dans ceux

qui font de Dieu un être capricieux & barbare, qui se joue impitoyablement du sort des humains ? Un tel Dieu mériterait notre haine, & non notre amour.

Dieu, dites-vous, ne doit rien aux hommes. Soit. Mais il se doit à lui-même. Il faut indispensablement qu'il soit juste & bienfaisant. Ses perfections ne sont point de son choix ; il est nécessairement tout ce qu'il est ; il est le plus parfait de tous les êtres, ou il n'est rien. Mais je connois qu'il m'aime, par l'amour que je sens pour lui : c'est parce qu'il m'aime, qu'il a gravé dans mon cœur ce sentiment, le plus précieux de ses dons. Son amour est le principe d'union, comme il en doit être le motif.

Dans le commerce des hommes, l'amour & la reconnoissance sont deux sentimens distincts. On peut aimer quelqu'un, sans en avoir reçu des bienfaits ; on peut en recevoir des bienfaits, sans l'aimer, sans être ingrat. Il n'en est pas de même par rapport à Dieu ; notre reconnoissance ne sçauroit aller sans amour, ni notre amour sans reconnoissance, parce que Dieu est tout-à-la-fois un Être aimable & bienfaisant. Vous sçavez gré à votre mere de vous avoir donné le jour ; à votre pere, de pourvoir à vos besoins ; à vos bienfaiteurs, de leurs secours généreux ; à vos amis, de leur attachement : or Dieu seul est véritablement votre mere, votre pere, votre bienfaiteur, & votre ami ; & ceux que vous honorez de ces noms, ne sont, à proprement par-

ter , que les instrumens de ses bontés sur vous.

Ce n'est pas précisément parce que Dieu est grand , que nous lui devons des hommages , c'est parce nous sommes ses vassaux ; & qu'il est notre souverain Maître. Dieu seul possède sur le monde entier un domaine universel , dont celui des rois de la terre n'est tout au plus que l'ombre. Ceux-ci tiennent leur pouvoir , au moins dans l'origine , de la volonté des peuples. Dieu ne tient sa puissance que de lui-même. Il a dit : Que le monde soit fait ; & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de sa royauté. Nos rois sont maîtres des corps ; mais Dieu commande aux cœurs. Ils font agir ; mais il fait vouloir. Autant son empire sur nous est supérieur à celui de nos souverains , autant lui devons-nous rendre de plus profonds hommages. Ces hommages dûs à Dieu , sont ce qu'on appelle autrement *culte* , ou *religion*. On en distingue de deux sortes , l'un intérieur , l'autre extérieur. Tous deux sont d'obligation. L'intérieur est invincible ; l'extérieur dépend des mœurs , des tems , de la religion :

Le culte intérieur réside dans l'âme , & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie , sur le ressentiment de ses bienfaits , & l'aveu de sa souveraineté. Le cœur pénétré de ces sentimens , les lui exprime par des extases d'admiration , des saillies d'amour ; & des protestations de

reconnoissance & de soumission. Voilà le langage du cœur, voilà ses hymnes, ses prières, ses sacrifices. Voilà ce culte dont il est capable, & le seul digne de la divine majesté. C'est aussi celui que *Jesus-Christ* est venu substituer aux cérémonies Judaïques, comme il paroît par cette belle réponse qu'il fit à une femme Samaritaine, lorsqu'elle lui demanda si c'étoit sur la montagne de Sion, ou sur celle de Sémeron qu'il falloit adorer ? « Le tems vient, lui » dit-il, que les vrais adorateurs adoreront » en esprit & en vérité. »

Le culte extérieur naît inévitablement de l'autre. Les devoirs du culte intérieur sont la louange, l'amour, l'action de grâces, la confiance, la prière. Si-tôt que chacun de nous est dans l'obligation de remplir ces devoirs, ne deviennent-ils pas des loix pour la société entière ? Les hommes convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Être infini, se réuniront dès-lors pour lui donner des marques publiques de leurs sentimens. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils aimeront le Pere commun ; ils chanteront ses merveilles ; ils béniront ses bienfaits ; ils publieront ses louanges ; ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connoître aux nations égarées qui ne connoissent pas encore, ou qui ont oublié ses miséricordes & sa grandeur. Le concert d'amour, de vœux & d'hommages dans l'union des cœurs, n'est-il pas évidemment ce culte extérieur ? Hélas ! un roi

mortel , ou un vil pere de famille s'attire , par sa sagesse , l'estime & la confiance de tous ses enfans : on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui sont rendus ; & l'on demande qu'est-ce que le culte divin ? & si l'on en doit un ? . . .

A ces raisonnemens , pour démontrer la nécessité d'un culte extérieur , j'en ajoûterai deux autres. Le premier est fondé sur l'obligation indispensable où nous sommes de nous édifier mutuellement les uns les autres ; le second est fondé sur la nature de l'homme.

1^o Si la piété est une vertu , il est utile qu'elle régne dans tous les cœurs : or il n'est rien qui contribue plus efficacement au règne de la vertu , que l'exemple. Les leçons y feroient beaucoup moins ; c'est donc un bien pour chacun de nous d'avoir sous les yeux des modeles attrayans de piété : or ces modeles ne peuvent être tracés que par des actes extérieurs de religion. Inutilement par rapport à moi , un de mes concitoyens est-il pénétré d'amour , de respect & de soumission pour la Divinité , s'il ne le fait pas connoître par quelque démonstration sensible qui m'en avertisse. Qu'il me donne des marques non suspectes de son goût pour la vérité , de sa résignation aux ordres de la Providence , d'un amour affectueux pour son Dieu ; qu'il l'adore , le loue , le glorifie en public : son exemple opere sur moi ; je me sens piqué d'une sainte émulation , que les plus beaux

morceaux de morale n'auroient pas été capables de produire. Il est donc essentiel à l'exercice de la religion, que la profession s'en fasse d'une manière publique & visible. . . . D'ailleurs, parmi les faveurs dont la Providence nous comble, il y en a de personnelles, il y en a de générales : or par rapport à ces dernières, la raison nous dit que ceux qui les ont reçues en commun, doivent se joindre pour en rendre grâces à l'Etre suprême en commun, autant que la nature des assemblées religieuses peut le permettre.

2.^o Une religion purement mentale pourroit convenir à des esprits purs & immatériels, dont il y a sans doute un nombre infini d'espèces dans les vastes limites de la création. Mais l'homme étant composé de deux natures réunies, c'est-à-dire de corps & d'ame, sa religion ici-bas doit naturellement être relative & proportionnée à son état & à son caractère, &, par conséquent, consiste également en méditations intérieures, & en actes de pratique extérieure. Ce qui n'est d'abord qu'une présomption, devient une preuve, lorsqu'on examine plus particulièrement la nature de l'homme, & celle des circonstances où elle est placée. Pour rendre l'homme propre au poste & aux fonctions qui lui ont été assignées, l'expérience prouve qu'il est nécessaire que le tempérament du corps influe sur les passions de l'esprit, & que les facultés spirituelles soient tellement enveloppées dans

la matiere, que nos plus grands efforts ne puissent les émanciper de cet assujettissement, tant que nous devons vivre & agir dans ce monde matériel : or il est évident que des êtres de cette nature sont peu propres à une religion purement mentale, & l'expérience le confirme; car toutes les fois que, par le faux desir d'une perfection chimérique, des hommes ont tâché, dans les exercices de religion, de se dépouiller de la grossièreté des sens, & de s'élever dans la région des idées imaginaires, le caractère de leur tempérament a toujours décidé de l'issue de leur entreprise. La religion des caractères froids & phlegmatiques a dégénéré dans l'indifférence & le dégoût; & celle des hommes bilieux & sanguins a dégénéré dans le fanatisme & l'enthousiasme. Aussi tous les peuples qui ont adoré quelque divinité, ont-ils fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures, qu'on nomme des *cérémonies*. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur l'exprime & le communique dans toute la société. Le genre humain, jusqu'à *Moïse*, faisoit des offrandes & des sacrifices; *Moïse* en a institué dans l'église Judaïque; la Chrétienne en a reçu de *Jésus-Christ*. * *Penf. div.* Voyez *Loi naturelle, Morale universelle*.

RELIGION CHRETIENNE; CHRETIEN.

Si la bonne morale constitue la bonté

d'une religion , on ne peut disconvenir que la religion Chretienne ne soit la meilleure de toutes. Voici ce qu'en dit un célèbre moraliste.

» Si ma religion étoit fausse , je l'avoue , voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible , il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers , & de n'y être pas pris. Quelle majesté ! quel éclat de mysteres ! quelle suite ! quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle raison invincible & accablante de témoignages rendus successivement , & pendant trois siècles entiers , par des millions de personnes les plus sages & les plus modérées qui fussent alors sur la terre , & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil , dans les fers , contre la vue de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire ; ouvrez ; remontez jusqu'au commencement du monde , jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller ? je ne dis pas pour trouver rien de meilleur , mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr , c'est par là que je veux périr ; il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entiere. Mais je l'ai approfondi ; je ne puis être Athée , je suis donc ramené & entraîné dans ma religion ; ç'en est fait. » * *M. de la Bruyere.*

La

La religion est le lien qui attache l'homme à Dieu, & à l'observation de ses loix, par les sentimens de respect & de soumission qu'excitent dans notre esprit les perfections de l'Être suprême. La religion Chretienne a, en particulier, pour objet la félicité d'une autre vie, & fait notre bonheur dans celle-ci. Elle donne à la vertu les plus douces espérances, au vice impénitent de justes alarmes, & au vrai repentir les plus puissantes consolations; mais elle tâche sur-tout d'inspirer aux hommes de l'amour, de la douceur & de la pitié pour les hommes. * *Jacques Abadie.*

Il y a des gens qui se bornent à une religion extérieure & maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; à de simples formules: ils croient exactement en Dieu à certaines heures, pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'évangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse; ils ont des maximes pour croire, & d'autres pour agir; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre; ils sont dévots à l'église, & philosophes au logis. Alors ils ne sont rien nulle part; leurs prieres ne sont que des mots, leurs raisonnemens des sophismes, & ils suivent, pour toute lumière, la fausse lueur

D. des Paf. T. H.

Y

des feux errans qui les guident pour les perdre. * *J. J. Rousseau.*

Par les principes , la philosophie ne peut faire aucun bien , que la religion ne le fasse encore mieux ; & la religion en fait beaucoup , que la philosophie ne sçauroit faire. * *Id.*

La vraie religion élève Dieu au plus haut degré , & place l'homme au plus bas. . . . Elle rend tout l'honneur à Dieu , & tout le profit à l'homme. Elle apprend que Dieu existe ; qu'il gouverne le monde qu'il a créé ; que sa providence veille sur toutes choses ; que tout ce qu'il fait est bien , & que le mal ne vient que de nous. Ce qu'il exige de lui , c'est un cœur vrai , droit , pur & humilié , non le sang des boucs & des taureaux. L'homme vertueux est le vrai sacrificeur. Son esprit est le temple de la Divinité ; son ame est son image ; ses passions sont ses offrandes. . . . Il ne faut pas mépriser le culte extérieur ; il est permis seulement de sçavoir qu'il est plus pour nous que pour lui , pour l'édification humaine , que pour la Vérité divine. Le sage s'en acquitte sans hypocrisie , sans luxe & sans ambition.

Nos vœux doivent être conformes aux décrets de sa providence : autrement ce seroit corrompre le juge. Penser le gagner par offrandes , par promesses , c'est l'injurier ; c'est vouloir l'égaliser à ces juges humains dont on achete le suffrage par des

basses ou par de l'or. Dieu ne desire pas nos biens ; il lui suffit que nous nous rendions dignes des siens. * *Analyse de la Sagesse de Charron.*

Telle est la foiblesse du genre humain , & telle est sa perversité , qu'il vaut mieux , sans doute , pour lui d'être subjugué par toutes les superstitions possibles , pourvu qu'elles ne soient point meurtrières , que de vivre sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Faunes , aux Sylvains , aux Naiades , il étoit bien plus raisonnable & plus utile d'adorer ces images phantastiques de la Divinité , que de se livrer à l'Athéisme. Un Athée , qui seroit raisonneur , violent & puissant , seroit un fléau aussi funeste qu'un superstitieux sanguinaire. * *M. de Voltaire.*

Quand les hommes n'ont pas de notions saines de la Divinité , les idées fausses y suppléent. Le payen craignoit de commettre un crime , de peur d'être puni par les faux dieux. Le Malabare craint d'être puni par sa pagode. Par-tout où il y a une société établie , une religion est nécessaire. Les loix veillent sur les crimes connus , & la religion sur les crimes secrets. * *Id.*

La véritable religion est celle qui nous donne les plus grandes idées de Dieu. Qu'on juge de nos Livres sacrés & de notre Religion par cette règle. Où voyons-nous les attributs de l'Etre suprême mis dans

un plus grand jour ? Qu'y a-t-il de plus noble que l'idée que nous avons de la Divinité ? Que peut-on concevoir de plus sublime qu'un Être à qui rien n'échappe , devant qui toutes choses sont *nues & découvertes* (Hebr. IV, 3.) & quid d'une seule vue voit tous les êtres présens , passés & à venir ? ... Quand nous trouvons dans quelque philosophe payen , à travers mille pensées fausses , quelques-uns de ces traits dont nos livres sont parsemés , nous sommes prêts de nous écrier au miracle : nous transmettons ces lambeaux de Divinité , si j'ose ainsi parler , à la postérité la plus reculée. Sur ce principe , quel respect , quelle vénération , quelle déférence devons-nous avoir pour ces patriarches , pour ces prophètes , pour ces évangélistes , pour ces apôtres qui ont parlé de Dieu d'une manière si sublime ! Mais ne vous étonnez pas de leur supériorité sur les philosophes : s'ils n'avoient eu , comme les payens , que la raison humaine pour guide , comme eux ils se feroient égarés. S'ils ont parlé si bien de Dieu , c'est qu'ils avoient reçu cet esprit qui *connoît les profondeurs de Dieu* (Rom. XI, 33.) c'est que *toute l'écriture est inspirée de Dieu même.* * *M. Saurin , pasteur à la Haye.*

Que penser de cette morale , toujours étonnante & nouvelle , qui n'a dû venir que du ciel , puisque , durant six mille ans , le monde entier n'avoit pu en concevoir l'inexprimable beauté ? Certaines notions

du juste & de l'injuste formoient, dans l'antiquité, les philosophes : on passoit pour sages avec quelques axiomes sur la modération & sur la tempérance ; encore la grossière vertu de ces anciens effrayoit-elle la nature la plus délicate. Mais qui osa jamais avancer en public , qu'il falloit détruire ses plus doux penchans , embrasser la croix , choisir l'humiliation , chérir la pauvreté , redouter & fuir le plaisir , faire à ses sens une guerre implacable , aimer ses ennemis , bénir ses bourreaux , se haïr soi-même , & sans cesse mourir à tout ? Est-ce un mortel ou un Dieu qui a parlé ? Mais ce n'est pas tout que de le dire : il est bien plus étrange de le persuader & d'acquérir des disciples , en le disant tout uniment , sans la pompe de l'éloquence , sans le faste des talens , sans l'empire du génie. Ce n'est pas encore là tout. Il est infiniment plus singulier de le faire observer dans tous les âges & tous les endroits du monde , par les peuples , les sçavans , les rois ; par de tendres enfans , & par le sexe le plus timide. Mais voici une chose qui passe les imaginations. C'est qu'on a vu obéir avec joie à ces austères préceptes , en savourer , pour ainsi dire , l'amertume , & trouver des délices dans la douloureuse exécution de cette doctrine accablante. Hé , quoi ! lorsque tout incline à une croyance aussi authentique , comment y a-t-il tant d'ennemis de la lumière ? Re-

connoissons ici l'oracle du ciel. * *M. Champion.*

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion Chrétienne ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement. Qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, & si fortement néanmoins qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser, & que tout cela se soit fait non-seulement sans l'assistance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur & l'humilité d'une ame Chrétienne.... Que l'on considère les merveilles de l'Ecriture sainte qui sont infinies, la grandeur & la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, & la simplicité admirable de son style qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractère de vérité qu'on ne sçauroit désavouer. Voyez *Evangile.*

Que l'on considère la personne de Jesus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand & très-relevé, dont il avoit donné des marques, dès son enfance, devant les docteurs de la

toi ; & cependant , au lieu de s'appliquer à cultiver ces talens par l'étude & la fréquentation des sçavans , il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains , & dans une retraite entiere du monde ; & pendant les trois dernieres années de sa vie , il appelle à sa compagnie & choisit pour ses apôtres des gens sans science , sans étude , sans crédit ; & il s'attire pour ennemis ceux qui passaient pour les plus sçavans & les plus sages. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considere en particulier ces apôtres , gens sans lettres & sans étude , devenus tout-à-coup assez sçavans pour confondre les plus habiles philosophes , & assez forts pour résister aux rois & aux tyrans.

Que l'on considere l'état du peuple Juif & devant & après la venue de J. C. son état florissant avant la venue du Sauveur , & son état plein de miseres , depuis qu'ils l'ont rejeté.

Enfin , que l'on considere la sainteté de cette religion , sa doctrine qui rend raison de tout jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme ; & qu'on juge , après tout cela , s'il est possible de douter que la religion Chrétienne ne soit la seule véritable , & si jamais aucune autre a eu rien qui en approchât. * *Pascal.*

Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien.

rien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrétien se croit-il uni à Dieu ! Avec combien plus d'abjection s'égalé-t-il aux vers de la terre !

Il n'y a rien de si conforme à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi ; & rien de si contraire à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux d'exclure la raison, & de n'admettre que la raison.

* *Id.*

La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, & non pas contre. * *Id.*

Être sévère pour soi, & indulgent envers les autres, c'est le véritable caractère du Chrétien. * *La Rochefoucault.*

La véritable gloire d'un Chrétien ne consiste pas à s'élever au-dessus des autres, mais à s'abaisser pour se rendre plus conforme à J. C. * *Id.*

La religion Chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses.

Il est nécessaire pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée ; & point du tout, qu'elle rende raison des contrariétés prétendues. . . . Adorons Dieu, sans vouloir percer ses mystères. . . . A quoi est-on réduit, quand on veut approfondir ce qu'il ne faut que respecter ? * *M. de Voltaire.*

Le même auteur dit ailleurs, en parlant de la religion Chrétienne :

Souffrir est son destin, bénir est son partage;
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais.
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ses autels adorer la fortune.

Il faut être bon Chrétien ; mais ce n'est pas assez de croire , il faut faire. Il faut être soumis , dans le spirituel , à son évêque ; entendre la messe de son curé ; communier à sa paroisse ; procurer du pain aux pauvres , & être sur-tout bon sujet , bon citoyen : Or , pour être tel , il faut n'être ni Janséniste , ni Moliniste , ni d'aucune faction ; il faut respecter , aimer & servir son prince : il faut , quand notre patrie est en guerre , ou aller se battre pour elle , ou payer ceux qui se battent pour nous. Il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre à l'âge de soixante-sept ans , qu'un conseiller de grand'chambre. Il faut donc que je paye , sans la moindre difficulté , ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi , & pour ma sûreté particulière. * *Id.*

Le paganisme faisoit des dieux semblables aux hommes : la religion Chrétienne apprend aux hommes à devenir semblables à Dieu. * *La Bruyere.*

Les Etats où l'on méprise la religion ,

sont plus sujets aux discordes que les autres.

Le culte sans morale fait des hypocrites ou des superstitieux. La morale sans culte fait des philosophes, & des sages mondains. Pour être Chrétien, il faut joindre ensemble ces deux choses. * *Id.*

La religion ne commande à l'homme que d'être heureux, & elle lui défend d'être misérable. Qu'on examine toutes ses loix : c'est toujours nous, c'est toujours notre bien qu'elles regardent ; c'est l'intérêt de l'homme qu'elle a en vue, qui se termine enfin à la gloire de Dieu, car ces deux choses ne se séparent point. * *Inst. d'un prince.*

Heureux celui qui, plein de crainte
Pour la divine Majesté,
Marche sans détour & sans feinte
Dans le sentier de l'équité !
Rien ne trouble sa paix profonde :
Il voit dans sa maison féconde
Croître les fils de ses enfans ;
Et leur jeunesse florissante,
Dans la vertu toujours constante ;
Sera l'appui de ses vieux ans.

* *Recueil acad. 1715.*

Craignez Dieu, & honorez le roi : soyez bon Chrétien, & sujet fidele. Il faut être l'un & l'autre, sinon vous ne serez ni l'un ni l'autre. Mais que votre crainte de Dieu ne soit pas hypocrisie ; & gardez-vous bien

du Pharisaïsme moderne, & d'une dévotion charlatane. Il faut que la religion soit la loi secrète de vos penchans & de votre conduite, & non point l'enseigne trompeuse d'une vie qui n'y auroit point de rapport; mais gardez-vous aussi d'un autre écart. Que jamais vous ne deveniez le traître & le faux ami de la religion. Que ni la mode, ni la compagnie, ni quoi que ce soit au monde, ne vous séduise à vouloir paroître incrédule par imitation, & à avoir honte de votre foi. *

Nos sentimens doivent être la règle de notre conduite, & c'est par elle qu'on doit juger de leur solidité. Qu'on examine, après cela, la contenance d'un Athée, d'un impie, & du Chrétien qui se trouvent dans l'adversité. Le premier se désespère; le second a recours au blasphème; l'un & l'autre ne se possèdent plus: le dernier, au contraire, se reposant sur les sages soins de la Providence, conserve sa tranquillité. *

Il faut nécessairement, pour pouvoir quitter ce monde sans crainte & avec tranquillité, croire en une autre vie plus heureuse que celle-ci, & espérer d'en jouir. Les incrédules n'ont pas cette croyance ni cette espérance; aussi meurent-ils dans la crainte, & le désespoir. *

En fait de religion, ne cherchez point à convaincre les hommes; ne raisonnez que pour leur cœur. Quand il est pris, tout est fait. Sa persuasion jette dans l'esprit des lumieres intérieures auxquelles il ne résiste

point. Il y a des vérités qui ne sont point faites pour être directement présentées à l'esprit. Elles le révoltent, quand elles vont à lui en droite ligne : elles blessent sa petite logique ; il n'y comprend rien ; elles sont des absurdités pour lui.

Mais faites-les passer, pour ainsi dire, par le cœur ; rendez-les intéressantes à ce cœur ; faites qu'il les aime, parce qu'il faut qu'il les digère : il faut que le goût, qu'il prend pour elles, les développe. Imaginez-vous un fruit qui se meurit, ou bien une fleur qui s'épanouit à l'ardeur du soleil : c'est-là l'image de ce que ces vérités deviennent dans le cœur qui s'en échauffe, & qui peut-être alors communique à l'esprit même une chaleur qui l'ouvre, qui l'étend, qui le déploie, & lui ôte une certaine roideur qui bornoit sa capacité, & empêchoit que ces vérités ne le pénétraient. On ne sçauroit expliquer autrement la docilité subite de certaines gens, & la prompte conviction qui les entraîne. Il faut bien qu'il se passe alors entre l'esprit & le cœur un mouvement dont il n'y a que Dieu qui sçache le mystère : est-ce que la persuasion de l'un seroit la source des lumières de l'autre ? *

Rien n'est plus heureux & plus nécessaire que de conserver un sentiment qui nous fait aimer & espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les tems, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, & qui est notre ga-

tant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent ? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit , qu'il s'enveloppoit du manteau de sa vertu. Enveloppez-vous de celui de votre religion : elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, & un asyle assuré dans un âge plus avancé. * *Mad. Lambert.*

REMORDS.

Le remords est un reproche secret que nous fait la conscience, après avoir commis une faute ou un crime. Il est impossible de l'éteindre, lorsqu'on l'a mérité, parce que nous ne pouvons nous en imposer au point de prendre le faux pour le vrai, le laid pour le beau, le mauvais pour le bon, le crime pour la vertu. On n'étouffe point, quand on le veut, les lumières de la raison, ni par conséquent la voix de la conscience. L'amour de l'ordre est & sera toujours écrit dans tous les cœurs. Si l'homme étoit naturellement mauvais, comme quelques philosophes l'ont prétendu, il n'auroit jamais de remords ; ou du moins il n'en auroit que de la vertu, & non du crime.

Celui qui est tourmenté de remords, ne peut vivre avec lui-même ; il faut qu'il se fuye, qu'il se distraye pour avoir un moment de repos : c'est-là peut-être la raison pour laquelle les méchans son rarement sé-

dentaires : ils ne restent en place, que quand ils méditent le mal ; ils errent, après l'avoir commis. Si les hommes vouloient un peu réfléchir, ils verroient qu'il est de leur intérêt de fuir le crime, & de pratiquer la vertu ; l'un nous rend toujours malheureux, & porte son châtimement avec lui ; l'autre nous conduit au bonheur, & ne va jamais sans récompense.

Que les brigands sont à plaindre ! Pour suivis par les loix, ils sont obligés de s'enfoncer dans le fond des forêts, où ils habitent avec le crime, la terreur & les remords !

Que le sort des gens vertueux est digne d'envie ! Toujours tranquilles, ils goûtent le plaisir sans crainte ; & s'ils sont quelquefois la victime des méchans, le témoignage de leur conscience suffit pour les dédommager de leurs injustices. ***

RENOMMÉE.

La renommée est une estime éclatante qu'on a acquise dans l'opinion des hommes : je parle ici de la bonne, & non de la mauvaise renommée, car cette dernière est toujours odieuse. Mais l'amour pour la bonne renommée ne doit jamais être découragé, puisqu'il produit d'excellens effets, non-seulement en ce qu'il détourne de tout ce qui est bas & indigne, mais encore en ce qu'il porte à des actions nobles & généreuses. Le principe en peut être fautif ou défectueux ;

l'excès en fera vicieux, tant qu'on voudra; mais les conséquences qui en résultent sont tellement utiles au genre humain, qu'il est absurde de s'en moquer, & de regarder cet amour d'une bonne renommée, comme une chose vaine : c'est un des plus forts motifs qui puisse exciter les hommes à se surpasser les uns les autres dans les arts & dans les sciences qu'ils cultivent.

Quelques écrivains de morale sont également trop rigides & peu judicieux, quand ils décréditent ce principe que la nature semble avoir gravé dans le cœur, comme un ressort capable de mettre en mouvement ses facultés cachées, & qui se déploie toujours avec force dans les âmes vraiment généreuses. Les plus grands hommes, chez les Romains, n'étoient animés que de ce beau principe. *Cicéron*, dont le savoir & les services qu'il rendit à sa patrie sont si connus, en étoit enflammé. * *M. D. J.* Voyez *Réputation*.

REPARTIES. Voyez REPONSE.

REPENTIR.

Le repentir est la connoissance des fautes qu'on voudroit n'avoir pas faites, & qu'on desireroit de pouvoir réparer. Il est beau de se repentir de ses fautes, mais plus beau encore de n'en point commettre. ***

REPONSE, REPARTIE.

La réponse, en général, s'applique à une

interrogation faite ; la repartie se dit indifféremment de toute réplique. Quoiqu'une repartie vive & prompte fasse honneur à l'esprit , il est encore plus convenable de se retrancher à une repartie judicieuse ; & dans les questions qu'on a droit de nous faire , il faut tâcher d'y répondre nettement.

Il y a des occasions où il vaut mieux garder le silence , que de faire une repartie offensante ; & l'on n'est pas obligé de répondre à toute sorte de questions.

Une repartie se fait toujours de vive voix ; une réponse se fait quelquefois par écrit.

Les réponses & les reparties doivent être justes , promptes , judicieuses , convenables aux personnes , aux tems , aux lieux & aux conjonctures.

REPOS. *Voyez* LOISIR.

REPRIMANDE. *Voyez* CORRECTION.

REPUGNANCE, ANTIPATHIE.

On ne se sert du mot de *répugnance*, qu'à l'égard des actions , c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de faire quelque chose ; elle est un sentiment passager , causé par la peine ou le dégoût de ce qu'on est obligé de faire. L'antipathie convient aux choses & aux actions ; elle est moins dépendante de la liberté , & plus durable que la répugnance : elle consiste dans un éloignement naturel qu'on a pour certains objets. On ne peut souffrir
les

les gens pour qui l'on a de l'antipathie, & l'on fait de très-mauvaise grace les choses pour lesquelles on a de la répugnance. Les gens bien nés ont de l'antipathie pour ce qui porte au crime, & de la répugnance pour les démarches qui peuvent donner atteinte à la réputation. *** Voyez *Antipathie*.

REPUTATION.

La réputation consiste dans l'idée ou l'opinion que les autres ont de nous..... Plus on est connu, plus on a de la réputation. Les grandes vertus, les grands talens & les grands crimes font les grandes réputations..... Mais on entend communément, par un homme qui a de la réputation, celui qui, par ses vertus ou ses talens, s'est acquis de la célébrité. ***

On ne feroit pas tant de cas de la réputation, si on faisoit réflexion sur l'injustice des hommes à l'établir ou à la détruire. On doit tâcher de s'en rendre digne par ses bonnes actions, & ne se pas mettre en peine du succès. *

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts; & nous voulons bien que notre réputation & notre gloire dépendent du jugement des hommes qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières; & ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur, que nous expo-

D. des Pas. T. II.

Z

fons en tant de manieres notre repos & notre vie. *

Rien ne rendroit plus indifférent sur la réputation, que de voir comment elle s'établit souvent, se détruit, se varie, & quels sont les auteurs de ces révolutions.

* *M. Duclos.*

On ne méprise ordinairement la réputation, que quand on l'a perdue. * Voyez *Considération.*

RESOLUTION, DECISION.

La décision est un acte de l'esprit, & suppose l'examen; la résolution est un acte de la volonté, & suppose la délibération. La première attaque le doute, & fait qu'on se déclare; la seconde l'incertitude, & fait qu'on se détermine.

Nos décisions doivent être justes, pour éviter le repentir; nos résolutions doivent être fermes, pour éviter les variations.

Rien de plus désagréable pour soi-même, & pour les autres, d'être toujours indécis dans les affaires, & irrésolu dans les démarches. Voyez *Irrésolution.*

Il semble que la résolution emporte la décision, & que celle-ci puisse être abandonnée de l'autre, puisqu'il arrive quelquefois qu'on n'est pas encore résolu à entreprendre une chose pour laquelle on a déjà décidé, la crainte, la timidité, ou quelque autre motif, s'opposant à l'exécution de l'arrêt prononcé.

Il est rare que les décisions aient , chez les femmes , d'autre fondement que l'imagination & le cœur. En vain les hommes prennent des résolutions ; le goût & l'habitude triomphent toujours de leur raison. Il y a bien loin d'un projet à la résolution , & de la résolution à l'exécution.

C'est ordinairement où l'on décide le plus , qu'on prouve le moins : quoiqu'on réponde , dans les écoles , à toutes les difficultés , on y en résout très-peu. * *M. L. Girard.*

RESPECT.

Le respect n'est autre chose que l'aveu de la supériorité de quelqu'un. Si la supériorité du rang suivoit toujours celle du mérite , ou qu'on n'eût pas prescrit des marques extérieures de respect , son objet seroit personnel , comme celui de l'estime ; & il a dû l'être originairement , de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais , comme quelques hommes n'eurent pour mérite , que le crédit de se maintenir dans les places que leurs aïeux avoient honorées , il ne fut plus dès-lors possible de confondre la personne dans le respect que les places exigeoient. Cette distinction se trouve aujourd'hui si vulgairement établie , qu'on voit des hommes réclamer quelquefois , pour leur rang , ce qu'ils n'oseroient prétendre pour eux-mêmes. Vous devez , dit-on humblement , du respect à ma place , à mon rang : on se rend assez de justice

Zij

pour n'oser dire, à ma personne. Si la modestie fait tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé ; & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'avilissement.

La même réflexion fit comprendre que le respect, qui pouvoit se refuser à la personne, malgré l'élévation du rang, devoit s'accorder, malgré l'abaissement de l'état, à la supériorité du mérite ; car le respect, en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, & n'est dû qu'à la supériorité. Ainsi il y a depuis long-tems deux sortes de respect ; celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naissance. Cette dernière espèce de respect n'est plus qu'une formule de paroles, ou de gestes, à laquelle les gens raisonnables se soumettent, & dont on ne cherche à s'affranchir que par sottise, & par un orgueil puéril. * *M. Duclos.*

Le vrai respect n'ayant pour objet que la vertu, il s'ensuit que ce n'est pas le tribut qu'on doit à l'esprit ou aux talens ; on les loue, on les estime, c'est-à-dire qu'on les prise : on va jusqu'à l'admiration ; mais on ne leur doit point de respect, puisqu'ils pourroient ne pas sauver du mépris. On ne mépriseroit pas précisément ce qu'on admire ; mais on pourroit mépriser, à certains égards, ce qu'on admire à d'autres. Cependant ce discernement est rare ; tout ce qui faist l'imagination des hommes, ne leur permet pas une justice si exacte. * *Id.*
Voyez Vénération.

RESPECT HUMAIN.

On appelle *respect humain* la déférence qu'on doit aux jugemens du public : cette déférence ne doit s'étendre qu'aux modes généralement reçues, & aux usages généralement établis ; mais elle ne doit plus avoir lieu, lorsqu'il est question de la façon de penser. La vertu est immuable & indépendante du caprice, des modes & des coutumes. Combien ne voit-on pas de gens, cependant, cacher par respect humain leur amour pour la vertu, & n'oser la pratiquer ouvertement, de peur du ridicule !

RESSENTIMENT.

Le ressentiment est ce mouvement d'indignation & de colere qui s'élève en nous, & qui nous porte à nous venger, dans le moment où dans la suite, d'une injustice qu'on a commise à notre égard. Voyez *Rancune*.

RETENUE.

La retenue est une sage circonspection dans les actions, & sur-tout dans les discours. Elle convient à tout le monde, mais particulièrement à la jeunesse ; c'est une vertu des deux sexes, mais qu'on exige plus encore des femmes que des hommes, & des filles que des femmes : l'honnêteté est dans les actions, la modestie dans le

Z iij

maintien , & la retenue dans e propos.
Voyez *Circonspection*.

RETRAITE.

Ce mot se dit , en morale , de la séparation du tumulte du monde , pour mener chez soi une vie tranquille & privée : on demande quand cette retraite doit se faire ? Ce n'est pas dans la force de l'âge où l'on peut servir la société , & remplir un poste qu'on occupe avec fruit ; mais quand la vieillesse vient graver ses rides sur notre front , c'est-là le vrai tems de la retraite. Il n'y a plus qu'à perdre à se montrer dans le monde , à rechercher des emplois , & à faire voir sa décadence. Le public ne se transporte point à ce que vous avez été ; c'est un travail & une justice qu'il ne rend guères : il ne s'arrête qu'au moment présent , & juge de votre incapacité. Ayons donc alors le courage de nous rendre heureux par des goûts paisibles & convenables à notre état. Il faut sçavoir se retirer à propos : il conviendrait même que notre retraite fût un choix de cœur , plutôt qu'une nécessité.
*M. D. J.

REVERS.

On entend par ce mot une vicissitude fâcheuse , un accident imprévu. Voyez *Malheurs*.

RICHESSSES.

On appelle *richesses* généralement tous

les biens de la fortune ; mais nous les envisagerons ici comme la possession d'une infinité de choses superflues sur un petit nombre de nécessaires.

Dans ce sens , les richesses détournent-elles ceux qui les possèdent de la recherche de la vérité ? & n'entraînent-elles pas ordinairement la corruption des mœurs ? Les passages , que nous allons citer , serviront à résoudre ces deux questions auxquelles il ne paroît pas que les philosophes aient fait jusqu'ici beaucoup d'attention , quoi qu'elles les intéressent plus directement que les autres hommes. ***

Les richesses ont été , pour une infinité de personnes , un grand obstacle à la philosophie. Pour jouir de la liberté d'esprit nécessaire à l'étude , il faut être pauvre , ou vivre comme les pauvres. * *Séneque*.

Tout homme qui voudra mener une vie douce , tranquille & assurée , doit fuir , le plus qu'il lui sera possible , ces biens faux & trompeurs , à l'appas desquels nous nous laissons prendre comme à un trébuchet , sans pouvoir ensuite nous en détacher , en cela d'autant plus malheureux , que nous croyons les posséder , & qu'au contraire , ce sont eux qui nous possèdent & nous tyrannisent. * *Id.*

Depuis que les richesses ont commencé à être en honneur parmi les hommes , & à devenir , en quelque sorte , la mesure de la considération publique , le goût des choses vraiment belles & honnêtes s'est entière-

ment perdu. Nous sommes tous devenus marchands, & tellement corrompus par l'argent, que nous demandons, non pas de quelle utilité est une chose, mais de quel agrément. L'amour des richesses nous rend tour-à-tour gens de bien, ou frippons, selon que notre intérêt & les circonstances l'exigent. Enfin les mœurs sont si dépravées, que nous maudissons la pauvreté, que nous la regardons comme un deshonneur & une infamie, en un mot, qu'elle est l'objet du mépris des riches, & de la haine des pauvres. * *Id.*

De continuelles inquiétudes rongent & dévorent les riches, à proportion de biens qu'ils possèdent. La peine qu'il y a à gagner du bien, est beaucoup moindre que celle qui vient de la possession même. Tout le monde regarde les riches comme des gens heureux; tout le monde voudroit être à leur place: je l'avoue; mais quelle erreur! Est-il de condition pire que d'être sans cesse en bute à la misère & à l'envie? Plût aux dieux que ceux qui recherchent les richesses, interrogeassent les riches sur leur sort! Certainement ils cesseroient bientôt de desirer les richesses. * *Id.*

Que l'on fasse réflexion que celui qui parle dans ce passage, est un philosophe qui possédoit des biens immenses, *innumeram pecuniam*, comme il est dit dans *Tacite*; & l'on sentira alors de quel poids un pareil aveu doit être dans sa bouche.

Mais consultons, si l'on veut, d'autres au-

torités : voyons ce que les auteurs les plus graves & les plus judicieux ont pensé de l'influence des richesses sur les mœurs.

Ce n'est pas, disoit *Diogène*, pour avoir de quoi vivre simplement avec des herbes & des fruits, qu'on cherche à s'emparer du gouvernement d'un Etat, qu'on saccage des villes, qu'on fait la guerre aux étrangers, ou même à ses concitoyens, mais pour manger des viandes exquisés, pour couvrir sa table de mets délicieux, pour avoir tous les moyens de se livrer à la débauche, * *Diog. Laërce*.

Les Scythes méprisent l'or & l'argent autant que les autres hommes en sont possédés ; & c'est au mépris qu'ils font de ces vils métaux, ainsi qu'à leur manière de vivre simple & frugale, qu'il faut attribuer l'innocence & la pureté de leurs mœurs, parce que ne connoissant point les richesses, ils n'ont que faire de convoiter le bien d'autrui. * *Justin l'Historien*.

Zénon le Stoïcien ne pensoit pas plus favorablement des richesses ; car ayant appris que le vaisseau, sur lequel étoient tous ses biens, avoit fait naufrage, il dit, sans témoigner aucun regret de cette perte : « La fortune veut que je puisse philosopher plus tranquillement. » * *Séneque, Diog. Laërce, &c.*

Il est impossible d'être tout ensemble fort riche & fort honnête homme : or, comme il n'y a point de véritable & solide bonheur sans la vertu, les riches ne peuvent

pas être réellement heureux. * *Platon de Legib. l. 5.*

Tout le mérite semble être réduit aux richesses, depuis que l'argent est devenu la passion universelle..... On met le souverain bien à devenir riche, & à ne l'être que pour se satisfaire. On se regarde seul dans toute sa dépense : on considère comme perdu tout ce qui n'est point employé en équipages, en meubles, en bâtimens, en bonne chère, en domestiques ; de-là il suit qu'on ne connoît plus le plaisir de prêter à un honnête-homme dans le besoin, de donner à de jeunes personnes de naissance de quoi être élevées selon leur condition, de procurer à des filles de bonne maison, mais pauvres, & souvent proches parentes, de quoi s'établir : on s'endurcit même contre sa propre famille, qu'on laisse dans le découragement & la bassesse, dont on s'ôte même la vue, en l'exilant dans les monastères, sans aucune vocation. * *Inst. d'un Prince.*

Ceux à qui les richesses ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à se glorifier d'autre chose, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune.

Cette ostentation d'opulence est plus communément la manie de ces hommes nouveaux, qu'un coup du sort a subitement enrichis, que de ceux qui sont parvenus par degrés. Il est assez singulier que les hommes tirent plus de vanité de leur bonheur, que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à

leur industrie , sçavent combien ils ont évité , fait & réparé des fautes : ils jouissent avec précaution , parce qu'ils ne peuvent pas s'exagérer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui se trouvent tout-à-coup des êtres si différens d'eux-mêmes , se regardent comme des objets dignes de l'attention particuliere du sort. Ils ne sçavent à quoi l'attribuer ; & cette obscurité de causes , on l'interprete toujours à son avantage. * *M. Duclos.*

.... Voilà ce qui devoit inspirer aux gens riches , & qui n'étoient pas nés pour l'être , une modestie raisonnée. Ils ne sentent pas assez combien ceux qui sont les plus dignes de leur fortune , ont encore besoin d'art pour se la faire pardonner.

Malheureusement les hommes veulent afficher leur bonheur : ils devroient pourtant sentir qu'il est fort différent de la gloire , dont la publicité fait & augmente l'existence. Les malheureux sont déjà assez humiliés par l'éclat seul de la prospérité : faut-il les outrager par l'affectation ? * *Id.*

On ne doit estimer les richesses que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait ; c'est de la même manière que nous voudrions que l'on considérât la naissance , l'autorité & les dignités. * *Jacq. Abadie.*

Les besoins des riches sont augmentés au point de ne pas leur laisser les moyens de soulager les pauvres , à proportion de leur misere. La mode n'est pas d'avoir un certain nombre de familles indigentes à aider ,

comme on a des chiens & des chevaux à nourrir : on n'a jamais réfléchi sur les avantages qui en résulteroient pour le bonheur de la société. Des enfans, qui naissent dans la pauvreté, il en meurt plus des trois quarts, faute de secours : on ne peut pas dire que ceux-là soient coupables de leur misère. Quelle perte pour la société qu'ils auroient servie, & qui manque d'hommes en effet ! On se plaint de leur rareté ; c'est la dureté des riches qui les tue. * *Conf. de l'Amit.*

Un riche vertueux & secourable est, après un bon roi, l'image la plus ressemblante de l'Être suprême : il est capable de toutes les sortes de biens qu'il veut faire ; c'est une puissance que ses richesses lui donnent, à laquelle le mérite & la plus grande volonté ne peuvent suppléer ni atteindre. * *Réflex. sur les Mœurs.*

Le travail qui fournit le nécessaire ; la philosophie, qui apprend à se passer du superflu, voilà les véritables richesses. * *M. de Voltaire.*

Quoique les richesses soient de fort beaux présens, ce ne sont pas ceux-là que le sage desire. Il ne demande au ciel, que le simple nécessaire, avec la grace de s'en servir utilement. * *Séneque.*

Les richesses sont un moyen facile d'acquérir de la gloire, pour peu qu'on en sache user. * *M. de Saint-Réal.*

C'est un grand abus, & un véritable renversement de tout ordre, de faire cas

des hommes à proportion de leurs richesses. Il n'est que ceux qui en font de bons usages qu'on doit considérer ; les autres sont méprisables. * *Platon.*

N'envions point à une sorte de gens leurs richesses ; ils les ont à titre onéreux , & qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos , leur santé , leur conscience & leur honneur , pour les avoir ; cela est trop cher , & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Rien ne fait mieux voir le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes , en leur abandonnant les richesses , l'argent , & les autres biens , que la dispensation qu'il en a faite , & le genre d'hommes qui en font le mieux pourvus.

Les richesses sont les instrumens de toutes les passions. . . . Elles sont le bagage de la vertu : le bagage est nécessaire à l'armée ; mais il empêche quelquefois la marche , & fait perdre l'occasion de vaincre. * *Bacon.*

Les richesses n'ont d'usage réel , que dans la distribution ; tout le reste est opinion. * *Cicéron.*

Les richesses sont devenues si nécessaires ; elles ont acquis un si formidable crédit ; on vient si facilement à bout de tout ce qu'on veut par elles , qu'il n'est pas surprenant que la multitude , plus exercée à pourvoir à ses besoins qu'à réfléchir sur leur source , les adore , ne croie rien au-dessus d'elles , & s'aveugle sur les moyens d'en acquérir. Le sage ne sçauroit penser ainsi : il efface du

nombre des heureux ceux qui ne le sont que par leurs richesses ; il n'approuve point à l'erreur du peuple qui les croit tels. * *Pens. div. sur div. suj.*

Les richesses & la santé ôtent aux hommes l'expérience du mal , & leur inspirent de la dureté pour les malheureux. * *La Roche-foucault.*

R I D I C U L E.

Le ridicule consiste à choquer la mode ou l'opinion , & communément on les confond assez avec la raison : cependant ce qui est contre la raison , est folie ou sottise ; si c'est contre l'équité , c'est crime. Le ridicule ne devrait donc avoir lieu que dans les choses indifférentes par elles-mêmes , & consacrées par la mode. Les habits , le langage , les manières , le maintien , voilà son ressort : voici son usurpation. Comme la mode est parmi nous la raison par excellence , nous jugeons des actions , des idées & des sentimens , sur leur rapport avec la mode. Tout ce qui n'y est pas trouvé conforme , est trouvé ridicule. Cela se fait , ou ne se fait pas : voilà la règle de nos jugemens.

Cela doit-il se faire , ou ne pas se faire ? Il est rare que nous allions jusques-là. En conséquence de ce principe , le ridicule s'étend jusques sur la vertu ; & c'est le moyen que l'envie emploie le plus sûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule est supérieur à la calomnie , qui peut se détruire , en re-

tombant sur son auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu , en lui associant le ridicule , pour le décrier : il devient par-là moins odieux , & plus méprisé. * *M. Duclos.*

Le ridicule est le fléau des gens du monde ; & il est assez juste qu'ils aient pour tyran un être phantastique.

On sacrifie sa vie à son honneur , souvent son honneur à sa fortune , & quelquefois sa fortune à la crainte du ridicule.

On ne peut excuser l'extrême sensibilité que des hommes raisonnables ont pour le ridicule. Cette crainte excessive a fait naître des essaims de petits donneurs de ridicules , qui décident de ceux qui sont en vogue , comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient point emparés de l'emploi de distribuer les ridicules , ils en feroient accablés ; ils ressemblerent à ces criminels qui se font exécuteurs pour sauver leur vie.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées , retrécit les esprits & les forme sur un seul modele ; suggere les mêmes propos , peu intéressans de leur nature , & fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal , & dans la même direction. Je ne vois que les fots qui puissent gagner à un travers qui les met de niveau avec les hommes supérieurs , puisqu'ils sont tous également assujettis à une mesure com-

mune où les plus bornés peuvent atteindre.
* *Id.*

RIGUEUR, SEVERITÉ.

La rigueur se trouve particulièrement dans la manière de punir ; elle n'adoucit pas la peine , & ne pardonne rien. La sévérité se trouve principalement dans la manière de penser & de juger ; elle condamne facilement , & n'excuse pas.

La rigueur ne me paroît bonne que dans les occasions où l'exemple seroit de conséquence ; il me semble que par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foiblesse humaine. Les faux dévots n'ont de sévérité que pour autrui : prêts à tout blâmer , ils ne cessent de s'applaudir eux-mêmes. * *M. L. Girard.*

R I S.

C'est une émotion subite, qui paroît sur le visage , quand on est surpris agréablement par quelque chose qui cause un sentiment de joie. C'est le propre de l'homme, par un effet de la conformation des muscles de son visage.

On distingue plusieurs especes de ris ; il est des ris moqueurs & méprisans : il en est de naturels ; mais tous sont inexplicables. Ce qu'on sçait certainement, c'est qu'on ne rit que parce que l'ame est agréablement affectée.

On dit que les ris sont les enfans de l'amour ;

mour-propre , & qu'on ne rit jamais d'un ridicule qui est général , parce qu'alors il ne paroît pas , & que d'ailleurs on ne rit point de ses défauts. D'où vient que les hommes , qui ne rient jamais de voir tomber une pierre , ou un cheval , ne peuvent presque s'en empêcher , lorsqu'ils voient tomber un homme , puisque l'un n'est , sans doute , pas plus ridicule que l'autre ? C'est qu'il n'y a rien dans notre cœur qui nous intéresse dans la chute d'une bête ; au lieu qu'il y a en nous quelque chose qui nous intéresse tellement dans l'abaissement des autres hommes , qu'il n'est point jusqu'à l'image de cet abaissement , qui ne nous fasse plaisir. On croit toujours rire innocemment , & l'on ne rit presque jamais sans vanité , sans crime. * * *

ROIDEUR. *Voyez* FERMETÉ.

ROMANS.

La lecture des Romans est dangereuse : je ne voudrois pas que l'on en fit un grand usage ; ils mettent du faux dans l'esprit. Le Roman n'étant jamais pris sur le vrai , allume l'imagination , affoiblit la pudeur , met le désordre dans le cœur , & , pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse , hâte & précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour : plus il est adouci , plus il est modeste , & plus il est dange-

D. des Pas. T. II.

A a

reux. Je ne voudrois point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté , & augmentent le desir. Mais il faut , autant qu'on peut , s'accoutumer à des lectures solides qui ornent l'esprit & fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer. * *Mad. Lambert.*

Trop souvent la jeunesse inconsidérée s'attache à des modèles dangereux , capables de gâter le cœur & l'esprit , d'étouffer les étincelles du génie , ou de plonger l'imagination séduite dans un abîme d'erreurs insensées : tels sont , pour l'ordinaire , les funestes effets de la lecture des Romans , dont il seroit toujours à propos de s'abstenir , quand même elle ne seroit que frivole , puisqu'elle emporte un tems précieux qui pourroit être consacré à des occupations aussi agréables pour le moins , & certainement plus utiles. *

Les Romans sont d'autant plus dangereux qu'ils plaisent davantage. Les jeunes gens qui s'accoutument à la lecture de ces sortes d'ouvrages , se gâtent l'esprit & l'imagination. Ils jugent des hommes & des passions , d'après les idées qu'on en donne dans ces sortes d'ouvrages ; & ce faux jugement est pour eux une source d'erreurs qui leur deviennent toujours funestes. *

Rien n'est plus dangereux pour les jeunes gens , que la lecture des Romans. En leur amollissant le cœur , ils leur donnent une fausse idée du courage , & leur persuadent

que, semblables à ceux qu'on leur dépeint, ils en auront assez pour sacrifier leurs passions dans les circonstances où leur devoir l'exigera. Cette persuasion les empêche de voir les périls auxquels ils s'exposent. Ils se livrent, sans examen, à tout ce que leur inspire une jeunesse bouillante, sans réfléchir aux maux qu'ils s'apprêtent. * *Pens. & Réfl. mor.*

L'éducation des hommes donnant aux sens plus de pouvoir sur eux que sur les femmes, les livres licencieux sont plus dangereux pour les premiers que pour les dernières, sur-tout dans la première jeunesse. Les Romans honnêtes où la tendresse est toujours subordonnée à la vertu, font, au contraire, une impression très-vive sur les jeunes filles, & n'en font qu'une très-légère sur les jeunes gens. Le résultat en est à-peu-près le même, & porte également à l'amour les uns & les autres; mais chez les hommes, c'est le physique qui agit sur le moral; & chez les femmes, c'est le moral qui agit sur le physique. * *Ibid.*

R O U G E U R.

La rougeur, selon les physiologistes, est le passage prompt & libre du sang par les artères, dans les vaisseaux cutanés du visage, où il s'arrête quelques momens, avant que son retour se fasse par les veines. Les causes en sont différentes; mais nous ne considérons ici la rougeur que du côté de la mo-

A a ij

rale, c'est-à-dire comme affection & sentiment.

La rougeur, en ce sens, est ce beau coloris produit par la pudeur, par l'innocence, & qu'un ancien nommoit spirituellement *le vermillon de la vertu* ; il la rend aussi toujours plus belle & plus piquante.

Quoique la rougeur soit, en général, un apanage de la décence & de la modestie, elle n'en est pas toujours une démonstration. *Sempronia*, cette femme d'une naissance illustre, qui entra dans la conjuration de *Catilina*, avoit une beauté incomparable, rehaussée par cette apparence de pudeur, qui n'auroit jamais fait soupçonner le désordre de sa conduite, & les crimes dont elle étoit coupable.

On a vu une célèbre actrice à Londres, dont on ne soupçonnoit pas l'innocence, qui rougissoit quand elle vouloit. Elle avoit le même empire sur ses larmes que sur sa rougeur.

La rougeur, qui suit les soupçons ou les accusations, n'est pas une marque de la vérité du crime. Il y a des ames délicates, timides & sensibles qui rougissent au plus petit reproche bien ou mal fondé. ***

R U S E.

La ruse se distingue de la finesse, en ce qu'elle emploie la fausseté. La ruse exige la finesse, pour s'envelopper plus adroitement, & pour rendre plus subtils les pièges

de l'artifice & du mensonge : la finesse ne sert qu'à découvrir & à rompre ces pièges ; car la ruse est toujours offensive, & la finesse ne peut pas l'être : un honnête homme peut être fin ; mais il ne peut être rusé. Du reste , il est si facile & si dangereux de passer de l'un à l'autre , que peu d'honnêtes gens se piquent d'être fins ; le bon homme & le grand homme ont cela de commun , qu'ils ne peuvent se résoudre à l'être. * *M. Marmontel. Voyez Adresse. Astuce. Finesse.*

RUSTICITÉ. *Voyez* GROSSIÉRETÉ.





SAGACITÉ.

LA sagacité est une disposition qu'a l'esprit à trouver promptement les idées moyennes qui montrent la convenance, ou la dissonance de quelqu'autre idée, &, en même tems, de les appliquer comme il faut.

** Locke.*

La sagacité, dit un autre métaphysicien, n'est que l'adresse avec laquelle on sçait se retourner pour saisir son objet plus facilement, ou pour le faire mieux comprendre aux autres; ce qui ne se fait que par l'imagination jointe à la réflexion & à l'analyse.

** M. L. de Condillac.*

La sagacité a beaucoup de ressemblance avec la finesse, dont elle diffère cependant en ce que l'une ne cherche que le rapport des choses, tandis que l'autre cherche aussi à les approfondir, à découvrir leurs principes, & à rendre les idées par ce qu'elles ont de sensible & de frappant. ** M. Neuvillé.*

SAGESSE, PRUDENCE.

La sagesse est l'art de se bien conduire, l'art de se rendre heureux. La sagesse fait agir & parler à propos. La prudence empêche de parler & d'agir mal-à-propos. La première, pour aller à ses fins, cherche à

découvrir les bonnes routes, afin de les suivre. La seconde, pour ne pas manquer son but, tâche de connoître les mauvaises routes, afin de s'en écarter. Voyez *Prudence*.

Il semble que la sagesse soit plus éclairée, & la prudence plus réservée.

Un ancien a dit qu'il est de la sagesse de ne parler que de ce qu'on sçait parfaitement, sur-tout lorsqu'on veut se faire estimer; & l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la prudence de ne parler que de ce qui peut plaire, sur-tout quand on a dessein de se faire aimer. * *M. L. Girard*.

SAGESSE, SAGES.

La sagesse consiste à remplir avec exactitude ses devoirs, tant envers la Divinité, qu'envers soi-même & les autres hommes. Mais où trouvera-t-elle des motifs pour y être fidele, si ce n'est dans le sentiment de notre immortalité? Ainsi l'homme véritablement sage est un homme immortel, un homme qui se survit à lui-même, & qui porte ses espérances au-delà du trépas. Si nous nous renfermons dans le cercle étroit des choses de ce monde, la force que nous aurons pour nous empêcher d'être avarés, consistera dans la crainte de faire tort à notre honneur par les bassesses de l'intérêt; la force que nous aurons pour nous empêcher d'être prodigues, consistera dans la crainte de ruiner nos affaires, lorsque nous aspirons

A a iv

à nous faire estimer des autres par nos libéralités. La crainte des maladies nous fera résister aux tentations de la volupté : l'amour-propre nous rendra circonspects & modérés, & par orgueil nous paroîtrons humbles & modestes ; mais ce n'est-là que passer d'un vice à un autre. Pour donner à notre ame la force de s'élever au-dessus d'une foiblesse, sans retomber dans une autre, il faut la faire agir par des motifs bien supérieurs. Les vues du tems pourront lui sacrifier une passion à une autre passion ; mais la vue de l'éternité seule enferme des motifs propres à l'élever au-dessus de toutes les foiblesse.

C'est du sentiment de notre immortalité que nous voyons sortir tout ce qui nous console, qui nous élève & qui nous satisfait. Il n'y a que l'homme immortel qui puisse braver la mort : lui seul peut s'élever au-dessus de tous les événemens de ce monde ; se montrer indépendant des caprices du sort, & plus grand que toutes les dignités du monde. * *Jacques Abadie.*

La sagesse est l'amour & la pratique du bien ; c'est l'harmonie de toutes les parties de notre ame.

Quiconque aspire à la sagesse doit renoncer courageusement aux opinions populaires, aux vices universellement reçus, aux préjugés assez accrédités quelquefois pour servir de règles, & aux passions.

Le vulgaire est envieux, sans discrétion, idolâtre de vanité : que peut-il résoudre,

délibérer , juger , qui soit bien ? Le sage doit tenir pour suspect tout ce qui est approuvé de la multitude ; chercher ce qui est bon , & non ce qui le paroît. ...

Les passions troublent la sagesse ; donc il faut les vaincre , & les diriger au bien.

Les préjugés sont la perte de l'ame. Ils sont déjà trop multipliés. Les uns les suivent aveuglément ; les autres , pour être sans préjugés , sont sans principes.

Les vices sont odieux par eux-mêmes ; mais on les déguise , lorsqu'ils s'accroissent avec nos goûts. Peut-être sont-ils d'un plus grand obstacle à la sagesse , que les grandes passions ; & sûrement ils sont plus difficiles à corriger , puisqu'on ne se les avoue jamais à soi-même. * *Analys. de Charron.*

Qu'y a-t-il de plus desirable que la sagesse ? Qu'y a-t-il de meilleur , de plus utile aux hommes , & qui soit plus digne d'eux ? On donne le nom de *philosophes* à ceux qui la recherchent , & ce mot de *philosophie* veut dire précisément *amour de la sagesse*. ... Un homme , qui mépriseroit cette étude , je ne vois pas ce qu'il peut estimer... Pour apprendre la vertu , à quelle école doit-on aller , qu'à celle de la philosophie ? * *Cicéron.*

Le sage , quelque part qu'il se trouve , est , comme dit *Leibnitz* , citoyen de toutes les républiques ; mais il n'est pas le prêtre de tous les dieux : il observe tous les devoirs de la société , que la raison lui prescrit ; mais

sa maniere de penser au-dessus du vulgaire ; ne dépend ni de l'air qu'il respire , ni des usages établis dans chaque pays. Il met à profit l'instant qu'il tient , sans trop regretter celui qui est passé , ni trop compter sur celui qui s'approche. Il cultive sur-tout son esprit ; il s'attache au progrès des arts ; il les tourne au bien public , & la palme de l'honneur est dans sa main. Il sçait tirer un bon usage des biens & des maux de la vie , semblable à la terre qui s'abbeuve utilement des pluies , & qui se pénètre des chaleurs vivifiantes , dans les jours brillans & fereins. Il tend à de si grandes choses , dit *la Bruyère* , qu'il ne porte point ses desirs à ce qu'on appelle *des trésors , des postes , la fortune , & la faveur*. Il ne voit rien dans de si foibles avantages , qui soit assez solide pour remplir son cour , & pour mériter ses soins. Le seul bien , capable de le tenter , est cette sorte de gloire , qui devoit naître de la vertu toute pure & toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guères , & il s'en passe.

On naît rarement vertueux ; mais quelquefois on naît sage. La sagesse est un don du ciel qu'on acquiert très-difficilement. La vertu & le courage peuvent y suppléer , du moins pour la conduite extérieure ; mais quand la nature ne nous a pas fait sages , nous ne devons jamais compter sur nous. Il faut nous résoudre à combattre sans cesse. Un seul instant d'abandon peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes ; & nous

dévelops être presque sûrs d'être vaincus, si nous ne sommes pas toujours en défense.

Comme un instant de foiblesse est souvent la source des plus grandes fautes, de même un acte de courage prépare à la victoire, & la rend plus facile. C'est une raison de plus pour vaincre, que d'avoir vaincu la veille; & la force, ainsi que la foiblesse, s'accroissent, comme la vitesse des corps graves dans leurs chutes. * *Pens. & Réfl. mor.*

Voici la peinture que fait du sage un de nos poètes d'après ce vers d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ*, &c.

Le sage, grand comme les dieux,
Est maître de ses destinées,
Et de la fortune & des cieus
Tient les puissances enchaînées;
Il règne absolument sur la terre & sur l'onde;
Il commande aux tyrans; il commande au trépas;
Et s'il voyoit périr le monde,
Le monde en périssant ne l'étonneroit pas.

SAGESSE, VERTU.

La sagesse consiste à se rendre attentif à ses véritables & solides intérêts, à les dé mêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence, à choisir bien, & à se soutenir dans des choix éclairés. La vertu va plus loin; elle a à cœur le bien de la société: elle lui sacrifie dans le besoin ses propres avantages;

elle sent la beauté & le prix de ce sacrifice ;
& par-là ne balance point de le faire , quand
il le faut. * *J. Abadie.*

SANGUINAIRE.

Un homme sanguinaire est celui qui se
plaît à répandre le sang ; c'est le plus af-
freux de tous les caractères. On y incline
les hommes par des combats publics, des
spectacles de gladiateurs , des scènes de
tragédies ensanglantées. Voyez *Cruauté.*

S A T I S F A C T I O N.

Voyez CONTENTEMENT.

SATYRE.

La satire n'est , à proprement parler ,
qu'une censure vive & piquante des vices
des hommes ; en cela elle n'est point un
mal , parce qu'on ne peut trop attaquer le
vice, & le rendre odieux. Mais elle devient
criminelle , quand des vices elle passe aux
personnes ; & c'est le défaut dans lequel
tombent tous les esprits satyriques ; de-là
vient qu'ils sont tant méprisés. ***

Je ne connois rien de plus dangereux
que la satire ; j'avoue qu'elle n'emporte pas
l'atrocité d'un vol ou d'un meurtre ; mais,
avec tout cela , combien y a-t-il de per-
sonnes qui aimeroient mieux perdre une
grosse somme d'argent , ou la vie même ,
que d'être exposées aux traits de la satire,

& de passer pour infâmes ? Il est certain que, dans ce cas, on ne doit pas mesurer l'injure par l'idée de celui qui la fait, mais par l'idée de celui qui la souffre. ***

SCA VOIR, SCIENCE.

Le sçavoir regarde principalement ce qui est de pratique ; la science dit quelque chose de plus étendu , & regarde particulièrement ce qui est de spéculation. Le sçavoir fait les doctes ; la science fait les sçavans.

Le desir du sçavoir & de la science est particulier à l'homme, & ne le distingue pas moins des autres animaux que sa raison. On trouve même dans quelques animaux des étincelles d'une raison imparfaite & ébauchée ; mais l'envie de connoître & d'apprendre ne se remarque que dans l'homme.

Cela vient, ce me semble, de ce que les facultés de notre ame étant d'une trop grande étendue, & d'une capacité trop vaste, pour être remplies par les objets présents, l'ame cherche dans le passé & dans l'avenir de quoi les occuper & les exercer ; au lieu que les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur ame, & ne vont guère au-delà. ***

Le sçavoir & la science ont des charmes qui ne sçauroient être connus par ceux qui ne les ont pas goûtés. La connoissance de la vérité répand dans l'ame une satisfaction

d'autant plus exquise, que l'amour-propre y a beaucoup de part. Quoi de plus agréable que d'être content de Dieu, & de l'univers ! de ne point craindre ce qui nous est destiné, & d'éprouver, sans se plaindre, les différens accidens auxquels nous sommes exposés ! On voit tout sans s'émouvoir, lorsqu'on a des principes qui donnent une connoissance de toutes choses. Les écarts des hommes en particulier, & de la société en général, les phénomènes singuliers de la nature, les événemens les plus extraordinaires, rien n'étonne celui qui fait un usage continuel de sa raison. Il jouit d'une tranquillité permanente au milieu des plus grands troubles ; & cette douceur fait, sans doute, la plus grande félicité de la vie : *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae.* *J. Abadie.

Le sçavant de qui les mœurs sont déréglées, ressemble à un aveugle qui tient un flambeau dont il éclaire les autres, mais dont il n'est pas éclairé.*

SÇAVOIR-VIVRE.

Le sçavoir-vivre, dans notre nation, consiste à saisir les usages reçus, à avoir pour les autres toutes les manières convenables établies par la mode ; être honnête & poli dans la société ; enfin faire avec aisance, avec grace, mille petits riens qui n'ont point de nom.

Selon la pure morale, & les idées de la

droite raison , le sçavoir-vivre ne consiste que dans les grandes & bonnes choses ; car ce mot signifie *remplir les devoirs de son état , en écarter toutes les futilités , & mener dignement la vie pour laquelle on est né.*
 * M. D. J. Voyez *Civilité. Honnêteté. Politesse. Vertus sociales.*

SCIENCES.

On entend par le mot *science* les principes certains que nous avons d'un art. La science opposée à l'ignorance est cette étendue de connoissances que nous acquérons par l'étude & par l'expérience. ***

Les sciences , dit *J. J. Rousseau* , sont défectueuses dans leur origine , dans leur objet , dans leurs effets.

Dans leur origine : L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence , de l'ambition , de la haine , de la flatterie , du mensonge ; la géométrie , de l'avarice ; la physique , d'une vaine curiosité ; toutes , & la morale même , de l'orgueil humain.

Dans leur objet : Point d'histoire sans tyrans , sans guerre , sans conspirateurs ; point d'arts sans luxe ; point de sciences sans oubli des devoirs les plus indispensables. Que de dangers ! que de fausses routes rencontrent dans la carrière des sciences ceux qui chrechent la vérité sincèrement ! Son *criterium* même est incertain.

Dans leurs effets : Les sciences sont filles & meres de l'oïveté ; elles sont inutiles

au bonheur ; elles avancent mille paradoxes , qui sapent les fondemens de la foi , & anéantissent la vertu ; elles étouffent le sentiment de notre liberté originelle , & introduisent une fausse politesse , qui , en éteignant la confiance & l'amitié , ouvre la porte à mille vices : elles produisent le luxe & la folle envie de se distinguer ; d'où naissent la dépravation des mœurs , la corruption du goût , & la mollesse.

Voilà ce que M. *Rouffseau* trouve dans les Annales du monde , & dans les recherches philosophiques. Pour moi , j'y trouve que l'astronomie & la physique sont nées de notre juste admiration pour le magnifique spectacle de la nature ; l'éloquence , du goût naturel que nous avons pour le beau ; la géométrie , de notre amour pour la justesse ; & la morale , de notre attachement pour la vertu.

L'objet des arts n'est pas le luxe qui en est la ruine , c'est l'industrie & l'occupation honnête. L'objet de la jurisprudence n'est pas l'injustice des hommes qui en est un usage accidentel ; c'est le soutien de leur foiblesse , la règle de leurs actions & de leurs paroles. L'histoire n'a pas pour objet la tyrannie , les guerres , les conspirations ; ce sont les actions des hommes. Si l'histoire n'avoit pas des vices à peindre , elle peindroit les vertus. L'oubli des devoirs n'est pas essentiel aux sciences : on peut contempler la spirale , & défendre Syracuse ; on peut cultiver l'éloquence & la
poésie ,

poësie, & gouverner Rome. On peut étudier la vertu, & la pratiquer. Les erreurs se rencontrent dans la route des sciences ; mais , pour les éviter , il suffit de vouloir chercher la vérité sincèrement , & d'être assez courageux pour avouer qu'on ignore ce qu'on ne sçait pas. Etaler l'incertitude du *criterium* , c'est renouveler des déclamations aussi sophistiques qu'anciennes.

Les sciences , bien loin de produire l'oisiveté , occupent notre loisir , & par-là même contribuent à notre bonheur. Que feroient les hommes désœuvrés ? Passeroient-ils tout leur tems à dormir , comme l'homme naturel de notre philosophe ? Non , répond-il ; l'homme n'auroit du tems que pour la patrie , pour les malheureux : il consulteroit ses besoins , & ceux de la nature. Mais si la patrie , si les malheureux me laissent beaucoup de loisir , que ferai-je ? Mais soit : la patrie m'appelle au gouvernement ; il faut que je connoisse ses loix , les forces & les intérêts de ses voisins , de ses alliés. Elle me confie sa défense & ses troupes : il faut que je les sçache discipliner & ranger en bataille ; que je distingue les lieux , & l'occasion favorable pour combattre ; que j'éleve des fortifications , & que j'attaque celles des ennemis. Elle m'invite à rétablir la navigation & le commerce : il faut que je construise les vaisseaux ; que je les guide sur le vaste Océan ; que je choisisse les marchandises les plus avantageuses , & les routes les plus commodes. Un ami malade

D. des Pas. T. II.

Bb

implore mon secours; un autre embarrassé dans un procès, demande mon assistance: celui-ci veut bâtir & a recours à mes lumières; celui-là me confie l'instruction d'un enfant de bonne espérance. Me voilà donc retombé dans l'étude de la jurisprudence, de la géographie, de l'histoire, des langues, de la tactique, des mathématiques, de l'astronomie, de l'histoire naturelle, enfin dans toutes ces recherches qu'on appelle vaines & contraires à notre nature, parce qu'elles sont difficiles à acquérir. * *Le P. Castel.* Voyez *Etude. Lettres.*

SCRUPULE.

Le scrupule est un petit doute qui nous empêche de nous déterminer entièrement à faire une action, parce que sa bonté morale ne nous est pas encore assez connue. Il naît d'un trop grand amour pour la probité, & de la petitesse, ou de la fausseté de l'esprit.

Rien n'est plus insupportable que les ames scrupuleuses: elles sont presque toujours chancelantes; un rien les empêche de faire le bien. C'est le vice des cagots & des ignorans souvent bien intentionnés. ***

SECHERESSE, INSENSIBILITÉ.

La sécheresse du cœur est un défaut de sentiment; la sécheresse d'esprit est une diffeite d'idées. L'une & l'autre ont la même

cause ; le vice des organes des sens qui ne sont que foiblement affectés des objets.

Ces défauts répandent un froid mortel dans le commerce de la société, & surtout dans les ouvrages d'agrément.

La féchereffe n'est pas toujours une disposition naturelle ; elle est quelquefois l'effet de la maladie ou du chagrin. * *M. Neuville.*

SECRET.

C'est toute chose que nous avons confiée à quelqu'un, ou qu'on nous a confiée, dans l'intention de n'être pas révélée, soit directement, soit indirectement.

Les Romains firent une divinité du secret, sous le nom de *Tacita* ; les Pythagoriciens, une vertu ; & nous en faisons un devoir, dont l'observation constitue une branche de la probité. D'ailleurs l'acquisition de cette qualité essentielle à un honnête-homme, est le fondement d'une bonne conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles. Si l'on ne doit pas dire imprudemment son secret, moins encore doit-on révéler celui d'autrui, parce que c'est une perfidie, ou du moins une faute inexcusable. Il convient même d'étendre cette fidélité jusqu'à l'égard de celui qui y manque envers nous.

Ce n'est pas tout : il faut se méfier de soi-même dans la vie : on peut surprendre nos secrets dans des momens de foiblesse, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'em-

Bb ij

portement du plaisir. On confie son secret dans l'amitié ; mais il s'échappe dans l'amour. Les hommes sont curieux & adroits ; ils vous feront mille questions épineuses dont vous aurez de la peine à échapper, autrement que par un détour, ou par un silence obstiné ; & ce silence même leur suffit quelquefois pour deviner votre secret. * *M. L. C. D. J.*

SECOURS, ASSISTANCE.

Le secours est un mouvement de générosité, qui nous porte à arracher du danger ceux qui y sont exposés. L'assistance est un sentiment d'humanité, qui nous porte à soulager ceux qui sont dans le besoin. L'homme de bien ne refuse jamais des secours à ceux qui lui en demandent ; l'homme riche est obligé d'assister les pauvres & les indigens. * * *

SEDUCTION, SEDUCTEUR.

La séduction est une tromperie artificieuse que l'on emploie pour abuser quelqu'un & le faire consentir à quelque démarche contraire à ses intérêts. * * *

On entend communément par un séducteur, celui qui, dans la seule vue de la volupté, tâche avec art de corrompre la vertu, d'abuser de la foiblesse ou de l'ignorance d'une jeune personne.

Si j'avois à tracer le progrès d'un séducteur, je pourrois dire qu'à la familiarité de

ses propos, succede la licence de ses actions. La pudeur encore farouche, demande des ménagemens ; l'on n'ose se permettre que de petites libertés ; l'on ne surprend d'abord que de legeres faveurs, & forcées même en apparence, mais qui enhardissent bientôt à en demander, qui disposent à en laisser prendre, qui conduisent à en accorder de volontaires & de plus grandes : c'est ainsi que le cœur se corrompt, au milieu des privautés qui radoucissent, qui humanisent insensiblement la fierté, qui assoupissent la raison, qui enflamment le sang ; c'est ainsi que l'honneur s'endort, qu'il s'enfvelit dans des langueurs dangereuses, où enfin il fait un malheureux naufrage. * *Portef. litt.*

La prudence va parler & t'instruire : « Prête l'oreille, ô fille de la beauté ! & grave ces maximes au fond de ton cœur. Ainsi ton esprit embellira tes traits ; ainsi tu conserveras, comme la rose à qui tu ressembles, un doux parfum après ta fraîcheur.

Au matin de tes jours, aux approches de ta jeunesse, quand les hommes commenceront à prendre plaisir à lancer sur toi des regards, dont la nature te développe soudement le mystere, le danger t'environne ; ferme l'oreille à l'enchantement de leurs cajoleries ; n'écoute point la douceur de la séduction.

Rappelle-toi les vues du Créateur sur ton être : il te fit pour être la compagne de

Bb iij

l'homme, & non l'esclave de sa passion. » * *Le Bramine inspiré.*

SEIGNEURS.

La plupart de ceux qui passent pour des seigneurs, ne le sont que dans l'opinion du peuple, qui les voit, sans les approcher. Frapé de leur état extérieur, il les admire de loin, sans sçavoir qu'il n'a rien à en espérer, & qu'il n'en a guère plus à craindre. Le peuple ignore que, pour être ses maîtres par accident, ils sont obligés d'être ailleurs, comme il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissans, un faste ruineux, & presque toujours nécessaire, les met continuellement dans le besoin des graces, & hors d'état de soulager un honnête-homme, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit, pour cela, qu'ils donnassent des bornes au luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuissance de croître; il n'y a que les besoins qui se restreignent, pour aider au superflu....

Le faste d'un seigneur en impose au malheureux même qui en a fait les frais : il tombe dans le respect devant son ouvrage, comme le sculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un dieu.

Il est vrai que si ce grand tombe dans un malheur décidé, le peuple devient son plus cruel persécuteur. Son respect étoit une adoration; son mépris ressemble à l'impiété :

l'idole n'étoit que renversée ; le peuple la réduit en poudre.

Les grands sont si persuadés de la considération que le faste leur donne , aux yeux même de leurs pareils , qu'ils sont tout pour le soutenir. Un homme de la cour est avili aussi-tôt qu'il est ruiné ; & cela est au point que celui qui se maintient par des ressources criminelles , est encore plus considéré que celui qui a l'ame assez noble pour se faire une justice sévère. Mais aussi, lorsqu'on succombe après avoir épuisé les ressources les plus injustes , c'est le comble de l'avilissement , parce qu'il n'y a de vice bien reconnu , que celui qui est joint aux malheurs. * *M. Duclos. Voyez Grands. Naissance.*

SENS MORAL.

C'est le nom que les Moralistes donnent à cette faculté de notre ame , qui distingue , indépendamment de la réflexion , le bien d'avec le mal ; à ce sentiment naturel , qui nous porte à pratiquer la vertu , à condamner & à fuir le vice. L'homme est doué de cette faculté , comme il a celle de discerner le blanc & le noir ; d'appercevoir le vrai dans la géométrie , & de sentir qu'il doit y conformer sa pratique. * * *

L'instinct , ou le sens moral , est une espèce de penchant ou d'inclination naturelle , qui nous porte à approuver certaines choses , comme bonnes ou louables , & à en condamner d'autres , comme mauvaises & blâ-

B b iv

mables , indépendamment de tout raisonnement.

C'est ainsi qu'à la vue d'un homme qui souffre , nous avons d'abord un sentiment de compassion , qui nous fait trouver beau & agréable de le secourir. Le premier mouvement , en recevant un bienfait , est d'en sçavoir gré , & d'en remercier notre bienfaiteur. Le premier & le plus pur mouvement d'un homme envers un autre , en faisant abstraction de toute raison particulière de haine ou de crainte qu'il pourroit avoir , est un sentiment de bienveillance , comme envers son semblable avec qui la conformité de nature & de besoins le lient. On voit de même que , sans aucun raisonnement , un homme grossier se récrie sur une perfidie , comme sur une action noire & injuste qui le blesse. Au contraire , tenir sa parole , reconnoître un bienfait , rendre à chacun ce qui lui est dû , soulager ceux qui souffrent , ce sont-là autant d'actions qu'on ne peut s'empêcher d'approuver & d'estimer , comme étant justes , bonnes , honnêtes , & utiles au genre humain. De-là vient que l'esprit se plaît à voir & à entendre de pareils traits d'équité , de bonne foi , d'humanité & de bienfaisance ; le cœur en est touché , attendri. En les lisant dans l'histoire , on les admire , & on loue le bonheur d'un siècle , d'une nation , d'une famille , où de si beaux exemples se rencontrent. Mais , pour les exemples du crime , on ne peut ni les voir ni en entendre parler sans mépris & sans indignation.

Si on demande d'où vient ce mouvement du cœur, qui le porte à aimer certaines actions , & à en détester d'autres sans raisonnement & sans examen , je ne puis dire autre chose , sinon que ce mouvement vient de l'Auteur de notre être , qui nous a faits de cette manière , & qui a voulu que notre nature fût telle , que la différence du bien & du mal nous affectât en certains cas , ainsi que le fait celle du mal physique. C'est donc là une sorte d'instinct , comme la nature nous en a donné plusieurs autres , afin de nous déterminer plus vite & plus fortement là où la réflexion seroit trop lente. C'est ainsi que nous sommes avertis par une sensation intérieure , de nos besoins corporels ; pour nous porter à faire promptement & machinalement tout ce que demande notre conservation. Tel est aussi cet instinct qui nous attache à la vie , & ce desir d'être heureux , qui est le grand mobile de nos actions. Telle est encore la tendresse presque aveugle ; mais très-nécessaire , des peres & des meres pour leurs enfans. Les besoins pressans & indispensables demandoient que l'homme fût conduit par la voie du sentiment ; toujours plus vif & plus prompt que n'est le raisonnement.

Dieu donc a jugé à propos d'employer aussi cette voie à l'égard de la conduite morale de l'homme , & cela , en imprimant en nous un sentiment & un goût de vertu & de justice , qui décide de nos premiers mouvemens , & qui supplée heureusement ,

chez la plupart des hommes, au défaut de réflexion ; car combien de gens incapables de réfléchir , & qui sont remplis de ce sentiment de justice ! Il étoit bien utile que le Créateur nous donnât un discernement du bien & du mal , avec l'amour de l'un , & l'aversion de l'autre , par une sorte de faculté prompte & vive , qui n'eût pas besoin d'attendre les spéculations de l'esprit ; & c'est-là ce que plusieurs Moralistes modernes ont nommé judicieusement *sens moral*.

* *Princip. du droit natur.*

Le sens de l'honneur & de la honte est aussi naturel que le sens de la vue , du toucher , de l'ouïe , &c. Nous louons un enfant , & il se réjouit : nous le blâmons , & il s'attriste. Cependant nous ne pouvons agir sur son ame , pour exciter ces sentimens , comme nous agissons sur son corps , pour produire la douleur. Nous ne pouvons que lui montrer son action parmi celles qui méritent la louange & le blâme. J'avoue que, sans société , nous ignorerions peut-être ce sentiment. J'accorde que la société le modifie & l'applique à diverses choses dont , sans elle , on n'auroit point de honte , dont on ne se feroit point honneur ; mais bien loin de le faire naître , elle le diminue & l'affoiblit. Moins un homme connoît le monde , soit par son âge tendre , soit par sa vie retirée , plus il est sujet à rougir.

Enfin l'homme a le sens moral ; il a une faculté qui distingue la vertu du vice. L'utilité est une compagne inséparable de la

vertu. Les règles de la morale sont toujours avantageuses à celui qui les suit ; & elles cesseroient d'être des règles, si elles cessioient d'être utiles. Aussi plusieurs grands hommes ont-ils pris le bonheur pour principe de la morale. Mais cette utilité ne se trouve pas toujours avec l'approbation ; c'est pourquoi j'adopte le sens moral.

Nous goûtons la vertu qui nous est inutile ; & nous haïssons le vice qui ne nous est pas funeste. La bonté de *Titus* nous charme ; la cruauté de *Néron* nous fait horreur. Nous ne pouvons refuser ni notre amour à la vertu qui s'oppose à nos intérêts, ni notre indignation au vice qui les favorise. *Pyrthus* estime *Fabricius*, dont le défintéressement magnanime arrête le cours de ses victoires ; & *Jugurtha* méprise le sénat, dont la corruption affermit le diadème sur sa tête. Aimons-nous ces actes de vertu, parce qu'en général la vertu est utile à ceux qui la pratiquent, ou à la société dont ils sont membres ? Ce seroit nous prêter un grand fonds d'amour pour nos semblables. Nous poussons même les sentimens généreux jusqu'à l'héroïsme, puisque nous nous intéressons si vivement au bonheur des hommes qui ne sont plus, & qui n'ont jamais été pour nous. Mais cet amour pour le bien des uns, comment n'est-il pas détruit par l'aversion pour les maux des autres ? Ce qui est utile aux Romains, est nuisible aux Grecs : pourquoi préférons-nous ceux-là à ceux-ci ? Et *Lycurgue*, qui rend à son neveu Lacédémone

qu'il auroit sçu gouverner, puisqu'il avoit sçu lui donner des loix, pourquoi l'aimons-nous ? Est-ce parce que sa rare & généreuse justice nous auroit été avantageuse, si nous avions été à la place de *Charilaüs* ? **Le P. Castel.*

Nous avons l'idée du juste & de l'injuste. Semblable à l'eau bienfaisante du Nil, qui, non contente d'arroser ses bords, fertilise toute l'Egypte ; la justice ne se bornant pas aux biens de la fortune, étend ses effets sur tout ce qui appartient à l'homme ; & la santé & le bien-être lui appartiennent de plus près que les richesses. La justice régle ses pensées & dirige ses actions ; le garantit de l'usurpation, & l'empêche d'usurper ; le met à l'abri de l'oppression, & le détourne d'être oppresseur. En un mot, l'homme est doué du sens moral, pour ce qui regarde ses semblables : en seroit-il privé pour ce qui le regarde lui-même ? Non ; & ce sens est si naturel, si indépendant de l'éducation & de l'habitude, que l'idée de *vertu morale* est simple, & ne sçauroit être définie.

Ce que les philosophes ont dit de meilleur à ce sujet, se réduit à la conformité des actions & des dispositions avec la loi naturelle. Mais une des loix de la nature est qu'on mange quand on a faim. Cette action est-elle vertueuse ? Donc la loi naturelle, dont il s'agit ici, est celle qui regarde la vertu morale, qui consistera dans la conformité des actions & des dispositions avec la vertu morale ; cercle vicieux qui montre

que la vertu ne peut être définie ; qu'elle consiste en un de ces rapports simples que l'entendement apperçoit par lui-même , en un de ces biens primitifs que la volonté embrasse par un premier mouvement ; précieux sentiment qui guide l'homme , même lorsqu'il ne sçauroit détailler pourquoi une action est bonne ou mauvaise ! C'est ce détail qui est difficile. Il faut , sans doute , bien de la philosophie pour faire un système de morale , pour en lier méthodiquement toutes les propositions. Mais quoique la société , en multipliant les relations des hommes , ait rendu plus difficile le jugement des actions , il est très-facile de sentir ce qu'il faut faire dans toutes les circonstances de la vie.

* *Id. Voyez Morale universelle. Vertu.*

SENS ; [*le bon*] GOUT. [*le bon*]

Le bon sens & le bon goût ne sont qu'une même chose , à les considérer du côté de la faculté. Le bon sens est une certaine droiture d'ame , qui voit le vrai , le juste , & s'y attache ; le bon goût est cette même droiture par laquelle l'ame voit le bon , & l'approuve.

La différence de ces deux choses ne se tient que du côté des objets. On restreint ordinairement le bon sens aux choses plus sensibles ; & le bon goût , à des objets plus fins & plus relevés. Ainsi le bon goût , pris dans cette idée , n'est autre chose que le bon sens raffiné , & exercé sur des objets ,

déliçats & relevés ; & le bon sens n'est que le bon goût restreint aux objets plus sensibles & plus matériels. Le vrai est l'objet du goût , aussi-bien que le bon ; & l'esprit a son goût , aussi-bien que le cœur.
** M. le chev. de Jaucourt.*

SENSATION. *Voyez* **SENTIMENT,**
INTELLIGENCE.

SENSIBILITÉ, TENDRESSE.

La sensibilité tient plus à la sensation ; la tendresse au sentiment. On s'attache un cœur sensible : le cœur tendre s'attache lui-même.

La chaleur du sang nous porte à la tendresse ; la délicatesse des organes entre dans la sensibilité : les jeunes gens seront donc plus tendres que les vieillards ; les vieillards plus sensibles que les jeunes gens , les hommes peut-être plus tendres que les femmes ; les femmes plus sensibles que les hommes.

La tendresse est un foible ; la sensibilité une foiblesse. La première est un état de l'ame ; la seconde n'est qu'une disposition. Le cœur tendre , éprouvant toujours une forte d'inquiétude analogue à celle de l'amour , est calme & tranquille , tant qu'il ne ressent pas les atteintes de cette passion.

La sensibilité nous oblige à veiller autour de nous , pour notre intérêt personnel. La tendresse nous engage à agir pour les intérêts des autres.

L'habitude d'aimer n'éteint point la ten-

dressé ; l'habitude de sentir émousse la sensibilité. * *M. L. Roubaud.*

Il est assez ordinaire de voir des gens se plaindre & se blâmer d'être trop sensibles ; c'est un tour qu'ils prennent pour vous dire : *J'ai le cœur excellent.* Je ne décide pas si la sensibilité est un vice, comme le prétendoient les Stoïciens ; il est certain au moins, que c'est, en général, une qualité fort équivoque, &, par conséquent, qu'elle n'est pas toujours la marque d'un cœur bienfait. Elle répondra, par exemple, aux services qu'on vous rendra ; mais elle grossira les offenses que vous recevrez : elle prendra part aux maux d'autrui ; mais elle aggravera le poids des vôtres. Parcourez ainsi les différentes veines ; vous y trouverez avec de l'or un alliage bien impur. * *M. Duclos.*

Les ames sensibles peuvent, par vivacité & chaleur, tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettraient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les ames sensibles ont plus d'existence que les autres : les biens & les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société ; c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu : la conviction n'est souvent que passible ; la persuasion est active, & il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut & doit faire l'homme de probité ; la sensibilité fait l'homme vertueux. * *Id.*

La sensibilité est une disposition de l'ame

qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité ni générosité sans sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que toutes les sentences des philosophes. La sensibilité secourt l'esprit, & sert la vertu. On convient que les agrémens se trouvent chez les personnes de ce caractère; les graces vives & soudaines, dont parle *Plutarque*, ne sont que pour elles. Une dame (a), qui a été un modele d'agrément, sert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'esprit de ses amis, ce qu'elle faisoit & ce qu'elle pensoit dans sa retraite? « Elle n'a » jamais pensé, répondit-il; elle ne fait » que sentir. » Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'étoit la plus séduisante personne du monde, & que les goûts, ou plutôt les passions, se rendoient maîtres de son imagination & de sa raison; de manière que ses goûts étoient toujours justifiés par sa raison, & respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue, n'a osé la condamner, qu'en cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit, qui vient de la sensibilité, & de la force de l'imagination, parce que la persuasion est toujours à sa suite. * *Mad. Lambert.*

(a) *Madame de la Sabliere.*

Le

Le cœur sensible ne fera pas méchant ; car il ne pourroit blesser autrui, sans se blesser lui-même. Le cœur tendre est bon, puisque la tendresse est une sensibilité agissante. Je veux bien que le cœur sensible ne soit pas l'ennemi de la société ; mais je sens que le cœur tendre en est l'ame. Voyez *Tendresse*.

SENSUALITÉ, SENSUEL.

La sensualité est une disposition de l'ame, qui la rend vivement affectée des objets sensibles ; & c'est en cela qu'elle diffère de la sensibilité, qui n'est affectée que des choses morales.

On appelle *sensuels* les hommes qui font leur dieu du plaisir des sens. Un homme, qui mange pour le seul plaisir qu'il goûte en mangeant, est un homme sensuel. C'est en ce sens que la sensualité est un mal.

Les hommes sensuels ne sont bons que pour eux ; ils sentent plus qu'ils n'agissent : fortement occupés de leurs plaisirs, ils s'embarrassent fort peu d'en procurer aux autres. Tout leur est bon, pourvu qu'ils jouissent : ils sacrifient honneur, parens & amis à leurs penchans. Heureux par leur situation présente, ils s'y complaisent, jusqu'à ce que de nouveaux desirs les portent vers d'autres plaisirs ; de-là vient qu'ils sont incapables de grandes choses : occupés de leurs corps, ils n'exercent les facultés de leur es-

D. des Pas. T. II.

Cc

prit, que pour favoriser & nourrir leur sensualité. ***

SENTIMENT, SENSATION.

Ces deux mots designent l'impression que les objets font sur l'ame ; mais le sentiment va au cœur, & la sensation s'arrête aux sens. Les sentimens sont vifs, les sensations gracieuses ou désagréables. Le sentiment étend son ressort jusqu'aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur & de la vertu, comme des autres avantages. La sensation ne va pas au-delà du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes.

* *M. L. Girard. Voyez Intelligence.*

Le sentiment est dans tous les hommes ; mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, ils n'ont pas tous le sentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes sont naturellement mieux composés, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'usage fréquent qu'ils en ont fait, & par l'expérience. *

Ceux-ci doivent s'appercevoir plutôt que les autres du mérite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'est ainsi qu'un homme dont la vue porte loin, reconnoît distinctement d'autres hommes à la distance de

cent toises, quand ceux qui sont à ses côtés, discernent à peine la couleur des habits des hommes qui s'avancent. *

SENTIMENT, OPINION.

Ces deux mots sont d'usage, lorsqu'il ne s'agit que de la simple énonciation de ses idées ; & en ce sens, le sentiment est plus certain ; c'est une croyance qu'on a par des raisons ou solides ou apparentes : l'opinion est plus douteuse ; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement.

On dit *rejeter & soutenir un sentiment : attaquer & défendre une opinion*. Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût : C'est un sentiment général qu'*Homere* est un excellent poète. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de science : L'opinion commune est que le soleil est au centre du monde.

Les sentimens sont un peu soumis à l'influence du cœur ; il n'est pas rare de les voir se conformer à ceux des personnes qu'on aime. Les opinions doivent beaucoup à la prévention ; il est ordinaire aux écoliers de tenir celles de leur maître. * *M. L. Girard. Voyez Opinion.*

SERENITÉ DE L'ÂME.

La sérénité de l'âme est une vertu morale, qui a sa source dans l'innocence & le

Cc ij

tempérament ; vive , sans être emportée ; sérieuse , sans être grave ; avec elle habite la paix ; avec elle habite la sûreté : heureux celui qui la conserve , & dont toutes les passions sont en harmonie au milieu d'un monde enflammé de vices !

Il faut se munir de bonne heure contre les malignes influences de son climat & de son tempérament , en s'accoutumant à faire toutes les réflexions qui peuvent donner de la sérénité à l'esprit , & le mettre en état de soutenir avec courage les petits maux , & les revers de la fortune , qui sont communs à tous les hommes. Celui qui possède cette heureuse disposition , n'a point l'imagination troublée , ni le jugement prévenu : il est toujours le même , soit qu'il se trouve seul , ou en compagnie. Affable envers tout le monde , il excite les mêmes dispositions dans tous ceux qui l'approchent : le cœur s'épanouit en sa présence , & ne peut qu'avoir de l'estime & de l'amitié pour celui dont il reçoit de si douces influences. J'envisage enfin cet état comme une reconnaissance habituelle envers l'Auteur de la nature : la gaieté du printems , le chant des oiseaux , la verdure des prés , la fraîcheur des bois raniment la sérénité ; la lecture & le commerce d'un tendre ami y répandent de nouveaux charmes ; en un mot , c'est le souverain bien de la vie , que *Zénor* a cherché sans le trouver. * *M. le chev. de Jaucourt.*

S E R I E U X.

Le sérieux est l'opposé du frivole & du plaisant. Un homme sérieux est grave dans son maintien & dans ses discours ; il imprime du respect , intimide , & fait qu'on se compose comme lui pour en approcher. Ce caractère , qu'on n'aime point dans la société , vient du tempérament , ou plutôt de l'habitude du corps & de la trempe de l'esprit. *** Voyez *Gravité*.

S E R M E N T , J U R E M E N T.

Le serment se fait proprement, pour confirmer la sincérité d'une promesse ; le jurement , pour confirmer la vérité d'un témoignage.

Le mot de *serment* est plus d'usage pour exprimer l'action de jurer en public , & d'une manière solennelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers.

Le serment du prince ne l'engage point contre les loix ni contre les intérêts de son Etat. Les fréquens juremens ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. * *M. L. Girard.*

Rien n'est moins , selon Dieu , & selon le monde , que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation , jusqu'aux choses les plus indifférentes , par de longs & fastidieux sermens. Un honnête-homme , qui

dit *oui* ou *non* , mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui , donne créance à ses paroles , & lui attire toute sorte de confiance. *

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

SERVICE. *Voyez* OFFICE.

SEVERITÉ. *Voyez* RIGUEUR ;
AUSTÉRITÉ.

SEX E. [*le beau*]

C'est l'épithète qu'on donne aux femmes, & qu'on ne peut leur ôter , puisqu'elles forment la plus belle comme la plus aimable partie du genre humain. Qu'elles joignent à ce titre mérité tout ce qui appartient à leur état , la pudeur , la retenue , la décence , la douceur , la compassion , la modestie , l'amour du travail , la constance ; que par une habileté adroite , mais sans art , elles excitent à la vertu ; & l'empire de la beauté deviendra bientôt celui de la sagesse & du bonheur. ***

S I L E N C E.

Le silence convient toujours à une jeune personne : il y a de la modestie & de la dignité à le garder ; vous jugez les autres , & vous ne hazardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier & insultant ; il

faut qu'il soit l'effet de votre retenue , & non pas de votre orgueil. Mais, comme on ne peut pas toujours se taire , il faut sçavoir que la premiere règle, pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes & dé-mêlées , vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur & de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés & les coutumes. Les expressions marquent les sentimens ; & les sentimens sont les expressions des mœurs. * *Mad. Lambert.*

SIMPLICITÉ.

La simplicité d'esprit est ou une indifférence sur son propre mérite , ou une facilité à tout croire. La premiere est une vertu ; la seconde un défaut.

Le présomptueux pense trop avantageusement de lui-même ; l'humble n'en pense pas assez avantageusement ; le modeste en pense comme il faut en penser ; le simple , à proprement parler , n'en pense rien. Il ne se compare point aux autres. En les préférant à soi , il préfère le connu à l'inconnu. Il suppose son infériorité , & ne se la prouve point. Il a de l'esprit , & il l'ignore ; s'il n'en avoit point , il l'ignoreroit de même. ***

La simplicité de cœur est une disposition de l'ame à recevoir les vérités de la religion , & les maximes de la morale ; disposition qui fait naître l'amour de la vertu ,

Cc iv

mais qui tient toujours quelque chose du tempérament.

La simplicité dans les maximes est une façon d'agir, éloignée de toute affectation ; c'est la marque d'un beau naturel , d'un caractère doux & d'un esprit juste. * *M. Neuville.*

SINCÉRITÉ, FRANCHISE, NAÏVETÉ, INGÉNUITÉ.

La sincérité empêche de parler autrement qu'on ne pense ; c'est une vertu. La franchise fait parler comme on pense ; c'est un effet du naturel. La naïveté fait dire librement ce qu'on pense ; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'ingénuité fait avouer ce qu'on sçait , & ce qu'on sent ; c'est souvent une bêtise. Voyez *Ingénuité.*

Un homme sincere ne veut point tromper. Un homme franc ne sçauroit dissimuler. Un homme naïf n'est guères propre à flater. [Voyez *Naïveté.*] Un ingénu ne sçait rien cacher.

La sincérité fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La franchise facilite le commerce des affaires civiles. La naïveté fait souvent manquer à la politesse. L'ingénuité fait pécher contre la prudence.

Le sincere est toujours estimable. Le franc plaît à tout le monde. Le naïf offense quelquefois. L'ingénu se trahit. * *M. L. Girard.*

SINCERITÉ, SINCERE.

La sincérité n'est autre chose que l'expression de la vérité. L'honnêteté & la sincérité dans les actions égarent les méchans, & leur font perdre la voie par laquelle ils peuvent arriver à leurs fins, parce que les méchans croient d'ordinaire qu'on ne fait rien sans artifice. * *M. D. L. R.*

La loi naturelle, qui veut que la vérité regne dans tous nos discours, n'a pas excepté les cas où notre sincérité pourroit nous coûter la vie. Mentir, c'est offenser la vertu ; c'est donc aussi blesser l'honneur : or on convient généralement que l'honneur est préférable à la vie ; il en faut donc dire autant de la sincérité.

Qu'on ne croie pas ce sentiment outré ; il est plus général qu'on ne pense. C'est un usage presque universel dans tous les tribunaux de faire affirmer à un accusé, avant de l'interroger, qu'il répondra conformément à la vérité, & cela même lorsqu'il s'agit d'un crime capital. On lui fait donc l'honneur de supposer qu'il pourra, quoique coupable du fait qu'on lui impute, être encore assez homme de bien pour déposer contre lui-même, au risque de perdre la vie, & de la perdre ignominieusement : or le supposeroit-on, si l'on jugeoit que la loi naturelle le dispensât de le faire ? * *M. J. A.*

La morale de la plupart des gens, en fait de sincérité, n'est pas rigide : on ne se fait

point une affaire de trahir la vérité par intérêt , ou pour se disculper , ou pour excuser un autre : on appelle ces mensonges *officieux* ; on les fait pour avoir la paix , pour obliger quelqu'un , pour prévenir quelqu'accident ; misérables prétextes qu'un mot seul va pulvériser : il n'est jamais permis de faire un mal , pour qu'il en arrive un bien. La bonne intention sert à justifier les actions indifférentes , mais n'autorise pas celles qui sont déterminément mauvaises. * *Essais de Mor.*

La sincérité est une ouverture de cœur : on la trouve en fort peu de gens ; & celle que l'on voit d'ordinaire , n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

L'envie de parler de nous , & de faire voir nos défauts , du côté que nous voulons bien les montrer , fait la plus grande partie de notre sincérité. * *La Rochefoucault.*

On peut parler de soi avec sincérité ; mais les mœurs sont si gênées par la politesse , qu'il est presque impossible d'être toujours sincère en parlant des autres en leur présence. Il n'y a qu'un homme fort vertueux & fort indépendant , qui osât dire à chacun ce qu'il pense de lui. Tout le monde cherche la vérité , & personne ne veut l'entendre à ses dépens. * *Reitabas.*

La sincérité n'est une vertu que devant les gens qui ont du mérite , c'est pour cela que presque toujours elle passe dans le monde pour un défaut *

La sincérité est d'une grande utilité dans les affaires ; elle en aide l'expédition , & attire une grande confiance à ceux qui la possèdent. Elle ressemble à un grand chemin uni & battu, qui conduit plutôt & plus sûrement au gîte , que des sentiers détournés où l'on risque de s'égarer. *

SINGULARITÉ.

On prend ordinairement ce mot en mauvaise part , pour désigner une affectation de mœurs , d'opinions , de manières d'agir ou de s'habiller contre l'usage ordinaire ; cependant il faut distinguer la singularité louable, de la vicieuse.

Tout homme de bon sens tombera d'accord avec moi , que la singularité est digne de nos éloges, lorsque, malgré la multitude qui s'y oppose , elle suit les maximes de la morale & de l'honneur. Dans de semblables cas, il faut sçavoir que ce n'est pas la coutume , mais le devoir qui est la règle de nos actions , & que ce qui doit diriger notre conduite, est la nature même des choses. Alors la singularité devient une vertu qui élève un homme au-dessus des autres , parce que c'est le caractère d'un esprit foible de vivre dans une opposition continuelle à ses propres sentimens , & de n'oser paroître ce qu'on est , ou ce qu'on doit être.

La singularité n'est donc vicieuse que lorsqu'elle fait agir les hommes contre les

lumières de la raison , ou qu'elle les porte à se distinguer par quelques niaiseries ; comme je ne doute pas que tout le monde ne condamne les personnes qui se singularisent par les mauvaises mœurs, le désordre & l'impiété.

Je ne m'arrête qu'à ceux qui se rendent remarquables par la bizarrerie de leurs habits, de leurs manières, de leurs discours, ou de telles autres choses de peu d'importance dans la conduite de la vie civile ; il est certain qu'à tous ces égards on doit donner beaucoup à la coutume, & quoiqu'on puisse avoir quelque ombre de raison pour ne pas suivre la foule, on doit sacrifier son humeur particulière & ses opinions aux usages reçus du public. Voyez *Mode*.

Il faut donc s'y prêter & se ressouvenir qu'en suivant le bon sens même, on peut paroître ridicule dans l'esprit de gens qui nous sont beaucoup inférieurs, & se rendre moins propre à être utile aux autres dans des affaires réellement importantes. Au reste, parmi nous on voit très-peu de gens se singulariser dans les modes, les usages & les opinions reçues ; mais combien n'en voit-on pas qui, de peur de se donner un ridicule, n'osent se montrer ce qu'ils devroient être, & ce que la vertu leur prescrit d'être ? * *Pens. div.*

La singularité n'est pas précisément un caractère ; c'est une simple manière d'être, qui s'unit à tout autre caractère, & qui consiste à être soi, sans s'apercevoir qu'on

soit différent des autres ; car, si l'on vient à le reconnoître, la singularité s'évanouit : c'est une énigme qui cesse de l'être aussi-tôt que le mot est connu. Quand on s'est aperçu qu'on est différent des autres, & que cette différence n'est pas un mérite, on ne peut guères persister que dans l'affectation ; & c'est alors petitesse ou orgueil.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractère, qui consiste non-seulement à éviter ce que font les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne font pas. . . .

On devroit sentir que le naturel qu'on cherche, ne se trouve jamais ; que l'effort produit l'excès, & que l'excès décele la fausseté du caractère. On veut jouer le brusque, & l'on devient féroce ; le vif, & l'on n'est que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénere en politesse contrainte, & se trahit enfin par l'aigreur : la fausse sincérité n'est qu'offensante ; & quand elle pourroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne consiste que dans des actes passagers, on n'atteindroit jamais à la franchise qui en est le principe, & qui est une continuité de caractère. Elle est comme la probité ; plusieurs actes, qui y sont conformes, n'en font pas la démonstration ; & un seul de contraire la détruit.

Soyons donc ce que nous sommes : n'ajoutons rien à notre caractère ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être

incommode pour les autres , & dangereux pour nous-mêmes. * *M. Duclos.*

La singularité est le fruit d'une présomption cachée : elle cherche à se faire admirer par des sentimens & des manieres toutes contraires aux autres , & à briller par un goût extraordinaire. Celui qui est frappé à ce coin , ne trouve point d'esprit dans ce que les autres disent , & ne voit point d'agrément dans ce que les autres aiment. Ce caractère ne plaît à personne , & s'attire souvent des ennemis , parce que les hommes n'aiment point l'affectation. * *Oxenstiern.* Voyez *Bizarrie*.

SITUATION, ETAT.

Situation dit quelque chose d'accidentel & de passager. *Etat* dit quelque chose d'habituel & de permanent.

On se sert assez communément du mot de *situation* pour les affaires , le rang & la fortune , & de celui d'*état* pour la santé.

La vicissitude des événemens de la vie fait souvent que les plus sages se trouvent dans de tristes situations , & que l'on peut être réduit dans un état déplorable , après avoir long-tems vécu dans un état brillant. * *M. L. Girard.*

S O B R I E T É.

La sobriété est la modération dans le

boire & le manger. La sobriété, en fait de nourriture , a pour opposé la gourmandise ou l'intempérance. La sobriété dans le boire, a pour contraire l'ivrognerie. Voyez *Intempérance. Ivrognerie.*

Je crois que la sobriété est une vertu très-recommandable ; ce n'est pas *Epictète* & *Séneque* qui m'en ont le mieux convaincu par leurs sentences outrées ; c'est un homme du monde , dont le suffrage ne doit être suspect à personne. C'est *Horace* qui , dans la pratique , s'étoit quelquefois laissé séduire par la pratique d'*Aristipe* , mais qui goûtoit réellement la morale sobre d'*Epicure*.

Comme ami de *Mécène* il n'osoit pas louer directement la sobriété à la cour d'*Auguste* ; mais il en fait l'éloge dans ses écrits, d'une manière plus fine & plus persuasive, que s'il eut traité son sujet en Moraliste. Il dit que la sobriété suffit à l'appétit ; que , par conséquent , elle doit suffire à la bonne chère , & qu'enfin elle procure de grands avantages à l'esprit & au corps. Ces propositions sont d'une vérité sensible ; mais le poète n'a garde de les débiter lui-même. Il les met dans la bouche d'un homme de province , plein de bon sens , qui , sans sortir de son caractère & sans dogmatiser , débite ses réflexions judicieuses avec une naïveté qui les fait aimer ; je prie le lecteur de l'écouter : c'est dans la *Sat. ij, Liv. II.*

» Mes amis , la sobriété n'est pas une

» petite vertu. Ce n'est pas moi qui le dis ;
 » c'est *Offellus* ; c'est un campagnard sans
 » étude, à qui un bon sens naturel tient
 » lieu de toute philosophie & de toute lit-
 » térature. Venez apprendre de lui cette
 » importante maxime ; mais ne comptez
 » pas de l'apprendre dans ces repas somp-
 » tueux où la table est embarrassée par le
 » grand nombre de services, où les yeux
 » sont épris d'une folle magnificence, &
 » où l'esprit disposé à recevoir de fausses
 » impressions, ne laisse aucun accès à la
 » vérité. C'est à jeun qu'il faut examiner
 » cette matiere. Et pourquoi à jeun ? En
 » voici la raison, ou je suis bien trompé ;
 » c'est qu'un juge corrompu n'est pas en
 » état de juger d'une affaire. »

Dans la Satyre vij, Liv. II, *Horace* ne
 peut encore s'empêcher de louer indirecte-
 ment les avantages de la sobriété. Il feint
 qu'un de ses esclaves, profitant de la liberté
 que lui donnoit la fête des Saturnales, lui
 déclare cette vérité, en lui reprochant son
 intempérance. « Croyez-vous, lui dit-il,
 » être bienheureux & moins puni que moi,
 » quand vous cherchez avec empressement
 » ces tables servies délicatement & à grands
 » frais ? Ce qui arrive de-là, c'est que ces
 » grands excès de bouche vous remplissent
 » l'estomac de sucès âcres & indigestes ; c'est
 » que vos jambes chancelantes refusent de
 » soutenir un corps ruiné de débauches. »

Il est donc vrai que la sobriété tend à
 conserver la santé, & que l'art d'apprêter
 les

les mets pour irriter l'appétit des hommes au-delà des vrais besoins, est un art destructeur. Dans le tems où Rome comptoit ses victoires par ses combats, on ne donnoit point un talent de gages à un cuisinier ; le lait & les légumes, apprêtés simplement, faisoient la nourriture des consuls, & les dieux habitoient dans des temples de bois. Mais lorsque les richesses des Romains devinrent immenses, l'ennemi les attaqua, & confondit par sa valeur ces Sybarites orgueilleux.

Je sçais qu'il est impossible d'établir des règles sur cette partie de la tempérance, parce que la même chose peut être bonne à l'un, & excès pour un autre. Mais il y a peu de gens qui ne sçachent par expérience quelle sorte & quelle quantité de nourriture convient à leur tempérament. Si mes lecteurs étoient mes malades, & que j'eusse à leur prescrire des règles de sobriété proportionnées à l'état de chacun, je leur dirois de faire leurs repas les plus minces qu'il seroit possible, & d'éviter les ragoûts propres à leur donner un faux appétit, ou le ranimer lorsqu'il est presque éteint. Pour ce qui regarde la boisson, je ferois assez de l'avis du chevalier *Temple*.
 » Le premier verre de vin, dit-il, est pour
 » moi ; le second pour mes amis ; le troi-
 » sieme pour la joie, & le quatrieme pour
 » mes ennemis. » * *M. le chev. de Jaucourt.*

D. des Pas. T. II.

D d

SOCIABILITÉ.

La sociabilité est cette disposition qui nous porte à faire aux hommes tout le bien qui peut dépendre de nous , à concilier notre bonheur avec celui des autres , & à subordonner toujours notre avantage particulier à l'avantage commun & général.

Plus nous nous étudierons nous-mêmes, plus nous serons convaincus que cette sociabilité est conforme à la volonté de Dieu ; car outre la nécessité de ce principe, nous le trouvons gravé dans notre cœur. Si, d'un côté, le Créateur y a mis l'amour de nous-mêmes ; de l'autre, la même main y a imprimé un sentiment de bienveillance pour nos semblables. Ces deux penchans, quoique distincts l'un de l'autre, n'ont rien d'opposé , & Dieu les a gravés dans nos ames, pour agir de concert. Aussi les cœurs généreux trouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes, parce qu'ils ne font en cela que suivre un penchant naturel. * *Puffendorf*. Voyez *Vertus sociales*.

SOCIABLE, AIMABLE.

Ces deux mots étoient autrefois synonymes ; mais ils ne le sont plus aujourd'hui dans notre langue.

L'homme sociable a les qualités propres

au bien de la société, je veux dire la douceur de caractère, l'humanité, la franchise sans rudesse, la complaisance sans flatterie, & sur-tout le cœur porté à la bienfaisance; en un mot, l'homme sociable est le vrai citoyen.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce nom, ne songe qu'à plaire sans s'embarrasser du bien public. Il n'est presque jamais sincère, quelquefois complaisant, mais toujours flatteur. Il ne s'attache à personne, & est prêt à sacrifier tout le monde à son intérêt.

L'homme sociable fait aimer son commerce, & estimer sa personne. L'homme aimable est souvent insupportable, souvent recherché & méprisé par les mêmes gens.

Les liaisons particulières de l'homme sociable sont des liens qui l'attachent de plus en plus à l'Etat; celles de l'homme aimable ne sont que de nouvelles dissipations, qui retranchent d'autant les devoirs essentiels.

L'homme sociable étend sa bienveillance sur tous les hommes en général; l'homme aimable ne veut plaire qu'à sa cotterie, qu'à ceux avec qui il vit. L'un fait les délices du vrai citoyen; l'autre, le supplice des honnêtes gens. ***

S O C I A L.

Ce mot a été nouvellement introduit dans notre langue, pour désigner les qua-

D d ij

lités qui rendent un homme utile dans la société. Voyez *Vertus sociales*.

S O C I E T É.

Les hommes sont faits pour vivre en société. Si l'intention de Dieu eut été que chaque homme vécût seul & séparé des autres, il auroit donné à chacun d'eux des qualités propres & suffisantes pour ce genre de vie solitaire ; s'il n'a pas suivi cette route, c'est apparemment parce qu'il a voulu que les liens du sang & de la naissance commençassent à former entre les hommes cette union plus étendue qu'il vouloit établir entr'eux : la plûpart des facultés de l'homme, ses inclinations naturelles, sa foiblesse, ses besoins sont autant de preuves certaines de cette intention du Créateur. Telle est en effet la nature & la constitution de l'homme, que, hors de la société, il ne sçauroit ni conserver sa vie, ni développer & perfectionner ses facultés & ses talens, ni se procurer un vrai & solide bonheur. Que deviendrait, je vous prie un enfant, si une main secourable & bienfaisante ne pourvoyoit à ses besoins ? Il faut qu'il périsse, si personne ne prend soin de lui ; & cet état de foiblesse & d'indigence demande même des secours long-tems continués. * *M. Boucher d'Argis*.

Nous devons travailler tous, pour le bonheur de la société, à nous rendre maîtres

de nous-mêmes ; le bonheur de la société se réduit à ne point nous satisfaire aux dépens de la satisfaction des autres : or les inclinations , les desirs & les goûts des hommes se trouvent continuellement opposés les uns aux autres. Si nous comptons de vouloir suivre les nôtres en tout , outre qu'il nous sera impossible de réussir , il est encore plus impossible que par-là nous ne mécontentions les autres , & que tôt ou tard le contre-coup ne retombe sur nous. Ne pouvant faire passer tous les hommes à nos goûts particuliers , il faut nécessairement nous monter au goût qui regne le plus universellement , qui est la raison. C'est donc celui qu'il nous faut suivre en tout ; & comme nos inclinations & nos passions s'y trouvent souvent contraires , il faut par nécessité les contrarier. C'est à quoi nous devons travailler sans cesse , pour nous en faire une salutaire & douce habitude. Elle est la base de toute vertu , & même le premier principe de tout sçavoir-vivre , selon le mot d'un homme d'esprit de notre tems , qui faisoit consister la science du monde à *sçavoir se contraindre, sans contraindre personne.* * *Id.*

Dieu a lié les hommes les uns avec les autres par des liens que rien n'est capable de briser , je veux dire par l'intérêt & par le besoin mutuel qu'ils ont les uns des autres. Personne ne peut être heureux , ni s'enrichir de soi-même : il faut qu'il y ait certaines liaisons & certain commerce ;

autrement il est impossible qu'on puisse se procurer les choses les plus nécessaires. Il y a un autre commerce plus fin & plus délicat ; ce sont les marques d'estime que les hommes se donnent mutuellement , & les secours , en cas de besoin , soit d'argent ou de bon conseil. Ce dernier commerce fait qu'on se lie avec les gens qu'on aime le moins , & qu'on a souvent recours à ceux qu'on déteste le plus. On sacrifie continuellement à un plus grand intérêt. * *Portef. litt.*

Les hommes sont destinés à vivre en société , & de plus ils y sont obligés par le besoin qu'ils ont les uns des autres : ils sont tous , à cet égard , dans une dépendance mutuelle. Ce ne sont pas uniquement les besoins matériels qui les lient ; ils ont une existence morale , qui dépend de leur opinion réciproque. * *M. Duclos.*

Les qualités propres à la société , sont la politesse sans fausseté , la franchise sans rudesse , la prévenance sans bassesse , la complaisance sans flatterie , les égards sans contrainte , & sur-tout le cœur porté à la bienfaisance ; ainsi l'homme sociable est le citoyen par excellence. * *Id. Voyez Vertus sociales.*

Il ne faut jamais fréquenter que de bons esprits : leur entretien est une école où l'on peut apprendre avec plaisir ce qu'ils ont appris avec peine.

Il n'y a pas de gens plus à charge dans la société , que ceux qui ne savent les bienfaisances qu'à demi ; ils font desirer de pouvoir toujours trouver des hommes.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce, que les foibleſſes qui ſervent à la ſociété : les honnêtes gens ſe lient par les vertus, le commun des hommes par les plaiſirs, & les ſcélérats par les crimes.

Ce ſont les qualités du cœur, qui entrent dans le commerce : l'eſprit ne ſe lie point aux autres ; & vous voyez ſouvent des gens fort haïſſables avec beaucoup d'eſprit.

* *Penſ. diverſ.*

» Il faut ſe démeſtre au train de ceux avec qui vous êtes, & parſois affecter l'ignorance : mettez à part la force & la ſubtilité ; en l'uſage commun, c'eſt aſſez d'y reſerver l'ordre : traînez-vous au demeurant à terre, s'ils veulent. Les ſçavans chopent volontiers à cette pierre : ils font parage de leur mariſtère, & ſement leurs livres par-tout. » * *Montaigne.*

Le premier devoir de la vie civile eſt de ſonger aux autres. Ceux qui ne vivent que pour eux, tombent dans le mépris & l'abandon : quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refuſera tout, amitié, ſentimens, ſervices. La vie civile eſt un commerce d'offices mutuels ; le plus honnête y met davantage : en ſongeant au bonheur des autres, vous aſſurez le vôtre ; c'eſt habileté que de penſer ainſi.

Rien de plus haïſſable que les gens qui font ſentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour propre outré fait les grands crimes : quelques degrés au-deſſous, il fait les vices. Mais pour peu qu'il en reſte, il aſſoiblit les

D div

vertus & les agrémens de la société.....

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans & envieux : la bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut, en dire de tout le monde, ne juger jamais à la rigueur ; ces actes de bonté & de générosité souvent répétés, vous acquièrent enfin une grande & belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, & à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, & non sur le démerite des autres ; compter que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien ; & que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation. * *Mad. Lambert.*

Pour plaire dans la société, il faut un bon cœur qui se manifeste par des manières gracieuses & caressantes, des discours obligeans, & par je ne sçais quoi de flateur & d'insinuant qui nous trompe quelquefois si agréablement dans des gens polis qui ont sçu se le donner par art. Il faut encore un bon esprit qui, animé d'une chaleur modérée, puisse fournir à la conversation, & y répandre cette vivacité qui en fait le charme. La sécheresse a l'air de dureté ; la froideur a l'air de stupidité.

Les personnes sèches, mais bonnes au fond, ressemblent à ces arbres qui donnent d'excellens fruits, mais qui n'ont rien d'agréable à la vue ; leur place est dans le po-

tager ; ils figureroient mal dans le jardin ; & ceux qui , au fond , ont de l'esprit , mais un esprit lent & froid ; qui s'animent avec peine , mais qui brillent dans leur chaleur , ressembleraient à ces parfums qui ne répandent leur odeur que lorsqu'on les brûle. *

SOLITUDE.

Qu'heureux est le mortel qui , du monde ignoré ,
Vit content de soi-même , en un coin ignoré.

* *Boileau.*

Qu'on est heureux de sçavoir vivre avec
soi-même , de se trouver avec plaisir , &
de se quitter avec regret ! le monde alors
vous est moins nécessaire. * *Mad. Lambert.*

Déserts , sombres forêts , rochers escarpés , l'horreur que vous inspirez à une ame frivole , se change en un ravissement délicieux , pour quiconque sçait voir & penser.

La voix des mortels ne pénètre pas
dans vos retraites ; mais Dieu y parle au cœur
du sage.

Ces illustres futilités , qu'on décore du
titre de grands événemens , ne percent
point l'espace qui vous sépare des humains ;
mais l'homme assez heureux pour habiter
votre séjour , trouve dans les productions
& dans la marche de la nature assez d'ob-
jets à son admiration.

Les ris & les jeux ne forment point son
cortège : il ne boit pas dans la coupe en-

chanteresse de la volupté ; mais aussi , vivant sans crime , il vit sans remords. * *M. L. de Londres.*

Tandis que de farouches conquérans portent par-tout la désolation , la flamme & le carnage ; tandis que la terre retentit du bruit des armes , & que les fleuves , entraînant des cadavres entassés , déchargent dans l'Océan leurs eaux ensanglantées , la paix regne dans l'âme du solitaire.

Aimable solitude , séjour de l'innocence ! oui , tes douceurs sont préférables aux plaisirs bruyans des cours , & à l'éclat de la puissance suprême.

Vous qui déposâtes l'orgueil du diadème , pour aller chercher dans la retraite le repos que le trône vous refusa , manes des *Carloman* (a) , des *Casimirs* (b) , des *Charles-Quint* , c'est à vous de nous dire si les lambris dorés de vos palais vous offrirent les délices que vous goûtâtes dans les grottes du Mont-Cassin , de Cluny & de saint Just. * *Ibid.*

L'homme n'a nulle part de retraite plus tranquille , ni où il soit avec plus de liberté , que dans soi-même , sur-tout s'il est pourvu de ces choses précieuses qu'on n'a qu'à regarder pour être dans une

(a) *Carloman* , fils de *Charles-Martel*. Voyez l'*Hist. de France*.

(b) *Casimir I* , roi de Pologne. Voyez l'*Hist. de Pologne*.

parfaite tranquillité ; j'appelle tranquillité le bon ordre & la bonne disposition de la conscience. Retire-toi donc souvent dans une si délicieuse retraite ; reprends-y de nouvelles forces , & tâche de t'y rendre un homme nouveau. Ayes-y sans cesse, présentes à ton esprit certaines maximes courtes & principales, qui , en les méditant , suffiront à dissiper tous tes chagrins , & à te mettre en état de ne te fâcher de rien de ce qui peut t'arriver dans le monde ; car de quoi te fâcherois-tu ? de la malice des hommes ? Souviens-toi que c'est toujours malgré eux qu'ils péchent , & que c'est une partie de la justice que de les supporter. * *L'emp. Marc-Antonin.*

SOMMEIL.

Le sommeil est un état d'inaction , ou une cessation des mouvemens volontaires. Cet état est nécessaire à l'homme , pour soutenir , réparer & remonter sa machine. Rien ne nuit plus à la santé que les longues veilles ; c'est une vérité que les jeunes gens , & sur-tout ceux qui cultivent les lettres , devroient avoir sans cesse présente à leur esprit , afin de s'y conformer , & de s'épargner par-là une vieillesse précoce , toujours accompagnée de mille infirmités. ***

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie ,
Pour adoucir les maux de cette courte vie ,

A placé parmi nous deux êtres bienfaisans ;
 De la terre à jamais aimables habitans ,
 Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence ;
 L'un est le doux sommeil , & l'autre est l'espérance ;
 L'un , quand l'homme accablé , sent de son foible corps
 Les organes vaincus , sans force , & sans ressorts ,
 Vient par un calme heureux secourir la nature ,
 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.

* *M. de Voltaire,*

SOT, FAT, IMPERTINENT.

Ce sont-là de ces mots dans toutes les langues qu'il est impossible de définir , parce qu'ils renferment une collection d'idées qui varient , suivant les mœurs , dans chaque pays & dans chaque siècle , & qu'ils s'étendent encore sur les tons , les gestes & les manières.

Il me paroît , en général , que l'épithète de *fat* , de *sot* & d'*impertinent* , prise dans un sens aggravant , n'indique pas seulement un défaut , mais porte avec soi l'idée d'un vice de caractère & d'éducation. Il me semble aussi que la seconde épithète attaque plus l'esprit , & les autres les manières. C'est en vain qu'on fait des leçons à un sot ; la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Les discours les plus raisonnables sont perdus auprès d'un fat ; mais le tems & l'âge lui montrent quelquefois l'extravagance de

la fatuité. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout de corriger un impertinent.

Le sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat. Un fat est celui que les sots croient un homme d'esprit. L'impertinent est une espèce de fat enté sur la grossièreté.

Un sot ne se tire jamais du ridicule ; c'est son caractère. Un impertinent s'y jette tête baissée, sans aucune pudeur. Un fat donne aux autres des ridicules qu'il mérite encore davantage.

Le sot est embarrassé de sa personne. Le fat est rempli de l'amour de la sienne, avec une sorte de hauteur pour les autres. L'impertinent passe à l'effronterie.

Le sot, au lieu de se borner à n'être rien, veut être quelque chose : au lieu d'écouter, il veut parler ; & pour lors il ne fait & ne dit que des bêtises.

Un fat parle beaucoup, & d'un certain ton qui lui est particulier : il ne sçait rien de ce qu'il importe de sçavoir dans la vie, s'écoute & s'admire ; il ajoûte à la sottise la vanité & le dédain.

L'impertinent est un fat qui pèche en même tems contre la politesse & la bienséance : ses propos sont sans égard, sans considération & sans respect. Il confond l'honnête liberté avec une familiarité excessive : il parle & agit avec une hardiesse insolente ; c'est un fat & un sot outré, sans délicatesse. Le sot ennue ; le fat révolte ;

L'impertinent rebute , aigrit & irrite. * *M. D. J.* Voyez *Impertinence. Fatuité.*

SOTS.

Les sots sont sensibles aux mépris ; cela est naturel. Ils le sont ordinairement plus que les gens d'esprit ; ils doivent l'être : c'est, comme on dit, la vérité qui offense. Ils haïssent ceux dont ils sont méprisés ; cela est naturel encore. Ils croient facilement qu'on les méprise ; ils se rendent justice. Ils imputent à orgueil ce prétendu mépris ; cela est également injuste & bizarre.

Les sots soupçonnent & accusent aisément d'orgueil un homme d'esprit ; & souvent c'est à tort : quelquefois ils lui imputent ce vice sans aucun fondement , & de mauvaise foi, par malice & par envie. Ils cherchent à se venger d'un mérite qui leur est odieux, en le rendant odieux aux autres. Quelquefois aussi leurs soupçons sont fondés sur quelques légères apparences : leurs accusations sont sincères, quoiqu'elles soient injustes. Un homme d'esprit n'est presque jamais de l'avis des sots ; ou, s'il pense comme eux, c'est par d'autres raisons. Souvent il méprise ou il blâme ce qu'ils estiment, & ce qu'ils approuvent : or cette conduite a un air d'orgueil, sur-tout si l'homme d'esprit, ami du vrai, & ennemi du faux à proportion, témoigne ses sentimens avec trop de franchise & de vivacité. * *M. L. Trublet.*

Le sot complet est un homme tout uni, &, comme on dit, tout d'une pièce. Il est ce qu'il est, ce que la nature l'a fait : il n'affecte rien, ne se pique de rien ; il est automate, machine, ressort, &, par conséquent, ennuyeux, pesant, désagréable ; mais, à proprement parler, il n'est point ridicule, ou du moins il n'est point risible. * *Id.*

Un homme d'esprit ne devrait presque jamais contredire un sot ; il l'irrite sans l'instruire : le sot ne mérite pas d'être contredit. Le dépit que les discours des sots causent à un homme d'esprit, est une pure foiblesse. * *Id.*

Le don le plus précieux que la nature ait fait aux sots, c'est l'amour-propre. Il les empêche de sentir le désagrément de leur état ; & il est certain que si l'orgueil les rend plus ridicules, il les rend aussi plus heureux qu'ils ne seroient, s'ils sentoient toute la foiblesse de leur génie.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire :

* *Boileau.*

SOUCI.

Le souci est une fâcheuse sollicitude, une inquiétude d'esprit, une mélancolie dévorante, en un mot, une situation désagréable d'une ame mécontente.

L'idée d'*Horace* qui fait voltiger les soucis dans les appartemens des grands,

Cura laqueata circum tella volantes;

me paroît fort ingénieuse, & ne se trouve que trop vraie. Tandis qu'un artisan, qu'un citoyen d'une fortune médiocre, qui sçait maîtriser ses passions, modérer ses desirs, châtrer le nombre de ses besoins, coule des jours sereins & tranquilles, un seigneur riche & puissant a d'ordinaire le cœur flétri par les soucis les plus amers. *Lucrèce* dit : « Les » soucis & les craintes ne respectent ni le » bruit des armes, ni la fureur des traits. » Il s'en faut de beaucoup ; c'est-là précisément que les soucis se plaisent : ils se plaisent sur-tout dans le cœur des princes ; & l'éclat de l'or & de la pourpre qui les environne, ne sert qu'à les y fixer davantage. Un philosophe Grec, persuadé avec raison, que les soucis environnent préférablement les grands, disoit : « Les soucis sont toujours » bien logés. » ***

SOUPLESSE. *Voyez* ADRESSE.

SOUVENIR. *Voyez* MEMOIRE.

SPECTACLES. *Voyez* COMEDIE.

STUPIDITÉ.

La stupidité est un assoupissement de l'esprit, qui vient d'un défaut de sentiment. Le stupide ne se pique point d'esprit comme fait le sot ; il en cherche encore moins chez les autres. Il ne faut pas non plus se piquer

piquer d'en avoir avec lui, parce qu'il n'y est point sensible. ***

SUFFISANCE.

La suffisance est la bonne opinion que l'on a des choses qu'on dit : c'est un défaut de l'esprit, qui naît de la présomption, & souvent de l'ignorance. Elle est insupportable dans la société, dont elle blesse les égards par son ton décidé. * *M. Neuville.*

SUICIDE.

Le suicide est celui qui se donne soi-même volontairement la mort. Quoique *Séneque* ait pu dire du droit prétendu qu'à chaque homme de se donner la mort, lorsque la vie lui est à charge, quelques exemples que les Grecs & les Romains nous aient donnés à cet égard, le suicide est un crime, une foiblesse, le fruit du désespoir, & non la marque distinctive d'une grande ame, comme l'ont prétendu certains écrivains. Celui qui se tue, ne le fait que parce qu'il succombe lâchement à sa douleur ou à ses chagrins. ***

Le suicide est une mort furtive & honteuse ; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ; je suis inutile au monde. Philosophe d'un

D. des Pas. T. II.

E e

jour, ignores-tu que tu ne sçaurois faire un pas sur la terre, sans trouver quelques devoirs à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

* *J. J. Rousseau.*

Tu veux cesser de vivre ! Mais je voudrois bien sçavoir si tu as commencé. Quoi ! tu fus placé sur la terre pour n'y rien, faire ? Le ciel ne t'impose-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour : tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême, qui te demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter ?

* *Id.*

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; & puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de l'arranger. * *Id.*

Insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens ; que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois

que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne » action avant que de mourir ; » puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie. * *Id.*

L'Anglois, en proie aux accès de sa mélancolie, trouve le remède à ses maux dans une mort prompte & volontaire ; c'est ce qu'il appelle grandeur de courage, & le plus bel apanage de l'homme libre. Mais le soldat qui, dès qu'il entend sonner la charge, quitte son bataillon, & cherche son salut dans la fuite, est-il donc si courageux ?

Si nous jouissons de la clarté des cieux, nous en sommes redevables à la Bonté céleste : ses droits sur tout être vivant sont donc imprescriptibles ; nous lui sommes donc comptables de nos jours.

Le néant, dira l'Anglois atrabilaire, est préférable à une existence malheureuse. Mais qui lui garantira que la mort est suivie du néant ? Le Sceptique, le Dëiste, ou l'Athée, seront ses seuls garans. * *M. L. de Londres.*

SUPERSTITIEUX.

Le superstitieux est celui qui se fait une
E e ij

idée plus ou moins effrayante de la Divinité, & du culte religieux.

La crainte continuelle qui agitoit ce malheureux, sur la tête duquel étoit suspendue une pierre énorme, ne rendoit pas son état plus triste, que l'est quelquefois la situation du superstitieux. Le sommeil peut délivrer un esclave de la vue importune d'un maître qu'il déteste, & lui faire oublier le poids de ses chaînes; mais le sommeil du superstitieux est communément agité par des visions effrayantes. Il craint l'Être bien-faisant, & regarde comme tyrannique son empire paternel. Inconsolable dans l'adversité, il se juge digne des maux qu'il souffre, & ne suit que de fausses démarches pour en adoucir le fardeau. Il ne croit jamais avoir rempli ses devoirs, parce qu'il n'en connoît ni l'étendue ni les bornes. Il s'attache sur-tout aux formalités qu'il regardent comme des choses essentielles. Telle est la source des minuties qui sont si chères aux âmes foibles, & aux ignorans. Aussi voit-on que les personnes de peu de génie, celles qui ont été mal élevées, celles qui ont passé leur jeunesse dans le vice & le libertinage, deviennent naturellement superstitieuses. * *M. D. J.*

SUPERSTITION.

La superstition est un excès de religion, c'est-à-dire une dévotion mal-entendue. *U*

faut être pieux, & se bien garder de tomber dans la superstition, dit *Aulu-Gelle* : *Religentem esse oportet, religiosum nefas.*

En effet, la superstition est un culte de religion, faux, mal dirigé, plein de vaines terreurs contraires à la raison & aux saines idées qu'on doit avoir de l'Etre suprême ; ou, si vous l'aimez mieux, la superstition est cette espece d'enchantement, ou de pouvoir magique, que la crainte exerce sur notre ame ; fille malheureuse de l'imagination, elle emploie, pour la frapper, les spectres, les songes & les visions. « C'est » elle, dit *Bacon*, qui a forgé ces idoles du » vulgaire, les génies invisibles, les jours de » bonheur ou de malheur, les traits invincibles de l'amour & de la haine. Elle accable l'esprit, principalement dans la maladie ou dans l'adversité ; elle change la bonne discipline & les coutumes vénérables, en momeries & en cérémonies superficielles. Dès qu'elle a jetté de profondes racines dans quelque religion que ce soit, bonne ou mauvaise, elle est capable d'éteindre les lumières naturelles, & de troubler les têtes les plus saines. Enfin c'est le plus terrible fléau de l'humanité. L'Athéisme même [c'est tout dire] ne détruit point cependant les sentimens naturels, ne porte aucune atteinte aux loix ni aux mœurs du peuple ; mais la superstition est un tyran despotique, qui fait tout céder à ses chimères. Ses préju-

Ee iij

» gés sont supérieurs à tous les autres pré-
 » jugés. Un Athée est intéressé à la tran-
 » quillité publique, par l'amour de son pro-
 » pre repos ; mais la superstition fanatique,
 » née du trouble de l'imagination, ren-
 » verse les empires. »

Voici comment M. de Voltaire peint les tristes effets de cette démence :

Lorsqu'un mortel atrabilaire ,
 Nourri de superstition ,
 A, par cette affreuse chimère ,
 Corrompu sa religion ,
 Son ame alors est endurcie ;
 Sa raison s'enfuit obscurcie ;
 Rien n'a plus sur lui de pouvoir ;
 Sa justice est folle & cruelle :
 Il est dénaturé par zèle ,
 Et sacrilège par devoir.

La superstition est la plus cruelle de toutes les démences. Un superstitieux n'épargneroit pas son pere ni son fils, si son imagination lui disoit qu'ils ne remplissent pas les devoirs de la religion, comme ils le doivent. La superstition naît de l'ignorance ; l'hypocrisie la nourrit de vaines cérémonies ; le faux zèle la répand, & l'intérêt la perpétue. Le fanatisme n'est autre chose que la superstition mise en action.

Il n'y a rien de plus contraire à la vraie piété que la superstition : elle prend sou-

vent son manteau ; il faut s'en défier. La religion honore Dieu , & fait le bonheur de l'homme ; la superstition , injurieuse à l'Etre suprême , est le crime d'un ame foible.

Selon le superstitieux , Dieu est difficile à contenter , facile à s'irriter , long à s'apaiser , épiant nos actions , comme s'il desiroit nous trouver coupables. Il craint toujours de n'en pas faire assez : il importune le ciel de prières , de vœux imprudens ; se feint des miracles qui supposent l'orgueil & la foiblesse ; interprete les événemens les plus naturels , par des actes émanés spécialement de la Divinité qu'il revêt de nos foiblesses & de nos misères. Quel blasphème !

Nous avons tous quelque penchant à ce malheureux vice. Il vient des préjugés & de l'ignorance : aussi est-il plus commun chez les femmes , les vieillards , les malades , que chez ceux qui réfléchissent. * *Analyse de la Sagesse de Charron.*

La superstition est le plus horrible ennemi du genre humain. Quand elle domine le prince , elle l'empêche de faire le bien de son peuple : quand elle domine le peuple , elle le souleve contre son prince. * *M. de Voltaire.*

Quiconque a un peu vécu avec les hommes , a pu voir quelquefois combien aisément on est prêt de sacrifier la nature à la superstition. Que de peres ont détesté &

Ec iv

deshérité leurs enfans ! Que de freres ont poursuivi leurs freres , par ce funeste principe ! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille. * *Id.*

La volupté & la superstition ont leur source dans la foiblesse. La superstition est à la religion ce que l'astrologie est à l'astronomie , la fille très-folle d'une mere très-sage : ces deux filles ont long-tems subjugué la terre. * *Id.* Voyez *Fanatisme.*

SURPRISE.

La surprise est un mouvement admiratif de l'ame , occasionné par quelque phénomène étrange. Je ne sçais s'il y a beaucoup de diversité, de la maniere dont nos organes sont émus. Tout se réduit peut-être aux différens degrés d'intensité , & à la différence des objets ; & depuis l'émotion la plus legere de plaisir , celle qui altere à peine les traits de notre visage , qui n'émue que l'extrémité de nos levres , & y répand la finesse du souris , & qui n'ajoute qu'une nuance imperceptible d'éclat à celui de nos yeux , jusqu'aux agitations , aux transports de la terreur qui nous tient la bouche entr'ouverte , le front pâle , le visage transi , les yeux hagards , les cheveux hérissés , tous les membres convulsés & tremblans , ce n'est peut-être qu'un accroissement successif d'une seule & même action dans les mêmes organes ; accroisse-

ment qui a une infinité de termes dont nous ne représentons que quelques-uns par les expressions de la voix. Ces termes, dans le cas présent, sont, *Surprise*, *Admiration*, *Etonnement*, *Allarme*, *Frayeur*, *Crainte*, *Terreur*, &c. Voyez ces mots,

SYMPATHIE.

Cette convenance d'affection & d'inclination ; cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue, sentie avec une rapidité inexplicable ; cette conformité de qualités naturelles, d'idées, d'humeurs & de tempéramens, par laquelle deux âmes assorties se cherchent, s'aiment, s'attachent l'une à l'autre, se confondent ensemble, est ce qu'on nomme *sympathie*. **Jacques Abadie*.

Il y a une sympathie des corps & une sympathie de l'âme. Il faut chercher la cause de la première dans le tempérament, & celle de la seconde dans les secrets ressorts qui font agir notre cœur. Il est même certain que ce que nous croyons être une sympathie de tempérament, a quelquefois sa source dans les principes cachés de notre cœur. Pourquoi pensez-vous que je hais cet homme à une première vue, quoiqu'il me soit inconnu ? C'est qu'il a quelques traits d'un homme qui m'a offensé ; que ces traits frappent mon âme, & réveillent une idée de haine, sans que

j'y fasse réflexion. Pourquoi, au contraire, aime-je une personne inconnue, dès que je la vois, sans m'informer si elle a du mérite, ou si elle n'en a pas ? C'est qu'elle a de la conformité ou avec moi, ou avec mes enfans & mes amis, en un mot, avec quelque personne que j'aurai aimée. * *Id.*

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont, par le doux rapport, les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ce je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer.

* *P. Corneille.*



TACITURNITÉ.

COMME la nation Françoisse est fort vive & qu'elle aime beaucoup à parler, il lui a plu de prendre ce mot en mauvaise part, & d'entendre par *taciturnité*, l'observation du silence, dont le seul principe est une humeur triste, sombre & chagrine; mais nous n'adoptons pas cette idée vulgaire, parce qu'elle n'est pas trop philosophique.

La *taciturnité*, en latin *taciturnitas* dans *Cicéron*, est cette vertu de conversation qui consiste à garder le silence quand le bien commun le demande.

Les deux vices qui lui sont opposés dans l'excès, sont le trop grand-parler, lorsqu'il est nuisible, & le silence hors de saison qui est préjudiciable à la communication qu'on doit faire de ses connoissances, & aux principaux services de la société humaine. Voyez *Parleurs*.

La *taciturnité* est requise toutes les fois que le respect dû à la Divinité, à la religion établie, ou aux hommes mêmes qui sont nos supérieurs, exige de nous cette vertu. Elle est encore nécessaire quand il s'agit des secrets de l'Etat, de ceux qui regardent nos amis, notre famille ou nous-

mêmes, & qui sont de telle nature que si on les découvroit, on causeroit du préjudice à quelqu'un ; sans que d'ailleurs, en les cachant, on nuise au bien public. * *M. D. J.*

TALENT, QUALITÉ

Les talens sont l'ornement de la personne ; les qualités en forment le caractère. Les premiers rendent utile ou amusant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens. Les secondes rendent bon ou mauvais, & influent fortement sur l'habitude des mœurs.

On ne prend qu'en bonne part le mot de *talent*, & l'on se sert du mot de *qualité* en bien & en mal.

L'homme est un mélange de bonnes & de mauvaises qualités, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à talens sujets à se faire valoir, & dont il faut souffrir pour en jouir ; mais, à cet égard, je crois qu'il vaut mieux essuyer le caprice du renchéri, que la fatigue de l'ennuyeux.

Les qualités du cœur sont les plus essentielles ; celles de l'esprit sont les plus brillantes. Les talens qui servent aux besoins sont les plus nécessaires ; ceux qui servent aux plaisirs sont les mieux récompensés.

Des qualités excellentes jointes à de rares talens, font le parfait mérite. * *M. L. Girard.*

TALENT, GÉNIE.

Ils naissent tous les deux avec nous , & font une heureuse disposition de la nature pour les arts & pour les emplois ; mais le génie paroît être plus intérieur , & tenir un peu de l'esprit inventif ; le talent semble être plus extérieur , & tenir davantage d'une exécution brillante. On a le génie de la poésie & de la peinture. On a le talent de parler & d'écrire. * *M. L. Girard.*

Les grands foibles marchent ordinairement avec les grands talens ; un mérite rare est presque toujours contre-balancé par des défauts humilians , & la félicité ne se trouve jamais avec ce qui sembleroit devoir même la procurer & la fixer.

Que d'illustres malheureux ont déjà fait voir que le bonheur & les richesses ne sont guères compatibles ! Le génie & le goût vont rarement aussi de compagnie ; *Homere* même ne sommeille-t-il pas ? Je vois *Shakespear* , après s'être élevé comme l'aigle , tomber tout-à-coup , & remper avec le vil insecte. * *M. L. de Londres.*

Tout est donc compensé ; la prudence se rencontre rarement avec cette vivacité qui

enfance les projets & les exécute ; l'érudition semble exclure ce goût épuré , le plus beau fruit de la raison ; la beauté de l'esprit ne sympathise pas toujours avec cette douceur de caractère qui est le charme de la vie ; & il faut conclurre , avec le poète philosophe, (a) que l'homme le plus parfait est toujours celui dans lequel il se trouve le moins de foibles & de défauts. * *Ibid.*

Un jeune homme qui veut se faire un nom , ne sçauroit être trop en garde contre la bonne opinion de lui-même : il doit se défier de cette facilité qui annonce presque toujours le talent , & qui ne sert souvent qu'à en arrêter les progrès , lorsqu'on s'y livre , sans s'être formé le jugement par la réflexion , & le goût par la comparaison des modèles. Mais en cherchant à s'instruire , il faut se défier de cette avidité d'apprendre si naturelle aux esprits vifs. Ce desir immodéré de tout voir & de tout connoître , est un des plus grands obstacles qui s'opposent à la perfection des talens. * *Portef. litt. Voyez Amour des Sciences.*

Dieu a mis des talens différens dans l'homme , comme il a planté de différens arbres dans la nature ; en sorte que chaque

(a) *Vitiis nemo sine nascitur : optimus ille est
Qui minimis urgetur.*

* HOR.

talent , de même que chaque arbre , a ses propriétés & ses effets qui lui sont particuliers ; de-là vient que le poirier le meilleur du monde ne sçauroit porter des pommes les plus communes , & que le talent le plus excellent ne sçauroit produire les mêmes effets des talens les plus communs ; de-là vient encore qu'il est aussi ridicule de vouloir faire des semences sans avoir la graine en soi , que de vouloir qu'un parterre produise des tulipes , quand on n'a pas planté les oignons. * *La Rochefoucault.*

Souvent les talens supérieurs se tournent en malheur & en petitesse : ils nous exposent à la vanité , qui est l'ennemie du vrai bonheur , & de la vraie grandeur : ce sont les grands sentimens qui font les grands hommes ; nulle élévation sans grandeur d'ame & sans probité. * *Mad. Lambert.*

Que sont les grands talens ? que de grands vices si nous ne les employons que pour nous-mêmes. Que deviennent-ils entre nos mains ? souvent les instrumens des malheurs publics , toujours la source de notre condamnation & de notre perte.

Repassons sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres. S'ils sont donnés aux impies , c'est toujours pour le malheur de leur nation & de leur siècle. Les vastes connoissances empoisonnées par

l'orgueil ont enfanté ces chefs & ces docteurs célèbres de mensonge qui , dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme & de l'erreur , & formé dans le sein même du Christianisme les sectes qui le déchirent. Ces beaux esprits si vantés , & qui , par des talens heureux , ont rapproché leur siècle du goût & de la politesse des anciens ; dès que leur cœur s'est corrompu , ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs & pernicieux , où le poison préparé par des mains habiles , infecte tous les jours les mœurs publiques ; & où les siècles , qui nous suivront , viendront encore puiser la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs & inquiets , nés pour faire mouvoir le ressort des états & des empires , & ébranler l'univers entier ? Les peuples & les rois sont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les dissensions civiles & les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un seul homme obscur , avec les avantages éminens de la nature , mais sans conscience & sans probité a pu s'élever dans le dernier siècle sur les débris de sa patrie ; changer la face entière d'une nation voisine & belliqueuse , si jalouse de ses droits & de sa liberté ; se
faire

faire rendre les hommages que ses citoyens refusoient à leurs rois , renverser le trône , & donner à l'univers le spectacle d'un Souverain dont la couronne ne pût mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.... Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares & merveilleux ! * *M. Massillon.*

TÉMOIGNAGE D'AMITIÉ,

Voyez DÉMONSTRATION.

TEMPÉRANCE.

La tempérance est la modération dans les plaisirs , & principalement dans ceux de la table. Rien ne nuit plus à la santé , que le vice contraire à cette modération. Sans la santé , dit le sage *Charon* , la vie est à charge , & le mérite même s'évanouit. Quel secours apportera la sagesse au plus grand homme , continue-t-il , *s'il est frappé du haut mal d'apoplexie* ! Rien n'est donc plus utile , plus nécessaire , plus desirable que la santé ; & le seul moyen de la conserver , c'est la tempérance en tout genre. ***

Cette vertu si rare retient dans de justes bornes nos desirs , nos sentimens & nos passions ; elle porte les hommes à se passer du superflu. Le sage dédaigne les

D. des Pas. T. II.

Ft

moyens pénibles que l'art a inventés pour se procurer l'aise , & ce qu'on nomme faussement le plaisir : il se contente de la simplicité naturelle des choses. Modéré dans la jouissance de ces mêmes objets , son cœur n'est point agité par la convoitise : *Temperat à luxuriâ rerum.*

Parmi les vices que réprime la tempérance , les principaux sont l'incontinence & la gourmandise. [Voyez *Incontinence* , *Yvrognerie*.] S'il est d'autres vices contraires à la tempérance , ils émanent de l'une ou de l'autre de ces deux sources ; & par conséquent ces deux branches sont la *Chasteté* & la *Sobriété*. Voyez ces deux mots.

On ne doit pas confondre , comme on le fait communément , la continence avec la chasteté. L'abus des termes entraîne avec soi la confusion des idées. Comme on peut être chaste sans s'astreindre à la continence ; tel aussi s'en fait une loi , qui pour cela n'est pas chaste. La pensée toute seule peut fouiller la chasteté ; elle ne suffit pas pour enfreindre la continence. Tous les hommes , sans distinction de tems , d'âge , de sexe & de qualités , sont obligés d'être chastes ; mais tous ne sont pas obligés d'être continens. Voyez *Continence*.

La continence consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour ; la chasteté à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la loi natu-

tefle le permet. La continence , quoique volontaire , n'est point estimable par elle-même , & ne le devient qu'autant qu'elle importe accidentellement à la pratique de quelque vertu , ou à l'exécution de quelque dessein généreux : hors de ces cas , elle mérite souvent plus de blâme que d'éloges.

* *Jacques Abadie.*

T E M S.

Une personne qui veut faire un bon usage du tems , c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus précieux , doit prendre , pour première règle de sa conduite , de ne pas vivre au hazard , & de ne pas se laisser emporter sans réflexion par les objets qui se présentent à ses sens , & qui frappent son imagination ; mais de vivre de dessein & par raison ; de se conduire en toutes choses par la lumière de la vérité , & de ne rien faire sans intelligence. Dieu ne nous a donné le tems que pour l'employer utilement & à de bonnes œuvres. * *M. Nicole.*

Chaque instant , quelque jeune que l'on soit , nous enleve une partie de nous-mêmes. Toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé d'où elles ne sortent plus ; profitons donc du moment présent , si nous ne voulons être tourmentés par d'inutiles regrets. ***

F f ij

L'ombre d'un cadran , mesure de la vie humaine , en est aussi l'image. Quoique son mouvement soit imperceptible , elle avance continuellement. Le soleil se couche , elle n'est plus ; & combien de fois d'épais nuages, interceptant les rayons de cet astre, n'anticipent-ils pas sur son absence ?

Le tems n'est jamais neutre : si nous n'en faisons pas un ami utile , il sera pour nous un ennemi redoutable.

Nous perdons le tems & n'en usons point ; nous respirons , & nous ne vivons point : perdre le tems , c'est exister ; en user, c'est vivre.

Tuer le tems ! vrai suicide.

*Que ne puis-je réparer le passé ! regret hypocrite , dès qu'on abuse encore du présent. * Pens. Angloises.*

J'ai perdu un jour ! Le prince qui forma ce regret auroit été plus qu'un roi , quand il n'auroit pas été empereur.

Dépensez votre tems comme votre argent , avec épargne , ne donnant même un moment , que pour quelque chose qui le vaille. Ne perdez votre tems , que comme votre sang , qu'à regret & uniquement pour gagner quelque chose de meilleur. * *Ibid.*

Pour apprécier une heure , consultez un lit de mort. *

On demande le tems des autres , comme si ce n'étoit rien ; on donne son tems aux

autres , comme si ce n'étoit rien : c'est ainsi que l'on se joue de la chose du monde la plus précieuse. *

Il faut que notre empressement à bien user du tems , égale la vitesse avec laquelle il s'écoule : il faut se hâter d'y puiser ce qui nous est nécessaire , comme dans un torrent rapide qui doit bientôt disparaître. *

Le tems où l'on est oisif paroît long & ennuyeux ; mais le tems qu'on emploie à de bonnes œuvres , à l'étude , & à l'acquisition de nouvelles connoissances , est long, sans être ennuyeux , & semble allonger la vie. *

C'est un devoir que d'employer le tems : quel usage en faisons-nous ? Peu de gens sçavent l'estimer sa juste valeur : « Rendez- » vous compte , dit un ancien , de toutes » vos heures , afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir » Le tems fuit avec rapidité. Apprenez à vivre , c'est-à-dire , à en faire un bon usage. * *Mad. Lambert.*

TENDRESSE.

La tendresse est une douce passion du cœur , une continuelle sensibilité d'ame , une inclination à l'amour & à l'amitié , une gracieuse maladie qu'on ne peut guérir que par les objets qui l'entretiennent. Elle provient de la disposition du tempérament ,

F f iij

& elle influe beaucoup sur le caractère. ***

Le beau défaut que celui d'être trop tendre ! Avec ce défaut, nous fermerons volontiers les yeux sur les défauts d'autrui ; nous serons attentifs sur nous-mêmes, pour nous corriger des nôtres ; nous serons officieux & reconnoissans ; nous pardonnerons avec plaisir ; nous ne nous offenserons même pas, dès que nous aimerons les hommes. Ah ! que la nature seroit ingrate, si le cœur qui l'honore le plus n'étoit pas fait pour être heureux ! * *M. Duclos.*

Les hommes qui sont véritablement tendres ne sont pas méchans. La tendresse est un sentiment intéressé du cœur qui ne porte aucun préjudice à l'intérêt d'autrui ; mais qui au contraire devient souvent l'intérêt de tout le genre humain. C'est une passion amie de l'humanité, qui s'intéresse naturellement aux maux de ceux qui souffrent. Un cœur tendre l'est pour tous les hommes : comme il est délicat, il ne pourroit blesser autrui, sans se blesser lui-même. * *M. Létu.*

La tendresse est tranquille, d'un caractère assez égal, tant qu'elle ne ressent pas les atteintes de l'amour : plus sombre que gaie, elle cloue, pour ainsi dire, l'ame sur son objet. Mais elle est éloquente & intarissable quand il est question de cet objet, parce qu'elle fait les rapports que cet

objet peut avoir avec toute la nature. *Ovide* étoit tendre ; aussi trouve-t-on qu'il ne sçait jamais finir. * *Id.*

Les hommes tendres sont ordinairement bons , doux , bienfaisans. Leur penchant , sans l'aide de la réflexion , les porte à obliger leurs semblables , ou du moins à ne pas leur déplaire. Ils pardonnent volontiers les offenses , parce qu'ils n'ont presque point la force de se venger : heureuse impuissance , qui devrait être le partage de tous les hommes en place ! * *M. S. de Castres.*

TERREUR, voyez ALLARME.

TÊTU, OBSTINÉ.

Ces épithètes marquent un défaut qui consiste dans un trop grand attachement à son sens. Mais dans un têtù ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de soi-même , qui fait que , se consultant seul , il ne compte pour rien le sentiment d'autrui. Dans un obstiné , ce défaut me paroît provenir d'une espèce de mutinerie affectée qui le rend intraitable , & qui , tenant un peu de l'impolitesse , fait qu'il ne veut jamais céder. * *M. L. Girard. Voyez Entêté. Opiniâreté.*

Ffiv

THEÏSME.

Le Théïsme est le terme dont on se sert pour exprimer le sentiment de ceux qui admettent l'existence de Dieu.

Il est aisé de prouver que le Théïsme est préférable à l'Athéïsme ; & qu'il est plus avantageux , soit pour les sociétés , soit pour les princes , soit pour les particuliers , d'admettre l'existence d'un Dieu que de la rejeter.

1^o Une société d'Athées a un principe de moins pour arrêter la corruption des mœurs, qu'une société de Théïstes. La raison , le desir de la gloire , la crainte des peines séculières sont les seuls motifs qui peuvent empêcher le crime dans une société d'Athées. Dans une société de Théïstes la crainte des jugemens d'un Etre suprême, se trouvant jointes à tous ces principes , leur donne une nouvelle force....

2^o Les princes ont plus d'intérêt que qui que ce soit , à l'établissement de la croyance d'une Divinité suprême. Les Athées eux-mêmes en conviennent ; puisqu'ils disent que l'idée d'une Divinité doit son origine aux artifices & aux desseins des politiques , qui par-là ont voulu rendre sacrée l'obéissance dûe aux Souverains.

3^o Rien de plus avantageux ni de plus

consolant pour les particuliers que le Théïsme. L'homme qui est exposé à tant de miseres dans le cours de cette vie, a un motif de consolation, en croyant une Divinité pleine de justice & de bonté, qui peut mettre fin à tous ses maux. L'homme vertueux, qui est ordinairement en bute à la contradiction des méchans, se soutient dans la pratique de la vertu, par l'idée d'une Divinité qui récompense les bonnes actions & qui punit les mauvaises : pour lui la mort est le commencement d'une nouvelle vie & d'un bonheur éternel.... Enfin le Théïste peut tout au plus risquer quelque chose pour gagner infiniment ; & l'Athée aime mieux perdre tout que de rien risquer. L'un est nourri d'une espérance flatteuse ; l'autre attend & desire l'anéantissement qu'on ne peut regarder comme un avantage, & dont on n'a d'ailleurs aucune certitude. * *Traité de la véritable religion. Voyez Déïsme.*

TIMIDITÉ,

La timidité est la crainte de déplaire. Elle vient du peu d'usage du monde, & quelquefois de l'ignorance. Elle est la sœur de la modestie, du moins se ressemblent-elles beaucoup. ***

La timidité a toutes les apparences de

la modestie ; mais ce ne sont souvent que de fausses apparences. Elle ne suppose pas toujours l'exemption d'orgueil ou de présomption , encore moins l'exemption de vanité. J'ai vu des gens timides étonnés eux-mêmes de se trouver tels , parce qu'ils sçavoient bien , disoient ils , qu'ils ne manquoient pas d'esprit , & qu'ils n'étoient pas plus dépourvus que d'autres des moyens de plaire. Il y a donc des timides présomptueux. Loin de l'occasion , ils s'animent par la vue & le sentiment de leur prétendu mérite. Ils croient qu'ils vont se présenter en compagnie avec assurance , & y parler avec liberté ; mais à peine y sont-ils , qu'ils se démontent & s'étourdissent.

D'autres , & c'est le grand nombre , ont plus de vanité que de présomption. Ils ne sont timides que parce qu'ils veulent trop plaire , & qu'ils sont trop sensibles aux jugemens qu'on peut faire d'eux. Ils ne parlent qu'en tremblant , parce qu'ils ne sçavent comment on prendra ce qu'ils disent , & s'il est propre à leur faire honneur.

La présomption produit le mépris des autres , & par-là le manquement aux égards qui leur sont dûs. Le défaut d'une juste confiance en soi-même produit une pudeur niaise & un embarras ridicule. Ainsi il faut avoir bonne opinion des autres , &

n'avoir pas trop mauvaise opinion de soi-même. * *M. L. Trublet.*

C'est l'ignorance qui donne de la foiblesse ou de la crainte ; les connoissances donnent de la hardiesse & de la confiance. Rien n'étonne une ame qui connoît toutes choses avec distinction. * *La Rochefoucault.*

La timidité fait souvent un sot d'un homme de mérite , en lui ôtant la présence d'esprit , & la confiance nécessaire dans le commerce du monde. * *Id.*

La timidité est nuisible à ceux qui veulent faire fortune ; ils lui sacrifient continuellement leurs intérêts. Un homme timide aime mieux se contenter du nécessaire , que d'aller demander un emploi , une grace qu'il pourroit facilement obtenir. Si on lui doit , & qu'il se trouve pressé d'argent , il n'ose demander sa dette , pour si peu qu'il respecte ou qu'il craigne son débiteur. S'il aime la vertu , & qu'il se trouve avec des libertins , il n'osera prendre sa défense , s'ils l'attaquent. Enfin l'homme timide ose à peine se défendre soi-même lorsqu'il est attaqué. * *La Housfaye.*

TOLÉRANCE.

La tolérance est en général la vertu de tout être foible , destiné à vivre avec des

êtres qui lui ressemblent. L'homme , si grand par son intelligence , est en même tems si borné par ses erreurs & par ses passions , qu'on ne sçauroit trop lui inspirer pour les autres cette tolérance & ce support dont il a tant besoin pour lui-même , & sans lesquels on ne verroit sur la terre que troubles & dissensions. C'est en effet pour les avoir proscrites , ces douces & conciliantes vertus , que tant de siècles ont fait plus ou moins l'opprobre & le malheur des hommes ; & n'espérons pas que sans elles nous retablissions jamais le repos & la prospérité. * *M. Romilly le fils.*

La charité que l'on doit avoir pour son prochain , doit porter à tolérer ses défauts. C'est un précepte de porter les fardeaux les uns des autres. * *M. Nicole.*

Nous sommes obligés d'avoir de la tolérance pour nous-mêmes , de nous souffrir en paix , & d'attendre avec patience que Dieu nous guérisse de certains défauts , & de ne pas nous impatienter de nos propres imperfections : à plus forte raison devons-nous avoir pour les autres les mêmes égards & la même tolérance. Pour s'établir dans cette disposition , il est bon de se souvenir que nous avons besoin nous-mêmes qu'on nous supporte. * *Id.*

Le moyen de souffrir avec moins de peine les défauts des autres , c'est d'un côté.

de bien connoître sa propre foiblesse, sa propre corruption, ses propres ténèbres, ses infidélités & son peu de fermeté pour le bien ; c'est de l'autre de tâcher d'élever son ame jusqu'au sanctuaire où Dieu régle, selon ses desseins éternels, les événemens du monde, & fait même servir les défauts des hommes à l'exécution de ses conseils. * *Id.*

Ce n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soi-même, & avec les autres, de ne choquer personne ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toute sorte d'humeurs & de caprices. Il faut s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se mettent en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & désagréable. Les uns seront passionnés, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison ; les autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns penseront d'une manière, les autres d'une autre. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais réflexion sur la manière dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déférences excessives. Quelle espérance de vivre en repos, si tous

ces défauts nous ébranlent , nous troublent , nous renversent , & font sortir notre ame de son affiette. Il faut donc les tolérer , les souffrir avec patience & sans se troubler , si nous voulons posséder nos ames ; mais cette patience , cette grande humanité n'est pas une vertu bien commune.

Un des principaux moyens de l'acquiescer , c'est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous , & considérer que les défauts étant aussi communs , c'est une sottise d'en être surpris , & de ne pas les tolérer : que quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres , ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont , & ne nous font aucun mal. Que nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies , mais aussi comme des maladies qui nous sont communes ; car nous y sommes sujets comme eux : il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables ; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement , nous en avons peut-être de plus grands. Les défauts des autres , si nous pouvions les regarder d'une vue tranquille & charitable , nous seroient des instructions d'autant plus utiles , que nous en verrions bien mieux la difformité des nôtres , dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. * *Id.*

On doit aimer les hommes , plaindre ceux qui sont dans l'erreur , tâcher de les en retirer , mais ne point les persécuter. Voulez-vous ramener les Protestans à la Foi catholique ? Cherchez les moyens capables de les persuader ; usez de douceur , de patience avec eux. La persuasion seule fait les croyans , & la persécution ne fait que des hypocrites. . . . Les Protestans sont dans l'erreur , j'en conviens ; mais ils y sont de bonne foi , & de si bonne foi , qu'ils souffriroient plutôt la mort , que de changer de croyance. Ce n'est donc point par l'intolérance & la persécution , qu'on viendra jamais à bout de les convertir. Les meilleures armes , qu'on puisse employer contre eux , sont la douceur , la tendresse , la raison , l'exemple des vertus , la charité. * *M. S. de Castres.*

La vraie religion force les cœurs par l'attrait de la douceur & de la vertu. La vérité , pour se soutenir , n'a besoin que de n'être pas opprimée , & n'a jamais besoin d'opprimer pour s'étendre. Ceux qui ont conseillé d'opprimer les Huguenots , ont fait un grand mal à la France , & un plus grand mal encore à l'Eglise. Ils haïssent notre religion : il falloit la leur faire aimer. Les vérités catholiques sont bien plus belles , quand elles sont environnées d'honneurs & de dignité. * *M. la Beaumelle.*

Il est impossible que l'intolérance n'endurcisse pas l'âme. Comment chérir tendrement les gens qu'on réproche ? Les aimer, ce seroit haïr Dieu qui les punit. Ah ! n'ouvrons pas si légèrement l'enfer à nos frères : jugeons les actions, & non pas les hommes. Si l'enfer étoit destiné pour ceux qui se trompent, quel mortel pourroit l'éviter ? * *J. J. Rousseau.*

Les philosophes ne cessent de prêcher la tolérance. Pourquoi tant crier, disent-ils, contre les Luthériens, les Calvinistes, les Déistes, &c ? Laissez-les tranquilles ; ils sont aussi honnêtes gens que les Catholiques ; ils payent les impôts sans murmurer, obéissent au prince, & se conduisent en bons citoyens. Et vous, messieurs les esprits sages, pourquoi criez-vous tant contre les prêtres, les moines & les ignorans ? Que n'usez-vous envers eux de cette tolérance que vous élevez si haut ? Pourquoi vous déchaînez-vous les uns contre les autres ? Le premier devoir d'un homme tolérant est de l'être à l'égard de ceux à qui il recommande la tolérance. * *M. S. de C.*

J'aime à voir un homme zélé pour l'avancement des bonnes mœurs, & l'intérêt commun du genre humain. Mais lorsqu'il emploie les roues & les gibets ; qu'il emprisonne ceux qu'il lui plaît de nom-

mer.

mer *hétérodoxes*, confisque leurs biens ; ruine leur famille, & les condamne au feu, pour sauver leurs âmes, je ne sçau-rois m'empêcher de dire à haute voix , quelque bonne opinion qu'il ait de sa créance & de sa piété , que l'une est vaine, & l'autre frivole , ou plutôt criminelle.

* *M. Adisson.*

La tolérance est, sans contredit, au nombre des devoirs, je ne dis pas du philosophe , mais même du Chrétien. C'est une vertu réelle , qui appartient à la morale évangélique , aussi nécessairement que la charité ; ou pour mieux dire , la tolérance n'est autre chose que la charité même , avec cette différence que les devoirs de cette dernière sont plus étendus. Tout homme qui pratique la charité chrétienne , est nécessairement tolérant ; car qu'est-ce que la charité , si ce n'est l'amour des hommes , l'indulgence & la bienfaisance ? * *M. S. de C.*

Presque par-tout l'Evangile , les Apôtres & les Peres prêchent la douceur & la tolérance. S. Paul & S. Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter des fonctions de sa place en gagnant les hommes par la persuasion , & non par la contrainte. Les évêques , ajoutent-ils , ne règnent que sur ceux qui le veulent ; bien différens en

D. des Pas. T. II.

G g

cela, des rois qui règnent sur ceux qui ne le veulent pas. * *M. Helvétius.*

Qu'y a-t-il de plus naturel que de nous supporter mutuellement, & de nous dire à à nous-mêmes, avec autant de vérité que de justice : « Pourquoi celui qui se trompe, » cesseroit-il de m'être cher ? L'erreur ne » fut-elle pas toujours le triste apanage » de l'humanité ? Combien de fois j'ai cru » voir le vrai, où, dans la suite, j'ai reconnu » le faux ? Combien j'en ai condamné dont » j'ai depuis adopté les idées ? Ah ! sans » doute je n'ai que trop acquis le droit de » me défier de moi-même ; & je me garderai de haïr mon frere, parce qu'il » pense autrement que moi. » * *M. Romilly le fils.*

L'erreur ne peut trouver grace à nos yeux. Cependant, quoi de plus pardonnable, lorsqu'elle est involontaire, & qu'elle s'offre à nous sous les apparences de la vérité ? Les hommages que nous lui rendons, n'est-ce pas à la vérité même que nous voulons les adresser ? Un prince n'est-il pas honoré de tous les honneurs que nous faisons à celui que nous prenons pour lui-même ? Notre méprise peut-elle affaiblir notre mérite à ses yeux, puisqu'il voit en nous le même dessein, la même droiture que dans ceux qui, mieux

instruits ; s'adressent à sa personne ? Je ne vois pas de raisonnement plus fort contre l'intolérance : on n'adopte point l'erreur comme erreur ; on peut quelquefois y persévérer par des motifs intéressés , & c'est alors qu'on est coupable. Mais je ne conçois pas ce qu'on peut reprocher à celui qui se trompe de bonne foi , qui prend le faux pour le vrai , sans qu'on puisse l'accuser de malice ou de négligence. * *Id.*

TOMBEAUX.

Quand je me trouve dans ces lieux où l'on voit épars les débris de l'espèce humaine, j'entre dans une confusion d'idées, une rêverie profonde , une sombre & douce mélancolie qui , repliant en quelque sorte mon ame sur elle-même , semble en suspendre les opérations , pour les tenir dans un enchantement mêlé de plaisir & d'horreur.

Ces amas d'os & de poussière ont une éloquence muette , qui me convainc bien mieux du néant de tout ce qui nous éblouit ici-bas , que ne le pourroit faire toute la morale du Portique.

Honneurs , dignités , richesses , plaisirs , vains prestiges ! non , votre éclat & vos attraits ne me touchent point : ne fou-

G g ij

lé-je pas aux pieds ceux qui goûterent autrefois vos trompeuses douceurs?

Un Persan *, aussi distingué par sa naissance que par la pénétration & la solidité de son esprit , ayant vu Rome dans sa splendeur , l'empereur lui demanda ce qu'il pensoit des magnificences qui s'y étoient offertes à sa vue , & s'il ne souhaiteroit pas y fixer son séjour ? « Seigneur , » lui répondit le sage Persan , rien n'est » comparable aux beautés qui se sont présentées à mes yeux ; mais vous l'avouerez-je ? je n'en ai été ni ébloui ni touché. Au milieu des obélisques , des arcs » de triomphes , des palais , des temples » & des autres édifices que cette illustre » métropole renferme dans son sein , j'ai » vu des tombeaux : puisque l'on meurt à » Rome , comme en Perse , toutes les beautés de Rome s'éclipsent à mes yeux. »

Telles sont les seules & véritables idées que la vue des tombeaux doit inspirer à tout esprit sensé.

Je considère les cendres que couvrent les plus superbes monumens : j'y cherche des restes de la grandeur qui les anima ; mais je ne vois point de distinctif entre celles des dieux de la terre , & celles du pauvre.

(a) *Hormisdas. Voyez Ammien Marcellin.*

Quelques inscriptions que le tems n'a point encore enviées au marbre & à l'airain, attirent mes regards : j'en approche ; & j'apprends que des hommes, autrefois célèbres, mais qui nous sont entièrement inconnus, sont nés dans l'un des instans de l'immuable éternité, ont vécu, & sont morts. C'est tout ce que leur faste a pu laisser de plus flateur pour leur ombre, en descendant dans le tombeau. * *M. L. de Londres.*

Philippe, roi de Macédoine, étant tombé, & voyant l'étendue de son corps tracée sur la poussière, s'écria : « Grands dieux ! que nous tenons peu de place dans cet univers ? »

T O N. [*bon*]

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens, il n'est point d'homme de bon ton. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & peut-être tous les jargons différens ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton*, que le genre de conversation dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement : or, le bon ton ainsi défini, n'appartient à nulle

classe d'hommes en particulier , mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes , & qui , puisées dans des arts & des sciences , telles que la métaphysique , la guerre , la morale , le commerce , la politique , présentent toujours à l'esprit des objets intéressans pour l'humanité. Ce genre de conversation , sans contredit le plus intéressant , n'est pas le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit ; & celui des gens d'esprit , simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés font , à cet égard , comme les paysans de diverses provinces , qui parlent plus volontiers le patois de leur canton , que la langue de leur nation , mais préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le bon ton est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien ; & ce ton est celui des gens d'esprit. * *M. Helvétius.*

On dira peut-être qu'aucune société n'accuse les gens du monde de mauvais ton. Si la plupart des sociétés se taisent , à cet égard , c'est que la naissance & les dignités leur en imposent , les empêchent de manifester leurs sentimens , & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre , qu'on interroge un homme

de bon sens ? Le ton du monde , dira-t-il , n'est le plus souvent qu'un persifflage ridicule. Ce ton , usité à la cour , y fut sans doute introduit par quelque intrigant , qui , pour voiler ses menées , vouloit parler sans rien dire. Dupes de ce persifflage , ceux qui le suivirent , sans avoir rien à cacher , emprunterent le jargon du premier , & crurent dire quelque chose , lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés... Les gens en place , pour détourner les grands des affaires sérieuses , & les en rendre incapables , applaudirent à ce ton , permirent qu'on le nommât *esprit* , & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais quelque éloge qu'on donne à ce jargon , si , pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie , on les traduisoit dans une autre langue , la traduction dissiperait le prestige ; & la plupart de ces bons mots se trouveroient vuides de sens. Aussi bien des gens ont , pour ce qu'on appelle *les gens brillans* , un dégoût très-marqué , & répète-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand le *bon ton* paroît , le *bon sens* se retire.

Le vrai bon ton est celui des gens d'esprit , de quelque état qu'ils soient. * *Id.*

Gg iv

Le bon ton , ou plutôt ce qu'on appelle ainsi , consiste à dire agréablement des riens ; à ne se pas permettre le moindre propos sensé , si on ne le fait excuser par les graces du discours , à voiler enfin la raison , quand on est obligé de la produire , avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois , quand il s'agissoit d'exprimer quelqu'idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire , que la médisance même cesseroit de plaire , si elle en étoit dépourvue. * *M. Duclos.*

TORT, INJURE.

Le tort regarde particulièrement les biens & la réputation ; il ravit ce qui est dû. L'injure regarde proprement les qualités personnelles ; elle impute des défauts. Le premier nuit ; la seconde offense.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de tort que la colere d'un ennemi. La plus grande injure qu'on puisse faire à un honnête homme , est de se défier de sa probité. * *M. L. Girard.*

TRAHISON.

La trahison est une perfidie , un manque de fidélité plus ou moins grande envers son prince , sa patrie , ses amis , celui

en un mot qui avoit mis sa confiance en nous.

Quand nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison , notre propre intérêt devroit nous la faire rejeter. Personne n'aime les traîtres , pas même ceux qui les emploient. On sçait la réponse de Philippe, roi de Macédoine à deux misérables , qui , lui ayant vendu leur patrie , se plaignoient à lui de ce que ses soldats les traitoient de *traîtres*. « Ne prenez pas » garde , leur dit-il , à ce que disent ces » gens grossiers , qui appellent chaque chose » par son nom. » Voyez *Perfidie*.

TRANQUILLITÉ.

La tranquillité exprime une situation de l'ame, exempte de trouble & d'agitation. Les hommes vertueux & désintéressés jouissent ordinairement de la tranquillité. Voyez *Loisir*.

TRAVAIL.

L'homme est né pour le travail , comme il est né pour la société. N'être point occupé , & n'exister pas , est la même chose pour l'homme. Toute la différence consiste dans les occupations douces ou tu-

multueuses , dangereuses ou utiles. * *M. de Voltaire.*

Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel :
 Le repos est, dit-on, le partage du ciel.
 Je n'en crois rien du tout. Quel bien imaginaire
 D'être, les bras croisés, pendant l'éternité ?
 Est-ce dans le néant qu'est la félicité ?
 Dieu seroit malheureux, s'il n'avoit rien à faire :
 Il est d'autant plus Dieu, qu'il est plus agissant.
Id.

L'homme regarde le travail comme une peine, & conséquemment comme l'ennemi de son repos : c'est au contraire la source de tous ses plaisirs, & le remède le plus sûr contre l'ennui. Nous renfermons en nous-mêmes un principe actif qui nous porte à l'action. Dès que cette activité n'a point d'objet réel, l'esprit se replie en lui-même ; il se trouble ; il s'agite ; & de là naissent l'ennui, les inquiétudes, les appétits bizarres & déordonnés, l'oubli du devoir, & l'habitude du vice. * *M. Neuvillé.*

L'homme laborieux enchaîne le hazard ;
 Arrête la fortune & monte sur son char...
 Le plaisir est enfant du besoin qui l'appelle ;
 Au souffle du desir son feu se renouvelle ;

Le travail nous prépare à sentir ses douceurs ,
Et c'est pour le travail qu'il prodigue ses fleurs,
De l'oïse mollesse il ne fond point la glace ;
Et lorsqu'elle jouit , c'est l'ennui qu'elle embrasse.

* *M. Sabatier.*

Le travail du corps délivre des peines
de l'esprit , & c'est ce qui rend les pauvres
heureux. * *La Rochefoucault.*

» Le travail & le plaisir, très-diffemblables
de nature , s'associent pourtant de je ne
sçais quelle joncture naturelle». * *Montagne.*

Un des avantages du travail , c'est de
chasser l'ennui ; quand même il n'auroit
point d'autre avantage. Quand il ne seroit
pas le fonds qui manque le moins , comme
dit la Fontaine , il porteroit avec lui sa ré-
compense dans tous les états de la vie ,
autant chez le puissant monarque , que
chez le pauvre laboureur. * *Pens. div.*
Voyez *Ennui.*

Que je méprise un grand , qui , fier de sa noblesse ,
Dort inutile au monde , au sein de la mollesse ;
Un stupide *Crassus* énérvé de langueur ,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur !
Nous admirons l'éclat ; vains juges que nous som-
mes !

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes ;

* *M. Thomas.*

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur.

Le travail entretient ta robuste vigueur.

Hélas ! sans la fanté, que m'importe un royaume ?

On veille dans les cours, & tu dors sous le chaume.

Tu conserves tes sens : chez toi le doux plaisir

S'aiguise par la peine, & vit par le desir.

** Id.*

On ne sçauroit trop estimer le travail. Il est le devoir commun à tous les hommes, l'ennemi des vices & le mobile, ainsi que le maintien de la société. Chacun doit travailler au bien de la patrie ; le laboureur, par ses sueurs ; l'artisan par son industrie ; le sçavant, par ses veilles ; le ministre par sa prévoyance ; le Souverain par ses bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'est pas le séjour de l'oïveté. Le ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit les saisons ; la terre, dans un enfantement continuel engendre des plantes & des fleurs ; la mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, se prête au transport de nos vaisseaux, & nous renvoie une partie des richesses qui sont dans son sein. Notre corps même, par la circulation de son sang ; & notre ame, par le renouvellement assidu de ses desirs & de ses pensées, nous instruisent que tout être naît pour travailler. L'abeille

compose son miel, le ver sa soie, l'araignée sa toile; le bœuf trace des sillons; le cheval porte des fardeaux; le castor se bâtit des maisons; le renard vit de son industrie; & il n'y a pas jusqu'à la fourmi qui ne condamne le paresseux. * *M. Caraccioli.*

Le travail est le spécifique universel pour tous les maux auxquels notre ame est nécessairement assujettie; la crainte, le chagrin, & l'ennui. Le plaisir nous distrait; mais s'il nous occupe, ce n'est que pour des instans. Replongés bientôt dans l'abîme de nos ennuis, & souvent même au milieu des divertissemens les plus actifs, nous sentons le besoin d'une occupation plus sérieuse, qui puisse remplir le vuide de notre ame, & nous aider à supporter la vie. Les malheurs attachés à la condition humaine exigent de nous un remède journalier, qui puisse du moins pallier nos maux, & nous empêcher d'en être accablés; ce remède, c'est le travail. * *Pens. & Réfl. mor.*

Comme on s'occupe par différens motifs, on travaille aussi de différentes manières. Ceux qui ne travaillent que pour s'instruire & acquérir des connoissances, observent beaucoup, & n'écrivent guères; ceux au contraire, qui ne travaillent que pour se faire une réputation brillante,

écrivent beaucoup, & observent peu. * *Ibid.*

Il n'y a rien de plus honteux, ni même de plus injuste, que de faire manger le pain de la république à des gens qui ne contribuent point à l'enrichir par leur travail. * *Marc-Aurele.*

Il est honteux de se reposer avant que d'avoir travaillé. Le repos est une récompense qu'il faut avoir méritée. On lit sur une cornaline représentant *Hercule*, cette sentence grecque, « La source de la gloire » & du bonheur est dans le travail ; » vérité de tous les tems, & de tous les âges ! Il faut même se persuader que le travail est une des sources du plaisir, & peut-être la plus certaine. Une vie oisive doit être nécessairement une vie triste. Je demande aux gens riches, & désœuvrés, si leur état est heureux ? L'ennui qui les consume, me prouve bien le contraire. * *Pens. div.*
Voyez *Oisiveté.*

TRISTESSE.

La tristesse est un abattement de l'ame, causé par de grandes afflictions ; c'est une espece de maladie épidémique, dont les progrès sont aussi rapides qu'étonnans. Contraire aux autres maladies, elle se communique par les yeux & par les oreilles ; & il suffit de voir ou d'entendre une per-

sonne sincèrement affligée, pour s'attrister avec elle. La vue des effets des autres passions n'est pas de même contagieuse. Un homme se livre en notre présence aux mouvemens de la plus violente colere, & il nous laisse dans une parfaite tranquillité. Un autre est transporté de la joie la plus vive, & nous demeurons sérieux. Mais les pleurs, même ceux d'une personne qui nous est indifférente, ont presque toujours le privilège de nous toucher. Nés pour la peine & pour les souffrances, nous lisons douloureusement notre destination dans le sort des malheureux; & les infortunes des autres sont un miroir dans lequel nous contemplons avec amertume les misères attachées à notre condition. ***





VALEUR-GUERRIERE.

JE distingue deux fortes de valeur-guerrière ; l'une que j'appellerai *courage*, à son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps : celle-ci nous est donnée par la nature ; c'est elle qui distingue le dogue du barbet & de l'épagneul. Le propre nom de ce *courage* est la *férocity* ; & il est, par conséquent, un vice. L'autre espece de valeur, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui, pénétrée de la justice d'une cause, de la nécessité & de la possibilité de la défendre, & la croyant supérieure aux avantages de sa vie particulière, expose celle-ci pour obtenir l'autre, en faisant servir toutes ses lumieres au choix des moyens prudens qui conduisent à son but.

Le courage féroce est la valeur ordinaire du soldat ; c'est un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui sera d'autant plus violent, que les passions seront plus vives, qu'elles auront été moins domptées ; en un mot, moins l'individu aura eu de l'éducation, plus il sera barbare. Voilà pourquoi les rustres
des

des provinces éloignées du centre d'un Etat policé, & les montagnards, sont plus courageux que les artisans des grandes villes. * *Le P. Castel.*

VALEUR, COURAGE, BRAVOURE.

Le courage est dans tous les événemens de la vie; la bravoure n'est qu'à la guerre; la valeur, par-tout où il y a un péril à affronter, & de la gloire à acquérir.

Après avoir monté vingt fois le premier à l'assaut, le brave peut trembler dans une forêt battue de l'orage, fuir à la vue d'un phosphore enflammé, ou craindre les esprits; le courage ne croit point à ces rêves de la superstition & de l'ignorance : la valeur peut croire aux revenans ; mais alors elle se bat contre le phantôme.

La bravoure se contente de vaincre l'obstacle qui lui est offert ; le courage raisonne sur les moyens de le détruire ; la valeur le cherche, & son élan le brise, s'il est possible.

La bravoure veut être guidée ; le courage sçait commander, & même obéir ; la valeur sçait combattre.

Le brave, blessé, s'enorgueillit de l'être ; le courageux rassemble les forces que lui laisse encore sa blessure, pour servir sa

D. des Pas. T. II.

H h

patrie : le valeureux songe moins à la vie qu'il va perdre , qu'à la gloire qui lui échappe.

La bravoure victorieuse fait retentir l'arene de ses cris guerriers ; le courage triomphant oublie son succès , pour profiter de ses avantages : la valeur couronnée soupire après un nouveau combat.

Une défaite peut ébranler la bravoure ; le courage sait vaincre, & être vaincu, sans être défait : un échec désole la valeur, sans la décourager.

L'exemple influe sur la bravoure : l'exemple ne rend pas valeureux ; mais les témoins doublent la valeur : le courage n'a besoin ni de témoins ni d'exemples.

L'amour de la patrie & la santé rendent braves : les réflexions, les connoissances, la philosophie, le malheur, & plus encore, la voix d'une conscience pure, rendent courageux ; la vanité noble, & l'espoir de la gloire produisent la valeur.

Les trois cents Lacédémoniens de Thermopiles, (celui qui échappa même) furent braves. *Socrate* buvant la ciguë, *Regulus* retournant à Carthage, *Titus* s'arrachant des bras de *Bérénice* en pleurs, ou pardonnant à *Sextus*, furent courageux. *Hercule* terrassant les monstres, *Persee* délivrant *Andromède* ; *Achille* courant aux remparts de Troie, sûr d'y périr, éton-

merent les siècles passés par leur valeur.

Comparons à présent le courage & la valeur, dans d'autres circonstances de la vie.

Le valeureux peut manquer de courage ; le courageux est toujours maître d'avoir de la valeur.

La valeur sert au guerrier qui va combattre ; le courage à tous les êtres qui, jouissant de l'existence, sont sujets à toutes les calamités qui l'accompagnent.

Que vous serviroit la valeur, *amant* que l'on a trahi ? *pere* éploré, que le sort prive d'un fils ? *pere* plus à plaindre, dont le fils n'est pas vertueux ? O fils désolé ! qui allez être sans *pere* ni *mere* ; *ami*, dont l'*ami* craint la vérité ; ô *vieillards* ! qui allez mourir ; infortunés, c'est du courage que vous avez besoin !

Contre les passions, que peut la valeur sans le courage ? Elle est leur esclave, & le courage est leur maître.

La valeur outragée, se venge avec éclat, tandis que le courage pardonne en silence.

Près d'une maîtresse perfide, le courage combat l'amour, tandis que la valeur combat le rival.

La valeur brave les horreurs de la mort ; le courage, plus grand, brave la mort & la vie.

Enfin on peut conclure que la bravoure

H h ij

est le devoir d'un soldat ; le courage , la vertu du sage & du héros ; la valeur , celle du vrai chevalier. * *M. de Pezai.* Voyez *Courage. Bravoure.*

VANITÉ, VAIN.

La vanité , qu'on confond souvent avec l'orgueil , est l'étalage de nos avantages , c'est une envie d'occuper les hommes de soi... Elle ne respire qu'exclusions & préférences ; exigeant tout , & n'accordant rien , elle est toujours inique. * *J. J. Rousseau.*

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines ; & il n'y a personne de si parfait & de si fêté , à qui elle ne donne plus de chagrins que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelqu'heureux sur la terre , à coup sûr , cet heureux-là n'étoit qu'un sot.

Il n'y a pas de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou , hors la vanité ; pour celle-ci , rien n'en peut guérir que l'expérience , si toutefois quelque chose en peut guérir. * *Id.* Voyez *Orgueil.*

Tout ce qui appartient à l'homme vain , est toujours , dans son idée , ce qu'il y a de mieux en chaque genre. Ses maisons sont plus belles que celles des autres ; son équipage est plus brillant ; ses meubles sont

mieux choisis ; ses habits d'un plus grand goût ; ses chevaux & ses chiens de meilleure race. * *M. Hume.*

Je ne sçais si, de tous les défauts de l'homme, la vanité n'est point celui qui fait commettre le plus de crimes. Combien de gens y a-t-il qui commencent une injustice avec une pleine persuasion qu'ils agissent justement ? Ils connoissent bientôt qu'ils se sont trompés ; mais leur vanité ne permettant pas qu'ils reconnoissent leur faute, ils continuent l'injustice, afin d'empêcher qu'on ne sçache qu'ils l'ont commencée mal-à-propos. Chacun aime mieux sauver sa réputation que celle de son prochain ; & de-là viennent les chicanes infinies des délateurs, qui sentent qu'ils ont calomnié, & qui craignent d'en être convaincus. * *Réfl. sur les Mœurs.*

Les deux passions qui gouvernent les hommes, les deux sentimens de l'ame, l'amour & l'ambition, que les richesses favorisent, & en même tems dégradent ; quel parti en tirons-nous ? Elles nous ont été données, l'une pour notre bonheur, & l'autre pour notre élévation. Les sentimens du cœur font la félicité de l'homme ; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité, la gloire des petites ames, est devenue le ressort des esprits médiocres ; & la vraie grandeur est ignorée. Les hommes, qui

mettent tant de délicatesse dans l'amour ; en mettent si peu dans l'ambition ; & ils sont aussi flattés d'une place achetée , que d'une place méritée. Les hommes ne veulent qu'être élevés ; ils ne se soucient pas d'être grands. Ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche , mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchemens où les passions se fortifient.

On remarque bien de la différence entre la vanité d'un homme d'esprit , & celle d'un sot ; si on les considère du côté de l'esprit ; mais elles sont les mêmes , considérées du côté du cœur ; d'où il s'enfuit qu'elles ne diffèrent l'une de l'autre , que dans ce qu'elles ont de moins essentiel ; car l'essentiel de la passion est dans le cœur. La vanité d'un sot & celle d'un homme d'esprit consistent également à désirer l'éclat , la distinction ; mais celle-ci est éclairée & bien placée. Elle a pour objet cet éclat , cette distinction qui résultent des choses vraiment estimables en elles-mêmes. Au contraire , la vanité d'un sot est bornée à des choses frivoles , à de petits objets. L'homme d'esprit désire la réputation d'homme d'esprit. Il ambitionne que l'ouvrage qu'il a composé , soit préféré à ceux de ses rivaux , &c. Le sot veut passer pour riche ; pour avoir la meilleure

table, la plus belle maison, le plus superbe équipage. * *M. L. Trublet.*

VARIATION, CHANGEMENT.

La variation consiste à être tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre ; le changement consiste seulement à cesser d'être le même.

C'est varier dans ses sentimens, que de les abandonner & de les reprendre successivement. C'est changer d'opinion, que de rejeter celle qu'on avoit embrassée, pour en suivre une nouvelle.

Les variations sont ordinaires aux personnes qui n'ont point de volonté déterminée ; le changement est le propre des inconstans.

Qui n'a point de principes certains, est sujet à varier : qui est plus attaché à la vérité, n'a pas de peine à changer de doctrine. * *M. L. Girard. Voyez Changement.*

VARIATION, VARIÉTÉ.

Les changemens multipliés dans une même chose, font la variation. La multitude de différentes choses fait la variété. La variation du tems est insupportable à certains tempéramens ; la variété des objets rend le spectacle de la nature toujours

HH iv

intéressant. La variété des opinions cause souvent des variations dans la conduite. ***

VÉNÉRATION, RESPECT.

Ce sont des égards qu'on a pour les gens ; mais on leur témoigne de l'estime par la vénération , & on leur marque de la soumission par le respect.

Nous avons de la vénération pour les personnes en qui nous reconnoissons des qualités éminentes ; & nous avons du respect pour celles qui sont fort au-dessus de nous , ou par leur naissance , ou par leur poste.

L'âge & le mérite rendent vénérable ; le rang & la dignité rendent respectable.

La gravité attire la vénération du peuple ; la crainte qu'on lui inspire le tient dans le respect. * *M. L. Girard. Voyez Respect.*

VENGEANCE.

La vengeance est une peine qu'on fait souffrir à son ennemi , soit par raison , soit par ressentiment d'une offense qu'on a reçue. ***

La vengeance est naturelle ; mais j'entends la voix des sages qui me disent qu'il est beau de pardonner , qu'on doit de l'in-

Indulgence à ceux qui nous ont manqué en des choses legeres , & du mépris à ceux qui nous ont réellement offensés. L'homme, qui a profité des lumieres de tous les siècles , condamne ce qui n'est que pure vengeance : celles qui partent d'une ame basse & lâche , il les abhorre , & les compare à des flèches honteusement tirées pendant la nuit. Enfin il est démontré que les personnes d'un esprit vindicatif ressemblent aux prétendus forciers qui font des malheureux , & qui à la fin sont malheureux eux-mêmes. Je conclus donc que c'est une grande vertu d'opposer la modération à l'injustice qu'on nous a faite. * *M. D. J.*

La vengeance paroît être de droit naturel , & semble remettre les choses dans l'ordre : c'est , en grande partie , ce qui fait l'héroïsme du pardon des injures. Pour étouffer son ressentiment , il faut sacrifier , en quelque sorte , la raison à la vertu. Cependant , à le bien prendre , la raison elle-même veut qu'on pardonne à ses ennemis. En effet , s'il est un ordre divin dans le système moral de ce monde , ainsi que dans le système physique , le seul arrangement des choses amenera notre vengeance , sans que nous y ayons nulle part. Si l'injure , qui nous a été faite , est un désordre dans la nature , la nature elle-même est intéressée à prendre notre cause

en main, en punissant l'injure, & recom-
pensant notre modération. D'ailleurs il y a
toujours de l'injustice dans la vengeance ;
il est impossible qu'elle se tienne dans des
bornes : si elle étoit capable de se mar-
quer un point, elle pourroit aussi aisément
ne pas y aller que s'y arrêter. Un homme
qui se croit offensé, n'a pas assez de sens
froid pour prendre en main le compas de
proportion, & mesurer sa vengeance sur
les dimensions de l'offense. Il n'y a donc
que la souveraine Sagesse qui préside au
gouvernement de ce monde, qui puisse
punir l'insolent selon la grandeur de son
insolence. Elle seule peut juger de l'éten-
due de son intention de nous nuire, qu'il
nous est impossible de sçavoir, & qui est
cependant dans la vraie mesure de la ven-
geance. Faire du bien à ses ennemis, ce
n'est pas seulement exercer un acte de la
plus étonnante générosité, c'est être un
excellent politique, c'est entendre ses in-
térêts dans la dernière justice. Il n'est point
en effet d'ennemi qui ne cessât de l'être,
qui ne nous voulût du bien, s'il nous
voyoit occupés du soin de lui faire plaisir.

* *Nouvelle Théorie de l'homme.*

Faire du bien à son ennemi, est l'uni-
que vengeance permise aux Chrétiens ;
nous avons là-dessus l'ordre de *Jésus-Christ*
(*Matt. V, v: 44.*) On a raison d'être fur-

pris que des hommes éclairés par les lumières de l'Evangile, trouvent cet ordre trop rigide, tandis qu'on remarque parmi les payens grand nombre de leçons sur le pardon des injures, & plusieurs exemples de méchans même comblés de bienfaits par ceux qu'ils avoient maltraités. *

Les grands hommes, un *Chrysispe*, un *Thalès*, un *Socrate*, qui, quoiqu'enfermé dans une prison, se garderoit bien, quand même il le pourroit, de faire avaler à celui qui l'a calomnié, une partie du poison qu'il va prendre.... Je ne vois que de petits esprits foibles à qui la vengeance paroisse agréable. * *Juvenal, Satyr. xiiij.*

Le mot de *vengeance* est un mot inhumain, quoiqu'il passe pour juste; la vengeance ne diffère de l'injure, que par l'ordre.

Celui qui rend mal pour mal, pèche seulement avec plus d'excuse, mais il ne pèche pas moins. * *Seneque. De Irâ, Lib. II, cap. 32, 34.*

» Je vous montrerai, dit quelqu'un à *Zé-*
» non, ce que c'est que de m'avoir pour
» ennemi. »... Et moi, répondit ce philoso-
» phe, je vous ferai tant de bien, que je
» vous rendrai mon ami. * *Diog. Laërce.* »

» Si je me venge, disoit *Caton*, les
» dieux me puniront, parce que les offen-
» ses qu'on me fait, s'adressent moins à

» moi qu'à eux , comme auteurs des loix
 » qu'on viole pour me nuire. » * *Plutarque.*

On peut , à la vérité , se soustraire à la violence des méchans ; c'est une prudence raisonnable , & une espèce de charité envers eux. On peut encore employer des moyens doux & innocens , pour les empêcher de nous nuire ; mais il n'est point permis de repousser le mal qu'ils veulent nous faire, en leur en faisant à eux-mêmes, & d'user pour cela des moyens violens qui ressentent la vengeance. Le mal qu'on feroit à un autre , à cause de celui qu'il nous auroit fait , ne guériroit pas le mal qu'on auroit souffert. Celui à qui on auroit crevé l'œil , ne recouvreroit pas son œil perdu , en le crevant à son ennemi : ce seroit une vengeance inutile , contraire , non-seulement à la raison , mais à la justice. Il est juste , à la vérité , que les méchans soient punis ; mais il n'est pas juste , ni que cette punition s'exerce par chaque particulier , ni que les personnes intéressées en soient juges. Celui qui se venge , est donc un usurpateur injuste d'un pouvoir qui ne lui appartient pas : il prévient la justice de Dieu , par une usurpation sacrilège ; & au lieu qu'en recevant quelque mal de la part d'un autre , il n'y avoit d'injuste que celui qui le faisoit souffrir , celui qui se venge , se rend l'imitateur de l'in-

justice qu'il condamne. * *M. Nicole.*

Par la vengeance on aigrit d'ordinaire les passions des autres ; au lieu qu'on est obligé de faire tout ce qui est possible pour les calmer. On ne leur donne point par-là l'exemple de la patience qu'on leur doit , & on leur donne lieu de nous prendre pour des gens qui font ce qu'ils peuvent pour nuire à leurs ennemis ; ainsi nous contribuons à leur endurcissement , & nous leur causons infiniment plus de mal qu'ils ne vouloient nous en faire. * *Id.*

Quiconque rend le mal pour le mal , augmente le mal d'autrui , sans diminuer le sien , & se fait un nouveau mal , beaucoup pire que celui qu'il en avoit reçu. Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelqu'outrage , est déjà bien à plaindre ; il a fait une plaie dangereuse à son ame ; il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle : or on lui en fait , en se vengeant de lui : car on augmente sa haine , & son aversion fait sa plaie. Mais de plus , on s'en fait une à soi-même par cette vengeance ; car on se prive par-là du bien de la patience & de la charité , & l'on se rend criminel d'innocent qu'on étoit auparavant. La raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure , ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait , c'est que nous ne sommes point éta-

blis de Dieu , pour être les ministres de sa justice , mais simplement pour être les instrumens de sa miséricorde envers les hommes. C'est aux loix à nous venger dans ce monde , & à Dieu à nous venger dans l'autre. * *Id.*

Une vieille femme , à ce que la fable nous dit , fâchée de se trouver laide , jettâ de dépit son miroir sur le pavé , & le cassa en mille morceaux. Occupée à les regarder , elle ne put s'empêcher de s'apostropher en ces termes : « Qu'ai-je gagné par » ce coup de vengeance ? Il n'a servi qu'à » multiplier ma laideur , & à me la représenter mille fois pour une. »

La plus belle vengeance qu'on puisse tirer de ses ennemis , c'est de profiter de leurs injures , & de se conduire mieux que par le passé. Voyez *Vindictif*.

VÉRACITÉ.

La vérité , ou vérité morale dont les honnêtes gens se piquent , est la conformité de nos discours avec nos pensées ; c'est une vertu opposée au mensonge. Cette vertu consiste à faire en sorte que nos paroles représentent fidèlement , & sans équivoque , nos pensées à ceux qui ont droit de les connoître , & auxquels nous sommes tenus de les découvrir. La vérité , en

fait de conventions , s'appelle communément *fidélité* ; elle consiste à garder inviolablement ses promesses & les contrats ; c'est l'effet d'une même disposition de l'ame de s'engager , & de vouloir tenir sa parole, Mais il n'est pas permis de tenir une convention contraire aux loix naturelles ; car en ce cas elles rendent illicite l'engagement. * *M. D. J.*

Si nous voulons nous faire justice , nous reconnoissons que nous n'aimons pas les choses parce qu'elles sont vraies ; mais que nous les croyons vraies , parce que nous les aimons. . . . Notre volonté s'attache aux objets , indépendamment de leur vérité , & par le seul rapport avec nos inclinations. Mais parce qu'elle n'en pourroit jouir, si elle les regardoit comme faux , elle fait en sorte d'y ajouter l'idée de la vérité pour s'y attacher plus sûrement. *

Les hommes sages sont toujours vrais dans leur conduite & dans leur discours. Ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent ; mais ils pensent tout ce qu'ils disent. Rien n'est plus honteux & plus humiliant pour l'homme , que d'être en contradiction avec lui-même. * *M. S. D. C.*

Le roi Alphonse disoit : « Un prince doit tellement aimer la vérité , que chacune de ses paroles doit avoir autant de

» crédit & de force , que les sermens des
» particuliers.

VÉRITÉ.

La vérité , en morale , est la conformité de la persuasion de notre esprit avec la proposition que nous avançons.

La vérité , en philosophie , est ce qui est , ce qu'on peut assurer qui existe. C'est de cette dernière vérité qu'il est question dans cet article.

Il n'y a , je crois , personne assez dépourvu de raison pour nier qu'il n'y ait du plaisir dans la recherche & la connoissance de la vérité. *Mallebranche* à la lecture du *Traité de l'Homme de Descartes* , avoit de tels transports de joie , qu'il lui en prenoit des battemens de cœur ! , qui l'obligeoient d'interrompre sa lecture. Il est certain que la vérité invisible & méprisée n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les humains ; mais les veilles des gens de lettres prouvent du moins qu'elle n'est pas indifférente à tout le monde. * *M. le chev. de Jaucourt.*

Les hommes aiment mieux se servir de l'esprit des autres , dans la recherche de la vérité , que de celui que Dieu leur a donné : plusieurs causes contribuent à ce
renver;

renversement d'esprit ; la paresse naturelle des hommes qui ne veulent pas se donner la peine de méditer ; le peu d'amour qu'on a pour les vérités abstraites , qui sont néanmoins le fondement de tout ce qu'on peut connoître ici-bas. * *Mallebranche.*

La vérité , de quelque part quelle vienne , est un bien que nous devons chérir , comme le diamant qui est précieux par lui-même , & que nous estimons , sans avoir égard à celui qui l'a tiré de la terre. * *M. L. Nollet.*

La vérité est un besoin de l'homme ; elle est sur-tout un besoin des états... Elle ressemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence , qui éclaire , mais qui embrase , & qui peut dévorer celui même qui ne s'en sert que pour le bien public. * *M. Thomas.*

On croit pouvoir mener la vérité en triomphe , & briser les barrières qui se trouvent sur son passage ; vaine erreur d'un cœur séduit ! Tout s'arme , les passions s'irritent ; l'orgueil menace ; l'intérêt combat ; l'envie s'éveille ; la calomnie accourt : alors la vérité s'enfuit , & ne laisse dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit , que le sentiment triste & profond de son imprudence , & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même , il faut l'annoncer sans fanatisme comme sans faiblesse. Que son langage soit donc simple ,

D. des Pas. T. II.

Li

& touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner ; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire ; qu'elle n'insulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déjà assez de tort d'être la vérité. * *Id.*

La vérité charitable, discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter ;
Nul ne l'approche , & chacun la regrette.

* *M. de Voltaire.*

La vérité est tellement le vrai bien de tous les hommes , que nous ne sçaurions rien aimer, qu'en nous persuadant qu'il est bon & vrai. C'est pourquoi l'homme corrompu ayant attaché son cœur à des créatures indignes d'être aimées , y attache une fausse idée de bonté & de vérité. On aime le vrai , & on veut toujours que ce que l'on aime soit vrai. Ceux même , qui prennent plaisir à tromper les autres , ne veulent pas qu'on les trompe ; & rien ne peut attirer le cœur de l'homme sous l'idée de la fausseté. Il y a des faussetés & des erreurs plus mauvaises les unes que les autres ; mais il est impossible que l'homme ne juge que l'erreur comme erreur , & la fausseté comme fausseté , est un mal. Ce sentiment est tellement gravé dans le fond de son cœur , qu'il n'est pas en sa

puissance de l'effacer. D'où vient donc que la vérité étant si aimable , il y a tant de personnes qui la haïssent ? C'est qu'ils ont attaché leur amour à des biens faux , auxquels ils ont joint l'idée de la vérité ; de sorte que quand la vérité réelle s'oppose à leurs passions , ils se révoltent contre elle : ils ne veulent pas la reconnoître pour vérité ; ou s'ils sont obligés malgré eux , de la reconnoître pour telle , ils ne laissent pas de la haïr ; car l'amour des faux biens que l'on veut prendre pour vrais , rend odieuses les règles de la vérité , parce qu'elles convainquent l'esprit de l'injustice & de la fausseté de son choix. * *M. Nicole.*

Il faut écouter la vérité où elle nous parle : or elle nous parle au fond de notre ame ; c'est-là qu'elle se fait entendre à ceux qui lui prêtent l'oreille ; car , quoi-qu'elle puisse nous être extérieurement proposée en bien des manieres , on ne l'entend néanmoins qu'au dedans de soi. La raison pourquoi il y en a si peu qui l'écoutent , c'est que presque tout le monde est hors de soi-même , & fugitif de son cœur. * *Id.*

L'usage que nous devons faire de la vérité , est de nous en servir pour faire des réflexions sérieuses sur notre conduite & sur notre vie , & de réduire ces connoissances en pratique , par la correction de

nos mœurs , & le changement de notre vie. * *Id.*

Quoiqu'on peigne communément la vérité sans voile , elle a néanmoins des nudités choquantes , qu'il est quelquefois à propos de tenir couvertes.

La vérité est quelque chose , & quelque chose d'infiniment précieux pour un homme raisonnable : elle appartient à celui qui la cherche , qui la trouve ; qui se l'approprie à lui-même par de bonnes démonstrations ; mais elle n'est rien : elle n'existe point pour celui qui ne l'entend pas , qui ne la pénètre pas , qui , loin de sçavoir l'unir essentiellement à sa raison , appelle *croire* , adhérer à certains termes dont il n'a pas d'idées , ou du moins dont il n'a pas confronté les idées , pour en sentir la conformité.

Être par hazard dans l'erreur , & adopter par hazard certaines expressions qui contiennent des propositions vraies pour ceux qui examinent , est précisément la même chose ; même paresse de côté & d'autre , même négligence digne d'être punie par la *souveraine Raison* , par la *Vérité souveraine*. * *Portef. litt.*

Que les hommes feroient heureux , s'il ne leur restoit plus rien à découvrir ! Plût à Dieu que la vérité daignât se montrer sans voile à leurs yeux ! Nos opinions ne feroient plus sujettes au changement ; mais

telle est l'incertitude de nos connoissances : nous sommes réduits à étudier le vrai avec ceux même qui en professent la science.*

Rien n'est plus rare que la vérité ; tout le monde croit la voir, & n'en apperçoit tout au plus que le masque. *Démocrite* soutenoit qu'elle étoit cachée au fond d'un puits, pour donner à entendre qu'il est très-difficile de l'appercevoir.* *Naudé*.

On a tourné assez plaisamment, dans un conte, la pensée de *Démocrite* sur la vérité ; le voici :

La Vérité au fond du puits,

C O N T E.

Souvent l'occasion fournit à la pensée

Quelque réflexion sentée.

Le sot ne sent point ce bonheur ;

Mais le philosophe en profite,

Ainsi fit autrefois ce célèbre rieur

Que l'on appelloit *Démocrite*,

Un jour d'Été, ce sage apperçut son voisin

Qui descendoit deux flacons de son vin

Au fond d'un puits, sans doute, pour défendre

Son gosier altéré des ardeurs du Lion.

Démocrite admira cette précaution ;

Mais admirer est-ce assez pour un sage ?

Il voulut voir, dans le moment,

Si la fraîcheur de l'eau pouvoit subtilement,

A travers la fougere, aller jusqu'au breuvage

Li iij

Qui ranime en nos cœurs & les ris & les jeux,
 Du fond du puits il tire une bouteille,
 Puis l'autre, & les rend toutes deux
 Vuides de la liqueur vermeille.
 Il ne s'étoit jamais vu de si belle humeur,
 Et n'avoit ri de si bon cœur.
 Il dit maints quolibets contre la race humaine;
 Et dans le fort de sa gaieté:
 Oh ! pour le coup, dit-il, la maxime est certaine :
 Ce n'est qu'au fond d'un puits que git la vérité.

* *M. S. de Castres.*

V E R T U.

Il est plus sûr de connoître la vertu par sentiment, que de s'égarer en raisonnemens sur sa nature. S'il existoit un infortuné qu'elle n'eût jamais attendri, qui n'eût point éprouvé le plaisir de bien faire, tous nos discours, à cet égard, seroient aussi absurdes que si l'on détaillait à un aveugle les beautés d'un tableau. Le sentiment ne se connoît que par le sentiment. Voulez-vous sçavoir ce que c'est que l'humanité, fermez vos livres, & voyez un malheureux. Lecteur, qui que tu sois, rentre un instant dans toi-même ; sa définition est dans ton cœur. * *M. Romilly.*

La vertu est dans le cœur ; c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité. La probité défend,

& la vertu commande. « Ne faites pas à
 » autrui ce que vous ne voudriez pas qui
 » vous fût fait ; » l'observation exacte &
 précise de cette maxime fait la probité.
 » Faites à autrui ce que vous voudriez
 » qu'il vous fût ; » voilà la probité. * *M. Du-*
clos.

On a beau dire que tout vient de l'édu-
 cation , nous portons dans notre cœur
 l'amour du bien , l'amour de la vertu.
 * *M. L. S. Voyez Sens moral.*

Qui peut résister à l'ascendant de la
 vertu malheureuse ? Quel cœur assez fa-
 rouche n'est pas attendri par les soupirs
 d'un homme de bien ? Le crime couronné
 fait-il tant d'impression sur nous ? Oui , je
 t'adjure , homme sincère ; dis dans l'inté-
 grité de ton cœur , si tu ne vois pas avec
 plus d'enthousiasme & de vénération *Re-*
gulus retournant à Carthage , que *Sylla*
 proscrivait sa patrie ; *Caton* pleurant sur
 ses concitoyens , que *César* triomphant
 dans Rome ; *Aristide* priant les dieux pour
 les ingrats Athéniens , que le superbe *Co-*
riolan insensible aux gémissemens de ses
 compatriotes ? Dans la vénération que *So-*
crate mourant m'inspire , quel intérêt puis-
 je prendre que l'intérêt même de la vertu ?
 Quel bien me revient-il , à moi , de l'hé-
 roïsme de *Caton* ou de la bonté de *Ti-*
tus ? ou qu'ai-je à redouter des attentats

d'un *Catilina*, de la barbarie d'un *Néron*.
Cependant je déteste les uns, tandis que j'admire les autres; que je sens mon ame enflammée s'étendre, s'aggrandir, s'élever avec eux. Lecteur, j'en appelle à toi-même; au sentiment que tu éprouves, lorsqu'ouvrant les fastes de l'histoire, tu vois passer devant toi les gens de bien & les méchans: jamais as-tu envié l'apparent bonheur des coupables; ou plutôt leur triomphe n'excite-t-il pas ton indignation? Dans les divers personnages que notre imagination nous fait revêtir, as-tu désiré un instant d'être *Tibere* dans toute sa gloire? & n'aurois-tu pas voulu mille fois expirer comme *Germanicus*, avec les regrets de tout l'Empire, plutôt que de régner, comme son meurtrier, sur tout l'univers?... Il est donc vrai que nous avons en nous le principe de toute vertu. * *M. Romilly*.

Si la vertu est aimable, c'est sans doute parce qu'elle conspire à notre bonheur, à notre perfection qui en est inséparable. Tout nous porte à l'aimer, notre intérêt particulier, & le bien général....

La vertu est également essentielle aux états, & aux particuliers. Bien loin que les loix fussent sans les mœurs & sans la vertu, c'est de celles-ci, au contraire, qu'elles tirent toute leur force & tout leur pouvoir. Un peuple, qui a des mœurs, subsiste-

roit plutôt sans loix , qu'un peuple sans mœurs avec les loix les plus admirables. La vertu supplée à tout , mais rien ne peut la suppléer. Ce n'est pas l'homme qu'il faut enchaîner , c'est sa volonté ; on ne fait bien que ce qu'on fait de bon cœur : on n'obéit aux loix qu'autant qu'on les aime ; car l'obéissance forcée que leur rendent les mauvais citoyens , loin de suffire , est le plus grand vice de l'Etat. Quand on n'est juste qu'avec les loix , on ne l'est pas même avec elles. Voulez-vous donc leur assurer un empire aussi respectable que sûr ? Faites-les régner sur les particuliers vertueux. * *Id.*

Qu'est-ce que la vertu ? C'est la fidélité constante à remplir les obligations que la *raison* nous dicte. Et qu'est-ce que la *raison* elle-même ? C'est une portion de la Sagesse divine dont le Créateur a orné nos âmes , pour nous éclairer sur nos devoirs. Voyez *Raison*.

Vous me demanderez peut être quels sont ces devoirs ? d'où ils résultent ? quelle est la loi qui les prescrit ?

Je réponds que la loi , qui les prescrit , est la volonté immuable de Dieu , à quoi la droite raison nous avertit de nous conformer , & que c'est dans cette conformité que consiste la vertu. Toute loi qui a commencé dans le tems , & qui peut cesser

cer d'être en vigueur , n'est point celle qui constitue la vertu. Le Créateur n'avoit point astreint les hommes au nouveau joug qu'elle impose ; mais il les avoit certainement créés pour être vertueux.

Les Souverains peuvent publier & abroger des loix ; mais ils ne sçauroient créer , ni anéantir des vertus. * *M. Toussaint.*

Par le mot de *vertu* l'on ne peut entendre que le desir du bien général ; par conséquent , le bien public est l'objet de la vertu. Les actions qu'elle commande , sont les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet : ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire. Dans les siècles & les pays divers , tous les hommes , du moins ceux qui vivent en société , ont dû s'en former la même idée ; & si les peuples se la représentent sous des idées différentes , c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet. * *M. Helvétius.*

Il y a des vertus de préjugé , comme toutes celles dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public : telles sont la chasteté des Vestales , l'austérité des Fakirs ; vertus qui , souvent indifférentes & même nuisibles à l'Etat , sont le supplice de ceux qui s'y vouent. Ces fausses vertus sont , dans la plupart des nations , plus honorées que les vraies

vertus ; & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons citoyens.

* *Id.*

La vertu est si nécessaire à nos cœurs , que quand on a une fois abandonné la véritable , on s'en fait ensuite une à sa mode ; & l'on y tient plus fortement , peut-être , parce qu'elle est de notre choix. * *J. J.*

Roussau.

En fréquentant les personnes sages & vertueuses , leur ascendant nous gagne & nous touche insensiblement ; le cœur se met par degrés à l'unisson des leurs , comme la voix prend , sans qu'on y songe , le ton des gens avec qui l'on parle. * *Id.*

Qu'est-ce que l'homme vertueux ? C'est celui qui sçait vaincre ses affections ; car alors il suit sa raison , sa conscience ; il fait son devoir , il se tient dans l'ordre , & rien ne l'en peut écarter. Commandez à votre cœur , & vous serez vertueux. * *Id.*

Rien n'est plus aimable que la vertu ; mais il faut en jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embrasser , semblable au *Protée* de la fable , elle prend d'abord mille formes effrayantes , & ne se montre enfin sous la sienne , qu'à ceux qui n'ont point lâché prise. Se plaire à bien faire , est le prix d'avoir bien fait ; & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité. * *Id.*

La jouissance de la vertu est toute inté-

ricure, & ne s'apperçoit que par celui qui la sent ; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui ; & il n'y a que celui qui les a, qui sçache ce qu'ils lui coûtent. * *Id.*

Il n'est pas si facile qu'on pense, de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent ; & ses charmes, qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant qui les aime encore, & n'en sçauoit plus jouir. * *Id.*

Les vertus privées sont d'autant plus sublimes, qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même : la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime ; car si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même ?

L'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu, c'est que s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits : on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Rien n'est méprisable de ce qui tend à garder la pureté ; & ce sont les petites précautions qui conservent les grandes vertus. * *Id.*

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jour passe, & ne revient plus ; celui de mal faire passe, & revient sans cesse : on s'oublie un moment, & l'on est perdu.
* *Id.*

On ne se méfie jamais de la droiture ni des intentions d'un cœur vertueux. S'il est capable d'une faute imprévue, très-sûrement le mal prémédité n'en approche jamais ; & c'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme. * *Id.*

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs, ne sçauroit être solidement vertueux. * *Id.*

La vertu, qui n'est pas soutenue par la gravité, n'acquiert point d'autorité parmi les hommes.

L'homme vertueux goûte une infinité de plaisirs ; car la vertu a ses douceurs au milieu des duretés qui l'environnent. Une conscience pure rend le cœur content.

La pauvreté & les misères humaines sont des maux réels à la vérité, mais il n'y a que les méchants qui les ressentent. C'est un fardeau sous lequel ils gémissent, & qui les fait enfin succomber : ils se dégoûtent même de la fortune la plus riante. Il n'y a que l'homme vertueux & sage qui soit toujours content : la vertu rend son ame tran-

quille ; rien ne le trouble ; rien ne l'inquiète , parce qu'il ne pratique pas la vertu pour en être récompensé , mais pour l'amour de la vertu même ; & cet amour en est la plus belle récompense.

Celui qui s'applique à la vertu , & qui s'y applique fortement , ne fait jamais rien d'indigne de l'homme , ni de contraire à la droite raison. * *Confucius*.

Les richesses & les honneurs sont des biens. Le desir de les posséder est naturel à tous les hommes ; mais si ces biens ne s'accordent pas avec la vertu , le sage doit les mépriser & y renoncer généreusement. La pauvreté & l'ignominie sont des maux ; l'homme les fuit naturellement. Mais si ces maux attaquent le sage , il lui est permis de faire tous ses efforts pour s'en délivrer ; mais il ne lui est jamais permis de s'en délivrer par un crime. * *Id.*

Il n'est pas croyable que celui qui feroit tous les efforts dont il est capable pour acquérir la vertu , ne l'acquît enfin , quand même il ne travailleroit qu'un seul jour. Je n'ai jamais vu d'homme qui n'eût pour cela des forces suffisantes. * *Id.*

Dès qu'on est sincèrement vertueux , on est doux , traitable , humble , juste , officieux ; on s'applique tout entier à satisfaire aux obligations de son état. C'est par-là qu'on s'attire l'estime de ses sem-

blables. Quoique les hommes paroissent plus touchés de la grandeur que donnent dans le monde les relations diverses de supériorité , de dignité , de prééminence , de titres & d'emplois considérables ; quoique cet éclat flate leur ambition , il y a cependant un fonds de droiture dans le cœur de l'homme , qui lui fait mépriser ceux qui sont revêtus de ces titres , quand ils négligent les devoirs qui y sont attachés. Fût-on dans les premières places du royaume , quand on manque de bonté , de douceur , de modestie , de probité , d'application , le cœur défavoue en secret l'hommage qu'on rend en public. Il n'y a que la véritable vertu qui ait des droits incontestables sur les cœurs : par-tout où l'on reconnoît son caractère , on le respecte ; & ce qu'il y a d'avantageux pour la vertu , c'est que tant de personnes qui , jusqu'à présent , ont eu intérêt de la décrier , parce qu'ils étoient dans des sentimens contraires , quoiqu'ils n'ayent rien épargné pour cela , n'ont pu ôter de l'esprit des hommes l'estime qu'ils ont pour elle. Tant de gens , par exemple , constitués en dignité , qui ont été avarés , impurs , ambitieux , fourbes , méchans n'ont encore pu parvenir jusqu'à rendre un vice honorable , malgré le penchant qui nous porte au mal , & la complaisance que nous avons pour

les grands. Il y a dans notre ame un rayon de lumiere , que rien ne peut éteindre , & qui lui fait connoître que la vertu seule est estimable & précieuse. * *Le P. Cheminais.*

Les anciens philosophes vouloient que la vertu seule fût le souverain bien de l'homme , & qu'il n'y eût qu'elle qui pût le rendre heureux dans la vie. La sagesse évangélique s'accorde en cela avec la philosophie. La vertu , toute austere qu'elle paroît , fait goûter de véritables plaisirs ; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde , que pour les gens de bien , qui travaillent sérieusement à se nourrir dans la vertu. Ils ont plus de douceur dans la vie , & moins de chagrin ; & leurs desirs sont remplis.

Je dis que les gens de bien ont plus de douceur dans la vie que les méchans , parce qu'ils ont la paix au dedans & au dehors d'eux-mêmes , tandis que les méchans n'ont ni l'un ni l'autre ; car qu'est-ce qui produit la paix dans le cœur de l'homme ? C'est une entiere soumission à la volonté de Dieu. Dans l'Etat , tout est calme & tranquille , quand tout est soumis au prince. Dans l'homme , tout est repos , quand les passions obéissent à la raison , & la raison à Dieu. . . .

Il est encore évident que les gens de bien ressentent moins les disgraces de la vie ,

vic , que les méchans. Je ne dis pas qu'ils en soient exempts , c'est une loi commune à tous les hommes de souffrir ; mais je dis que le juste est moins sensible aux peines temporelles. Toutes les pertes qu'on peut faire , se mesurent sur l'attachement qu'on a ; c'est-à-dire que si cet attachement est médiocre , la douleur est médiocre : si l'attachement est extrême , la douleur est extrême ; d'où il s'ensuit que les méchans faisant consister leur bonheur dans des biens périssables , ils ne peuvent les perdre qu'avec peine. Au contraire , les gens de bien , ayant un attachement plus modéré , deviennent moins sensibles à toutes les pertes temporelles , & ont une ressource dans leur vertu. * *Id.*

Le sage n'a pas plutôt jetté les yeux sur l'homme de bien , qu'il tâche d'imiter ses vertus ; mais ce même sage n'a pas plutôt tourné sa vue sur un homme vicieux , que , se défiant de soi-même , il se demande , comme en tremblant , s'il n'est pas semblable à cet homme. * *Confucius.*

On arrive au chemin de la vertu , quand on en a la volonté. N'allegue point pour t'excuser , que tu n'a pas assez de forces ; que les difficultés te découragent , & que tu seras obligé enfin de t'arrêter au milieu de ta course. Tu n'en sçais rien ; commence à courir : c'est une marque que tu

D. des Pas. T. II.

Kk

n'as pas encore commencé ; tu ne tiendrois pas ce langage. » * *Id.*

Ce n'est pas assez de connoître la vertu , il faut l'aimer ; mais ce n'est pas encore assez de l'aimer , il faut la pratiquer. * *Id.*

Les liens de la vertu doivent être plus étroits que ceux du sang ; l'homme de bien étant plus proche de l'homme de bien par la ressemblance des mœurs , que le fils ne l'est de son pere par la ressemblance du visage. * *La Rochefoucault.*

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir une grande fortune , que pour supporter la mauvaise.

Il faut demeurer d'accord , pour l'honneur de la vertu , que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par leurs crimes.

Quelque méchans que soient les hommes , ils n'oseroient paroître ennemi de la vertu ; & lorsqu'ils veulent la persécuter , ils feignent de croire qu'elle est fausse , ou ils lui supposent des crimes. * *Id.*

Le moule est-il cassé de ceux qui aiment la vertu pour elle-même ? . . . La vertu se fait quelquefois respecter , lors même qu'elle déplaît . . . La crainte n'a jamais pu faire la vertu. Les grands hommes ont été enthousiastes du bien moral. La sagesse étoit leur passion dominante. * *M. de Voltaire.*

Il y a toujours eu de belles ames, dans les tems les plus corrompus. * *Id.*

O vertu ! tu n'es pas un vain nom ; tu dois faire essentiellement le bonheur de ceux qui t'aiment : tout ce qu'il y a de félicité , de perfection , & de gloire , est compris dans ta nature ; en toi se trouve la plénitude des êtres. Qu'importe, si ton triomphe est retardé sur la terre ? Le tems n'est pas digne de toi ; l'éternité t'appartient comme à son Auteur. C'est ainsi que j'embrasse le système le plus consolant , le plus vrai , le plus digne du Créateur & de son ouvrage ; c'est ainsi que j'oserai m'avouer Chrétien, jusques dans ce siècle ; & la folie de l'Evangile sera plus précieuse pour moi que toute la sagesse humaine.

O vous, qui aspirez à bien faire, qui osez prétendre à la vertu, cultivez avec empressement ces hommes respectables qui marchent devant vous, dans cette brillante carrière ! C'est à l'aspect des chefs-d'œuvres des *Raphaëls*, des *Michel-Anges*, que les jeunes peintres s'enflamment & tréfaillent d'admiration ; c'est de même en contemplant les modèles que l'histoire ou la société vous présente, que vous sentirez votre cœur s'attendrir & brûler du desir de les imiter. * *M. Romilly.*

Kk ij

VERTUEUX, VICIEUX.

Un homme vertueux est celui qui a l'habitude d'agir conformément aux loix naturelles, & à ses devoirs ; un homme vicieux est celui qui a l'habitude opposée. Ainsi, pour bien juger de ces deux caracteres, on ne doit pas s'arrêter à quelques actions particulieres & passageres ; il faut considérer toute la suite & la conduite ordinaire d'un homme. L'on ne mettra donc pas au rang des hommes vicieux, ceux qui, par foiblesse ou autrement, se sont quelquefois laissés aller à commettre quelque action condamnable ; ceux-là ne mériteront pas non plus le titre d'hommes vertueux, qui, dans certains cas particuliers, ont fait quelque acte de vertu. Une vertu parfaite à tous égards, ne se trouve point parmi les hommes ; & la foiblesse, inséparable de l'humanité, exige qu'on ne les juge pas à toute rigueur. * *M. le chev. de Jaucourt.*

VERTUS SOCIALES.

On entend par *vertus sociales* les qualités du cœur & de l'esprit, qui nous font aimer dans la société. L'affabilité, l'amitié, la bienveillance, la complaisance, la cha-

rité, la modestie & la politesse sont des vertus sociales. * Voyez *Affabilité. Amitié, &c.*

Le sage demeurera-t-il dans une tranquille indifférence ? Se contentera-t-il de déplorer les misères du genre humain, sans s'employer à les secourir ? Se livrera-t-il sans réserve à cette austère philosophie, qui en apparence le met au-dessus de tous les accidens, mais qui en effet lui rend le cœur dur, l'empêche de travailler au bien de ses semblables & aux intérêts de la société ? Non : il sçait que cette sombre apathie ne s'accorda jamais ni avec la vraie sagesse, ni avec la vraie félicité. Le puissant attrait des affections sociales, de ces affections si naturelles, si vertueuses, si douces, agit avec trop de force sur lui, pour qu'il puisse se roidir contre elles. Dans le tems même où il n'a que des larmes à donner au malheur de ses amis, de sa patrie, du genre humain ; il goûte déjà un plaisir infiniment supérieur à tous ces ravissemens tumultueux, dont les esclaves des sens sont enivrés. Ce ne sont pas encore là tous les avantages des vertus sociales : elles se mêlent avec tous nos autres penchans ; elles dominent dans toutes nos affections. Si le chagrin ne peut les corrompre, le plaisir sensuel ne peut les obscurcir. Dans l'excès de ses transports,

au comble de ses fureurs, l'amour reconnoît une tendre sympathie.

Mais jamais les affections sociales ne sont plus ravissantes ; jamais elles ne brillent mieux , & devant les hommes, & aux regards même de l'Être suprême, que lorsque dégagées de tout mélange terrestre, elles s'unissent au sentiment de la vertu, & nous portent aux grandes & belles actions. Douces liaisons du sang, vous êtes le triomphe de la nature ! Quel spectacle plus beau que le pere nageant dans la joie que lui cause la prospérité de ses enfans, & encore plus leur vertu ! Sont-ils menacés de quelque péril ? Regardez comment, à travers le fer & les flammes, il vole à leur secours !

Plus on épure ces généreux penchans, plus on est frappé de leur prix. Y a-t-il rien au-dessus de cette harmonie des esprits, de cette amitié fondée sur la reconnaissance & sur l'estime mutuelle ? Quelle satisfaction de pouvoir adoucir la détresse des misérables, verser la consolation dans les ames affligées, relever ceux qui ont fait quelque chute, mettre des bornes aux rigueurs d'un sort impitoyable ; réprimer les injustes efforts des scélérats, acharnés à la persécution & à la ruine des gens de bien ! Quelle suprême béatitude de pouvoir triompher, en même tems, de la mi-

sere & du vice , en instruisant des créatures semblables à nous , par de sages leçons, & par de bons exemples !

Mais tous ces objets sont encore trop bornés pour contenter un être qui se sent une origine céleste. Une famille, des amis forment un cercle trop étroit pour y referrer des affections que la Divinité elle-même, a gravées dans son cœur. Sa bienveillance universelle s'étend jusqu'à la postérité la plus reculée. Regardant les loix & la liberté comme les deux sources du bonheur temporel , il est toujours prêt à se dévouer pour elles. Heureux l'homme à qui la fortune propice permet de payer à la vertu le tribut qu'il doit à la nature ; de faire un généreux présent de cette vie qui devoit tôt ou tard lui être enlevée par une fatale nécessité ! * *M. Hume.*

Les vertus sociales ont une beauté naturelle , qui nous les rend cheres , & qui, indépendamment de tout précepte , & de toute éducation, les rend agréables, & captive l'affection des hommes les plus grossiers. Comme l'utilité de ces vertus est ce qui fait leur mérite , il faut que le but auquel elles tendent , nous plaise , soit par la considération de notre propre intérêt , soit par un motif plus généreux & plus élevé.

Kkiv

Tout homme qui a contracté une étroite liaison avec la société, & qui, par conséquent, a senti l'impossibilité de subsister isolé, est naturellement disposé à adopter les principes, & à suivre les habitudes qui concourent à conserver l'ordre dans la société, & à lui assurer la jouissance paisible des biens qui en résultent. Nous devons estimer la pratique de la justice & de l'humanité, à proportion du cas que nous faisons de notre propre bonheur; ces vertus seules peuvent maintenir la confédération qui constitue la société, & faire recueillir à chaque homme les avantages de la protection & de l'assistance mutuelle. * *Id.*

Heureux le mortel pourvu des vertus sociales ! Il est toujours content de lui-même, il porte la paix & le plaisir dans tous les cœurs. On chérit & l'on recherche son commerce, parce qu'il ne blesse l'amour propre de personne; & par ce moyen, il s'acquiert l'estime & l'amour de tous les hommes. Les méchants même s'empressent de jouir de sa société, & ne peuvent lui refuser leur estime; car plus nous sommes vicieux, & plus nous aimons la vertu dans les autres. En effet, pourquoi n'aimerions-nous pas l'indulgence? Elle est toute disposée à pardonner nos fautes. L'humilité ne nous dispute rien; elle cède

à toutes nos prétentions. La justice défend nos droits, & nous rend ce qui nous appartient. La libéralité donne : elle ne sçau-
roit donc déplaire à un avare. La tempé-
rance respecte notre honneur ; elle n'en
veut point à nos plaisirs. L'humanité, la
bienveillance, la modestie, la sincérité
ne font que du bien : la pratique de ces
vertus ne peut qu'être utile à ceux qui
sont attaqués des vices qui leur sont op-
posés. * *M. S. de Castres.*

Les mêmes motifs, qui nous font aimer
& rechercher le commerce des hommes
qui sont pourvus des vertus sociales, nous
font haïr & éviter le commerce des hom-
mes vicieux. Nous haïssons l'homme gros-
sier, parce qu'il ne sçait pas ménager no-
tre délicatesse, & qu'il mortifie le plus
souvent notre amour-propre. Nous haïss-
ons l'ambitieux, parce qu'il s'efforce de
nous arrêter, ou du moins de nous devan-
cer dans le chemin des richesses ou des
honneurs ; l'intempérant, qui nous dis-
pute nos plaisirs ; l'orgueilleux, qui nous
méprise ; l'injuste, qui nous opprime, &c.
Il est facile de conclure de tout cela, que
la vertu seule peut nous mériter l'amour &
l'estime des hommes, & qu'elle seule nous
conduit au bonheur. * *Id.*

VICE, VICIEUX.

Vice est tout ce qui est contraire aux loix naturelles, & aux devoirs.

L'usage a mis de la différence entre un défaut & un vice. Tout vice est défaut; mais tout défaut n'est pas vice. On suppose à l'homme qui a un vice, une liberté qui le rend coupable à nos yeux. Le défaut tombe communément sur le compte de la nature : on excuse l'homme ; on accuse la nature. * *Pens. div.* Voyez *Défaut*.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes. Qui-conque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. J'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit. * *J. J. Rousseau*.

Les vicieux n'ont point pros crit ouvertement la vertu, & ne la combattent jamais sous ses véritables noms. Pour avoir droit de la persécuter, ils lui en substituent d'odieux ; affectent de la méconnoître, & canonisent les vices décorés de ses livrées. Ils nomment imbécillité, la droiture & la bonne foi ; lâcheté, le pardon des inju-

res ; gravité pédantesque , la sage circonspection ; le mépris de l'or , folie ; la générosité , foiblesse. L'ambition , au contraire , est transformée dans leur bouche , en noble émulation ; la ruse & les tromperies , sont de l'industrie , de l'adresse : l'hypocrisie prend le nom de piété ; la duplicité , celui de fine politique ; la feinte , les détours & la dissimulation sont des chefs d'œuvre de prudence ; l'emportement n'est que vivacité ; l'orgueil , grandeur de sentimens ; l'ardeur de se venger , un point d'honneur indispensable ; & la férocité , bravoure. Leurs éloges sont des outrages.
* *M. B. H. D. C. D. C.*

Le vice laisse comme un ulcère , en la chair , une repentance en l'ame , qui toujours s'égratigne & s'enfange elle-même. * *Montagne.*

Il faut voir son vice , & l'étudier pour le redire : ceux qui le celent à autrui , le celent ordinairement à eux-mêmes , & ne le tiennent pas pour assez couvert , s'ils le voient. Ils le soustraient & déguisent à leur propre conscience. * *Id.*

Les maux du corps s'éclaircissent en augmentant. Nous trouvons que c'est goutte , ce que nous nommions *rhume* ou *fou-ture*.

Les maux de l'ame s'obscurcissent , au

contraire, en gagnant des forces ; les plus malade les font le moins. Voilà pourquoi il les faut souvent remanier au jour, d'une main impiteuse ; les ouvrir & arracher du creux de notre poitrine. * *Id.*

Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, & que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance, & tout le desir de plaire ; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend ; on est bientôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel. L'on a des chagrins & une bile que l'on ne se connoissoit point ; l'on se voit une autre complexion ; l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux. *

Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'il ont à son égard, que la réflexion qu'ils fait sur les vices de l'humanité, & combien il est pénible d'être constans, généreux, fideles ; d'être touchés d'une amitié plus forte que leur intérêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils pénètrent les corps ; qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent

de l'équité. Il peut haïr les hommes en général, où il y a si peu de vertu ; mais il excuse les particuliers : il les aime même par des motifs plus relevés , & il s'étudie à mériter, le moins qu'il se peut, une pareille indulgence. *

VIE.

La vie est courte ; c'est donc une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée , afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene, sans considérer si nous ne ferons point plutôt au bout de nos facultés, que de notre carrière, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires Epicuriens, pour ne vouloir jamais perdre une occasion , les perdent toutes , & , toujours ennuyés au sein des plaisirs , n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent la vie qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme les avarés , pour ne savoir rien perdre à propos. * *J. J. Rousseau.*

Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir, c'est souvent im-

moler ce qui est, à ce qui ne sera point. L'homme doit se rendre heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins, il ne meure avant de l'avoir été. Si l'imprudente jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir ; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est pas, & qu'en s'appêtant un avenir misérable, elle ne sçait pas même user du moment présent. * *Id.*

Selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent ; & si ce n'est pas toujours un mal de mourir, ç'en est fort rarement un de vivre. * *Id.*

Vivre, ce n'est pas respirer ; c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu, n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance : il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce tems-là. * *Id.*

Bien peu de gens sçavent estimer la vie, en jouir, la conserver & la perdre. Le vulgaire imbécille l'estime un souverain bien,

& la préfère à tout , jufqu'à la prolonger à toutes les conditions qu'on voudra , penfant qu'elle ne fçauroit être trop chèrement achetée ; il ne vit que pour vivre.

D'autres l'eftiment trop peu ; & je ne ferois pas de l'avis de ceux qui croient qu'il feroit bon de n'être point ; que la meilleure vie eft la plus courte. Ces deux extrémités font également dangereufes.

Un fage a peut-être dit plus vrai , en difant que la vie eft un bien que perfonne ne voudroit , fi l'on fçaavoit ce que c'eft avant que de le prendre : *Vitam nemo acciperet, fi daretur fcientibus*. Les uns s'accoquinent à la vie , de façon à n'en vouloir jamais fortir. Les autres ne font que fe dépiter contre elle. Les hommes fages voyant que c'eft un marché fait fans eux , s'y accommodent comme ils peuvent , s'y conduifent doucement , & font de néceffité vertu. Ainfi ils vivent autant qu'ils doivent , & non autant qu'ils peuvent , comme les fots. * *Analyfe de la Sageffe de Charon.*

Il me femble qu'en refléchiffant mûrement fur les maux réels & imaginaires qui affligent notre vie , chacun devroit fe convaincre que ce monde n'eft pas un lieu où des ames immortelles puiffent éternellement demeurer , & qu'il faut néceffaire-

ment que cette vie soit suivie d'une autre
où l'ame entiere sera satisfaite.

Si du Dieu qui nous fit , l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence ;
Il nous auroit fait grace : il faudroit consacrer
Ces deux jours de la vie à lui plaire , à l'aimer.

- Le tems est assez long pour quiconque en profite :
Qui travaille & qui pense en étend la limite.

* *M. de Voltaire.*

Il est étrange que les hommes puissent
s'appuyer sur leur vie , comme sur quel-
que chose de solide , eux qui ont des
avertissemens si sensibles & si continuels
de son instabilité. Je ne parle de la mort
de leurs semblables , qu'ils voient à tous
momens disparoître à leurs yeux , & qui
font autant de voix qui crient qu'ils sont
mortels , & qu'il faudra bientôt en faire
autant. Je ne parle pas non plus des ma-
ladies extraordinaires qui sont comme des
coups de fouet pour les tirer de leur as-
soupissement , & pour les avertir de pen-
ser à mourir. Je parle de la nécessité où
ils sont de soutenir tous les jours la dé-
faillance de leur corps par le boire & par
le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de
leur faire sentir leur foiblesse , que de les
convaincre par ce besoin continuel , de la
destruc-

destruction continuelle de leur corps, qu'ils tâchent de réparer & de soutenir contre l'impétuosité du torrent du monde, qui les entraîne à la mort? car la faim & la soif sont proprement des maladies mortelles : les causes en sont incurables; & si l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin sur tous les remèdes.....

Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette nécessité de nourriture? & encore n'est-ce pas la plus fâcheuse, parce qu'elle n'est pas la plus difficile à satisfaire; celle du dormir l'est bien autrement. Pour vivre, il faut mourir tous les jours, en cessant de penser & d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où l'homme n'est presque plus distingué des bêtes; & cet état, où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie. Il en est de même de quantité d'autres nécessités.

Il faut souffrir ces nécessités, puisque Dieu nous y assujettit; mais il seroit bien raisonnable au moins de les regarder comme des marques de notre faiblesse, puisque c'est en partie pour avertir l'homme de sa bassesse, qu'il plaît à Dieu de le réduire ainsi, tous les jours, à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déré-

glement des hommes est tel , qu'ils changent en vanité ce qui devoit les humilier le plus. * *M. Nicole.*

VIE MORALE.

On appelle *vie morale* celle qui s'étend avec gloire au-delà du tombeau.

La comparaison de la brièveté de cette vie mortelle , avec l'éternité d'une vie morale dans le souvenir des hommes , étoit familière aux Romains , & a été chez eux la source des plus grandes actions. Le Christianisme mal entendu , a contribué à faire perdre ce noble motif , si utile à la société. Il est pourtant vrai que l'idée de vivre glorieusement dans la mémoire de la postérité , est une chose qui flatte beaucoup dans le tems qu'on vit réellement. C'est une espèce de consolation & de dédommagement de la mort naturelle , à laquelle nous sommes tous condamnés. Ce ministre d'état , ce riche financier , ce seigneur de la cour , périront entièrement , lorsque la mort les enlèvera : à peine se souviendra-t-on d'eux , au bout de quelques mois ; à peine leur nom sera-t-il prononcé. Un homme célèbre , au contraire , soit à la guerre , soit dans la magistrature , soit dans les sciences & les beaux arts , n'est point oublié. Les

grands du monde, qui n'ont que leur grandeur pour apanage, ne vivent que peu d'années. Les grands écrivains du monde, au contraire, sont immortels ; leur substance est par conséquent bien supérieure à celle de toutes les créatures périssables.
* *M. D. J.*

VIEILLARD.

C'est l'homme qui est parvenu au dernier âge de la vie, qu'on appelle *vieillesse* ; l'homme à qui nous devons des égards, des ménagemens & du respect. Plus on a de foiblesse, & plus on a des droits sur notre indulgence. ***

Les vieillards sont affligés de mille défauts. Une malheureuse avarice les tourmente sans cesse pour amasser du bien, & leur défend d'y toucher. La timidité les glace, & les rend comme perclus : ils n'espèrent que foiblement ; ils temporisent continuellement, ils n'agissent que lentement, toujours alarmés sur l'avenir, toujours plaintifs & difficiles, panégyristes ennuyeux du tems passé, censeurs sévères, & sur-tout grands donneurs d'avis aux jeunes gens. * *Horace.*

Tout viellard, en général, doit penser à la retraite. Il est un tems de se retirer, comme il en est un de paroître. Si nous

Ll ij

étions sages , notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous ; car dans l'inutilité des conditions , où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire , la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. * *S. Evremont.*

VIEILLESSE.

La vieillesse est le dernier âge de la vie ;
M. de Voltaire le peint ainsi :

C'est l'âge où les humains sont morts pour les plaisirs ,

Où le cœur est surpris de se voir sans desirs.

Dans cet état il ne nous reste

Qu'un assemblage vain de sentimens confus ,

Un présent douloureux , un avenir funeste ,

Un triste souvenir d'un bonheur qui n'est plus.

Pour comble de malheurs , on sent de la pensée

Se déranger tous les ressorts :

L'esprit nous abandonne ; & notre ame éclipée

Perd en nous de son être , & meurt avant le corps.

Tout change dans la nature ; tout s'altère ; tout périt ; le corps de l'homme n'est pas plutôt arrivé à son point de perfection , qu'il commence à décheoir : le dépérissement est d'abord insensible ; il se passe même plusieurs années , avant que nous nous apercevions d'un changement

considérable : cependant nous devrions sentir le poids de nos années, mieux que les autres ne peuvent en compter le nombre ; & comme ils ne se trompent pas sur notre âge, en le jugeant par les changemens extérieurs, nous devrions nous tromper encore moins sur l'effet intérieur qui les produit, si nous nous observions mieux, si nous nous flations moins, & si, dans tout, les autres ne nous jugeoient pas toujours beaucoup mieux que nous ne nous jugeons nous-mêmes. * *M. de Buffon.*

Nous arrivons à chaque âge de la vie, sans sçavoir nous y conduire, ni en jouir : quand il est passé, nous voyons l'usage qu'on en pourroit faire ; mais comme les regrets sont inutiles, à moins qu'ils ne servent à nous adresser, profitons du tems qui nous reste. * *Mad. Lambert.*

On a dit que la dévotion étoit le foible de la vieillesse : pour moi, je crois qu'elle en est le soutien : c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire ; le joug de la religion n'est pas un fardeau, mais un soutien. * *La même.*

Ce sont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la vieillesse ; tout âge est à charge à qui n'a pas au-dedans de soi-même, ce qui peut rendre la vie heureuse. Il faut, avec docilité, se soumettre aux pei-

nes de son âge & de son état. La nature fait une espece de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en propriété ; elle ne fait que nous prêter. On demandoit à un philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse ? « Je n'ai pas à me plaindre de » ma vieillesse , dit-il , parce que je n'ai » pas abusé de ma jeunesse.

Quand les mœurs sont pures & innocentes dans le premier âge , la vieillesse est douce & tranquille. Le soutien & la consolation dans un âge avancé , c'est une longue habitude de vertu : quand on l'a pratiquée dans la jeunesse , on en recueille le fruit dans les derniers tems. * *La même.*

Il faut se soumettre doucement aux loix de notre condition : nous sommes tous faits pour affoiblir , vieillir & mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du tems ; il est plus fort que nous. * *La même.*

Les vieillards ont toujours la liberté d'être sages , & de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion à sçu introduire dans le monde. Il leur en coûte bien moins qu'aux autres de se bien conduire , & ils ont bien plus de

moyens pour se préparer à faire une bonne fin. * *Reflex. div.*

On a dit « qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu qu'un homme vertueux aux prises avec la fortune ; » on en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même , & aux prises avec la vieillesse , l'infirmité , & la mort. Dans la retraite qui est l'asyle de la vieillesse , on jouit d'un calme sans interruption : des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en société avec les morts , ils vous instruisent , vous guident & vous consolent. Ce sont des amis sûrs & constants , sans légèreté & sans jalousie : enfin on a dit « que ce qu'il avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme étoit dans » la fin. » * *Reflex. sur la Vieill.*

VIGILANCE , EXACTITUDE.

La vigilance fait qu'on ne néglige rien. L'exactitude empêche qu'on n'omette la moindre chose. Il faut de l'action pour être vigilant , & de la mémoire pour être exact. Nous devons avoir de la vigilance sur ce qui nous est confié , & de l'exactitude dans ce que nous promettons. L'homme sage est vigilant sur ses intérêts , & exact à ses devoirs. * *M. L. Girard. Voyez Attention.*

VIL.

C'est celui qui a quelque mauvaise qualité, ou qui a commis quelque mauvaise action, qui marque dans son âme de la pusillanimité, de l'intérêt sordide, de la duplicité, de la lâcheté. Il y a des vices qui se font abhorrer, mais qui, supposant quelque énergie dans le caractère, n'avilissent pas. Comme ce sont les usages, les coutumes, les préjugés, les superstitions, les circonstances même momentanées, qui décident de la valeur morale des actions, il y a telle action vile chez un peuple, indifférente, ou même peut-être honorable, chez un autre. Telle action étoit vile chez le même peuple, dans un certain tems, & qui a cessé de l'être. La morale n'est guère moins en vicissitude chez les hommes, & peut-être dans un même homme, que la plupart des autres choses de la nature ou de l'art : *Multa renascuntur, multa recidere caduntque quæ nunc sunt in honore.* C'est ce qu'on peut dire des vertus & des vices nationaux, comme des mots. * *M. Diderot.*

VINDICATIF.

Celui qui est enclin à la vengeance. Je

Je voudrois pas appeller *vindictif* celui qui se rappelle facilement l'injure qu'il a reçue ; car il y a des hommes qui se souviennent très-bien , qui n'oublient même jamais les torts qu'on a avec eux , & qui ne s'en vengent point , qui ne sont point tourmentés par la rancune & le ressentiment ; c'est une affaire purement de mémoire. Ils ont l'insulte, qui leur est propre, présente à l'esprit, à-peu-près comme celle qu'on a faite à un autre , & dont ils ont été témoins. Il y a donc dans l'esprit de vengeance quelque chose de plus que la mémoire de l'injure. Je pense qu'au moment de l'injure , le ressentiment naît plus ou moins vif : dans cet état du ressentiment , les organes intérieurs sont affectés d'une certaine manière ; nous le sentons au mouvement qui s'y produit. Si cette affection dure , tient long-temps , si elle passe , mais qu'elle reprenne facilement , si elle reprend avec plus de force qu'auparavant , voilà ce qui constituera le vindictif. *Mutatis mutandis* , appliquez les mêmes idées à toutes les autres passions , & vous aurez ce qu'on appelle , le caractère dominant. C'est un tic des organes intérieurs ; vice qu'il est très-dangereux de prendre , qu'on peut contracter de cent manières différentes , auquel la nature dispose & qu'elle

donne même quelquefois. * *M. Diderot*

VIOLENT, EMPORTÉ.

Il me semble que le violent va jusqu'à l'action, & que l'emporté s'arrête ordinairement aux discours. Un homme violent est prompt à lever la main ; il frappe aussi-tôt qu'il menace. Un homme emporté est prompt à dire des injures ; il se fâche aisément.

Les emportés n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais ; les violents sont plus dangereux. Il faut se tenir sur ses gardes, avec les personnes violentes ; & il ne faut souvent que de la patience, avec les personnes emportées. * *M. L. Girard.*

VIVACITÉ.

La vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité. Il y a des esprits lents, fertiles ; il y en a des vifs, stériles. La lenteur des premiers vient quelquefois de la foiblesse de leur mémoire, ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vitesse. La stérilité des esprits vifs,

dont les organes sont bien disposés, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée, ou de ce qu'ils sont sans passions; car les passions fertilisent l'esprit sur les choses qui leur sont propres. Et cela pourroit expliquer de certaines bizarreries; un esprit vif dans la conversation; qui s'éteint dans le cabinet; un génie perçant dans l'intrigue, qui s'appesantit dans les sciences, &c. * *M. de Vauvenargue.*

Peut-être y a-t-il plus d'esprit chez les gens vifs, que chez les autres; mais aussi en ont-ils plus besoin. Il faut voir clair, & avoir le pied sûr, quand on marche vite, sans quoi les chutes sont fréquentes & dangereuses; c'est par cette raison que, de tous les fots, les plus vifs sont les plus insupportables. * *M. Duclos. Voyez Enthousiasme. Imagination.*

VIVACITÉ, PROMPTITUDE.

La vivacité tient beaucoup de la sensibilité & de l'esprit; les moindres choses piquent un homme vif: il sent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses.

La promptitude tient davantage de l'humeur & de l'action: un homme prompt est plus sujet aux emportemens qu'un au-

tre; il a la main legere , & il est expeditif dans le travail.

L'indolence est l'opposé de la vivacité , & la lenteur l'est de la promptitude.

VOL. *Voyez* FRIPPONNERIE.

VOLAGE. *Voyez* INCONSTANT.

VOLONTÉ, INTENTION.

La volonté est une détermination fixe, qui regarde quelque chose de prochain; elle le fait rechercher. L'intention est un mouvement ou un penchant de l'âme, qui envisage quelque chose d'éloigné; elle y fait tendre.

Les volontés sont plus connues & plus précises. Les intentions sont plus cachées, & plus vagues. La volonté suffit pour nous rendre criminels devant Dieu; mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux ni devant Dieu, ni devant les hommes. L'intention est l'âme de l'action & la source de son vrai mérite; mais il est difficile d'en juger bien sainement. * *M. L. Girard.*

VOLUPTÉ.

La volupté n'est pas l'abus, mais le goût réfléchi du plaisir. Elle peut être aussi dis-

Éloignée de la débauche que la vertu l'est du crime. Le plaisir est de l'essence de l'homme, & de l'ordre de l'univers. La débauche seule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la société, est crime ou désordre. Le goût du plaisir a été donné à tous les animaux, comme un attribut principal ; ils aiment le plaisir, pour lui-même sans porter plus loin leurs idées. L'homme seul peut s'élever jusqu'à la volupté ; il est distingué dans l'univers par son esprit : un choix délicat, un goût épuré, en raffinant ses sensations, en les redoublant, en quelque sorte, par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'est-à-dire le plus heureux des êtres. S'il est malheureux il faut croire que c'est par sa faute, ou par le mauvais usage qu'il fait des dons de la nature.

Comme la plûpart de ceux qui se piquent de courir après la volupté, abusent des plaisirs, en en faisant leurs seules idoles, de-là vient que le mot de *voluptueux* se prend communément en mauvaise part.

Nous devons éviter avec d'autant plus de soin la volupté déréglée, qu'elle traîne après soi non seulement le dégoût, le remords & les chagrins ; mais elle ôte encore la santé à ceux qui s'y livrent : elle les plonge dans la douleur & la souffrance ;

souvent elle les abbat & les tue , avant même qu'ils soient au milieu de leur carrière. ***

On entend communément par volupté tout amour du plaisir qui n'est point dirigé par la raison ; & en ce sens , toute volupté est illicite. Le plaisir peut être considéré par rapport à l'homme qui a ce sentiment, par rapport à la société , & par rapport à Dieu. S'il est opposé au bien de l'homme qui en a le sentiment , à celui de la société , ou au commerce que nous devons avoir avec Dieu , dès-lors il est criminel.

On doit mettre dans le premier rang ces voluptés empoisonnées qui font acheter aux hommes , par des plaisirs d'un instant , de longues douleurs. On doit penser la même chose de ces voluptés qui sont fondées sur la mauvaise foi & sur l'infidélité , qui établissent dans la société la confusion de race & d'enfans , & qui sont suivies de soupçons , de défiance , & fort souvent de meurtres & d'attentats sur les loix les plus sacrées & les plus inviolables de la nature. Enfin on doit regarder comme un plaisir criminel , le plaisir que Dieu défend , soit par la loi naturelle qu'il a donnée à tous les hommes , soit par une loi positive , comme le plaisir qui affoiblit , suspend ou détruit le commerce

que nous avons avec lui, en nous rendant trop attachés aux créatures.

La volupté des yeux, de l'odorat & de l'ouïe est la plus innocente de toutes, quoiqu'elle puisse devenir criminelle, parce qu'on n'y détruit point son être, & qu'on ne fait tort à personne. Mais la volupté qui consiste dans les excès de la bonne chère, est beaucoup plus criminelle : elle ruine la santé de l'homme ; elle abaisse l'esprit, le rappelant de ces hautes & sublimes contemplations pour lesquelles il est naturellement fait, à des sentimens qui l'attachent basement aux délices de la table, comme aux sources de son bonheur.

* *Jacques Abadie.*

La plupart des hommes ne reconnoissent qu'une sorte de volupté, qui est celle des sens ; ils la réduisent à l'intempérance corporelle, & ils ne s'apperçoivent pas qu'il y a dans le cœur de l'homme autant de voluptés différentes, qu'il y a d'especes de plaisirs, dont il peut abuser, & autant d'especes différentes de plaisirs, qu'il y a de passions qui agitent son ame.

L'avarice, qui semble se vouloir priver des plaisirs les plus innocens, a sa volupté qui la dédommage des douceurs auxquelles elle renonce :

Populus me sibilat,

dit cet avare dont *Horace* nous a fait le portrait :

At mihi plaudo

Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ,

Il y a une volupté de haine & de vengeance, qui consiste dans la joie que nous donnent les disgrâces des autres hommes. C'est un affreux plaisir que celui qui se nourrit des larmes que les autres répandent ; le degré de ce plaisir fait le degré de la haine qui le fait naître. Le grand *Corneille*, à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir bien connu le cœur de l'homme, exprime dans ces vers l'excès de la haine, par l'excès du plaisir ;

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir tes maisons en cendre & tes lauriers en poudre !

Voir le dernier Romain à son dernier soupir !
Moi seule en être cause, & mourir de plaisir !

La volupté de la haine est une volupté barbare & meurtrière, qui doit faire rougir tous ceux qui ont le malheur de la goûter. * *Id.*

VOLUPTE, DELICE, PLAISIR.

L'idée de volupté est toute sensuelle, & semble désigner dans les organes quelque

que chose de délicat , qui raffine & augmente le goût.

L'idée de *délice* enchérit , par la force du sentiment, sur celle de *plaisir* ; mais elle est bien moins étendue par l'objet : elle se borne proprement à la sensation , & regarde sur-tout celle de la bonne chère.

L'idée de *plaisir* est d'une bien plus vaste étendue que celle de *délice* & de *volupté* ; parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres : ce qui concerne l'esprit , le cœur , les sens , la fortune , enfin tout est capable de nous procurer du plaisir.

Les femmes poussent ordinairement la sensibilité jusqu'à la volupté ; mais ce moment de sensation ne dure guère : tout est chez elles aussi rapide que ravissant.

C'est un délice pour certaines personnes de boire à la glace , même en hiver ; & cela est indifférent pour d'autres , même en été.

Les vrais philosophes cherchent le plaisir dans toutes leurs occupations ; & ils s'en font un de remplir leur devoir.

Tout ce que je viens de dire , ne regarde ces mots que dans le sens où ils marquent un sentiment , ou une situation gracieuse de l'ame. Mais ils ont encore , sur-tout au pluriel , un autre sens , selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment ;

D. des Paf. T. II.

Mm

comme quand on dit d'une personne, qu'elle se livre entièrement aux plaisirs ; qu'elle jouit des délices de la campagne ; qu'elle se plonge dans les voluptés.

Pris dans ce dernier sens , ils ont également , comme dans l'autre , leurs différences & leurs délicatesses particulières. Alors le mot de *plaisirs* a plus de rapport aux pratiques personnelles , aux usages , & aux passe-tems , tels que la table , le jeu , les spectacles , & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature , l'art , & l'opulence fournissent ; telles que de belles habitations , des commodités recherchées , & des compagnies choisies. Celui de *voluptés* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse , de la débauche , & du libertinage ; recherchés par un goût outré , assaisonnés par l'oisiveté , & préparés par la dépense ; tels qu'on dit avoir été ceux où *Tibere* s'abandonnoit dans l'île de Caprée. * *S. D. M. L. G.*

VRAI, VÉRITABLE.

Vrai marque précisément la vérité objective , c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose ; & il signifie qu'elle est telle qu'on l'a dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive ,

c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose; & il signifie qu'on l'a dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grace particuliere, lorsque dans l'emploi on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même; & le second, lorsqu'on le portera sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'appercevoir; mais elle n'en subsiste pas moins. Peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à cette explication.

» Quelques auteurs, même Protestans,
» soutiennent qu'il n'est pas vrai qu'il y
» ait eu une papesse *Jeanne*, & que l'histoire
» qu'on en a faite, n'est pas véritable. » *

URBANITÉ.

Ce mot, chez les Romains, désignoit la politesse du langage, de l'esprit, des mœurs & des manieres. Il n'est guère d'usage parmi nous, quoiqu'il ait été employé par l'Académie Française, & par plusieurs excellens écrivains. La raison, c'est que nous pensons que les mots de *politesse* & de *galanterie* renferment tout ce qu'on entend par *urbanité*; mais nous nous trompons: *urbanité* dit non seulement

M m ij

plus que *politesse*, mais quelquefois toute autre chose. *Cicéron* la fait consister dans la pureté du langage, jointe à la douceur & à l'agrément de la prononciation. *Quintilien* la définit « un goût délicat pris dans le commerce des gens de lettres, & qui n'a rien de choquant & de bas, ni dans le geste, ni dans la prononciation, ni dans les manières. »

Il en est de l'urbanité comme de la douceur, de la complaisance & de toutes les autres qualités; pour être éminentes, elles veulent du naturel & de l'acquis. L'urbanité prise dans le sens de *politesse* & de *mœurs*, ne peut être inspirée que par une bonne éducation : prise dans le sens de *pureté de langage*, c'est une qualité qui tient un peu de la nature, & qu'on ne peut acquérir qu'en fréquentant beaucoup les gens de lettres, & la cour. ***

UTILITÉ, PROFIT, AVANTAGE.

L'utilité naît du service qu'on tire des choses. Le profit naît du gain qu'elles produisent. L'avantage naît de l'honneur, ou de la commodité qu'on y trouve.

Un livre a son utilité; la lecture apporte du profit. La science a son avantage.

Les richesses ne sont d'aucune utilité quand on n'en fait point usage. Les pro-

fits sont plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'avantage dans les affaires; il en facilite le succès.

Je souhaite que cet ouvrage soit utile au lecteur; qu'il fasse le profit du libraire, & qu'il me procure l'avantage de l'estime publique.

Les auteurs doivent joindre l'utile à l'agréable, s'ils veulent que leurs ouvrages parviennent à la postérité. Ils doivent mettre à profit les bonnes critiques qu'on fait de leurs écrits, & ne pas y répondre. On tire un grand avantage de la conversation des gens de lettres, & de l'étude des bons livres. * *M. L. G.*

VUES, BUT, DESSEIN.

Les vues sont plus vagues; c'est ce qu'on veut procurer: on prend les mesures qu'on juge y être utiles, & l'on tâche de réussir.

Le but est plus fixe; c'est où l'on veut aller: on suit les routes qu'on croit y aboutir, & l'on fait ses efforts pour y arriver.

Le dessein est plus ferme; c'est ce qu'on veut exécuter: on met en œuvre les moyens qui paroissent y être propres, & l'on travaille à en venir à bout.

Un bon prince n'a d'autre dessein dans son gouvernement, que de rendre son

M m iij

Etat florissant par les arts , les sciences , la justice , & l'abondance , parce qu'il a le bonheur des peuples en vue , & la vraie gloire pour but.

Le véritable Chrétien n'a d'autre but que le ciel , d'autre vue que de plaire à Dieu , ni d'autre dessein que de faire son salut.

On se propose un but. On a des vues. On forme un dessein. * *M. l'abbé Girard.*





YVRESSE.

L'YVRESSE est un état contre nature, un dérangement plus ou moins considérable du corps & de l'esprit, produit le plus ordinairement par les liqueurs spiritueuses bues avec excès. * Voyez, l'Article suivant.

YVROGNERIE.

L'yvrognerie est un appétit déréglé de boissons enivrantes. Je conviens que cette sorte d'intempérance n'est ni onéreuse ni de difficile apprêt. . . Je conviens encore que ce vice est moins coûteux à la conscience que beaucoup d'autres ; mais c'est un vice stupide , grossier , brutal , qui trouble les facultés de l'ame , attaque & renverse le corps. Il n'importe que ce soit dans du vin du Tokai , ou du vin de Brie , que l'on noie sa raison ; cette différence du grand seigneur au savetier , ne rend pas le vice moins honteux. * M. L. D. J.

L'intempérance dans le manger n'est pas , à beaucoup près , aussi criminelle que l'yvrognerie , qui non-seulement ruine la santé , & abbaïsse l'esprit , mais qui trouble notre raison , & nous prive , pendant un certain tems , du glorieux caractère de créatures raisonnables. Par cette dangereuse volupté ,

M m iv

l'homme met sa raison en engagement, & se rend responsable de toutes les fautes que cette perte peut lui faire commettre; de sorte que, comme il n'en est point, dont cette perte ne pût être suivie, il n'y a point de vice aussi qui ne soit, en quelque sorte, compris dans l'ivrognerie. **Jacques Abadie.*

L'ivrognerie est un des vices qui nuisent à la société. On entend pourtant dire assez communément, qu'un homme qui s'enyvre ne fait tort qu'à lui-même; mais pour peu qu'on y fasse attention, on verra que rien n'est moins juste que cette pensée. Il ne faut qu'écouter pour cela les personnes obligées de vivre dans une même famille avec un homme sujet à l'excès du vin. Ce que nous souhaitons le plus dans ceux avec qui nous vivons, c'est de trouver en eux de la raison : elle ne leur manque jamais à notre égard, que nous n'ayons sujet de nous en plaindre. Quelque opposés que puissent être les autres vices à la raison, ils en laissent du moins certaine lueur, certain usage, certaine règle; l'ivresse ôte toute lueur de raison : elle éteint absolument cette particule, cette étincelle de la Divinité, qui nous distingue des bêtes : elle détruit par-là toute la satisfaction & la douceur que chacun doit mettre & recevoir dans la société humaine. On a beau comparer la privation de la raison par l'ivresse, avec la privation de la raison par le sommeil, la comparaison ne fera jamais sérieuse; l'une est pressante par le besoin de réparer les esprits qui s'é-

puissent sans cesse, & qui servent à l'exercice même de la raison ; au lieu que l'autre supprime tout d'un coup cet exercice, & , à la longue , en détruit, pour ainsi dire, les ressorts. Aussi l'Auteur de la nature, en nous assujettissant au sommeil, en a-t-il ôté les inconvéniens , & la monstrueuse indécence qui se trouve dans l'yvresse. Bien que celle-ci semble quelquefois avoir un air de gaieté, le plaisir qu'elle peut donner, est toujours un plaisir de fou, qui n'ôte point l'horreur secrète que nous concevons contre tout ce qui détruit la raison, laquelle seule contribue à rendre constamment heureux ceux avec qui nous vivons.

D'ailleurs, les excès auxquels nous nous portons quelquefois dans l'yvresse ; les folies qu'elle nous fait faire, troublent l'ordre, jettent souvent en allarme nos amis, nos parens. En un mot, l'yvresse nous met hors d'état de servir la société ; & c'est un vol qu'on lui fait. ***

F I N.

**EXTRAIT du Catalogue des Livres qui se
trouvent chez VINCENT.**

- A**BRÉGÉ de l'Histoire ecclésiastique ; par M.
l'abbé *Racine*, in-12, 15 vol. 52 l. 10 s.
Histoire de l'Eglise, depuis le commencement du
monde jusqu'à présent ; par M. *Dupin*, nou-
velle édition, in-12, 4 vol. 10 l.
Préjugés des anciens & nouveaux Philosophes
sur la nature de l'Ame ; par M. *Denesle*, in-12,
2 vol. 1765. 5 l.
Coutume de la Rochelle & du pays d'Aunis ; par
M. *Valin*, nouvelle édition, augmentée, in-4°,
3 vol. 1768. 36 l.
L'Année champêtre. 9 l.
Essai sur les Mœurs du tems, in-12, 1768. 2 l. 10 s.
Essais politiques sur l'état présent de l'Europe ;
par M. le Vicomte d'*Andresel*, nouvelle édi-
tion, in-12, 2 vol. 1766. 4 l. 10 s.
Observation sur la Noblesse & le Tiers-Etat ; par
Madame *Belot*, in 12, broch. 1 l. 4 s.
Le Réformateur, ou Nouveau Projet pour régir
les Finances, pour augmenter le Commerce,
la Culture des Terres, &c. nouvelle édition
augmentée, in-12, 2 vol. 1766. 5 l.
Traité de la réduction & de la mesure des bois,
in-8°, fig. 1765. 6 l.
Vues politiques sur le Commerce des denrées,
&c. nouvelle édition, in-12, 1766. 3 l.
Collection de Theses medico-chirurgicales sur les
points les plus importants de la Chirurgie théo-
rique & pratique, publiées par M. le baron de
Haller, rédigées en françois par M. *Macquard*,
D. M. P. in-12, 5 vol. 1760, fig. 12 l. 10 s.
Consultations choisies de plusieurs medecins céle-
bres de l'université de Montpellier, sur les Ma-
ladies aiguës & chroniques, in-12, 10 vol. 25 l.

Description abrégée des Maladies qui régissent le plus communément dans les Armées, avec la méthode de les traiter; par M. le baron de *Van-Swieten*, premier médecin de la Reine de Hongrie, in-12, nouvelle édition, 1761.

2 l.

Dictionnaire portatif d'Anatomie, & de Physiologie, in-8°, 2 vol. petit format, 1766. 10 l.

Dictionnaire portatif de Chirurgie & Pharmacie, servant de suite au Dictionnaire de santé, in-8°, petit format, *sous presse*.

Dictionnaire portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies: des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier: des moyens les plus sûrs pour s'en préserver: & des remèdes les plus efficaces pour se guérir: & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin; par M. *L**** ancien médecin des Armées du Roi, & M. *D. B****, médecin des Hôpitaux, in 8°, 2 vol. troisième édition, 1761.

9 l.

Essai sur la manière de perfectionner l'Espèce humaine; par M. *Vandermonde*, D. M. P. in-12, 2 vol.

5 l.

Essai sur les Alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'*Hippocrate*; par M. *Lorry*, D. M. P. in-12, 2 vol.

5 l.

Essai sur les Vertus de l'eau de Chaux, pour la guérison de la Pierre, de M. *Whytt*; & la méthode de dissoudre la Pierre par la voie des injections, de M. *Busler*, traduits par M. *Roux*, D. M. P. nouv. édit. in-12, 1766, 2 l. 10 s.

Essais anatomiques, contenant l'histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps de l'homme, avec la manière de les découvrir & les démontrer, ornés de figures; par M. *Lieu-ssaud*, nouvelle édition, in-8°, 1766.

7 l.

- Exposition anatomique de routes les parties du Corps humain; par M. *Winflow*, nouv. édit. faite sur un exemplaire, corrigé & augmenté par l'Auteur, à laquelle on a joint de nouvelles Figures & Tables qui en facilitent l'usage, & la Vie de l'Auteur, in-12, 4 vol. 1766. 12 l.
- Familles des Plantes; par M. *Adanson* de l'Académie Royale des Sciences, in-8°, 2 vol. 1764, 12 l.
- Historia anatomico-medica, sistens numerosissima cadaverum extispicia, quibus in apicum venit genuina morborum sedes; horumque obviæ sunt causæ, vel referantur effectus; auctore Lieutaud, cum observationibus Portal, in-4°, 2 vol. 1767. 20 l.*
- Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. in-8°. *Il en paroît un Cahier chaque mois, qui se vend seize sols. On souscrit pour les douze Cahiers, par an, 9 livres 12 sols. Le port par la Poste est 4 sols par Cahier, dans toutes les Villes du Royaume, que l'on paie d'avance.*
- Méthode générale d'Analyses, ou Recherches physiques sur les moyens de connoître les Eaux minérales; traduite de l'anglois par M. *Coste*, Médecin, in-12, 1767. 2 l. 10 s.
- Nouvelles Observations sur le Pouls intermittent, de M. *Cox*, médecin de Londres, pour servir de suite aux *Recherches sur le Pouls*, par rapport aux Crises; par M. *de Bordeu*, D. M. P. in-12, nouv. édit. 1766. 2 l. 10 s.
- Observations chirurgicales sur les maladies de l'urethre, traitées suivant une nouvelle méthode; par M. *Daran*, Chirurgien du Roi, cinquieme édition, 1768, in-12. 2 l. 10 s.
- Opusculs chymiques de M. *Margraf*, publiés & corrigés par lui-même, in-12, 2 vol. 1762. 5 l.
- Précis de Chirurgie pratique, &c. in-8°, 2 vol. 10 l.
- Précis de la Médecine pratique, contenant l'his-

- toire des maladies , avec des Observations sur les points les plus intéressans ; par M. *Lieutaud* , Médecin des Enfans de France ; in-8° , nouvelle édition ; 1761. 6 l.
- Recherches** sur les différens Mouvements de la matiere électrique, dédiées à M. l'Abbé *Nollet* ; par M. *DuTour* ; de l'Académie Royale des Sciences , in-12 , fig. 1760. 3 l.
- Recueil** de Pièces concernant l'Inoculation de la petite Vérole ; & propres à en prouver la sécurité & l'utilité , in-12. 2 l. 10 s.
- Réflexion** sur les Affections vaporeuses , ou Examen du Traité des Vapeurs des deux Sexes ; par M. *P.* in-12 , 1768. 2 l.
- Traduction** des Ouvrages de *Celse* sur la Médecine & la Chirurgie ; par M. *Ninnin* , médecin , in-12 , 2 vol. 5 l.
- Traité** de la Structure du Cœur , de son Action , & de ses Maladies ; par M. *Senac* , premier Médecin du Roi ; in-4° , 2 vol. fig. 21 l.
- Les Vapeurs & Maladies nerveuses** , hypochondriques ou hystériques ; reconnues & traitées dans les deux sexes , traduites de l'anglois de M. *Whytt* : on y a joint l'Exposition anatomique des nerfs par M. *Monro* , & l'Extrait des principaux Ouvrages sur cette matiere , in-12 , 2 vol. 1767 , avec fig. 6 l.
- L'Arcadie moderne** , ou l'Apothéose littéraire du Roi Stanislas , Pastorale héroïque , à la gloire de ce Monarque , in-12 , 1766 , 2 l. 10 s.
- Contes moraux** dans le goût de ceux de M. *Marмонтel* , extraits de divers Auteurs , in-12 , 4 vol. rel. en deux , 1763 , 5 l.
- Fabliaux & Contes** des Poètes François des XII , XIII , XIV & XV siècles ; par M. *de Barbazan* , nouvelle édition , in-12 , 3 vol. 1766. 6 l.
- Grammaire** Française du *P. Buffier* , in-12. 2 l. 10 s.

- Lettres d'*Osman*; par M. le Chevalier d'*Arc*,
 in-12, 2 vol. 4 l. 10 s.
- Mes Loifirs, & l'Apologie du Genre humain;
 par M. le Chevalier d'*Arc*, nouvelle édition,
 augmentée, in-12. 2 l. 10 s.
- Œuvres galantes & amoureuses d'*Ovide*, traduc-
 tion nouvelle, en vers françois, in-8°, 1767.
 4 l. 10 s.
- Œuvres de *Pope*, nouvelle édition augmentée d'un
 volume, in-12, Amsterdam, 8 vol. fig. 1767.
 30 l.
- Œuvres de *Pellifson*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.
- Œuvres de *Segrais*, nouvelle édition, 2 vol. in-12,
 petit format. 4 l.
- Œuvres du Philosophe de *Sans-Soucy*, in-8°,
 3 vol. 12 l.
- Les mêmes Œuvres, nouvelle édition,
 in-12, 4 vol. petit format. 8 l.
- Le Palais du Silence, Conte philosophique; par
 M. le Chevalier d'*Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 s.
- Poésies diverses de M. *Coquart*, in-12, 2 vol.
 4 l. 10 s.
- Poliergie, ou Mélange de Littérature & de Poë-
 sies; par M. de *V****, in-12, nouvelle édition,
 1766, 2 l. 10 s.
- La Sagesse & la Folie, poésies diverses, in-12,
 petit format, 1766. 1 l. 15 s.
- Anecdotes Françoises depuis l'établissement de la
 Monarchie jusqu'au Règne de *Louis XV*; par
 M. l'Abbé *Berjou*, nouvelle édition, in-8°, petit
 format, 1768. 4 l. 10 s.
- Anecdotes Angloises, in-8°, sous presse.
- Géographie générale de *Varenius*, revue par
Newton, augmentée par *Jurin*, traduite de
 l'anglois, in-12, 4 vol. avec fig. 1755, 10 l.
- Guide des Chemins de la France, contenant tou-
 tes ses Routes, tant générales que particulières,
 nouv. édit. in-12, petit format, 1768. 2 l.

Histoire du Concile de Trente, par *Paolo Sarpi*, avec des notes critiques, par *P. Fr. Le Courayer*, nouvelle édition, à laquelle on a joint la défense de l'Auteur contre les censures de plusieurs Prélats & Théologiens, in-4°, 3 vol.

30 l.

Histoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Pièces justificatives; composée sur les Originaux, enrichie de divers monumens, avec Cartes, Fig. & Vignettes en taille-douce; par *D. Vaissette*, R. B. in-fol. 5 vol.

150 l.

Histoire militaire des Suisses, avec les généalogies des Maisons illustres; par M. le baron de *Zür-Lauben*, in-12, 8 vol.

20 l.

Code militaire des Suisses, servant de suite à l'Histoire des Suisses, in-12, 4 vol. 1764,

10 l.

Histoire poétique tirée des Poètes François: on y a joint un Dictionnaire poétique; par M. l'Abbé *Bertou*, in-12, petit format, 1767.

2 l.

Histoire profane depuis son commencement jusqu'à présent, contenant les tems obscurs & fabuleux; l'Histoire des événemens arrivés dans tous les tems; les différentes Religions; & les Hommes illustres qui ont vécu dans chaque siècle; par M. *Dupin*, in-12, 6 vol.

15 l.

Institutions abrégées de Géographie, ou Analyse méthodique du globe terrestre; par M. *Maclois*, in-12.

2 l. 5 f.

Mémoires & Lettres de *Henri*, duc de Rohan, publiés pour la première fois par M. le baron de *Zür-Lauben*, in-12, 3 vol.

7 l. 10 f.

Vies des Hommes illustres comparés les uns avec les autres, à commencer depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'à nos jours, in-12, 2 vol.

5 l.



